







B. Prov.

II.

1763

611008

MEMOIRES
MILITAIRES,
SUR LES
GRECS ET LES ROMAINS;
OÙ L'ON A FIDÉLEMENT RETABLI,
SUR LE TEXTE DE POLYBE ET DES TACTICIENS
GRECS ET LATINS,

La plûpart des Ordres de Bataille & des grandes Opérations de la Guerre, en les expliquant
suivant les Principes & la Pratique constante des Anciens, & en relevant les
Erreurs du Chevalier de FOLARD, & des autres Commentateurs.

On y a joint,

UNE DISSERTATION SUR
L'ATTAQUE ET LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS;
LA TRADUCTION D'ONOSANDER ET DE LA TACTIQUE D'ARRIEN,
ET
L'ANALYSE DE LA
CAMPAGNE DE JULES CESARE EN AFRIQUE.

Avec des NOTES CRITIQUES & des OBSERVATIONS MILITAIRES, repandues dans
tout le Cours de l'Ouvrage.

PAR

CHARLES GUISCHARDT,

Capitaine au Bataillon de S. A. S^{me} M^{gr} le Marégrave de Bade-Dourlach, au Service
de LL. HH. PP. les Seigneurs Etats Généraux des Provinces-Unies.

Avec quantité de PLANS & de FIGURES.

TOME SECOND.



A LA HARE,
CHEZ PIERRE DE HONDT,
M. DCC. LVIII.



DISSERTATION
SUR
L'ATTACHE
ET LA
DEFENSE DES PLACES
DES
ANCIENS.

TOUTES les petites Républiques de la Grèce étoient des Villes, qui, à l'abri de leurs murs, défendoient leur Liberté. Leurs forces les plus considérables consistoient dans leurs Capitales, dont la destruction étoit le terme de leur Gouvernement. C'est la raison pourquoi les anciens Grecs s'appliquèrent, avec tout le raffinement possible, à l'Art de l'Attaque & de la Défense des Places. Ils le réduisirent, de bonne heure, à un système, dont on ne s'est pas écarté, même dans les tems, où la Tactique avoit pris une toute autre forme, comme du tems de Jules César & sous les Empereurs. Qu'on compare la Description que Josèphe fait du Siège de *Jotapat*, par les Romains, avec le récit que Thucydide donne de celui de *Platée*, qui l'a précédé d'environ six cents ans; on trouvera la même méthode d'attaquer, & les mêmes moyens de se défendre (a).

LES

„ (a) Il crut, dit Josèphe, qu'il lui seroit honteux de n'entreprendre pas autant pour défendre la Place, que les Romains entreprennent pour l'attaquer. Ainsi il se résolut de faire un mur beaucoup plus haut que n'étoit leur Terrasse; & sur l'impénétrabilité d'y travailler
Tome II. A „ les

De b. J.
Liv. III.



2 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

LES Grecs & les Romains ont depuis perfectionné & multiplié les Machines, mais ils n'ont rien changé dans cette méthode générale. S'il y a des exemples du contraire, on remarquera que c'est, ou le manque de tems, ou le défaut de matériaux, qui les a obligés de s'en écarter. Il nous reste encore un précieux morceau, d'une antiquité bien reculée, qui est le Traité d'Encas; *De la manière de soutenir un Siège, rempli de préceptes très importants pour les Guerriers de son tems (b)*. On voit, dans le trente deuxième Chapitre, *Des moyens de résister aux Machines des Assiégés*, qu'Archimède, à Syracuse, & Epimachus, à Rhodes, n'ont rien fait que polir & perfectionner les Machines qu'Encas indique. L'Hélepole de Démétrius Poliorète, n'a été qu'une Tour plus grande & plus variée que celles qu'on avoit vues jusqu'alors.

*De obsidione
veteranda.*

LES Anciens n'avoient pas de Machines à jet, comme nos canons, pour faire brèche. Les Catapultes & les Balistes, quelque redoutables qu'elles aient été, n'ont jamais produit cet effet. Ils étoient obligés de s'approcher tout près de la Place pour appliquer le Bêlier. Tout l'appareil des Terrasses, des Tours, des Tortues, des Galeries, des Mantelets, n'avoit, pour principal but que de favoriser cette approche du Bêlier, qui étoit le grand instrument des Assiégés.

La méthode de fortifier les Places, regla celle de les attaquer, & elle étoit en tout conforme aux armes dont on se servoit

„ ler qu'alléguoient les Ouvriers, à cause de la quantité des traits, que l'Ennemi lançoit continuellement, il trouva un expédient, qui fit cesser cette difficulté. Ce fut de planter debout, dans la terre, de grosses poutres, auxquelles on attachait des peaux de bœufs, fraîchement tués, dont les divers plis, non-seulement rendoient inutiles les coups de flèches & de traits, mais rompoient encore la force des pierres, lancées par les Machines, & arrêtoient l'action du feu par leur humidité.

On voit ici la Terrasse d'Archidame, l'élévation du mur des Platéens, les Mantelets, avec lesquels ils couvrirent le travail & le nouveau mur: De sorte que cette Description de Jofeph, & celle du Siège de Massada, où Sylva conçut le même projet qu'Archidame de bruler la Ville, peuvent être regardées comme des Commentaires sur le récit abrégé de Thucydide.

(b) Cet Auteur a vécu longtems encore avant Polybe, & il avoit écrit d'autres Livres, sur la Tactique & sur l'Attaque des Places, qui sont perdus.

voit alors. Après l'invention de la poudre, la meilleure fortification des Anciens auroit été défœctueuse & de peu de tenuë, au lieu qu'alors, un simple mur, d'une hauteur & d'une épaisseur raisonnables, (c) garni de Tours de distance en distance, en guise de Bastions, & entouré quelquefois d'un fossé, étoit capable d'arrêter une Armée formidable, & la contraignoit souvent de lui opposer des ouvrages immenses. Comme on connoit la fortification des Anciens, il seroit à discuter, si ce qu'ils ont pratiqué, dans leurs Sièges, étoit réellement ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou si la méthode, que Mr. Folard leur attribue, auroit été préférable à celle qu'ils ont employée. On en jugera par le précis que j'en donnerai.

Les Anciens observèrent deux méthodes dans leurs Sièges. Selon l'une on forma l'attaque, en élevant une grande Terrasse; & , selon l'autre, on ne mit en œuvre que des Machines, sans ces élévations de terre. Les Ecrivains ayant détaillé plusieurs Sièges, on a été en état de saisir la différence de ces deux méthodes. Voici comme on s'est pris dans l'attaque par Terrasses.

Dès que la Place étoit investie, le Général repartissoit son Armée en différens quartiers, qu'il faisoit retrancher séparément, selon la coutume des Anciens. Il établissoit des communications entr'eux, & , si le terrain le permettoit, il tiroit, vers la Ville, une Ligne environnante, qui couvroit tous ces différens quartiers, & à laquelle on en ajoutoit quelquefois une autre, contre le secours du dehors.

APRÈS

(c) J'aurois pu m'étendre fort au long sur la manière ancienne de bâtir & de fortifier les murs: Mais, comme je n'entre pas ici dans les détails, je me contenterai d'emprunter la description faite par Végèce.

„ Pour donner la plus grande force au mur d'une Ville, voici comment on le construisoit. Liv. IV.
 „ On éleva deux murs parallèles, à vingt pieds l'un de l'autre. Dans cet intervalle, qui Ch. I.
 „ devoit faire l'épaisseur du rempart, on jeta la terre qu'on tiroit du fossé, & on la foula
 „ à coups de botte. Les deux murs ne se firent point de même hauteur: Celui qui regardoit l'intérieur de la Place dût être beaucoup plus bas que l'autre, afin qu'on pût pratiquer une pente douce & aisée, pour monter de la Ville à ses défenses.
 „ Ceux de Bourges, que César décrit, sont assez connus.

4 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

Tom. II.
Pag. 176.

APRÈS avoir ainsi pourvu à la sûreté du Camp, le Général choisissoit le terrain pour l'emplacement de la Terrasse. Le sentiment de Lipse, qui fait venir cette énorme masse de loin, est aussi peu fondé que celui de Mr. Folard, qui prétend qu'on la commençoit près du bord du fossé. Son étendue étoit d'abord déterminée par le Plan du Général, qui, à proportion du front de l'attaque, régloit la longueur de la jettée, afin qu'il y eût assez d'espace, sur le plateau, pour mettre les Machines en batterie, & pour placer les Tours, si l'on vouloit s'en servir. Les Auteurs marquent, pour la plupart, l'espace que le front de l'attaque occupoit. La Terrasse de César, au Siège de Bourges, avoit trois cens trente pieds de large, & moyennant des Galeries, on y joignit des Tours à droite & à gauche. Polybe, dans son récit du Siège de Lilybée & d'Egine, Diodore, dans ceux d'Athènes & de Rhodes, & d'autres, en déterminant l'étendue, relativement à l'enceinte de la Ville, marquent, que le front de l'attaque embrassoit un certain nombre de Tours du mur de la Place, avec les Courtines.

La plupart des Machines des Assiégés, surtout celles qui détournoient l'effet du Béliet, étoient dressées sur la plate-forme des murs. Tant que les Assiégés pouvoient s'y maintenir, on n'osoit s'approcher pour le comblement du fossé, & pour appliquer le Béliet. Maîtres du haut de leurs murs, ils accabloient les assaillans de traits & de flèches; ils faisoient tomber, sur ceux qui s'approchoient, une grêle de grosses pierres, des solivaux, des pûles, avec toutes sortes de feux d'artifice, & ils mettoient en œuvre leurs Machines contre le Béliet, dont la force pûrissûit, aussitôt qu'on parvenoit à troubler son équilibre. Mais dès qu'il y avoit une élévation de terre assez haute & assez voisine pour raser les défenses des murailles, des que les batteries des Machines y étoient dressées, & dès que les Assiégés se trouvoient à portée d'ajuster leurs traits & leurs flèches, les Assiégés, ne pouvant plus se tenir sur la plate-forme, étoient, ou forcés de l'abandonner, ou tellement gênés dans leurs manœuvres, qu'ils n'agissoient que foiblement contre le Béliet. Les

Assiégés, combloient alors le fossé sous la protection de cette Terrasse; &, l'on appliquoit le Béliet en toute sûreté au bas de la muraille. Son effet étoit immanquable dès qu'il avoit la vibration libre. La Ville étoit alors aux abois, & si elle avoit attendu jusqu'à ce que le Béliet eût touché le mur, *si aries murum tetigisset*, elle n'étoit plus reçue à capituler que sous des conditions dures, à moins qu'elle n'eût construit, pendant le Siège, un autre mur en rentrant derrière celui qui étoit battu, comme à Platée, à Alicarnasse, à Athènes & à Rhodes. De-là vient que quand Arrien, Joseph, César, Tite-Live, & d'autres, veulent marquer le progrès d'un Siège, ils disent que la Terrasse & les Galeries touchoient presque les murs de la Ville.

Le tems étant fixé pour commencer le travail de la Terrasse, le Général rangeoit une partie de ses Troupes devant les Lignes, pour soutenir les travailleurs contre les forties. Ceux-ci s'avançoient, de deux côtés, vers les endroits que les flancs de la Terrasse devoient occuper. Aussitôt qu'ils venoient à portée des traits des Assiégés, ils plantoient leurs Galeries d'approche, qui étoient déjà préparées. Ces Machines étoient composées d'un toit de fortes planches, de seize jusqu'à vingt pieds de longueur, & large d'environ huit à douze pieds. Ce toit étoit soutenu, dans sa longueur & sa largeur, par des poteaux, à deux pieds l'un de l'autre. On le couvroit de trois ou quatre couches de clayes, liées soigneusement, & on le garnissoit encore de cuirs frais, & de couvertures propres à résister au feu & aux pierres; les côtés ouverts vers la Ville étoient fermés d'un tissu d'osier & d'autres clayonnages, contre les traits & les pierres. On conduisoit ces Galeries un peu obliquement en les plaçant l'une près de l'autre, jusqu'à une certaine distance, où on les tournoit pour les joindre & pour en couvrir le front du travail. Cette manœuvre se nomme *vincas agere*, ou, *pousser les vignes*, par la ressemblance que le clayonnage d'un de ces côtés, joint à celui du toit, avoit avec des vignes qui serpentant au treillage, forment des berceaux avec leurs rameaux.

Sous la protection de ces Galeries, on jettoit les fondemens

Végèce Ch. 4.

6 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

de la Terrasse. On commençoit d'abord par les côtés, en affermissant en terre de grands arbres, qu'on inclinoit un peu en dedans; on leur laissoit une partie de leurs branches, qu'on faisoit si bien entrelacer, qu'elles devenoient un très bon appui pour la première couche de terre (d). On fit une espèce de pilotage pour le fondement, où l'on employa aussi de grosses poutres couchées en long, & d'autres en travers, principalement sur le front & sur les flancs de la Terrasse; &, pour mieux contenir la terre, on jettoit, entre les unes & les autres, de gros arbres tout entiers avec leurs branches. On couvroit ce lit d'une couche de terre, de pierres, & d'autres matériaux, & ces énormes masses avoient toute la solidité possible.

Les Galeries étant trop basses pour protéger ce travail, lorsque l'ouvrage approchoit de son étendue & de sa hauteur projetées, on avoit recours aux Mantelets. Ces dernières Machines étant d'un grand usage pour couvrir les travailleurs, & éluder l'appareil le plus formidable des armes de jet, les Anciens en imaginèrent de toute espèce. Les Généraux, avides de réputation, tâchoient de se signaler par de nouvelles découvertes. C'est la raison de la diversité qu'on remarque dans les descriptions des différens Auteurs. On leur fait injustice de l'attribuer à ignorance. Je parlerai de quelques unes de ces Machines, à l'occasion du Siège de Marseille.

On plantoit de longues poutres devant le front de la Terrasse, & d'autres en travers en forme de potences; & l'on y suspendoit des rideaux faits de cuirs frais, de cordes, de cables & d'autres choses capables de résister au feu, ou de mollir sous le coup qui les frappoit. On haussoit ces rideaux, à mesure que la jettée acquéroit de l'élévation.

On vouloit que la Terrasse eut, du côté du Camp, une pente

(d) Si on considère que ces Terrasses avoient pour l'ordinaire trois à quatre cens pieds, & même davantage, de largeur, on n'admettra pas la manière de les construire telle que Mr. Folard l'attribue aux Anciens. On verra, dans la suite, les preuves de tout ce que j'avance ici.

te douce, pour la facilité des chevaux & des hommes, qui portoient la terre & les autres matériaux. L'ouvrage se faisoit toujours en allant en avant, & les terres rapportées se jettant de haut en bas. On en affermissoit les flancs au dessus de la première couche, par des fascines qu'on lioit soigneusement; & qui ne permettoient de donner que peu de talus, afin de rendre l'accès plus difficile. A mesure que le travail s'avançoit, on transportoit les Galeries & les Mantelets, jusqu'à la distance marquée par le Général. La face de la Terrasse, qui faisoit front à la Ville, en étoit la partie essentielle; aussi apportoit-on le plus de diligence & le plus de soin à la faire & à l'affermir. En lui accordant moins de talus qu'aux flancs, on lui donnoit un meilleur fascinage, & même on y joignoit de la charpente pour prévenir l'accident, dont Tite-Live parle, c'est-à-dire, qu'une partie de la Terrasse mal liée ne s'éboulât dans le fossé. *Forte quodam loco male densatus agger pondere superflantium in fossam procubuit.* Liv. X.

LES fondemens & les parois étant bien affermis, on préparoit, sur la pente du côté du Camp, l'emplacement pour une ou deux Tours, dont le plus haut étage, passant au dessus des Mantelets, incommodoit les Alliés, & favorisoit les travailleurs. Lorsque la Terrasse étoit arrivée à sa juste hauteur, on transportoit quelquefois les Tours sur le plateau, & il est probable qu'on ne le faisoit qu'en les démontant.

OUTRE ces Tours sur la Terrasse, qu'on n'employoit pas toujours, il y en avoit d'autres, d'une hauteur proportionnée aux murs de la Ville, & munies, du côté de l'Ennemi, de tout ce qui pouvoit les garantir du feu & des traits. Elles étoient jointes à la Terrasse par des Galeries placées à sa droite & à sa gauche. Elles tiroient à revers sur ceux des Alliés, qui, du haut du mur, vis-à-vis de la Terrasse, mettoient tout en œuvre pour arrêter le progrès des travaux.

L'OUVRAGE de la Terrasse étant achevé, on détendoit les Mantelets, à la place desquels on avoit établi une espèce de parapet avec ses embrasures. Souvent on se contentoit de clayes pour

cou-

8 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

couvrir les Archers & d'autres soldats, commandés pour la garde des ouvrages & pour le service des Machines.

Dès qu'on avoit porté la Terrasse à une certaine hauteur, la communication s'ouvroit entre le Camp & les Ouvrages. Les Troupes pouvoient en toute sûreté s'avancer derrière la Terrasse, s'étendre à droite & à gauche, venir aux Tours par les Galeries, & se porter, à leur abri, pour garder les Ouvrages. C'était usité d'une précaution, qui lui étoit particulière. Pendant qu'une partie de ses soldats travailloit, & que l'autre, postée sous les Galeries & derrière la Terrasse, comme dans leurs places d'armes, pour relever les travailleurs, & pour les couvrir, il tenoit, sous les armes, devant ses Retranchemens du Camp, un autre Corps de Troupes, qui, au moindre bruit d'une sortie, accouroit au secours.

CETTE Terrasse étant le principal ouvrage des Assiégés, & le travail s'en faisoit sous les yeux des Assiégés, on faisoit, de part & d'autre, les plus grands efforts pour ou contre eux qui y étoient employés. La partie du mur, menacée par la Terrasse, étoit mieux fournie de monde, chargée de plus fortes batteries, protégée & défendue par une plus grande quantité d'armes de jet. On l'exhaussoit à mesure que la jettée acquéroit de l'élévation. On construisoit un second mur derrière ce premier, afin de prolonger le travail & le péril des pionniers. On faisoit de continuelles sorties dans la nuit; & le plus grand succès, qu'on s'en promettoit, étoit de bruler la nuit le travail du jour. Les mines étoient surtout dirigées contre la Terrasse. Notre Militaire n'offre aucun travail de ce genre, qu'on puisse comparer à ceux des Anciens. Nous n'avons qu'en petit ces vastes Galeries sous terre, dont les Chambres spacieuses, soutenues par d'énormes poutres, contenoient plusieurs cordes de bois, & d'autres matériaux combustibles, dont l'incendie faisoit crouler la masse & communiquoit le feu à tout l'Edifice. Les Assiégés continuoient l'ouvrage, en se couvrant soigneusement contre les traits & les pierres, ils pratiquoient eux mêmes des mines pour éventer celles de l'Ennemi, & gardoient leurs Ouvrages par des postes

postes & des piquets, dont le détail étoit réglé par le Général au commencement du siège.

C'EST la méthode dont César se servit dans ses sièges, & que ce grand Capitaine a perfectionnée, en faisant de bonnes dispositions avec ses Troupes pour soutenir les travaux, & en raffinant sur les machines qu'il fit, plus grandes & plus solides que de coutume. Le siège de Marseille, que j'ai détaillé dans toutes les circonstances que César en rapporte, me servira principalement de preuve pour cette méthode d'attaquer par Terrasses.

LA difficulté de ce travail, qui paroît immense, le défaut des matériaux & du monde nécessaires pour élever ces masses énormes, déterminèrent souvent les Anciens à recourir à une autre méthode, qui, fondée sur les mêmes principes que celle de César, n'en différoit que dans l'exécution. Suivant celle-ci, on s'approchoit de la Place sous la protection des Tours, des Tortuës, & des Galeries mouvantes, sans faire des élévations de terre. Le Général déterminoit d'abord le front de l'attaque contre une partie de l'enceinte qui paroissoit la plus foible & la plus accessible aux Machines. Au lieu de la Terrasse, on plaçoit la plus grande Tour au centre, comme Demetrius fit à Rhodes avec l'Helepole, & on la joignoit à droite & à gauche, moyennant des Galeries, à deux Tortuës bélières à l'opposite de deux Tours du mur de la Ville. Ces Galeries ne différoient des autres, que j'ai décrites, qu'en ce qu'elles étoient d'une charpente plus solide, & aussi plus élevées, & mieux munies que les Galeries ordinaires d'approche. Les Tortuës étoient composées d'une grosse charpente très solide & très forte. La hauteur de ces Machines, jusqu'aux Sablières d'en haut, étoit ordinairement de douze pieds, la baze en étoit quarrée, & chaque face avoit vingt cinq pieds, suivant la description de Vitruve. Les côtés, qui faisoient face à la Ville, étoient couverts d'une espèce de Matelas piqués & composés de peaux crues, ce qui les mettoit à l'épreuve des artifices lancés par les Machines. La principale destination de la Tortuë étoit de couvrir le Bélièr, qui y

Tome II.

B

étoit,

étoit, ou suspendu dans son équilibre, ou reposant sur une baze. La ressemblance qu'on crut y voir entre l'animal, qui avance & retire la tête entre les deux écailles, & le jeu du Bêlier, lui fit donner le nom de Tortuë. Un nombre de travailleurs, qui étoient destinés pour servir le Bêlier, & encore pour combler le fossé, s'y mettoient de même à couvert. On les élevoit quelquefois à d'autres étages à la hauteur des Tours, qu'on garnissoit d'un grand nombre d'hommes & de machines pour donner de la protection à l'opération du Bêlier. L'attaque embrassoit, suivant le Plan que le Général en avoit fait, quatre, cinq, jusqu'à six Tours de la Ville avec leurs Courtines. On y opposoit autant de Tortuës, en procurant de la communication de l'une avec l'autre, par ces Galeries, qui avoient l'air de portique, comme les Auteurs les nomment aussi, & dont le nombre & la solidité faisoit juger de la bonté de l'appareil pour le siège. Toutes ces Machines devoient être fabriquées & rangées hors des traits de l'Ennemi. Avant de les faire avancer, on employoit un nombre infini d'hommes, qui, à couvert des Galeries basses & mouvantes, aplannoient & préparoient le terrain qu'elles devoient occuper. Lorsque tout étoit préparé, on dressoit des batteries pour les Balistes. (e) La force & la portée de chacune en déterminoient l'emplacement. Celles qui portoient les plus grosses pierres étoient les moins éloignées du Camp; & ainsi placées l'une derrière l'autre; chaque batterie avoit ses rideaux séparés, qui, toutes pointées sur les défenses du mur de la Ville, favorisoient l'approche de cet attirail. On avançoit ensuite les Tortuës avec les Galeries de communication pas à pas vers les murs de la Place. Cette façon de s'approcher sur un si grand front de Machines, qui paroît d'abord inconcevable, est constatée par cent témoignages d'Auteurs qui en ont vu plus d'une fois la manoeuvre. Comme, dans l'attaque par Terrasses, la Ville se trouvoit à l'extrémité, si on la poussoit près du mur de

(e) Les Mathématiciens Grecs & presque tous les Auteurs appelloient Balistes les machines qui jetoient des pierres sur une ligne parabolique, & Catapultes celles dont on tiroit horizontalement.

de la Place, de même, si les Alliégens parvenoient à s'avancer avec leurs Machines près de la Contrescarpe, le Siège tiroit à sa fin. Les chicanes, les accidens, & les difficultés dans cette attaque, se multiplioient à l'infini, & les Ecrivains nous marquent quelquefois, avec une exactitude admirable, ses progrès journaliers.

LORSQU'ON s'étoit établi, avec cet appareil, bien près de la Contrescarpe, on ouvroit quelquefois la terre derrière ces Machines, & on conduisoit les mines, ou des conduits souterrains, jusqu'aux fondemens des murs. Nôtre manière de sapper étoit absolument inconnue aux Anciens, & auroit été aussi de peu d'effet. Ils n'avoient qu'à se couvrir contre les pierres, qui tomboient d'en haut, & les traits plongeurs, qui partoient des Catapultes. Aussi verra-t-on que tout ce qu'ils ont travaillé en terre, dans les Sièges, se réduisoit aux mines, & à s'enterrer entre deux terres, en se couvrant soigneusement de planches & de madriers; travail peu différent de celui de creuser des fossés.

QUANT au comblement du fossé, on y employoit de nouveau ces mêmes Galeries basses & mouvantes, qui avoient servi à aplanir la terre, & à couvrir ceux qui étoient occupés en dehors au mouvement des Machines. Elles communiquoient avec le front de l'attaque, & les Pionniers passoient, sous leur toit, en toute sûreté, au fossé, qu'ils combloient de fascines, de pierres & de terre. Mr. Folard est surpris de voir que les Historiens, après avoir détaillé toutes les particularités d'un Siège & son progrès journalier, ne disent presque jamais rien de la descente du fossé & de son comblement. C'est-là, selon lui, que les Alliégés auroient pû faire naître mille chicanes & difficultés. Mais, il en arrivoit tout autrement chez les Anciens que chez nous. Quand on en étoit venu à raser les defenses des murs, & à forcer les Alliégés de s'en retirer, ceux-ci ne pouvoient plus faire aucun effort capable d'empêcher l'Ennemi d'entreprendre sous les murs ce qu'il vouloit; il n'avoit qu'à se garantir des Balistes, qui, étant encore derrière les murs, n'avoient plus ni assez de force, ni la direction sûre. Ainsi l'on combloit à son aise le fossé, tandis qu'on faisoit avancer, hors de la ligne, les Tortues pour faire

12 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

jouer le Bêlier; & c'est en ce sens qu'on lit toujours, comme je l'ai déjà dit, que le Bêlier ayant presque touché les murs, la Ville demandoit à capituler.

CETTE méthode étoit d'un détail infini, & donnoit beaucoup de prise aux Alliés, qui avoient pour eux le vent, le feu, & le peu de consistance de ces Machines. Suivant la manière d'attaquer de César, la communication entre les Ouvrages & le Camp étoit d'abord ouverte par la première élévation de la Terrasse: Mais ici l'on étoit obligé, à mesure que le travail s'avançoit, de creuser des fossés derrière les Machines, en jetant la terre des deux côtés, qu'on couvroit ensuite de planches, ou de madriers, pour établir la communication avec le Camp. Ce sont ces fossés, décrits au neuvième Livre de Polybe, qui ont donné lieu à Mr. Folard d'imaginer son nouveau système.

Qu'on compare, à cette description, Diodore de Sicile, du Siège de Rhodes, Polybe, de celui d'Egine & d'Ambracie, Arrien de celui d'Halicarnasse, & tous les autres Auteurs, où on ne trouve pas des Terrasses (e).

Ces deux manières d'attaquer étoient en même tems en usage. La nature du terrain & celle des Fortifications décidoit les Généraux à se servir de l'une préférablement à l'autre. Thucydide fait

(e) Il nous reste plusieurs Mathématiciens Grecs qui ont traité de cette partie de la guerre, surtout des Machines. On a été peu en état d'en profiter, faute de bonnes traductions. Nos Traducteurs se trompent presque toujours, quand leurs Auteurs, obligés d'entrer dans le détail de quelques particularités, se servent de termes un peu extraordinaires. Il est inutile de hasarder des conjectures sur ces Machines, tandis que ces Auteurs, qui en ont fait eux mêmes, ont pris à tâche d'en traiter fort au long. Athénas a été Contemporain d'Archimède & a dédié son Livre au plus grand Connaisseur dans cet Art, à Marcellus, qui a pris Syracuse. On a encore le Livre de l'Architecte Apollodore, qui a écrit des Machines, à la requête de l'Empereur Adrien.

Dion rapporte que la repartie insolente qu'il fit à l'Empereur Adrien, lui coula la tête. Comme ce Prince discutoit un jour avec lui sur les Machines de guerre, l'Architecte lui dit avec dedain, *allez peindre des charnières; car, sûrement vous n'entendez rien de tout ceci. abi & cucubitas pingis, nam tu quidem hæc certe ignoras.* On a encore quelques fragments de l'ouvrage de Philon, qui voyagea exprès à Rhodes & à Alexandrie, où étoient alors les plus grands Maîtres dans l'Art de construire des Machines. Biton & Heron sont encore deux Ecrivains très anciens, dont le premier vivoit sous le règne d'Attalus, & l'autre sous celui de Ptolémée Philadelphe.

fait faire, à Archidame, le Siège, de la même manière que César, & que les Généraux Romains dans Jofephe. Alexandre attaqua Halicarnasse avec des Machines simples, & peu de tems après il enviroonna la Ville de Mafle de la plus immense Terraffe dont on ait jamais oui parler.

Mr. Folard a tâché de démontrer, dans son ingénieux Traité de l'Attaque & de la Défense des Places des Anciens, que tout ce qu'on a inventé pour les Sièges, après l'usage de l'Artillerie, avoit été déjà pratiqué par les Anciens, & que ceux qui en ont écrit se sont trompés de ne pas avoir reconnu dans les travaux, dont j'ai donné le précis, les tranchées, les boyaux, les parallèles, les places-d'armes, en un mot, tout ce qui se pratique aujourd'hui dans nos sièges. Ces observations auroient été intéressantes & propres à inspirer du goût pour l'étude des Antiquités Militaires, si l'on n'en eut pas soupçonné l'incertitude, par les plaintes qu'il fait à tout moment de l'obscurité des anciens Ecrivains. En effet, ces plaintes ne sont fondées que sur l'infidélité des Traductions, & sur l'envie de cet habile Officier de faire de nouvelles découvertes. J'ai examiné, dans la Langue originale, les passages dont il appuie son système, & je me suis aisément convaincu, que les Auteurs n'y représentent rien de tout ce qu'il a vû, & qu'ils s'expriment en termes très clairs sur tout ce qu'ils veulent faire entendre. Il paroît, à Mr. Folard, que le silence des Historiens, sur cette sorte de travaux, ne doit pas nous faire revoquer en doute leur existence. Ce raisonnement seroit juste, si nous n'avions que des Abregés tels que les deux premiers Livres de Polybe, qui n'entre pas dans le détail des sièges, dont il fait mention; Mais comme César, Arrien, Diodore, Jofephe, & tant d'autres Auteurs, après avoir exposé tout l'appareil des sièges, marquent distinctement le progrès journalier des travaux, il auroit fallu découvrir, dans leurs relations, au moins quelques traces d'une pratique, à laquelle mille petits incidens, qu'ils exposent, auroient dû avoir rapport; or il est certain qu'on n'y trouve rien de ressemblant aux Tranchées & aux Parallèles; ainsi ce silence des Auteurs

Mr. Folard,
Tom. II.
Traité de
l'Art. VII.
pag. 161.

14 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

déviert une preuve bien forte qu'on n'en a pas encore fait usage.

Mr. Folard a choisi la description que Polybe fait du siège de Lilybée, pour le texte de son Traité de l'Attaque & de la Défense des Places. Mais il a omis de mettre au jour les principales circonstances que l'Historien en rapporte, quoiqu'il se plaigne de sa brièveté. Lorsqu'on entreprend le récit des guerres & des sièges des Anciens, il faut les suivre dans tout le cours d'une campagne & d'un siège, en combiner soigneusement les circonstances, & les exposer selon le sens que les mots offrent sans difficulté. Rien n'est plus illusoire que de présenter, aux Lecteurs, des morceaux détachés & tirés de leur ordre. Il n'y a pas de conjecture si bizarre, pour laquelle cette manière d'écrire ne trouvât des garants.

Voyons si dans le récit que Polybe fait de ce Siège de Lilybée, il se trouve quelque chose qui ait pu donner lieu aux nouvelles découvertes de Mr. Folard.

Polyb. Liv. I.
Ch. 42.

„ La Ville de Lilybée, dit Polybe, est bien fermée de mu-
„ railles & environnée d'un fossé profond, (g) & de lacs au-
„ tour de son enceinte, formés par les débordemens de la Mer,
„ d'où les Bâtimens ne sauroient passer dans le Port qu'avec
„ beaucoup d'usage & d'expérience. Les Romains ayant éta-
„ bli leurs quartiers devant la Ville, de l'un & de l'autre côté,
„ & tiré des Lignes, d'un Camp à l'autre, fortifiées d'un fossé,
„ d'une palissade, & d'un terre plein revêtu d'une maçonnerie,
„ ils commencèrent à pousser leurs travaux vers la Tour de l'en-
„ ceinte la plus proche de la Mer qui regardoit l'Afrique”.

Ici

(g) Le Traducteur dit que la Mer remplissoit ce fossé profond, qu'on ne pouvoit traverser pour aller au Port sans beaucoup d'usage & d'expérience, en sorte que ce fossé auroit été navigable, & aboutissant au Port, où l'eau se seroit perdue dans la Mer. Outre que Polybe distingue expressément le fossé de ces inondations, la chose même, le comblement du fossé, l'approche du Bélier, les fréquentes sorties des Assiégés, les Galeries souterraines, & toutes les circonstances du siège, auroient dû lui faire remarquer l'incongruité de sa version.

εἰς τὴν δὲ ἀστυρίαν ἀσφαλισμένην, ἣ περιέ τὰς θάλασσας ἢ περιέ τὴν ἐν θαλάσῃ δὲ οὐκ ἔστιν ἐν τῇ ἀστυρίᾳ τῶν τοιούτων καὶ τῶν ἄλλων ἰσχυρίων ἢ σφοδρῶν.

ICI Polybe a la même attention que Jules César, au Siège de Marseille, de marquer l'endroit de la Ville où l'attaque fut dirigée. Ces deux Villes se ressemblant beaucoup dans leur situation, on s'y prit de la même manière. On forma, aux deux Sièges, la principale attaque le plus près du bord de la Mer qu'il étoit possible, afin d'assurer un flanc aux travailleurs contre les sorties des Assiégés, & contre les traits qui partoient de deux côtés des défenses de la Ville.

Les mots Grecs, que j'ai rendus par *pousser les travaux*, signifient ce que César exprime par *pousser les Galeries & la Terrasse*; *vineas & aggerem agere*. Mr. Folard prétend que l'Auteur a indiqué, par ces termes, les tranchées que l'on a ouvert & conduit du Camp aux Batteries bélières, ou tout à fait au corps de la place, de la même manière qu'on fait aujourd'hui avec les parallèles, boyaux, & places-d'armes. Mais l'Auteur a prévenu toutes ces conjectures, par la description qu'il fait lui même de ces travaux, dans les termes suivans.

On ajouta toujours, dit-il, de nouveaux bâtimens, dont l'un servoit de fondement à l'autre, & poussant en même tems ces travaux en avant, on parvint à renverser six Tours contiguës à celle qui étoit près de la Mer. La différence entre le travail de creuser des tranchées, & les exhaussemens, que l'Historien indique, est sensible. Le seul mot Grec écarte toute idée d'un travail pareil à celui des tranchées, dont le terme, qui l'auroit désigné clairement, ne manque pas à la langue Grecque, si fertile en toutes expressions. L'Historien n'a pas pu parler plus distinctement pour exprimer cette énorme Terrasse dont Thucydide, César, Joseph & d'autres, disent qu'on l'éleva à sa juste hauteur par des couches de terre, & même de charpente, chargées l'une sur l'autre, & qu'on la poussa tout près du mur de la Ville. Il ajoute, de la même manière que les Auteurs qu'on vient de citer, qu'après l'élévation & l'approche de la Terrasse, qui donnoit la protection au Béliet, on renversa six Tours. Joseph, à l'occasion du siège de Joppe, parlant de l'Attaque & de la Défense des Places, de façon

ποσειδωνος
το
το
το

Polyb. I.
Ch. 42.

ποσειδωνος
το
το
το

Liv. III.
Ch. 35.

à

à ne laisser aucun lieu aux conjectures, détaille tous ces Ouvrages, & employe les mêmes expressions de Polybe; il dit que les Terrasses étant élevées & poussées près du mur, Vespasien appliqua le Bêlier, & après avoir donné la description de cette Machine, il ajoute, qu'il n'y avoit ni Tour, ni Muraille quelque épaisse qu'elle fut, qui pût résister à sa violence.

REVENONS au récit de Polybe. „ Comme ce siège se pouf-
 „ soit avec beaucoup de chaleur, que chaque jour il y avoit
 „ des Tours qui menaçoient ruine, & d'autres qui étoient ren-
 „ versées, que les Ouvrages avançoient toujours en s'élevant
 „ contre les murs, & même jusqu'en dedans la Ville; les Af-
 „ siégés étoient dans une épouvante & une consternation ex-
 „ trêmes, quoique la Garnison fut de plus de dix mille soldats
 „ étrangers, sans compter les habitans, & que Himilcon, qui y
 „ commandoit, fit tout ce qui étoit possible pour se bien dé-
 „ fendre & pour arrêter les progrès des Assiégés ”.

JE ne conçois pas comment Mr. Folard a pu concilier les travaux des tranchées avec les Ouvrages, dont Polybe dit qu'ils avançoient toujours en s'élevant contre les murs & même jusqu'en dedans la Ville. Thucydide, plus circonstancié dans le siège de Platée, éclaircit le narré de Polybe, en représentant Archidame dans la nécessité de pousser sa Terrasse contre le nouveau mur, que les Platéens avoient construit en forme de rentrant, derrière celui qui étoit déjà atteint & battu par le Bêlier. Polybe ajoute, „ que les Assiégés construisirent d'au-
 „ tres Ouvrages contre ceux des Assiégés (g) ”. Thucydi-
 „ de, & Arrien, parlant du siège d'Halicarnasse, employent enco-
 „ re le même terme pour indiquer ce nouveau mur bâti en ren-
 „ trant, & celui qu'on ajoutoit à la Plate-forme du premier, pour
 le hausser contre l'élévation de la Terrasse, afin d'éviter d'en être

ἀντιπαρατείχωνται,
 & Ch. 48.
 τὴν δὲ ἀντιπαρα-
 τεύχην τοὺς
 πύργους ἀντιπαρα-
 τέχωνται ἐπὶ τῇ
 πύργῳ ἑαυτῶν.

(g) C'est ce que Don Thullier traduit par, *il relève les Brèches*, mais la signification des mots Grecs lui est échappée. Les Carthaginois auroient eu de la peine à *relève* les Brèches tandis que les Bêliers jouoient contre les murs, sous la protection de la Terrasse.

être dominé. Ce seul terme d'Architecture, qui dénote l'élévation de grands Edifices, renverse toutes les idées de Mr. Folard sur les travaux des Anciens. La science des Sièges, comme la Tactique, avoit son Jargon particulier, qu'il faut nécessairement entendre pour en écrire avec précision.

ON auroit dû trouver quelques traces des tranchées, dans les circonstances de toutes ces sorties de Himilcon, dont Polybe rapporte plusieurs particularités. En supposant que les Romains avoient la méthode de Mr. Folard, les Parallèles eussent été déjà achevées, & les soldats se seroient trouvés dans les Place-d'armes à portée de soutenir les travaux. Cependant l'action, comme l'Auteur la représente, n'est nullement celle de Troupes qui défendent des tranchées. „ On eut crû, dit-il, „ que, dans ces fréquentes mêlées, homme contre homme, pelotons contre pelotons, s'étoient défiés l'un l'autre à un combat singulier. Les soldats se battoient pêle-mêle sans garder leurs rangs, & ne suivoient que leur impétuosité ”.

LES Assiégés ne craignoient rien tant que l'incendie de leurs Ouvrages. Le feu consumoit & détruisoit quelquefois, dans une nuit, tout ce que l'industrie du soldat Romain avoit fait en plusieurs mois. Ici, à Marseille, à Bourges, mais surtout à Jotapat, les Assiégés furent forcés, après l'incendie de leurs Ouvrages, de changer tout le plan du Siège, ou de recommencer sur nouveaux frais.

AUSSI tous les Auteurs n'attribuent ils la destruction des travaux des Assiégés, qu'au feu seul, qui, à la faveur de quelque grand vent, se communiquoit partout avec une rapidité étonnante. Ils ne marquent jamais que les Alliés se foyent appliqués à combler & à détruire les tranchées, ce qu'ils auroient dû faire pour tirer parti de l'incendie. Le peu de tems qu'ils employoient, à ces sortes d'expéditions, prouve assez qu'ils ne s'y amusoient pas; tout étoit quelquefois encore en flammes, lorsqu'ils étoient déjà retournés en Ville, & le lendemain, les Assiégés ne se voyoient pas plus avancés que le premier jour du Siège.

Tome II.

C

LE

18 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

LE vent soufflant, dit Polybe, avec une impétuosité sans pareille, ébranla les Galeries & renversa les Tours. Ces Galeries sont, selon Mr. Folard, les tranchées, ou des Galeries creusées dans la terre, & blindées de fascines, ou de gabionnage. Mais comment Polybe auroit-il pu dire que le vent agitoit & ébranloit ces tranchées, ou ces Galeries blindées? Le vent, ajoute-t-il, soufflant avec violence, & poussant d'une place à l'autre les Machines, portoit de tous côtés l'incendie avec une rapidité extrême, desorte qu'à la fin les bazes des Tours furent même reduites en cendres, & les têtes des Béliers fondus. Voilà tout l'effet de ce terrible embrasement qui forçoit les Romains à renoncer à leurs Ouvrages. Polybe ne laisse rien soupentendre d'une seconde ou troisième Parallèle, à une raisonnable distance l'une derrière l'autre, où les flammes & les Assiégés ne pouvoient pas pénétrer aussi vite que l'Auteur le prétend. Tout le récit de Polybe répond parfaitement à cette manière d'attaquer les Places, dont j'ai fait la description, d'après le témoignage de tous les Auteurs qui en ont parlé, & Mr. Folard, n'auroit pu choisir un exemple de Siège moins propre que celui de Lilybée à établir ses nouvelles opinions.

„ MAIS comment, continue Mr. Folard, pourroit-on prétendre que les Anciens eussent ignoré les tranchées, eux qui avoient tant besoin de se garantir contre la violence & le grand nombre des Machines? Peut-on les dégrader & les abaisser jusqu'au point de leur refuser les précautions les plus simples, & qui viennent si naturellement à l'esprit? Personne ne dira, que la manière de se couvrir entre deux terres, fut inconnue aux Anciens. Ils l'ont fait en plusieurs occasions, & les Ecrivains l'indiquent en des termes, dont la signification n'est rien moins que vague. Mais on ne sauroit de-là tirer la conséquence, que les travaux, qu'ils ont fait pour s'approcher du Corps de la Place, fussent des tranchées, ou quelque chose d'équivalent. Les récits de tant d'Auteurs, qui détaillent très exactement ces travaux, en donnent une toute autre idée, & il faut en croire César, qui décrit, en une langue connue, les sièges qu'il a dirigés en personne. LES

LES pierres, qu'on lançoit par les Balistes, tomboient d'en haut, & les Catapultes étant dressées sur la plateforme des murs, les traits, qui en partoient, étoient tous plongeans. Les murs, à ce qu'on voit par la façon dont les Anciens les ont bâtis, n'étoient pas crénelés dans leur épaisseur, & les machines ne tiroient pas au travers des créneaux, comme Mr. Folard s'est imaginé. Polybe raconte, comme un trait d'adresse d'Archimède, d'avoir pratiqué, dans les murs de Syracuse, du côté de la Mer, des ouvertures de la grandeur d'une palme; mais les autres Auteurs, & surtout César, ne donnent, aux machines, d'autre emplacement que sur la plateforme des murs. La terre & le revers des tranchées, avec toutes les clayes, qui le soutenoient, n'auroient été que d'une très faible défense contre cette grêle de toutes fortes de pierres, qui tomboient continuellement sur les Assiégés; au lieu que les Mantelets, & le toit ferme & solide des Galeries, leur furent d'un plus grand service que les tranchées n'auroient pu l'être (i).

Tom. III.
p. 6.

MALGRÉ la longue description, que Mr. Folard nous fait des différentes espèces de galeries & de tranchées, de parallèles blindées, & quelquefois couvertes par dessus; malgré le Plan même de tous ces ouvrages, dont il nous régale, il n'y a rien, ou, du moins fort peu de chose qui soit conforme à ce qu'en marquent les Anciens. On n'a qu'à comparer le détail que j'ai donné du Siège de Platée, par Thucydide, & celui de Marseille, d'après César; on remarquera que la méthode de Mr. Folard n'est pas celle des Anciens.

Art. VIII.

LES témoignages de César seroient d'un grand poids, comme de celui qui ayant fait plusieurs sièges très remarquables, en

Art. IX.

a

(i) Lorsque Josephus indique, à l'occasion du Siège de Jérusalem, les précautions que les Romains prirent pour se défendre contre les traits & les sorties des Juifs, qui les harceloient jour & nuit, il ne donne pas lieu à soupçonner seulement quelque chose de semblable à une défense telle que nos tranchées. Il dit, en propres termes, que les soldats, pour se mettre à l'abri des traits & des pierres, travailloient sous une espèce de toit, ou de dais couvert de clayes & de peaux, & soutenu par de gros pieux. Ce sont ces Machines que César appelle *Periscia*, & qu'on ne sauroit interpréter par tranchées, sans attribuer aux Anciens un galimatias inintelligible.

Liv. VI.
Ch. 14.
*οὗτοι δὲ ἔργον
ῥήτοις ἐν ἀπὸ
μὲν τῶν βίβλων
ἢ οὐκ ἔστιν ἔργον
χαρμασμάτων
ἐν ἑστῇ
ρίμῃ.*

a écrit avec beaucoup de connoissance & de clarté. Le Chevalier trouve une forte preuve dans le récit que ce Général fait du siège de Marseille (k).

B. C. L. II.

„ Il y avoit de tout tems, dit César, dans la Ville, un si
 „ grand appareil de choses nécessaires à la guerre, & une si
 „ grande quantité de machines, que nulle Galerie garnie de
 „ clayes ne fut suffisante pour résister à leur impétuosité. Il y en
 „ avoit, qui lançoient d'en haut des chevrons de douze pieds
 „ de long, armés par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient
 „ quatre rangs de clayes, & s'enfonçoient encore dans la terre.
 „ Desorte qu'on fut contraint de couvrir les Galeries de gros-
 „ ses poutres bien jointes ensemble; & sous cette protection,
 „ on pouvoit le travail (l)”. Ces Galeries couvertes de clayes
 sont, selon Mr. Folard, des tranchées, ou des approches blindées par intervalles, & les quatre rangs de clayes, quatre parallèles tirées sur le front de l'attaque, à une distance raisonnable l'une de l'autre. Mais il n'a pas fait attention que, pour que les chevrons pussent percer, d'un seul trait, les clayonages de toutes les quatre parallèles, & se ficher encore en terre, le coup ne pouvoit plus partir du haut de la muraille, ou les Catapultes étoient dressées. Que si le chevron eut percé la quatrième parallèle, la première auroit dû être élevée à une hauteur pres-
 que

Liv. III.
Ch. 20.

(k) Mr. Folard cite encore Tacite, qui, parlant d'une entreprise sur Crémone, dit qu'Antonius représenta à ses soldats, qui vouloient l'obliger à les mener de nuit à l'assaut de la Ville, qu'il n'y avoit pas d'apparence de réussir en attaquant, de nuit, une Ville pleine d'Ennemis, sans l'avoir reconnu, & qu'il n'oseroit les conduire à l'attaque, sans savoir le fort & le foible de la Place, la hauteur du mur & la profondeur du fossé, s'il falloit élever une terrasse, & se couvrir de Manècles & de Galeries. Mr. Folard prétend qu'*aggerem frueri*, élever une terrasse, signifie ici faire des approches, ou s'approcher de la Place par des tranchées. Mais ce n'est pas prouver un fait, que de se servir d'un passage qu'on traduit à sa fantaisie. *Aggerem frueri* signifie aussi peu creuser des tranchées, que *cuniculos agere*, élever une terrasse. Ce passage contient tout l'appareil d'un Siège, sans qu'on puisse y découvrir aucune chose qui ait rapport au nouveau système de Mr. Folard.

(l) *Sed tanti erant antiquitas in oppido omnium rerum ad bellum adparatus, tantaque multitudo tormentorum, ut eorum vim nulla contemta vimineis virescens sustinere possent. Afferer enim pedum XII cuspidebus praefixi, atque bi maximis hastillis missi, per IV. ordines erant in terra desigebantur. Itaque pedibus lignis conjunctis, inter se porticus intgebantur, atque hac agger inter manus proferebatur.*

que égale à la muraille, & les autres à proportion, ce que personne n'osera avancer. Cependant le trait ne pouvoit pas être rasant, parce qu'il se fichoit encore fortement en terre. En prenant ces Galeries pour ce qu'elles sont effectivement, rien n'est plus clair que le sens des mots Latins. Quelque bien tissus de clayes que les Galeries eussent été, dit César, les traits des Catapultes les perçoient. Ils percèrent quatre couches de clayes, dont on croyoit les avoir bien couvertes, & entrèrent encore en terre; de sorte qu'on fut obligé de couvrir le toit de grosses poutres, au lieu de clayes, pour se garantir contre cette violence des traits. Ces Galeries couvertes de grosses poutres, que César indique par *porticus*, *portiques*, mot qui les représente très bien, n'étoient donc pas des tranchées ou des parallèles. C'étoient ces mêmes Machines, que j'ai décrites, dont les tenans, fichés en terre, furent agités & ébranlés par le vent, au siège de Lilybée; dont Arrien, qui se sert du même terme, dit, à l'occasion du siège de Halicarnasse, que les Assiégés en avoient brûlé une partie avec une Tour de bois; que Hefychius explique, en Grammairien, par des Baraques, ou toutes sortes de couvertures faites de clayes, de peaux, &c.; & dont Joseph dit qu'après que les Juifs les eurent brûlées, les Romains étoient entièrement denués de toute protection, & exposés aux traits & aux armes des Assiégés. C'est le même passage de Joseph que Mr. Folard cite, défiguré entièrement dans la traduction, mais qui, dans le Grec, n'offre que le sens que je viens de donner, & dont je m'étonne comment on a pu s'écarter d'une si étrange manière. Joseph est si éloigné de dire ce que Mr. Folard y trouve, que j'ai été longtems indécis si c'étoit bien cet endroit de l'Auteur dont il parle.

Mr. Folard a cru éluder tous ces témoignages, en assurant hardiment, que le mot *vinea* avoit diverses significations. Il signifioit, dit il, tantôt une Galerie creusée en terre & couverte de blindes, tantôt un fossé tout ouvert, semblable à nos parallèles, dont les revers, ou les terres, étoient soutenues par un fascinae ou par des clayes. Mais c'est une manière bien

γίγνα. τὰς
καὶ τὴν ἢ τὴν
καὶ τὴν ἢ τὴν
καὶ τὴν ἢ τὴν
καὶ τὴν ἢ τὴν
καὶ τὴν ἢ τὴν

Art. IX.
pag. 166.

22 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

cavalière d'expliquer les Anciens. Les significations qu'il donne à ce terme ne se trouvent que dans ses Commentaires, & pour nous persuader du contraire, il auroit dû au moins les faire constater par l'un ou l'autre témoignage. On voit que César distingue expressément *vineas agere*, de *cuniculos agere*, comme les Grecs *τοιὰς* & *ἔγχα* de *σείγχις* & *ἔγχατα*. Mr. Folard s'en prend à la stérilité de la langue Grecque & de la Latine, mais il n'en a pas assez connu l'étendue & la richesse pour pouvoir en juger.

Le récit du Siège de Bourges est assez circonstancié; Mr. Folard y trouve encore de fortes preuves pour ses nouvelles découvertes. Mais si l'on considère que ce fut là que César fit éléver, en vingt cinq jours, une terrasse de quatre vingt pieds de hauteur, & de trois cens trente de largeur, on est surpris de voir le Chevalier substituer, à un Ouvrage si bien détaillé, des parallèles & des approches d'une toute autre nature.

L'INGENIEUX Commentateur s'obstine à vouloir trouver des parallèles dans ces mots: *Legiones intra vineas in occulto expeditas cohortatus, ut aliquando pro tantis laboribus fructum victoriae fusciperent*. Ce que Mr. d'Ablancourt a traduit: „César „ ayant fait entrer les Légions à couvert dans la tranchée, les „ encouragea à cueillir les fruits de leurs travaux.” La faute est de Mr. d'Ablancourt, d'avoir mal traduit le mot *vineas*, qui, comme j'ai dit, ne signifie jamais des tranchées. Il seroit impossible, dit Mr. Folard, qu'autant de monde, que César indique, auroit pu être à couvert derrière les Galeries, qu'il nomme *Hutes ambulantes*. A peine croit il qu'elles pouvoient contenir quelques Compagnies. Mais on y réplique, avec raison, que ces Galeries couvroient tout le front d'attaque, & que la terrasse, de trois cens pieds de largeur, étoit encore jointe à droite & à gauche aux deux Tours, moyennant des Galeries; De sorte qu'il n'y a rien d'extraordinaire que César mit derrière la terrasse, en deux ou trois Colonnes, un nombre suffisant de Troupes pour l'assaut. La terrasse ayant quatre vingt pieds de hauteur, égale au mur de la Ville, il étoit le maître de remplir de Trou-

pes

pes tout cet espace derrière la terrasse, jusqu'au Camp, sans qu'elles fussent vues des Assiégés; au lieu qu'elles n'auraient pas été si bien cachées dans des Places-d'armes, ou des tranchées, à ceux qui, du haut des Tours, pouvoient voir en bas, que derrière la Terrasse, qui leur en déroboit la vue. Si nous mettons encore des Troupes dessous & derrière les Galeries de communication, on n'y trouvera pas de la difficulté, ni assez de raison pour rejeter tout ce que César a dit.

Je viens au fragment du neuvième Livre de Polybe, où il parle du Siège que le dernier Philippe Roi de Macedoine mit devant Echine. Mr. Folard y trouve des preuves triomphantes de ses nouvelles découvertes. Mais faute d'examiner les passages des Auteurs d'un bout à l'autre, il embrasse seulement quelques ressemblances qu'il rencontre dans les traductions, & les ajuste à son système, sans se soucier si le reste y répond. Ainsi lorsque le Traducteur dit: *le dessein pris, de faire l'attaque de la Ville par les deux Tours, Philippe fit mettre devant chacune une Tortue & un Béliet*, il prend ces deux Tours pour celles des Assiégeans, & confondant ensuite le récit de Polybe, il imagine une Galerie blindée, pour servir de communication entr'elles, & cela fait, selon lui, la première parallèle près de la Contrescarpe. Mais il s'en faut de beaucoup, que Polybe ne dise de pareilles choses. Il se contente de déterminer ici le front de l'attaque, suivant la coutume des Historiens, en marquant qu'il embrassoit deux Tours de la Ville, avec la Courtine. *Ayant pris, dit-il, la résolution de former l'attaque contre deux Tours de la Ville, il plaça, vis-à-vis de chacune, une Tortue avec le Béliet*. Il continue ensuite; *Contre la Courtine; ou l'entre-deux des Tours, il plaça une Galerie, qui alloit d'un Béliet à l'autre parallèle au mur de la Ville*. C'est cet appareil & cette position des Machines, qui, formant le front de l'attaque, tenoit lieu des Terrasses que les Romains ont mises en usage (m).

VOYONS

(m) Comme cette parallèle, formée par les Machines, ne servoit qu'à l'approche des Béliets, les Anciens ne jugèrent pas à propos de la faire suivre d'une seconde, ou d'une troisième.

24 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

Voyons comment Polybe détaille cette Parallèle, qui joignoit les deux Tours. *Lorsque tout étoit fait, dit-il, l'Ouvrage ressembloit au mur d'une Ville. Ayant élevé d'autres étages sur les Tortuës, elles avoient l'air de Tours, par la disposition des clayes. Les Galeries ressembloient à la Courtine, ou, à l'entre-deux des Tours, parce qu'on avoit laissé, en haut, sur leur toit, des embrasures entre les clayes en forme de créneaux.* Je ne saurois m'imaginer que, par cette comparaison, Polybe ait voulu indiquer des tranchées, ou quelque chose de semblable. Les Parallèles, creusées dans la terre, & dont le clayonnage ne servoit qu'à soutenir ou blinder la terre, ne ressembloient nullement à une haute muraille, dont les créneaux mêmes étoient exprimés, par la façon dont les clayes étoient disposées sur le toit des Galeries. Pour mieux expliquer sa pensée, Polybe ajoute, que les Tortuës, chargées de

de bel. Jud.
Lib. VI.
Ch. 18.

sième, & l'on n'en a point d'exemple dans l'Histoire. Les batteries des Catapultes & des Ballistes étoient placées dans tout l'intervalle, depuis le front de l'attaque presque jusqu'aux Retranchemens du Camp. Les plus légères, qui portoient le moins loin, étoient placées sur les Terrasses, & si l'on n'en élevoit pas, dans les Tours, ou bien près des Galeries, comme dit Joseph, au Siège de Jotapat, les Ballistes, qui portoient un demi stade, ou stade, & jusqu'à deux stades & demi, étoient placées dans la distance proportionnée à leurs forces, l'une derrière l'autre, comme on le trouve exprimé dans Joseph.

Cette position des Catapultes & des Ballistes en proportion de leur portée, auroit multiplié & éloigné les parallèles l'une de l'autre, de façon que, quand même tous les Auteurs ne se réciproient pas contre le sentiment de Mr. Polard, cet ordre & cette disposition des parallèles, qu'il imagine, ne sauroit subsister. Ces batteries étoient au reste séparément couvertes par toutes sortes de Mantlets, qui les garantissoient contre les Machines des Assiégés, & qui couvroient les soldats préposés à les servir. Pour s'en faire une idée, on n'a qu'à examiner le narré de Joseph, Liv. VI. Ch. 40. „ Les Juifs, dit-il, animés de desespoir, sortirent hardiment de la Ville, & se jetèrent, tête baissée, les flambaux à la main, sur „ les Romains, qui étoient dans l'entre-deux des Terrasses, sous les Galeries du front de „ l'attaque. Une porte passa sur le ventre aux Romains, & courant à droite & à gauche, „ se jeta sur les Galeries, qui contenoient les batteries, & mit le feu aux machines & aux „ clayes étendus sur les perches. Les Juifs ayant été assez heureux pour mettre le feu à „ toutes les Galeries, les Romains se virent forcés d'abandonner leurs travaux, & furent „ poursuivis jusques dans leur Camp, où les Juifs eurent encore le courage de les attaquer. Joseph ne fit pas la moindre mention des retranchemens ou des tranchées qu'ils auroient dû forcer. Qu'on se représente une troupe de Juifs, mal armée & mal disciplinée, qui déloge les Romains d'une parallèle à l'autre, met le feu aux clayes, qui blindoient les tranchées, car c'est tout ce qu'on pouvoit brûler, & force par là les Romains à tout abandonner; cette action tendroit de l'incroyable.

de deux étages, étoient de la même hauteur que les Tours de la Ville.

QUANT à ces deux Tortuës, le Traducteur les représente comme si elles étoient élevées à la hauteur des Tours, moyennant un clayonnage. *Car les clayes, dit-il, qu'on avoit élevées, sur les Tortuës, formoient, par la manière dont elles étoient placées, un édifice tout semblable à une Tour.* Il ne s'est pas arrêté à ce que Polybe dit qu'on avoit placé, au second étage, outre les Catapultes, de grands vaisseaux & d'autres munitions nécessaires contre tout embrasement, & qu'il y avoit, dans le troisième, nombre de soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à l'effort du Béliér. Un Bâtiment si solide, qui portoit tant de machines & d'hommes, n'étoit donc pas composé de clayes. Voici comment Polybe s'exprime. *Les étages qu'on bâtissoit sur les Tortuës, leur donnèrent la ressemblance des Tours, les Mantelets y étant appliqués comme aux véritables Tours.* Le mot Grec exprime ce que César dit en Latin *Plutei Turrium*, qui dénote, aussi bien que dans le Grec, tout mantelet, soit de clayes & de fascines, soit de peaux & de cables, suivant l'explication de Hesychius (n).

APRÈS

(n) La Tortuë, dont j'ai donné la description, étoit moins en usage chez les Romains que chez les Grecs, qui s'en servoient pour approcher avec le Béliér & au comblement du fossé, sous son toit, qui étoit à l'épreuve des traits & du feu. Dès que les Romains avoient élevé la Terrasse à sa juste hauteur, pour rassembler les défenses du mur, ils n'avoient plus besoin de tant de précautions. Ils se contentent de couvrir le Béliér par une simple Galerie d'approche, telle que je l'ai dépeinte.

„ Ils approchèrent, dit l'Historien Juif, le Béliér, couvert des Galeries jointes ensemble, „ & dont le toit étoit couvert de cuir pour la sûreté des Ouvriers & des Machines”. *καὶ ὅτε ἤλθον ἐπὶ τὴν πόλιν, καὶ ἐκάλυψαν τὴν κεφαλὴν τοῦ βελιέρος μετὰ τῶν ὀπλῶν καὶ τῶν μηχανισμῶν ἀσπίδων.* Les Tortuës des Romains, qu'ils employèrent pour le comblement du fossé & pour applanir le terrain, étoient faites d'une autre façon que celles des Grecs; plus basses & d'une grande longueur. Jules César nous les dépeint dans son Siège de Marcille.

Les Grecs avoient tant de confiance dans les Tortuës, qu'ils les appelloient *Helepoles*, c'est-à-dire, *preneurs de Villes*, quoiqu'on ne leur donnât ce nom que lorsqu'elles étoient parvenues à la hauteur d'une Tour; & c'est sur ce pied qu'on doit prendre le fameux Helepole de Demetrius. Appien dit que Mithridate, au Siège de Cizycum, construisit toutes sortes de Machines, de Tours, de Tortuës bélières, & un Helepole de cent coudées, d'où s'élevoit une autre Tour qui portoit des Catapultes, des pierres, & toutes

APRÈS avoir marqué la destination des trois étages des Tours, Polybe expose celle de la Galerie. Voici comment son Traducteur le fait parler: *Depuis la Galerie, qui étoit entre les deux Tours jusqu'au mur, qui joignoit celle de la Ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de Balistes, dont une jettoit des pierres du poids de trente mines.*

Voilà les tranchées & les parallèles tout à découvert, &c, sans équivoque, dit Mr. Folard, qui fonde ensuite, sur ces mots de la version, tout son arrangement des tranchées & des parallèles, quoique d'une façon qu'on a de la peine à l'ajuster même au sens de cette mauvaise traduction. Mais sans m'y arrêter, je montrerai seulement combien peu on a compris Polybe.

IL est d'abord certain que le terme Grec n'a jamais signifié des tranchées. *Orymata* ont été, dans les Sièges, les mines, ou des conduits souterrains, qu'on ouvroit derrière le front de l'attaque, & qu'on poussa jusques sous les murs, tandis que les Tortues s'avancèrent sur terre, avec le Béliet, contre les Tours. Diodore de Sicile, au Siège de Rhodes, se sert du même mot, tant pour les conduits souterrains des Assiégeans, que pour ceux des Assiégés. Polybe, à l'occasion du Siège de Thebes, par le même Philippe, décrit ces mines, *ἐρύματα*, d'une manière à ne pouvoir pas les confondre avec des tranchées. Julien César, parlant du Siège d'Ussoldun, s'exprime ainsi en Latin. *Eodem tempore cuniculos ab vineis agunt ad caput fontis.* „ En même tems on conduisit des mines depuis la Galerie jusqu'à la Fontaine. C'est de la même manière que Philippe

ou-

sortes de Balistes. L'Historien distingue ici les simples Tortues bélières de l'Helepole, propre à porter des Tours, de la même manière que fait Ammien, qui l'a décrit aussi sous ce nom. Chacune des quatre faces de la Tortue de Mithridate n'avoit que vingt cinq coudées, au lieu que l'Helepole de Demetrius en avoit cinquante. Sur ce quarré s'élevoient plusieurs étages, comme ici sur les Tortues, que Philippe employa, lesquelles n'ayant que trois étages, étoient par conséquent beaucoup plus petites. Si le Traducteur avoit lu ces Auteurs, il se seroit bien donné de garde de regaler ses Lecteurs d'une Tour de clayes.

Les Grecs distinguoient entre *χαραὶ βελήφει* & *χαραὶ* des Tortues pour les Béliers, & celles pour le comblement des fossés. C'est la même différence que les Latins mettoient entre *mucinus* & *testudo*.

Liv. V.
Ch. 100.
D. B. G.

Liv. VIII.
Ch. 41.

Liv. XXIII.

ouvrit ici la terre derrière la Galerie, & poussa deux mines contre la Courtine. Mr. Folard suit encore le Traducteur, qui dit: *on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de Balistes.* Comme l'Historien marque que ces mines ont été conduites depuis la parallèle des Assiégeans jusques sous les murs; les Balistes, placées dans ce petit intervalle, auroient été trop près des murs, pour produire leur effet, étant du calibre à pouvoir jeter des pierres de deux cens cinquante quatre livres. Mr. Folard a trop avidement adopté les tranchées pour découvrir une telle incongruité. D'ailleurs toutes ces batteries de Balistes, dont il a fondé l'emplacement sur ce prétendu témoignage, n'ont rien de commun avec ce qu'on traduit ici par des *Tranchées.* Le Traducteur n'a pas consulté son original; car, le sens est fini dans le Grec, après ces mots: *depuis la Galerie des Assiégeans jusqu'à la Courtine de la Ville, on conduisit deux mines:* Et je ne sçai ce qui l'a engagé à y ajouter, *où l'on dressa trois batteries de Balistes.* L'Historien commence ici une nouvelle période. Il y avoit aussi, outre cela, dit-il, trois batteries de Balistes, dont il détaille ensuite la force, & qui n'avoient aucun rapport aux mines. Ce sont ces machines, qui, à proportion de leur portée, furent plus ou moins reculées de la Galerie & des Tortues, & couvertes séparément par des Mantelets.

Comme Philippe n'éleva pas des Terrasses, il fut obligé d'établir la communication entre le Camp & le front de l'attaque, par des fossés qu'il creusa, sous la protection de toutes les Machines, & à mesure qu'elles s'avançoient; & je suis bien d'accord d'appeller ces fossés, des tranchées, pourvu qu'on ne les confonde pas avec les Galeries de communication, entre les Tortues, qui constituoient le front de l'attaque.

Je ne m'arrêterai pas au passage de Tite-Live: *Nam cum agger promotus ad urbem, vincatque non tantum non iniuncte moribus essent.* „ Lorsque la Terrasse fut poussée jusqu'à la Ville, „ & que les Galeries étoient presque jointes aux murs”; ce que Mr. Folard traduit: *après avoir tiré une ligne, ou une tranchée de communication du Camp jusqu'aux travaux les plus*

Comment. de
Fuyde,
Tom. II.
pag. 169.

28 DISSERTATION SUR L'ATTAQUE

proches de la Ville, & n'étant plus question de pousser les Ouvrages jusqu'auprès des murailles à couvert des Mantelets & des Galeries. L'extravagance de cette version saute aux yeux de tout Lecteur qui fait le Latin.

Tom. II.
Pag. 170.

Je viens au fameux Siége de Rhodes, par Demetrius, Preneur de Villes, que nous trouvons si admirablement bien détaillé dans Diodore de Sicile, & dont Mr. Folard a emprunté un passage pour prouver ses nouvelles découvertes. Demetrius combina, en cette occasion, toutes les différentes méthodes d'attaquer les Places. Il fit élever des Terrasses, comme à Platée; il forma, de l'autre côté, une attaque semblable à celle que Philippe fit à Egine, &, sur Mer, il attaqua comme Marcellus à Syracuse. Tout ce qu'on pouvoit pratiquer dans de pareilles entreprises fût mis en œuvre. Voici le passage, tel que Mr. Folard le cite. „ Il fit encore construire des Tortuës & des Galeries creusées „ dans terre, ou des Sappes couvertes pour communiquer aux batteries des Bêliers, & ordonna une tranchée blindée par dessus, „ pour aller en sûreté & à couvert, du Camp aux Tours, & aux „ Tortuës, & revenir de même. Les gens de Mer furent chargés de cet Ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur. „ Il faut d'abord remarquer, que ces Galeries creusées en terre, ou ces Sappes couvertes, pour communiquer aux batteries des Bêliers, avec cette tranchée blindée par dessus, pour aller du Camp aux Tours, sont autant de fictions, qui ne se trouvent pas dans l'Original. Diodore dit simplement; *que Demetrius fabriqua toutes sortes de Tortuës, & de Galeries, par lesquelles on devoit aller & venir en sûreté d'une Tortuë à l'autre; qu'il employa tous les Mariniers pour préparer & applanir le terrain jusqu'à quatre stades, sur lequel on fit avancer les Machines qu'on avoit fabriquées; Car le front de l'attaque embrassoit six Courtines & sept Tours du mur de la Ville.* Mr. Folard a omis de faire mention de cette occupation des Mariniers, que l'Historien marque expressément. On se seroit d'abord aperçu que tandis qu'on applanissoit la terre, dans l'espace de quatre stades, on n'y creusa pas de tranchées. Le Chevalier les trouve dans ces Galeries

leries par lesquelles on devoit aller & venir en sûreté d'une Tortue à l'autre. Selon lui c'étoient des tranchées creusées du Camp jusqu'aux batteries bélières tout proche de la Contrefcarpe. Mais voyons comment l'Historien représente les travaux des Assiégés.

„ DEMETRIUS fit fabriquer les Galeries, aussi bien que les
 „ Tortues hors de la portée des traits, pendant que les Mariniers
 „ aplaniissoient le terrain depuis le mur de la Ville jusqu'à quatre stades. Toutes ces Machines étant achevées, & le terrain aplani, il fit passer, sur ce terrain, l'Helepole, les Tortues & les Galeries. L'Helepole fût placé au milieu, joint à droite & à gauche aux Tortues, au moyen de ces Galeries, pour établir la communication entr'elles. Il y eut, de chaque côté de l'Helepole, quatre Tortues, placées à l'opposite des Tours. Tout ce train de Machines s'avançoit en même tems contre les murs, par le ministère d'une infinité de travailleurs. A mesure qu'il fut poussé en avant, on dressa, sous sa protection, des batteries de Catapultes, qui, à proportion de leur éloignement, jetèrent des pierres plus ou moins grandes. Toutes ces Machines, avec les Balistes des Tours, jouèrent continuellement contre les défenses des murs, & furent secondées, dès qu'on vint sous la portée des traits, de toutes les Machines, & des gens à trait disposés & couverts par tout le front de l'attaque". L'Historien expose ensuite l'adresse & la vigoureuse résistance des Assiégés, qui forcèrent Demetrius de reconduire tout cet appareil de Machines hors de la portée des traits.

IL paroît donc, par ce récit de l'Historien, que je donne fidèlement d'après le Grec, que ces Galeries, fabriquées à quatre stades de distance des murs, transportées en avant, & reconduites ensuite, n'étoient pas des tranchées creusées en terre & conduites jusqu'aux batteries des Béliers.

DÈS qu'on conçoit les forces mouvantes d'un Helepole, & des Tours d'une énorme grandeur, on ne sera plus étonné du chemin que les Anciens ont fait faire aux Galeries. Etant chacune de seize à vingt pieds de longueur, & placées l'une à côté

té de l'autre, il étoit facile de les mouvoir & de les transplanter.

LES argumens tirés de deux Monumens de la Colonne de Trajan, & de l'Arc de l'Empereur Sévère, sont comme ces passages des Auteurs que le Chevalier Folard traduit à sa fantaisie. Son imagination lui fait voir des tranchées dans la Colonne de Trajan, où le Sculpteur a représenté un Ouvrage de maçonnerie, qui consiste en un triple mur, bâti avec toute la régularité de l'Architecture. On est souvent réduit à deviner le sens des figures qu'on trouve dans les Monumens des Anciens, qui ont résisté à l'injure des tems. Quelquefois on rencontre l'idée du Sculpteur, exprimée dans les Ecrits des Auteurs contemporains. L'explication qu'on en donne, doit être fondée sur les faits de l'Histoire, ou sur les usages de ces tems: Si elle y contredit, c'est une marque certaine qu'on n'a pas rencontré le vrai.

Mr. Folard s'inscrit en faux contre Juste Lipse & autres, qui ont pris *agger* & *vineæ* dans leur vraie signification. Il croit le terme *agger* générique comme celui de *vineæ*. Outre une grande élévation de terre, ou un Cavalier qu'*agger* signifie, il croit que les Latins s'en servoient encore pour exprimer les tranchées ou les clayes parallèles. Mais il ne produit pas un seul témoignage capable de soutenir cette opinion. Il cite bien Tacite, qui dit que Titus fit le Siège de Jérusalem avec des Terrasses & des Galeries. *Nam adversus urbem gentemque Caesar Titus aggeribus vineisque certare statuit.* Mr. Folard a beau traduire, » Titus s'étant campé devant la Place, il commença ses appro-
» ches à couvert des Mantelets & des Lignes, creusées dans
» terre". Jamais *aggeribus* n'a eu cette signification, & Joseph, qui étoit présent à ce Siège, prouve clairement que ces *aggeres* ne doivent pas être pris ici pour un simple épaulement, ou un parapet de terre, tirée du fossé de chaque parallèle, puisqu'il les représente comme de grandes élévations de terre, & qu'il en détermine la hauteur égale à celle des murs, sans aucune trace des parallèles. Le même Historien explique encore, à cette occasion, les *vineæ* de Tacite, comme des Galeries sur terre, d'un bon toit de clayes, élevé sur des poteaux, après l'incendie des-
quels

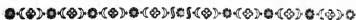
Annal. Liv. V.

quels, les Romains, à decouvert & exposés aux traits des Juifs, furent contraints d'abandonner les travaux.

„ LORSQUE César, dit Mr. Folard, ou tout autre Historien Tom. II.
Pag. 172.
Art. X.
„ Latin, employe tout simplement le terme d'*aggeres* au pluriel,
„ dans la description d'un Siège, sans entrer dans un plus grand
„ détail, je comprends aisément, qu'il entend parler des ouvra-
„ ges en général, qui servent à couvrir depuis le Camp jusqu'aux
„ Batteries, c'est-à-dire des fossés parallèles, ou des blindes au
„ front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre,
„ & couvertes par dessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour
„ s'empêcher d'être enfilés. Mais dès que l'Auteur entre dans
„ un détail plus étendu, qu'il explique l'*agger*, comme une élé-
„ vation, au haut de laquelle on a placé des machines, & que
„ le tout commande, ou du moins se trouve à niveau des mu-
„ railles de la Ville, c'est d'une plate-forme d'un Cavalier, dont
„ il veut parler. César employe, en plusieurs endroits de ses Com-
„ mentaires, le terme d'*aggeres*. Or ce terme, au pluriel, ne sau-
„ roit signifier plusieurs Terrasses; cela seroit tout à fait absurde,
„ si l'on considère la grandeur de ces sortes de travaux. Je
„ replique à tout ce raisonnement de Mr. Folard, que ce change-
„ ment de signification du mot *agger*, par le pluriel, est destitué
„ de tout fondement, & manifestement contraire à tous les témoi-
„ gnages des Auteurs & des Grammairiens Latins; qu'il n'est pas
„ absurde de croire qu'*aggeres*, en pluriel, signifie plusieurs Ter-
„ rasses, parcequ'il est assez constaté, qu'on forma souvent plus
„ d'une attaque contre les Places, surtout lorsqu'on ne manquoit pas
„ d'hommes & de matériaux. Jules César dit qu'on fit, à Mar-
„ seille, deux Terrasses. Il y en avoit plusieurs devant Jotapat, &
„ Titus en éleva quatre devant Jerusalem, que Tacite ne pouvoit
„ indiquer que par le pluriel. J'ai trouvé le mot *aggeres*, en plu-
„ riel, dans un endroit de Jules César, savoir dans sa description
„ du Siège de la Ville d'*Uffaldun*, qui étoit bâtie sur le sommet
„ d'une montagne. Mais voyons si la description qu'il en fait
„ est conforme à l'observation du Chevalier. *Enstruitur agger*
„ *in altitudinem pedum IX. collocatur in eo turris X. Tabulato-*
„ *rum*

rum non quidem quæ mœnibus adæquaret, id enim nullis operibus effici poterat, sed quæ superaret fontis fastigium. „ On „ fit une Terrasse, de neuf pieds de hauteur, & l'on plaça, „ au dessus, une Tour à dix étages, non pour qu'elle égalât „ en hauteur les murs de la Ville, car cela ne pouvoit se faire „ par aucun ouvrage, mais pour dominer seulement sur la fontaine “. Cette Terrasse, qui portoit une si grande Tour, n'étoit donc pas le revers de la tranchée, & quand César dit *aggeres contra montem exstruere coepit* ; „ il bâtit des Terrasses „ contre la montagne “, quelqu'un voudra-t-il expliquer cela, *il fit creuser des tranchées contre la montagne* ? Les Latins se font servis, quoique rarement, de ce pluriel, à l'imitation des Grecs de *ῥάμματα*, qui signifie la Terrasse dans le sens collectif, comme *mœnia, copia, arma*.

Le Chevalier fait une objection contre l'étendue de ces Terrasses. „ Comment seroit-il possible, dit-il, qu'une aussi petite „ Garnison que celle de Platée, auroit pû entreprendre de miner par dessous, & d'en enlever les terres, après les avoir soutenues par des étançonages, pour y mettre le feu “ ? Mais je réponds à cela, que Thucydide, ni aucun autre Auteur ne disent qu'ils eussent miné toute la Terrasse. Il leur suffisoit de creuser la terre, dans un petit espace, selon le nombre des travailleurs qu'ils pouvoient y employer, pour faire écrouler cette masse de terre, ou pour y mettre le feu, qui se communiquoit aisément à toute la charpente & au fascinage, dont elle étoit composée. C'est de cette manière que César, & les autres Auteurs, nous représentent l'effet de ces mines. Les Assiégés dans Platée, au rapport de Thucydide, furent bientôt réduits à abandonner l'entreprise, faute de monde.



Le Siège de Platée.

Exposé selon le recit de Thucydide. Liv. II.

AU commencement de la guerre du Péloponèse, les Thebains avoient surpris Platée, Ville voisine & alliée des Athéniens. Mais ils prirent si mal leurs mesures, que les citoyens trouvèrent moyen de s'attrouper & de massacrer tous ceux qui étoient entrés dans la Place, au nombre de trois cens. Deux ans après, Archidame, Roi de Lacedémone & Chef de la Ligue, se proposa de mettre le siège, avec toute son Armée, devant cette Ville. Les Platéens, résolus de se défendre, en firent sortir toutes les bouches inutiles; il n'y resta que quatre cens hommes choisis parmi la jeunesse, avec quatre vingt Atheniens, & cent quarante femmes pour cuire le pain.

ARCHIDAME, à la tête de quinze mille hommes, ayant investi la Place, l'environna d'une palissade pour empêcher que personne n'en fortit. Il fit ensuite élever une grande terrasse contre une partie du mur, qu'il avoit fixée pour son point d'attaque. Comme la montagne du Cithéron, qui en étoit peu éloignée, lui fournissoit du bois en abondance, il planta, des deux côtés de cette terrasse, de gros arbres l'un près de l'autre, dont il entrelasä les branches, afin de la mieux soutenir, & de s'épargner la nécessité de lui donner un grand talus. Il remplit de pierres, de bois & de terre, l'espace entre ces deux rangs d'arbres. Pendant les soixante & dix jours, que la plus grande partie de l'Armée fut employée à ce travail, le petit nombre des Assiégés lui laissa conduire sa terrasse bien près du mur, & à une hauteur suffisante pour se flatter de prendre la Ville en peu de tems.

LES Assiégés, voyant le succès de ces travaux, mirent en œuvre tous les moyens qui étoient d'usage alors, pour la défense des Places. Ils hausèrent leur mur vis à vis de la terrasse, à l'aide de grosses poutres, qu'ils lièrent & qu'ils affermirent

Tome II.

E

par

par de fortes traversières, & dont ils remplirent l'espace avec des briques, prises de la démolition des maisons voisines. Mais reconnoissant bientôt que ce nouveau mur ne résisteroit pas au feu que l'Ennemi lançoit, & voulant mettre les travailleurs à l'abri des Arcs, & surtout des Catapultes, dont les batteries sur la terrasse commençoient à être de niveau avec le vieux mur, ils étendirent, en dehors, des mantelets de peaux, dont l'humidité & le flottement empêchoient le feu & rompoient la force des traits.

COMME la terrasse, à mesure qu'elle fut poussée, s'éleva en hauteur, au point même de dominer bientôt sur le nouveau mur, les Assiégés eurent recours à d'autres fineses de la défensive; ils se mirent à remuer la terre. D'abord ils firent quelques ouvertures au pied de leur muraille, & furent creuser au devant de la terrasse: puis charriant, dans leur Ville, la terre qu'ils tiroient de ce nouveau fossé, ils le remplissoient de celle qu'ils faisoient ébouler de la terrasse. (a) Archidame crut les tromper en y faisant jeter des paniers remplis de la terre mêlée avec du limon. En effet, il n'y avoit plus lieu à l'éboulement. Mais les Platéens allèrent par un conduit souterrain, se mettre sous la terrasse, & de la chambre de la mine, ils tirèrent à eux les paniers, qu'ils déblayoient à la façon des mineurs. Le jeu auroit duré plus longtems, si les Assiégés n'eussent à la fin compris, que leurs forces ne tiendroient pas à la longue contre celles d'une Armée. Ils se firent une ressource plus solide.

ILS construisirent un autre mur, en forme de rentrant, qui tenoit, de deux côtés, aux extrémités de l'ancienne muraille, qu'ils avoient exhaussée vis à vis de la terrasse. Leur but étoit d'o-

(a) Thucydide est très concis dans ses détails, & n'a pas cette clarté qui caractérise les autres Historiens Grecs. Les Traducteurs n'expriment pas la moitié de ce qu'on trouve dans le texte, & ils substituent, aux endroits qu'ils n'entendent pas, quelque chose de leur imagination. On n'a qu'à comparer les circonstances de ce siège, que j'ai tirées du Grec, avec celles qu'on trouve dans la traduction de Mr. d'Ablincourt.

d'obliger les assiégeans, après avoir renversé le mur extérieur, de pousser la terrasse contre le rentrant ; nouveau travail, qui devoit être également grand & dangereux, parce qu'ils seroient vûs de flanc.

EN effet, la terrasse s'étant à la fin approchée du mur extérieur, au point d'en pouvoir raser les defenses; Archidame dressa, en toute sûreté, ses beliers contre le pied des murailles. (b) La maçonnerie ne tint pas long temps. Le mur tomba avec un grand fracas.

OUTRE cette grande attaque, les assiégés en formèrent encore d'autres. Couverts des galeries, des mantelets & des autres machines, qui étoient en grand nombre chez les Anciens, ils firent avancer des beliers, en différens endroits, contre le mur de la ville. Les assiégés, maîtres du haut des murailles, usèrent de toutes sortes d'artifices pour rompre l'effet de cette terrible machine. Ils se servirent de cordes, avec lesquelles ils enlacèrent la tête du belier. De cette manière ils en détournèrent le coup. Ils attachèrent aussi, par les deux bouts, une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient, de part & d'autre, à de grandes pièces de bois, lesquelles panchaient sur la muraille ; & dès qu'ils voyoient la machine prête à jouer, ils élévoient cette poutre & la laissoient retomber en travers sur la tête du belier, qu'elle faisoit plonger.

AINSI les assiégés rendirent inutiles tous les efforts d'Archidame, qui désespérant de forcer la place, & voyant la saison avancée, tenta encore, avant de changer son plan, de réduire, par le feu, une ville, dont la petitesse sembloit lui en assurer le succès. Il jeta des fascines & d'autres matières combustibles entre le mur de la ville & la terrasse; il en fit amonceler dans

d'au-

(b) Selon Mr. d'Abancourt, Archidame auroit dressé ses batteries de beliers sur la terrasse. Mr. Folard a déjà fait une longue dissertation contre cette idée du traducteur, qui n'a pas bien rendu le texte. Thucydide marque que ces beliers étoient placés devant la terrasse, qui les protégeoit, & qu'ils devoient agir contre le pied du mur de la ville, comme je l'ai expliqué.

Tom. III.
Pag. 32.

d'autres endroits de l'enceinte , & dès que le vent fut favorable à son but, il mit le feu à tous ces mulons avec de la poix & du souffre. L'incendie fut grand; la ville parut en flammes. Les Platéens , qui en étoient environnés, s'attendoient à tout moment que le feu gagneroit leurs maisons : & ils étoient en trop petit nombre pour en arrêter le progrès. Cette invention d'Archidame faillit à perdre la ville , qui avoit résisté à toutes ses autres tentatives. Mais le vent tomba tout à coup, & une grosse pluie qui survint, & qui éteignit le feu, dissipa le danger avec les inquiétudes des assiégés.

APRES cet événement , Archidame résolut de convertir le siège en blocus, pour forcer, par la faim, les Platéens à se rendre. Dans cette vue, il environna la ville de deux murailles, d'une épaisseur raisonnable, à une distance de seize pieds l'une de l'autre, & il les joignit en haut par un entablement en guise de plateforme, ou de terrasse, sous laquelle les soldats logeoient comme dans un corps de cazernes. Il garnit le haut des murs d'une espèce de parapet avec ses crénaux. A la distance de dix crénaux, il y avoit une tour à comble plat, & de la même largeur que la terrasse. On avoit pratiqué, aux deux côtés des tours, des portes, qui donnoient communication sur toute la plateforme. On creusa encore deux fossés, dont on employa la terre à la construction des murailles; l'un de ces fossés étoit vers la ville & l'autre vers la campagne. La garde se faisoit sur les tours, auxquelles on montoit par des échelles, & on plaçoit des sentinelles tout autour de la plateforme. On commanda encore un Piquet de trois cens hommes, qui devoit toujours être prêt, à tout événement, pour se porter en dehors de l'un & de l'autre côté au premier signal.

TOUTES ces dispositions faites, Archidame congédia la moitié de son Armée, qui avoit été de quinze mille hommes: l'autre moitié resta pour garder cette circonvallation. On trouve la suite de ce blocus dans les Commentaires de Mr. Folard, qui l'a très bien détaillé.

J'AI choisi ce siège d'un temps bien reculé, & celui de Mar-

seil-

seille, dont Jules César fait le detail, tant pour faire observer les progrès que l'on a fait dans cette partie de la guerre, que pour servir de preuves à ce que j'ai dit de l'Attaque & de la Defense des places des Anciens.



Le Siège de Marseille.

Jules César , Liv. II. de Bel. Civ.

PENDANT la glorieuse Campagne de César en Espagne contre Afranius, son Lieutenant Général Trebonius, à la tête de trois Légions, assiégea Marseille, qui s'étoit déclarée contre lui. Cette ville, bâtie sur les bords de la Mer Méditerranée, qui environnoit trois parties de son enceinte, n'étoit accessible, pour des assiégeans, que par le côté de terre, où l'art avoit joint tout ce qu'on connoissoit alors de meilleur, pour suppléer ou pour ajouter à la fortification naturelle. Ses murs étoient construits à grands frais, & munis avec cette surabondance d'une ville commerçante, riche & libre. Il n'y avoit rien à désirer pour la bonté de son port, défendu d'ailleurs par une nombreuse flotte, qui s'accrut, lors du péril, par le renfort de Domitius, & par l'Escadre que le jeune Pompée y joignit. Ces forces maritimes pouvoient tenir tête à celles, dont César pouvoit disposer contre Marseille; & Brutus, à qui il avoit donné la commission d'inquiéter & de presser la ville, du côté de la mer, n'y fit que des efforts inutiles.

TREBONIUS, déterminé au siège, ramassa, dans la Province, plusieurs milliers de Pionniers, & un grand nombre de bêtes de somme, avec une prodigieuse quantité de fascines, de clayes, d'arbres & d'autres matériaux nécessaires pour les travaux. César ne marque point si Trebonius fit des Lignes, ni comment il les fortifia. Les Romains n'ont jamais négligé ces précautions. Trebonius projeta deux attaques, l'une contre le mur, qui aboutissoit

*Brill. Gall.
VII. 24.*

tissoit au Port, & l'autre du côté méridional le long du grand chemin à la grève. Il dirigea en personne la principale attaque, dont la partie essentielle devoit être une terrasse de quatre-vingt pieds de hauteur. Au siège de Bourges, on vit une jettée de cette espèce, qui avoit trois cens trente pieds de largeur. Il est probable que celle de Marseille n'eut pas un moindre front. Cet immense ouvrage fut poussé selon toutes les règles de l'art, & avec toute la diligence possible. On mit en œuvre toutes sortes de mantelets, & des galeries pour couvrir les travailleurs.

MAIS on avoit à faire à des Ennemis, qui, depuis longtemps, s'étoient préparés à la défense. Leurs arsenaux étoient fournis de toutes sortes d'armes défensives, & les Ingenieurs Marseillois s'étoient appliqués à perfectionner les machines de siège; Ils avoient entr'autres des balistes extraordinaires, qui tirèrent, avec la plus grande violence, des poutrelles, longues de douze pieds, grosses à proportion, & ferrées comme des pilots. Quelque précaution qu'on eut prise, pour les galeries, en les couvrant de quatre rangs de fascines, couchées l'une sur l'autre, ces énormes traits les perçoient toutes & alloient encore s'enfoncer fort avant dans la terre. Trebonius fut obligé de couvrir ses galeries avec de grosses poutres d'un pied d'épaisseur, afin de mettre à couvert les travailleurs, qui apportoient les matériaux nécessaires pour la construction de la terrasse.

OUTRE cela, il mit, à la tête de l'ouvrage, une Tortue solide, qui étoit une galerie toute d'une pièce, longue de soixante pieds, composée de grosses poutres, & couverte & armée de tout ce qui pouvoit résister au feu & aux pierres. Marcellin & Vitruve la décrivent exactement. Elle différoit peu de la galerie dont César lui même a donné la description. Trebonius l'employa ici pour préparer & niveller le terrain, que la jettée devoit couvrir.

MALGRÉ ces mesures extraordinaires, l'ouvrage n'avança pas beaucoup. Il sembloit impraticable de porter les travaux à la hauteur que les défenses de la ville exigeoient. Les Marseillois ne s'en tinrent point au jeu de leurs machines, qui continuoit,

nuoit, jour & nuit, avec le plus grand succès: ils portoient le fer & le feu dans les travaux, par des sorties réitérées, où souvent ils étoient repoussés avec perte, mais où ils ruinoient toujours quelque partie considérable de l'ouvrage des assiégés.

La Guerre ne se fit pas avec moins de vigueur sur mer. Nasidius, que Pompée envoyoit, avec seize vaisseaux de guerre, au secours des Marseillois, avoit passé heureusement le détroit de Sicile, en présence de Curion, qui commandoit, pour César, une puissante flotte, dans ces parages; il avoit fait voile vers Marseille; & étant arrivé à Toulon, qui alors appartenoit aux Marseillois, il avoit donné avis de sa venue à Domitius & au Sénat de la ville; il les sollicita d'armer tout ce qu'ils avoient de vaisseaux, & de se joindre à lui, pour tenter un nouveau combat avec Brutus, qui depuis sa dernière victoire seroit de près la ville. Les Marseillois se prêtèrent à ses vœux avec empressement, & ayant fait des efforts extraordinaires, pour l'équipement de leurs navires, ils sortirent du Port; & les trois Escadres unies formèrent une belle flotte. On attaqua Brutus, mais les Marseillois furent abandonnés dans l'action par les Romains, qui n'ayant pas le même intérêt que leurs Alliés à libérer la ville, esquivèrent le combat, & se retirèrent sains & saufs en Espagne. Les Marseillois, contraints de rentrer dans leur Port, furent poursuivis & maltraités par Brutus, qui leur prit quatre vaisseaux & en coula cinq à fond.

Ce malheur ne découragea pas les Marseillois. Par leur opiniâtreté à continuer leurs sorties, la terrasse avança lentement: maîtres du haut de leurs murs, ils dominoient sur tout le terrain qui étoit entre la ville & les ouvrages des Romains; de sorte que ceux-ci n'osoient aller recevoir les gens de la sortie au delà de leurs travaux, ni les poursuivre après les avoir repoussés, parcequ'alors ils étoient découverts à toutes les armes de jet en batterie sur les remparts.

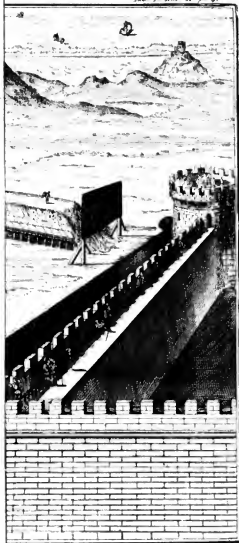
Le dépit de ces sorties fréquentes & ruineuses déterminâ les Officiers, qui commandoient la droite de l'attaque, à tenter de s'établir plus près de l'enceinte de la ville, dans un poste in-

dc.

dépendant de la grande terrasse. A cet effet ils poussèrent les galeries en avant, vis à vis une tour de la ville ; & ils y bâtirent, sous la protection des mantelets, un mur de briques de cinq pieds d'épaisseur. Il en eut trente de front : on lui donna bientôt des flancs d'une égale dimension, ce qui forma un quarré, dont on fit un logement pour un corps avancé, destiné à prendre en flanc les gens de la sortie, qui se jetteroient dans les travaux. Ce fut en même temps un lieu de retraite pour les assiégeans, lorsqu'ils seroient contraints de reculer, & un poste, d'où ils pouvoient protéger le grand ouvrage. Mais ce n'étoient là que de foibles ressources ; & la supériorité des défenses, sur les travaux de l'attaque, ne promettoit rien de décisif au Général Romain.

Un habile Architecte lui représenta, que si cet ouvrage de brique, construit par les soldats uniquement pour se loger, ou s'épauler, pouvoit être porté à la juste hauteur d'une Tour, la ville seroit bientôt prise. On en convint ; mais la proximité de la Tour, vis à vis de laquelle on avoit placé ce quarré, le grand appareil des machines, que les assiégés dirigeroient toutes contre le travail, qu'on entreprendroit en cet endroit, la difficulté de soutenir les travailleurs, vu l'éloignement des autres ouvrages ; tout cela formoit des obstacles qui paroisoient insurmontables. Le même homme promit d'élever cette Tour à la vue de l'ennemi, & sans perdre un seul homme : on douta, puis on résolut de hasarder l'entreprise. César a trouvé l'invention admirable, & il se plait à en donner le détail. Jusqu'ici aucun Commentateur n'a expliqué le mécanisme de cet ouvrage hardi, tel que César le décrit. Je me suis appliqué à le développer, & je crois y avoir réussi.

La hauteur primitive du mur, que le soldat avoit bâti, étoit égale à la hauteur des galeries ordinaires, sous la protection desquelles il étoit construit. Maintenant qu'on devoit hausser ce mur jusqu'à former un premier étage, à proportion de la hauteur qu'on avoit destinée à la Tour, il falloit, avant tout, couvrir les travailleurs. L'ingénieur Romain se promit ce qu'il vouloit, d'une espèce de mantelet, con-



nu chez les Latins , sous le nom de *Plutei*. Ils étoient plus forts & plus hauts que ceux qui formoient les galeries ordinaires, & qu'on appelloit *Vinea*.

Le mur étant poussé au premier étage, à couvert de ces machines, on fit l'entablement. On ajusta les poutres traversières de façon que leurs bouts, passant dans la muraille, qui avoit cinq pieds d'épaisseur, étoient couverts par la maçonnerie afin de ne point donner prise au feu. Tout ce poutrage fut bien amarré, planché & pavé de briques. A ses quatre coins, on avoit laissé quatre grands trous, & au milieu un cinquième plus grand que les autres. Au dessus de cette charpente, on éleva la muraille environ d'un pied.

Deux fortes fablières, qui se croisoient, & qui étoient bien emmortoisées à leur milieu, où elles étoient consolidées par des traversières, furent ensuite posées sur ce premier entablement; de façon que ses quatre bouts atteignoient en dedans les quatre encoignures des murailles, dans lesquelles elles étoient comme enchassées. Il y avoit quatre montans, attachés fortement à chaque bout de ces deux fablières, & un cinquième plus fort que les autres au milieu, où les deux fablières se croisoient. Ces montans passaient au travers du premier entablement, par les cinq trous qu'on y avoit laissés.

CETTE croisée servit de base à une couche de fortes poutres, qui étant posées, avec de petits intervalles, furent soigneusement clouées & cramponnées aux fablières qu'elles couvroient. Ces poutres étoient plus longues que le diamètre de tout l'édifice, & sortoient plus de cinq pieds en dehors du mur. Sur cette rangée de poutres on coucha, en travers, d'autres poutres de la même longueur & de la même force, de manière, qu'outre que toute la plateforme de l'étage en étoit couverte, les bouts faillans aux quatre faces des murs formoient encore une espèce d'avant, auquel on attachait les mantelets.

TOUT ce poutrage étoit lié par de bons traversiers, & fortement attaché par toutes sortes de crampons, de crochets, & de gros clous: il y avoit outre cela, en bas de cette charpente, un

Tome II.

F

fort

fort plancher, pour porter la maçonnerie. On remplissoit les carreaux de mortier, de briques & de terre grasse ; & on élevoit ce pavé beaucoup au dessus de la charpente , pour pouvoir résister au feu , parce que c'étoit sous cet abri qu'on devoit élever la tour. Pour se garantir des catapultes , qui auroient brisé la maçonnerie , on ajouta encore une couverture de matelats , ou de paillasses piquées , capables d'engourdir le choc ou la chute des plus grosses pierres.

LES rideaux qu'on avoit préparés étoient faits de cables entrelacés & tressés en forme de nattes. L'expérience avoit montré que cette seule espèce de rideaux étoit à l'épreuve de la violence de toutes les machines. Leur largeur étoit de trente pieds , à proportion de celle des murs de la tour , & ils avoient quatre pieds de hauteur. On attacha trois de ces mantelets à ces bouts de poutres saillans ; & on les laissa pendre aux trois côtés des murs , qui pouvoient être vus & atteints par les batteries des assiégés.

Dès que tout cela fut fait , & que les murs furent suffisamment munis contre le feu & les pierres , on ôta les mantelets solides , qui avoient couvert le travail , & on présenta à l'ennemi le même quarré , qu'il avoit déjà vu , mais borné d'un couvercle , qui trompoit l'effort de toutes ses machines.

ON appliqua ensuite , en dedans de la tour , des vindas & des cries sous les cinq montans , qui tenoient au toit , & qui descendoient par les encoignures à quelque distance du rés de chauffe , & on manœuvra pour élever ce toit & ses mantelets. Quand il fut tant soit peu haussé , des ouvriers se glissèrent entre le toit & le premier entablement , pour placer & appliquer d'autres vindas , au moyen desquels , & d'autres machines qu'il est aisé de s'imaginer , pour les travaux de cette espèce , on fit monter ce toit (les tenans passant par les vuides de l'entablement) jusqu'à la hauteur des rideaux , c'est à dire jusqu'à ce que le bas des rideaux touchât le bord du mur , qu'on avoit achevé.

ON ajusta ensuite de forts soliveaux entre le toit haussé & le premier entablement d'où il étoit monté , de même qu'en bas
sous

sous les cinq tenans, pour le soutenir debout contre les efforts des assiégés & l'impétuosité de leurs machines. De cette manière on étoit suffisamment à couvert par dessus & aux côtés, pour travailler à toute force & en sûreté à paver le premier étage & à élever le mur, ce qui se faisoit en peu de temps, à l'aide de cette diligence & de cet ordre, qui étoient propres au soldat Romain.

A mesure que les murs s'élevoient, on monta de nouveau le toit, & les mantelets suspendus, avec les mêmes machines, dont on s'étoit servi pour la première élévation, jusqu'à ce qu'on fut parvenu à la hauteur du second entablement. On s'y prit de la même manière que pour celui du premier étage, & il servit de base à son tour pour placer les machines & les soliveaux, qu'on employoit pour élever de nouveau & soutenir le grand toit. Cette manœuvre se répéta jusqu'à ce que les parois de la tour fussent à la hauteur requise. On les y éleva à la vue des assiégés: ce fut bientôt une tour de briques, à laquelle rien ne manqua; on y pratiqua des canonières pour les machines & pour les archers.

Ce bâtiment nouveau, & si voisin de la ville, changea entièrement la face du siège. Les Romains se trouvèrent en état de protéger leurs grands travaux de la terrasse, & ils dominoient pleinement sur la tour opposée & sur une partie de la courtine qui y étoit contigüe. Ce dernier avantage procura, aux assiégés, celui de protéger la construction d'une galerie, pour le comblement du fossé, & pour l'approche du belier. César décrit encore, en Architecte Militaire, la fabrique & l'action de cette galerie, qu'on ne reconnoit point dans les versions.

On fit avancer de nouveau les mantelets & les galeries de campagne, dont on s'étoit servi pour la construction du premier mur de la tour. On les alligna à un flanc de cette tour, pour couvrir ceux qui travailloient, le long de cette face, à la nouvelle machine.

On coucha en terre deux grosses & larges sablières de soixante pieds de longueur, à quatre pieds de distance l'une de

l'autre, & on les joignit aux bouts & au milieu par des poutres traversantes, sans autre plancher.

SUR ces deux sablières on éleva perpendiculairement des poteaux de cinq pieds de hauteur, à environ deux ou trois pieds l'un de l'autre. Ils étoient fichés dans les deux sablières, de façon que ceux de l'une se trouvoient droit vis à vis ceux de l'autre.

Tous ces poteaux étoient attachés à deux autres sablières, qui les couvroient, & qui leur servoient d'architraves; plusieurs autres mis en travers joignoient en haut ces deux sablières, & contenoient la charpente.

DANS ces deux architraves, on ficha des chevrons, qui, s'élevant un peu des deux côtés, étoient joints à d'autres de travers; de sorte que ces chevrons, préparés d'avance, avoient la figure d'une arcade, ou d'un cintre plat, qui forma le comble de la galerie. Ces chevrons étoient joints ensemble & affermis dans les architraves par des fermettes, des entrails & des esseliers. Des lattes & des contrelattes, à quatre doigts d'espace l'une de l'autre, garnissoient en longueur les deux architraves, & fortoient quelques pieds au dessus, pour contenir les briques & les poutres, dont on chargea le comble.

ON couvrit ensuite le comble, avec de grosses poutres l'une près de l'autre; on les affermit par des clous & des tenons de charpente, & on remplit les entre-deux de terre grasse & de mortier. Ce toit de poutres, qui gardoit la forme d'un cintre abaissé, fut ensuite pavé de briques & de tuiles, à une assez grande épaisseur pour résister au feu des alliégés. Comme les briques & les tuiles, qu'on avoit employées, étoient légèrement desséchées & peu cuites dans le fourneau, on craignit que l'eau, lâchée par les canaux & les seringues, ne detrempât la tuile & la terre grasse. Pour y obvier on revêtit ce pavé de cuirs, qui étoient encore doublés de feutres & d'esclavines, pour résister en même temps aux pierres.

CETTE galerie étant achevée, on pratiqua dessous de grands cylindres ou rouleaux, tels que les Anciens en ont mis en usage

ge pour tirer leurs vaisseaux à terre ou pour les lancer à l'eau; on fit avancer cette lourde masse sur ces cylindres, couvrant soigneusement les manœuvres. Le trajet qu'elle avoit à faire pour arriver à la tour de la ville, qui étoit opposée, n'étoit pas grand, vû sa longueur de soixante pieds. César ne parle point du fossé ni de son comblement; s'il eut lieu, comme on n'en peut pas douter, le soldat porta vraisemblablement, à couvert de ce toit solide, les fascines & les autres matériaux, & il s'avança avec la galerie à mesure que le comblement se fit.

La soudaine apparition de cette machine effraya les Marseillois. Ils craignirent, avec raison, qu'elle ne couvrit tout l'appareil nécessaire pour renverser leurs murailles. Ils firent bien rouler, du haut des remparts, sur des leviers, adaptés à cet effet, de grosses pierres, & d'autres fardeaux, dont la pesanteur, augmentée par l'impulsion, auroit ruiné des mantelets ordinaires. Mais la galerie étoit à l'épreuve. Ils lancèrent aussi toutes sortes de feux d'artifice, & entr'autres des barils enflammés, remplis de poix noire, de résine & de soufre; ce fut encore sans effet, parce que, tombant sur le comble, ils rouloient en bas de tous côtés, & les soldats les éloignoient avec des fourches & des perches. Pendant tout le temps que la galerie s'approcha, les Romains firent jouer, de leur tour de brique, toutes leurs machines, & accablèrent de traits ceux qui défendoient celle de la ville. Ainsi les assiégés ralentirent des efforts dont ils voyoient l'inutilité; & les assiégeans eurent les coudées franches pour fracasser le mur. Ils y employèrent de gros leviers pointus, en forme de bélier, & ils arrachèrent les grandes pierres avec le pic & le hoyau. Bientôt un pan de la muraille croula, & le reste menaça ruine.

Les Marseillois découragés appréhendèrent que les Romains, après avoir élargi la brèche, ne donnassent l'assaut; ils en craignoient les suites, autant qu'ils se défioient de leurs forces pour le soutenir. Le sac & la destruction de leur ville leur parurent inévitables. Résolus d'essayer d'adoucir leur ennemi, ils sortirent de la ville en grand nombre, sans armes, la tête ceinte

de bandeaux blancs, en signe de paix, & ils supplièrent le Général Romain de leur accorder une trêve jusqu'à l'arrivée de César, à qui ils promettoient de se rendre. Trebonius, qui avoit ordre de César d'épargner une ville, dont la ruine l'auroit rendu odieux à tout le monde, & d'empêcher surtout qu'elle ne fut prise d'assaut, se laissa fléchir à leurs prières, malgré les murmures du soldat, à qui l'espérance du pillage avoit fait supporter patiemment la fatigue.

En conséquence de cette trêve, on fit cesser les hostilités. On n'avoit détaché que peu de monde pour la garde des ouvrages. Le soldat se livroit au repos, les armes étoient couvertes, & on ne pensoit à rien moins qu'à une perfidie de la part des Gaulois. Mais, après quelques jours, les Marseillois choisirent l'heure de midi, à laquelle le soldat reposoit, pour faire une sortie générale, par toutes leurs portes.

ILS se jettèrent d'abord avec impétuosité sur les travaux, & défirent aisément les gardes; puis tirant parti d'un grand vent qui souffloit dans ce moment, ils mirent le feu à tous les ouvrages. Avant qu'on put prendre des mesures pour faire face à tant d'accidens, le feu se communiqua. La grande terrasse, les tours avec leurs machines, les tortues, les galeries & les mantelets, brûlèrent, & l'ouvrage de plusieurs mois fut réduit en cendres; le vent s'étant tellement renforcé, que rien ne put arrêter l'incendie. Les Romains, revenus de leur surprise, sortirent bien de leur camp; mais il étoit trop tard. Les Marseillois se retiroient & on n'osa les poursuivre sous la protection des machines de leurs murailles. Ils purent même encore brûler, à la face des Romains, la fameuse galerie avec la tour de brique, dont il ne resta plus que les décombres. Le lendemain le même vent continuant, ils retournèrent pour mettre le feu aux ouvrages de la petite attaque, qui étoient beaucoup moins avancés; mais les Romains sur leurs gardes les repoussèrent avec perte & conservèrent cette petite partie de leurs travaux.

Le soldat reprocha ce malheur à l'excès de bonté du Général; mais il n'en fut que plus animé à recommencer de nouveaux

veaux travaux, & à retabli les ouvrages, dont la ruine paroissoit, aux Marseillois, leur assurer l'impunité de leur perfidie. Le bois manquoit; tout ce qu'il y en avoit dans le pays avoit été employé à la construction de la terrasse, des tours, & des galeries. On n'en avoit pas même pour continuer les ouvrages de l'autre attaque, que le feu avoit épargnés. Le génie de Trebonius, & l'ardeur du soldat, suppléèrent à ce défaut, par un travail digne d'admiration.

TREBONIUS fit tirer deux murs de brique, qui enfermoient précisément le même terrain, qui avoit été couvert par la terrasse ruinée. Ces murs étoient de six pieds d'épaisseur, & le travail en fut entrepris, en plusieurs endroits, sous la protection des galeries d'approche. La diligence & l'adresse du soldat étoient si grandes, qu'en peu de temps ces murailles furent poussées à leur longueur déterminée, & élevées environ à la hauteur des galeries. On couvrit le front de l'espace entre les deux murs, de tout l'appareil des mantelets & des galeries qui étoient dans le camp, & on protégea ensuite l'élévation de l'édifice par les mantelets flottans, suspendus à des mâts & guindés plus haut à mesure que l'on haussoit les murs; de cette manière on continuoit de maçonner à l'abri.

Les deux flancs étant entièrement couverts par ce mur, on éleva, de distance en distance, de grands & larges piliers, tirés à plomb; on y employa le carreau & la pierre qu'on trouvoit en abondance dans les environs. Ces piliers, joints par de grosses poutres & des madriers, avec lesquels on fit l'entablement, servirent de base à l'énorme masse de pierres, de terre, de fascines & de décombres de l'ancienne terrasse, dont on fit usage pour élever ce bâtiment à sa juste hauteur. Ainsi il y eut une espèce de souterrain à colonnade. On pouvoit appeler ce nouveau travail *Agger pensilis*. Le soldat s'y logeoit comme dans des casemates. Ayant pratiqué des portes dans le mur, de distance en distance, il pouvoit défendre l'ouvrage sans avoir besoin de galeries, qui manquoient depuis l'incendie.

Tout cela s'exécuta avec une promptitude étonnante, & les

Mar-

Marseillois se virent menacés d'une nouvelle plateforme, qui, bien qu'incapable de porter des tours, devoit favoriser également l'approche du béliet. Sa proximité rendit, aux assiégés, l'effet des balistes inutile. Ils pouvoient être atteints par les traits du soldat Romain, & Trebonius y en posta une si grande quantité, qu'il ne leur fut plus possible de se maintenir sur leurs murailles.

La disette des vivres, & une maladie contagieuse, qui régnoit parmi les habitans, mirent le desespoir de ces infortunés à son comble. Ils proposèrent tout de bon de capituler & de se rendre. Heureusement pour eux, César étoit arrivé au camp; il ne vouloit pas qu'on lui reprochât la ruine de Marseille; & il leur fit des conditions plus douces qu'ils n'avoient lieu de les attendre.

Tom. II.
Pag. 193.

Mr. Folard a donné le plan & la description de ce siège; mais d'une manière tout à fait différente de l'exposé du Général Romain. Il a substitué quatre parallèles à la grande terrasse, si nettement détaillée dans les Commentaires de César. La tour, copiée d'après Juste Lipse, qu'il a si souvent décrié, & la galerie, dont il donne la mécanique, ne répondent pas aux descriptions que César en fait. Il auroit été inutile d'en faire la refutation. La simple inspection du texte Latin suffit pour prouver l'infidélité du recit de Mr. Folard.



LES



LES
INSTITUTIONS
D'ONOSANDER,

Pour servir à l'instruction d'un Général.

Traduites du Grec.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

Nous savons, par Suidas, que cet Onosander a été un Philosophe Platonicien, qui a fait des *Commentaires* sur les Livres de Platon de la *Republique*. On ignore le temps auquel il a vécu ; & il n'est pas probable que ce *Quintus Veranius*, à qui il dédie son Livre, soit le même, dont Tacite fait mention dans la vie d'Agricola. Il paroît assez, par son stile, & par la manière dont il traite son sujet, qu'il n'appartient pas à ce siècle, où l'Art de la guerre étoit encore en trop grande réputation, pour qu'un Philosophe, tel qu'Onosander, osât aspirer à l'honneur de donner des instructions aux Généraux. Mais la discipline des Romains déchut ensuite si rapidement, qu'à la fin du troisième siècle, on ne la reconnoît plus ; & que dans le quatrième & le cinquième, les Barbares eurent par tout l'ascendant sur les Romains. Le

Tome II.

G

siècle,

siècle, où l'on admira Végèce, fut, selon toute apparence, le temps où Onosander pût se promettre qu'on recevrait sa compilation, comme *un présent du Ciel, digne d'être consacré dans le temple de la Paix.*

ON lisoit alors beaucoup les ouvrages de Frontin & de Polien. Les quatre Livres des *Stratagèmes* de Frontin étoient formés sur un excellent plan. Ayant rassemblé plusieurs actions militaires, cet Auteur, qui entendoit le métier, les avoit rangées sous certains chapitres, dans lesquels il traitoit des principales parties de la guerre. De cette façon, il composa un système de Science Militaire, fondé uniquement sur l'expérience & sur la pratique des plus grands Généraux. Polien, qui n'étoit pas homme de guerre comme lui, se contenta depuis de recueillir un grand nombre de faits militaires, auxquels il donna le titre de *Stratagèmes*, sans observer la même distribution que Frontin.

NÔTRE Philosophe imagina un tout autre plan. Evitant de citer des exemples, il ne s'attacha qu'aux maximes générales & aux préceptes, qu'il trouva répandus dans les anciens Ecrivains; & il intitula sa rapsodie, *Memoires pour servir à l'instruction d'un Général.*

COMME il a puisé souvent dans de très bonnes sources, son Livre offre d'excellentes maximes & de beaux préceptes, qui sont autant de témoignages du grand bon sens des Anciens.

L'EXÉCUTION de cette entreprise auroit pourtant mieux réussi en de tout autres mains que les siennes. Pendant comme il l'étoit, & sans lumières, il fit son choix
sans

sans jugement ; il confondit les époques , & la milice des Romains avec celle des Grecs , & il n'entra dans aucun des détails , qui auroient rendu son Livre digne de son titre.

QUOIQ'IL se vante , dans sa preface , de *déduire les raisons du succès des armes Romaines* , on voit bien qu'il a consulté principalement les plus anciens des écrivains Grecs , qui traitent de ces guerres , que les petites Républiques de la Grèce se firent , dans un temps , où l'Art Militaire étoit encore très borné. J'ai remarqué , qu'il s'est servi de quelques endroits de Polybe ; mais il paroît que les judicieuses réflexions de l'Historien ont pris tout une autre forme dans la bouche du Philosophe.

IL faut que l'Empereur Leon ait jugé différemment de l'ouvrage d'Onofander (a) , puisqu'il a daigné l'insérer presque en entier dans sa Tactique , quoiqu'il ne lui ait pas fait l'honneur de le nommer.

LE stile de nôtre Philosophe est assez élégant , & il court après les fleurs de Rhétorique , comme tous ces Grecs , qui depuis les Antonins , jusqu'au siècle de Theodose , ont inondé le monde de leurs Ecrits. J'ai entrepris la traduction de son ouvrage , parceque je ne sache pas , qu'on l'ait

(a) L'Empereur Leon étoit un grand Prince , qui se donna toute la peine possible pour rétablir l'ancienne discipline dans ses Armées. Il eut de grandes guerres à soutenir contre les Sarrasins , ceux des peuples qui faisoient alors la guerre avec le plus de méthode. Le but de son livre étoit d'enseigner , à ses Officiers , l'ordonnance , la discipline & l'exercice qu'il vouloit introduire dans ses Troupes , tant pour le service de terre que pour celui de mer. On y trouve bien des choses dignes d'être remarquées , & qui sont fort propres à nous donner une juste idée de la manière de faire la guerre d'alors. Les Italiens , qui , dans le quatorzième & le seizième siècle s'appliquoient beaucoup à la Théorie de la guerre , firent grand cas de la Tactique de Leon. On en a une très bonne traduction , faite par certain Philippe Pigafetta , sous le titre de *Trattato brevis dello scibierare in ordonanza gli eserciti* , & dell' *apparecchiamento della guerra*. Le Traducteur y a ajouté de fort bonnes notes.

l'ait faite encore en François , & que je l'ai jugée utile & agréable pour les amateurs des Antiquités Militaires. Les manuscrits , sur lesquels on a imprimé le Livre d'Onofander , sont tres corrompus , & les frequentes lacunes en rendent souvent le sens si embrouillé , qu'il est difficile d'en faire une bonne version. D'ailleurs il y a une grande différence entre traduire Polybe, ou un Auteur tel que le nôtre. On ne sauroit faire une traduction trop fidèle du premier , au lieu qu'on ennuyeroit inutilement le Lecteur , si on lui présentoit une version exacte de l'autre. Il suffit d'en donner le sens , & sur tout de ne pas le manquer , dans les endroits où il peut servir à éclaircir quelque usage militaire.

Je me suis servi de l'Edition d'Onofander , que Mr. Rigaut a fait imprimer à Paris 1599. Il n'a pû retablir le texte , quoiqu'il ait consulté de vieux manuscrits. Les notes qu'il a ajoutées , sont tres savantes , mais elles n'expliquent pas l'Auteur. Elles sont faites dans le même goût que celles de Stewechius sur Végèce.

Mr. Folard cite souvent Onofander , & il le fait aller de pair avec Végèce & Elien. Mais ces Ecrivains diffèrent beaucoup entr'eux , & quant au but & quant à l'exécution , comme l'on s'apercevra aisément à la lecture de cette traduction.





P R E F A C E

D E

L' A U T E U R.

 *N* Autcur, qui écrit sur le manège, sur la pêche, sur l'agriculture, fait bien d'adresser son ouvrage à ceux qui s'occupent de ces exercices. La dedicace d'un traité sur la guerre est due à des Romains; surtout à ceux qui comme vous, Quintus Veranius, justifient le choix de notre auguste Empereur par leurs talens & par l'éclat de leur naissance, & qui méritent ainsi d'être placés dans le Senat & à la tête des Armées. Aussi n'est ce point à dessein de les instruire, que je leur dévoue mes écrits. Je n'ignore pas les progrès qu'ils ont faits dans l'Art de commander. Je n'aspire qu'à l'honneur de leur voir agréer cet Ouvrage. Leur approbation me flatteroit d'autant plus, qu'ils sont très éclairés, & très capables de discerner le vray d'avec le faux, & le mérite d'avec la présomption.

Je n'ai pas à craindre qu'on me reproche d'avoir traité des matières déjà connues, puisque je ne pretens nullement me borner à un simple recit de faits militaires; mais que je me propose de

reduire en système tout ce qui est de la compétence d'un Général d'Armée, & par conséquent il est nécessaire que mes Lecteurs en aient déjà quelque idée.

Je n'espérerois heureux, si je pouvois réussir à renfermer, dans mon Livre, la théorie de tous les faits d'armes des Romains. Je serois sûr, en ce cas, non seulement que les personnes à qui je le dédie, ne me refuseront pas leur suffrage; mais même que cet ouvrage deviendra un sujet de méditation pour tout bon Chef d'Armée. On le regardera comme un présent du Ciel, consacré à l'Auguste Déesse de la Paix, & transmis à la postérité par les anciens Généraux.

En effet, on verra ici exposés, dans tout leur jour, les fautes qui ont fait échouer tant de Généraux, ainsi que les causes du succès & de la gloire des autres.

C'est à la vertu & à la valeur que les Romains doivent l'avantage, d'avoir étendu leur Empire au delà de tout autre, si bien qu'affermi par tant de siècles, il est maintenant inébranlable. Ce n'est point l'ouvrage de la Fortune. La bonté de leurs Troupes & l'habileté de leurs Généraux, sont les instrumens de ces conquêtes rapides, qui leur ont presque soumis l'Univers.

*Nous pouvons invoquer la Fortune dans nos entreprises, mais il ne faut pas s'attendre qu'elle seule nous donne la victoire. Ceux
qui*

qui attribuent le succès de la guerre au hasard, & qui prétendent que la conduite du Général n'y a pas contribué, sont dans une erreur grossière. Il est également injuste d'accuser la Fortune de la perte d'une Armée, ou de priver un Général de l'honneur de la victoire, en accordant au hasard, ce qui n'est que l'effet de sa prudence.

Naturellement on est plus porté à ajouter foi aux Bertvains du métier, qui ont de l'expérience, qu'à ceux qui n'ont que de la théorie ; quoique souvent peu de solidité & de justesse soit le partage des uns, tandis que l'évidence & la précision est celui des autres. Mon entreprise exige que je prévienne cet injuste préjugé.

Ce n'est ici qu'un Recueil d'observations, sur les faits les plus célèbres de l'Antiquité, & sur les mémoires les plus authentiques de ces Guerriers, dont les dignes descendans conservent encore le même goût pour les armes & pour la gloire, en quoi ils surpassent toutes les autres nations. Ce ne sont donc pas des maximes que j'invente dans mon Cabinet. Ce que j'avance est fondé sur la pratique. On peut en trouver des exemples dans les différentes guerres que les Romains ont eue à soutenir ; car j'ai recueilli avec soin tout ce que ces grands maîtres dans l'Art de la guerre ont pratiqué, pour éviter les dangers & pour surmonter les obstacles.

Un

Un Auteur, qui annoncera du nouveau, paroîtra, aux crédules, plus merveilleux que celui qui renonce au titre d'inventeur. Ce n'est pas leur suffrage que s'ambitionne. Un Général d'Armée, qui donneroit un système de guerre, ne diminueroit pas son mérite, en empruntant des autres ce qui est propre à son sujet, sans se borner à ne citer que soi même.

On ne sauroit donc regarder comme un défaut de mon Livre que s'écrive sur des sujets connus. J'avoue franchement, que je les ai tirés d'ailleurs. Il m'en revient cet avantage, que l'on ne pourra soupçonner ma véracité, & que j'aurai moins de jaloux.



INSTITUTIONS MILITAIRES D'ONOSANDER.



CHAPITRE I.

Du Choix d'un Général.

LA dignité de Général ne doit pas être un privilège héréditaire de famille, comme la Prêtrise, ni l'appanage des richesses, comme l'emploi de présider aux spectacles. Elle est due aux qualités personnelles. On exige qu'un Général soit continent, sobre, tempérant, économe, laborieux, homme d'esprit, généreux, de moyen âge, éloquent, père de famille, & issu d'une illustre maison.

La sobriété lui est nécessaire, pour empêcher, qu'en se livrant trop à la volupté, il ne néglige les choses importantes.

La continence ne l'est pas moins, pour maîtriser ses passions, qui sont d'autant plus dangereuses, qu'il a plus de pouvoir.

La tempérance l'empêche de se livrer aux excès, qui absorbent la raison. Il veillera sans peine; &, dans le silence de la nuit, l'esprit du Général, livré à soi même, imagine des projets, & trouve les moyens de les exécuter.

Il doit être économe & frugal, pour mieux employer son tems qu'en donnant des festins. Le luxe ne peut qu'amolir son cœur & son esprit.

Qu'il soit laborieux, & qu'il supporte le travail sans peine; afin que les soldats ne s'aperçoivent pas, qu'il est le premier qui se ressent des fatigues de la guerre.

Tome II.

H

L A

LA vivacité & la présence d'esprit lui fournissent des expédiens à tout. Homère compare cette qualité au vol des oiseaux. A la guerre, on est souvent forcé de prendre son parti sans avoir le tems de délibérer.

IL faut qu'un Général soit désintéressé, généreux, à l'abri de toute corruption. L'or éblouit quelquefois celui, qui pourroit envisager, sans crainte, mille boucliers levés contre lui. L'Ennemi trouve, par son moyen, des ressources, qu'il n'a pas dans ses armes.

LA jeunesse est susceptible de légèreté; la vieillesse de foiblesse. Le Général trop jeune échouera par témérité; le vieux par la lenteur, suite ordinaire du grand âge. L'homme, qui est dans toute sa vigueur, a déjà fait succéder la raison à la sougue. Le Général, qui réunit la force de l'esprit à celle du corps, est le mieux en état de former & d'exécuter des projets.

LA réputation établie d'un Général est d'un grand prix pour le soldat, qui, se reposant sur l'effet de ses soins & de ses promesses, l'aime, & le suit avec empressement; sachant qu'il courra les mêmes dangers que lui.

L'ÉLOQUENCE est une qualité, dont le Général tire de grands avantages. Dans un jour d'action, il persuade au soldat de mépriser le danger, & de rechercher la gloire. Sa voix a plus de force que le son de tous les instrumens. Elle console, elle raffermie le soldat dans le malheur; semblable aux Médecins qui guérissent le corps, son éloquence agit avec succès sur les esprits & sur les cœurs.

IL est avantageux qu'un Général ait de la naissance. Les Troupes souffrent de se voir commander par un homme obscur. Il est plus naturel que les qualités, que nous avons déduites, soient le fruit de l'éducation, que l'on donne à un homme bien né, que de celle que reçoivent des gens d'une basse extraction.

LA richesse n'est pas un titre pour élever au commandement des Armées, ni la pauvreté pour en exclure. Le mérite & la capacité sont les seuls, que l'on doive consulter.

Si à mérite égal j'avois le choix entre le riche & le pauvre, je préférerois le premier; comme je choisirois entre des armes, celles d'or & d'argent, préférablement à celles de fer, si elles étoient également bonnes dans leur usage contre l'Ennemi. C'est réunir le lustre à la bonté.

Le commandement n'est point fait pour des marchands, des banquiers, des usuriers, des agioteurs; quelque riches qu'ils puissent être.

L'HOMME, qui ne pense qu'au gain, aura difficilement l'élévation d'âme & les connoissances nécessaires à cet emploi; parce qu'il ne s'occupe que d'argent & de commerce.

CEPENDANT la noblesse n'est pas indispensablement requise dans un Chef. Des personnes d'une condition inférieure peuvent aussi être douées des qualités propres au commandement des Armées.

ON doit moins considérer dans un homme, destiné au commandement des Armées; les mérites de ses Ancêtres, que son mérite personnel. Ce ne sera point ceux de ces illustres morts qui sauveront l'Etat. Il seroit absurde de prétendre, que la vertu prouvât ses quartiers. Heureux cependant celui, qui joint le mérite à la naissance, laquelle toute seule n'est qu'un vain titre.

IL est à présumer que le Général, qui en est dépourvu, s'efforcera bien plus de remplir ses devoirs, que celui, qui compte des triomphes dans sa Famille. Fier de la gloire de ses Ancêtres, il la regarde comme un droit, qu'elle lui donne, aux faveurs de la Fortune, & il néglige le soin de la mériter. L'autre, au contraire, qui le premier donne du lustre à sa Famille, tâche de réparer le défaut de sa naissance, par la grandeur de ses actions. Il s'efforce d'acquérir une gloire, dont il est seul l'artisan; à peu près comme ceux, qui, nés sans biens, cherchent à s'en procurer à force de travail & d'industrie.

IL est à souhaiter que le Général joigne, à ces qualités, celles de la politesse, de l'affabilité, d'un accès facile, & d'un

grand sang froid. Il doit éviter un excès de bonté, dont le soldat abuseroit, de même qu'un excès de sévérité, qui lui attireroit la haine des Troupes. L'un perd la discipline, l'autre aliène les esprits. Lorsqu'il fera dans le cas de faire des promotions, son choix doit tomber sur des personnes, dont il connoisse la bravoure, la fidélité & l'attachement pour la Patrie. La richesse & la naissance peuvent être prises ensuite en considération. Le grand nombre d'Officiers, qui sont employés dans une Armée, ne permet pas, que l'on exige autant d'eux qu'on le fait d'un Général. On choisit, autant qu'il est possible, des personnes nobles & riches pour être Officiers. Leurs biens sont d'une grande ressource dans une Armée, où l'argent viendrait à manquer. En état d'ailleurs de faire de la dépense, ils peuvent soulager le soldat, & se l'attacher par leurs libéralités. On peut même leur confier, avec plus de sûreté, des affaires d'importance, parceque leurs biens sont garants de leur fidélité. Mais il faut toujours présupposer qu'ils ont des talents, & de la capacité.



CHA-



C H A P I T R E II.

Du Conseil de Guerre.

UN Général ne sauroit apporter trop d'attention , dans le choix des Officiers destinés à composer son Conseil. Quelquefois ces Conseillers sont nommés par l'Etat. Ils sont aussi pris souvent d'entre les premiers Officiers de son Armée. Chaque opération de la guerre est d'une si grande conséquence, que l'on ne sauroit trop en examiner les projets, avant que de les exécuter. Comme un Général doit se défier de la sûreté de ses lumières, par rapport au choix des différens moyens qui se présentent à son esprit, lorsqu'il ne consulte que sa propre raison; il lui est d'une grande utilité d'y pouvoir joindre les lumières de plusieurs autres personnes éclairées. Leurs avis le rassurent, & fixent son indécision. Il seroit aussi mal de mépriser les conseils, que de ne savoir pas agir quelquefois sans en prendre. Dans le premier cas il seroit téméraire, & foible dans l'autre. Il y a des occasions qui ne donnent pas le tems de consulter, & qui échappent pour avoir voulu délibérer. Il en est d'autres, où, faute d'avoir voulu convoquer un Conseil, le Général se trouve mal engagé. Il voit, mais trop tard, que son imprudence est suivie du malheur, qui est dû à sa présomption.





C H A P I T R E III.

De la Déclaration d'une Guerre.

ON ne doit pas commencer une guerre sans de justes motifs, ni sans avoir des moyens pour la soutenir. La justice d'une cause est agréable aux Dieux & aux hommes. On peut alors espérer l'assistance Divine, & compter sur la bravoure du soldat. Au contraire, une guerre injuste attire la colère des Dieux; & les soldats la craindront davantage que les efforts des Ennemis. On ne doit déclarer la guerre, qu'après avoir épuisé vainement les voies de la négociation, pour obtenir ce qui est dû. De cette manière on justifie la nécessité de recourir aux armes; & les Dieux sont témoins du regret que l'on a des maux que la guerre entraîne.

Le Prince, qui déclare la guerre sans y être bien préparé, & qui n'a pas assez de forces pour couvrir ses états, s'expose à sa ruine. La guerre est un fardeau bien pesant, qui écrase celui qui manque de forces pour le soutenir; de même qu'un édifice, qui croule sur ses fondemens, s'ils sont trop foibles pour le porter. Le Pilote, dont le navire est bon, & bien muni, peut s'exposer aux vents & fournir sa course. Mais quelle honte pour celui, qui, faute de ces moyens, se voit obligé de rentrer dans le port? La raillerie & le mépris sont le partage de celui, qui entreprend inconsidérément, & qui échoue par faiblesse. Sans avoir causé de mal à son Ennemi, il ne s'en attire pas moins la haine, qui est due à son intention, tout impuissante qu'elle soit.





C H A P I T R E I V.

De la Purification de l'Armée.

LA Purification est une cérémonie sacrée, qui doit précéder l'ouverture de la Campagne. Le Général appellera les Devins & les Prêtres pour la faire. Elle efface les taches des cœurs; & le soldat purifié fera la guerre avec plus de confiance.



C H A P I T R E V.

Des Marches d'une Armée.

L'ARMÉE doit toujours marcher en ordre, lors même qu'elle est éloignée de l'Ennemi; dans son pays, comme ailleurs. On obligera le soldat à garder ses divisions, ses rangs, & ses files, quand ce ne seroit que pour l'accoutumer à cette exactitude. Elle est surtout nécessaire, lorsqu'on marche dans un pays ennemi, exposé aux attaques d'un Général entreprenant. Les plus légères peuvent porter l'épouvante, & renverser une Troupe qui est en desordre.

LA disposition de la marche doit être telle, que l'Armée puisse toujours être en état de combattre. Il est essentiel de garder ses distances, ainsi que d'engager le soldat à être attentif aux signaux de convention. On marchera sur le plus grand front possible, pour diminuer la longueur de la Colonne. On choisira le terrain le plus aisé, & le moins sujet aux défilés, qui occasionnent toujours du retard & de la confusion dans la Troupe. La longueur

gueur d'une Colonne, qui marche sur un front trop petit, donne plus de prise à l'Ennemi, qui, venant à l'attaquer en tête, pourra l'envelopper s'il a un front plus étendu. Il aura le même avantage qu'une Armée rangée en bataille a sur celle de l'Ennemi, dont elle déborde les flancs. Si l'Ennemi attaque la Colonne en flanc, il parviendra bien aisément à la percer, & à la rompre. Manœuvrant pour faire face, elle ne peut opposer qu'une foible profondeur, vû sa longueur. L'attaque de la queue de la Colonne a le même avantage que celle de la tête, par les mêmes raisons. La grande distance qu'il y a de l'une à l'autre les empêche de s'entre-secourir, & souvent l'attaque a réussi, avant que le secours soit arrivé.

IL est donc toujours avantageux, de faire marcher l'Armée sur un aussi grand front qu'il est possible. La longueur d'une Colonne peut occasionner une terreur panique. Lorsqu'après avoir passé une montagne, l'avantgarde, qui a déjà débouché dans la plaine, voit des Troupes sur la hauteur, elle peut croire que c'est l'Ennemi, & prendre la fuite.

LES équipages, & les munitions doivent marcher au centre, si on craint l'Ennemi à ses derrières. Les avant- & arrière-gardes pouvant être attaquées, il est en général prudent de les composer des meilleurs soldats.

ON fera marcher des Détachemens de Cavalerie, en avant de la Colonne, pour reconnoître, surtout, si on passe par des forêts & des pays couverts. Cette précaution empêche l'effet des Embuscades, que l'Ennemi pourroit former, & qui les voyant découvertes & sans effet, ne tendra plus des pièges aussi grossiers; dont le succès couvre de honte le Général, qui s'y laisse prendre.

IL est plus aisé de reconnoître l'Ennemi dans un pays ouvert. Le jour, c'est la poussière qui l'annonce, la nuit, ce sont des feux.

ON doit toujours marcher pendant le jour, excepté dans des cas d'expéditions pressées, ou de surprises, auxquelles la nuit est favorable.

LA marche lente est nécessaire, lorsque l'on s'approche de l'En-

l'Ennemi, en ordre de bataille; car autrement le soldat se fatigue, & se trouve sans force dans le combat.

Le Général, qui traverse un pays allié, ne sauroit donner des ordres trop sévères pour empêcher le désordre & le pillage. Rien n'est plus insolent qu'une troupe de soldats armés, à qui l'on a lâché la bride. La vue des richesses est un appas séducteur, pour l'homme avide, qui ne raisonne pas. Une foible raison suffit pour indisposer des Alliés, & même pour en faire des Ennemis.

On fait qu'en ruinant le pays de l'Ennemi par le feu ou par le feu, c'est lui ôter les facultés de continuer la guerre, & qu'en le ménageant on les lui laisse. Cependant nous avons des exemples, qui prouvent, que sans en venir à cette extrémité, souvent les menaces d'un Général ont produit la soumission d'un peuple; avantage qui ne résulteroit pas de l'exécution: puisque l'habitant, qui se rend pour conserver ses biens, n'ayant plus rien à perdre, n'a plus rien à ménager. On doit traiter différemment le pays que l'on garde, de celui qu'on abandonne. Celui du théâtre de la guerre exige la conservation de tout ce qui peut être utile à l'Armée pendant qu'elle doit y subsister.

Lorsque l'Armée sera complète & prête à marcher, il ne faut pas la retenir dans son pays, ni dans celui des Alliés, où elle ne fait qu'une consommation inutile & coûteuse. C'est chez l'Ennemi qu'il faut la conduire au plutôt. Il fournira, quoique pauvre, l'entretien nécessaire; ce qui est autant d'épargné.

Les sûretés que l'on procurera aux marchands, qui fournissent des provisions, soit par mer, soit par terre, produisent l'abondance dans le Camp.

Si l'on marche dans un pays ferré & montagneux, le Général doit envoyer des détachemens en avant, pour se rendre maîtres des défilés & des hauteurs: sans quoi, l'Ennemi les occupant, il disputeroit les passages, & pourroit empêcher l'Armée de déboucher.

On doit avoir, pour son propre pays, les mêmes précautions, que l'Ennemi prend pour la défense du sien. Il ne suffit pas d'attaquer, il faut se mettre à l'abri d'une invasion.

CHAPITRE VI.

Des Camps.

TOUT Camp, dans le pays ennemi, doit être couvert par une enceinte de retranchemens, & par un fossé; ne fut-ce même que pour un jour. Le regret n'a jamais suivi cette précaution, qui empêche toute surprise. On postera les Gardes avec la même exactitude, éloigné de l'Ennemi, que s'il étoit en présence.

LORSQU'ON doit faire du séjour dans une Province, pour la mettre à contribution, ou pour quelque autre raison; il faut assésor son Camp sur un terrain sec & sain. Le contraire a souvent causé des maladies, & détruit une Armée. Il sera bon de le changer quelquefois, pour éviter les mauvaises exhalaisons; excepté en hyver, où le soldat faisant des baraques y est comme dans une Ville.





C H A P I T R E VII.

De l'Exercice.

DANS les quartiers d'hyver le Général employera le tems, à montrer aux Troupes les manœuvres nécessaires en campagne. L'exercice les occupe & les maintient dans l'usage de ce qu'elles doivent pratiquer un jour d'action. La fainéantise amolli les cœurs, & affoiblit les corps. On a vû les plus braves Troupes dégénérer par la molesse. L'homme entretenu dans le travail en soutient sans peine les fatigues, lorsqu'il rentre en campagne; au lieu qu'elles lui content, s'il s'est livré à la paresse, dont il regrette les douceurs.

LE Général profitera du tems de repos, pour aguerrir & instruire le soldat, non-seulement des manœuvres nécessaires à la guerre; mais aussi de l'exercice de la parade; afin de le rendre agile, adroit & dispos. Le plus fort des travaux du soldat peut toujours être regardé comme un tems de repos, vis à vis de l'action.

VOICI les parties les plus essentielles de l'exercice: On arrange le soldat suivant l'ordonnance des armes, pour l'accoutumer à favori son département. Il doit connoître de vue & de nom l'homme qui est devant, derrière, & à côté de lui, afin qu'au premier commandement il se trouve à son rang & à sa file; il saura comment s'étendre & se serrer, faire les mouvemens de droite & de gauche, les changemens des files, en connoître les distances, les doubler, & les déployer. Il faut qu'il connoisse toutes les différentes divisions de la Phalange, & leurs évolutions; soit pour former simplement la Phalange, soit pour se mettre sur un plus grand front, soit pour augmenter la profondeur. Il faut l'instruire à former l'ordre de bataille à deux fronts, de même qu'à faire la retraite, lorsque le signal en est donné.

ON ne parvient à la précision de ces manœuvres, qu'à force de les exercer. Les commencemens en sont gauches, & pesans; la vitesse & la justesse succèdent à la fin, avec l'exactitude, pour ainsi dire, d'une machine. Le musicien, qui commence d'apprendre à jouer d'un instrument, ne fait d'abord où placer ses doigts: mais s'habituant à connoître les cordes, & les touches, il parvient à les parcourir avec vitesse & avec justesse. Le doigt s'unit d'une façon surprenante au souffle, pour rendre une harmonie agréable, au-lieu qu'il ne formoit que des dissonances dans les commencemens.

LORSQUE les Troupes sont instruites de toutes les manœuvres nécessaires, le Général peut les diviser en deux corps, pour les exécuter l'un contre l'autre. Afin d'éviter les accidens, il leur fera prendre des bâtons, ou des courroyes, en guise d'arme tranchante, & des mottes de terre, à la place des armes de jet.

IL formera les attaques des hauteurs, en accoutumant le soldat à monter des collines en courant. Il donnera de l'émulation par ses louanges à ceux qui se seront bien acquittés de l'attaque, ou de la défense. Cet exercice contribue à la santé du soldat, l'endurcit aux intempérances de l'air, & lui donnant de l'appetit, lui fait trouver ses nourritures exquises.

ON instruit de même la Cavallerie par des combats simulés, la faisant escarmoucher, choquer, & poursuivre. Ces exercices se font ordinairement dans la plaine; mais comme ils sont plus difficiles à exécuter dans des pays montueux, il sera bon d'en choisir quelquefois pour s'y accoutumer.





C H A P I T R E VIII.

Des Fourages.

ON doit observer un grand ordre pour faire fourager l'Armée. Le Général commandera un Corps d'Infanterie & de Cavallerie pour couvrir les Fourageurs. Pendant que ceux-ci chargeront, les autres, se postant en avant, resteront rangés en bataille, pour protéger le fourage & sa retraite. Faute de cette précaution, l'Ennemi peut se prévaloir de la foiblesse de ces gens, detachés du Camp, sans ordre, & à la débandade, qui, empêchés par leur charge d'user du peu d'armes qu'ils portent, ne peuvent que succomber aux moindres attaques réglées. On doit infliger des peines rigoureuses, à quiconque iroit fourager sans ordre.



C H A P I T R E IX.

Des Espions.

L'USAGE ordinaire est de condamner à mort les Espions. Mais si l'Armée est en bon état, & supérieure à celle de l'Ennemi, on peut leur faire grace, & les renvoyer, après leur avoir fait observer même le nombre & la discipline des Troupes. Leurs avis intimideront l'Ennemi, bien plus qu'ils ne lui feront avantageux.

C H A P I T R E X

Des Sentinelles & des Gardes.

LE nombre des gardes fait la sûreté d'un Camp. On relèvera souvent les sentinelles. Le soldat ne pouvant, sans souffrir, veiller toute la nuit ; il seroit mal de le contraindre, & même de le permettre, s'il offroit de le faire. L'homme fatigué ne sauroit se garantir de la force du sommeil, qui le saisit malgré lui. C'est pourquoi l'on ne permet pas au soldat, qui est en sentinelle, de s'asseoir ni de se coucher. Les gardes allumeront des feux, à une bonne distance du Camp. Par ce moien ils découvriront de loin l'Ennemi, sans que celui-ci puisse distinguer quelque chose. Le Général, qui sera dans le cas de décamper la nuit, & à l'insçu de l'Ennemi, faute de vivres, ou pour éviter une bataille, continuera ses feux dans son Camp ; sans quoi l'Ennemi, les voyant éteints, jugeroit de la marche, & se porteroit pour l'empêcher, ou pour l'inquiéter.



CHAPITRE XI.

Des Pourparlers avec l'Ennemi.

LORSQU'UN Général fera convenu d'une entrevüe, il formera son escorte, & sa suite, des plus apparens de l'Armée. Cette pompe extérieure en impose quelquefois, & fait condescendre plus aisément aux demandes. L'Ennemi peut être plus frappé de cette vüe, que des raisons qu'on peut lui alléguer.

CHAPITRE XII.

Des Transfuges.

LE Général prudent se défie de tout Transfuge ennemi, qui offre de lui dévoiler des secrets importants. S'il s'en trouve quelqu'un cependant, qui propose les moïens de surprendre l'Ennemi, d'y conduire par des chemins inconnus, & qui marque l'heure propre à l'entreprise; alors le Général intelligent pèse les circonstances du projet, & s'il y trouve de la probabilité, il s'assure de sa personne, le conduit avec l'Armée, pieds & poings liés, & il lui promet sa délivrance, & une récompense s'il a dit vrai, ou le supplice s'il a dit faux. L'homme, qui voit sa vie entre les mains de ceux qu'il conduit, ne risque pas de les tromper; puisque sa perte seroit plus certaine que le succès de sa fourberie.

CHA-



CHAPITRE XIII

De la forme des Camps.

UN Général, campé près de l'Ennemi, en examine le Camp. S'il forme un cercle dans la plaine, il peut moins juger de sa force, parceque sa circonférence a plus d'étendue qu'elle n'en annonce. Au contraire, celui qui paroît couvrir plus de terrain en lignes droites, ou angulaires, en contient moins en effet. L'habitude seule peut affermir l'œil, contre ces illusions naturelles.

TOUT Camp, assis sur une montagne, paroît toujours plus grand, vu les inégalités de terrain, qui ne permettent pas de dresser les tentes régulièrement. Ces vuides, qu'on n'évalue pas, trompent dans le calcul d'appréciation, que l'on veut faire sur la totalité de la Ligne. Il est par conséquent difficile de juger, par la figure d'un Camp, du nombre des Troupes qu'il contient.

LES raisons, que je viens d'alléguer, prouvent, que le cercle, est la figure la plus convenable, pour tracer un Camp, en le resserrant autant qu'il est possible.

SAVOIR cacher ses forces, est souvent un trait d'habileté utile au Général. Pour y parvenir, il ne faut sortir du Camp ni pour attaquer, ni pour rencontrer l'Ennemi. Il pourra croire que cette réserve provient de foiblesse ou de crainte. Comme il est aisé de juger sur les apparences, sans distinguer les effets d'une ruse de guerre; il est possible que l'Ennemi s'y méprenne, & que faisant succéder la négligence au mépris, il use de moins d'ordre & de précautions dans ses opérations. Les Troupes étant portées à se négliger, lorsqu'elles croient que les dangers sont foibles, & la victoire aisée, il est appa-
rent

rent que l'Ennemi marchera pour attaquer un Camp qu'il méprise; mais le Général en sortant par différens endroits, en bon ordre, profitera de ses sages dispositions, ainsi que de la surprise de l'Ennemi.

LE Général, qui fait son métier, ne tombe point dans des pièges de cette espèce. Comme il est en état de faire lui-même, ce que fait son Ennemi, son génie lui dicte aussi les moyens de parer ses coups.



C H A P I T R E X I V .

De la nécessité du Secret.

LORSQU'UN Général projette de surprendre quelque poste; ville, citadelle, ou passage; cette entreprise exige autant de mesures, & de diligence, que de secret. Qu'elle se fasse de jour ou de nuit, il faut en cacher l'objet, & ne la confier qu'aux Généraux chargés de l'exécution. Il ne doit donner l'ordre & le détail qu'au moment de l'action. Comme le soldat en est bientôt instruit, dès que l'Officier le fait, il n'y a qu'un insensé qui soit capable de divulguer d'avance ses projets; ce seroit le moyen d'occasionner une désertion. L'espérance d'une récompense, pour une nouvelle essentielle, peut engager le soldat à passer chez l'Ennemi.

IL n'est point d'Armée exempte de la désertion. La guerre fournit toujours des prétextes, tant aux esclaves qu'aux hommes libres, pour colorer leur crime.





C H A P I T R E X V.

-1-

Des Extispices.

IL faut toujours offrir des sacrifices, avant que de conduire l'Armée à l'Ennemi. Le Général doit avoir des Sacrificateurs & des Devins à sa suite. La connoissance des entrailles des Victimes est aisée, & elle lui sera très avantageuse. Elle le met en état, de juger sans le secours d'autrui, si les Victimes annoncent du succès aux entreprises. Qu'il observe seulement d'appeler les principaux Officiers pour témoins des bons augures, afin qu'en apprenant aux soldats, que les Dieux sont propices, ils les encouragent à faire bien leur devoir.

LES Troupes ont toujours plus de valeur, & obéissent plus promptement, lorsqu'elles croient être assurées de l'approbation des Dieux. L'annonce des auspices favorables à l'Armée, rassure chaque individu. S'ils sont contraires, il faut rester dans une inaction totale, sans qu'aucune circonstance puisse obliger d'agir. Les menaces des Dieux ne pouvant qu'être funestes, il faut en attendre la cessation, & les consulter souvent, même dans un jour. Une heure, un moment mal choisi, a été cause de la ruine de tel Général, qui auroit peut-être réussi plutôt, ou plus tard. Il me paroît que les Victimes contiennent autant de signes visibles & réguliers, que nous en présentent les opérations Magiques, & les Astronomiques mêmes, dont les moindres différences influent au point, de faire, dans un instant, un Roi d'un Esclave, ou un Esclave d'un Roi.

JE dois donner des raisons pour justifier les événemens malheureux, qui ont suivi les oracles les plus favorables. Tous les pays ont des alliés différentes. On ignore quel sera le théâtre de la guerre. Les hommes, en général, quoiqu'instruits de la nature

ture

ture de leur pays, ne le font pas de celle des autres. Souvent un Général, qui juge qu'il n'est qu'à une marche de l'Ennemi, s'empresse de le joindre. Pour cet effet il le suit avec ardeur, pendant que l'Ennemi se retire à dessein, afin de l'engager dans un pays resserré & dominé par des hauteurs. L'Agresseur, sans soupçonner cette feinte, s'avance imprudemment, & ne s'aperçoit du piège, que lorsque, menacé à ses flancs & à ses derrières, il ne voit aucune issue qui ne soit gardée soigneusement par des postes. Alors il est réduit à voir son Armée défaite par les flèches dont elle est accablée, sans pouvoir s'en défendre; ou bien périr de faim, faute de subsistance, s'il n'aime mieux se rendre à la discrétion de son Vainqueur.

CET exemple prouve, qu'on ne peut taxer l'augure de fausseté, parceque des circonstances mal combinées ont changé la nature de l'objet, sur lequel il étoit consulté.

C H A P I T R E XVI.

Combien il est nécessaire d'user de prudence, en suivant un Ennemi qui fuit.

ON doit toujours se défier de la retraite de l'Ennemi. La précaution qu'il faut prendre pour le suivre, c'est d'observer, avec le plus grand soin, la nature du pays où la poursuite s'engage; car il est possible qu'un revers oblige le Général qui suit, de se retirer lui même.

IL vaut mieux renoncer à poursuivre, que de se hasarder trop légèrement. Pour se mettre en sûreté, il faut, à mesure qu'on s'avance, occuper les hauteurs, les défilés, & la chaîne des montagnes; s'assurer, par des Troupes, des postes les plus essentiels,

K 2

afin

afin de pouvoir se retirer fans courir risque d'être coupé. Je dis ceci, autant pour faire éviter de tomber dans un piège, que pour instruire à le tendre. On doit toujours admirer un Général qui fait y attirer son Ennemi.



C H A P I T R E XVII.

*De l'avantage de se procurer des nouvelles
de l'Ennemi.*

UN Général doit toujours admettre quiconque vient lui apporter des avis. Il faut qu'il soit accessible à toute heure du jour & de la nuit; fut-il à table, au bain, ou au lit. Ceux qui sont d'un abord difficile, par leur refus, ou par celui de leurs domestiques, s'exposent à négliger telle lumière, qui auroit pu leur être de la dernière conséquence, & dont le moindre délai empêche entièrement l'usage.



CHA-



CHAPITRE XVIII.

*Touchant l'heure convenable pour le repas
des Troupes.*

UN Général fera bien de fixer, au Camp, une heure précise pour la refecton de son Armée. S'il est hors du danger d'une attaque, il peut choisir cette heure indifféremment; mais, si sa position, ou la foiblesse de ses retranchemens, l'exposent à être attaqué subitement, il est nécessaire que le tems soit fixé, le matin, de bonne heure, afin qu'en cas d'attaque les soldats aient mangé, avant que de s'engager. La bataille pouvant durer jusqu'à la nuit, l'homme à jeun souffriroit, & auroit moins d'aptitude à combattre. On doit recommander la sobriété, sans la pousser cependant au point de ne pas nourrir assez le soldat; l'excès de la profusion n'étant pas moins nuisible que celui du besoin. L'expérience prouve que cet objet est important.





CHAPITRE XIX.

*L'égalité d'humeur est nécessaire à un Général,
même dans les revers.*

QUEL que puisse être le sujet, qui donne de l'inquiétude aux soldats, soit que l'Ennemi ait reçu un puissant renfort, soit qu'il ait remporté quelque grand avantage; le Chef ne doit jamais en paroître ému; au contraire, il faut que son extérieur soit rassuré, & que ses manières prévenantes marquent sa tranquillité & même sa gayeté. L'air d'un Général influe sur l'esprit du soldat, & même s'imprime dans son cœur. Le Général, qui témoigne de l'assurance, donne de la confiance à ses Troupes; elles croient n'avoir rien à craindre: mais celui qui montre de l'inquiétude & de la tristesse, leur inspire de la timidité, & leur abbattant le cœur, il fait que le soldat ne voit que des dangers. Les harangues sont quelquefois moins éloquantes, que la contenance du Commandant. On peut soupçonner un discours de feinte & d'art; mais l'air d'assurance est exempt de ces soupçons. Deux grands talens à réunir, ce sont, l'un de savoir paroître, & l'autre de savoir parler à propos. Cependant s'il y a des cas, où il faut animer le soldat, il y en a d'autres où il faut l'intimider.



CHA-



C H A P I T R E XX.

*Quelles sont les occasions, où l'on doit inspirer
aux soldats la crainte de l'Ennemi, &
où il faut les encourager.*

LORSQUE la Discipline se relâche, il est nécessaire de grossir les dangers, & de faire voir toutes les entreprises qui sont possibles aux Ennemis. Sans intimider les Troupes, cet avertissement les portera à la précaution. Le malheur demande qu'on relève les esprits; & la négligence, qui provient d'une trop grande sécurité, exige qu'on les abaisse. L'un rassure le timide; l'autre inspire de la prudence au présomptueux. Ces deux esprits existent dans les Armées. C'est un éminent défaut, que de craindre assez l'Ennemi, pour n'oser rien entreprendre contre lui; de même que de le mépriser trop, pour négliger de se précautionner contre lui. Le Général doit donc user à propos des moyens d'éviter ces deux grands défauts.



CHA-



C H A P I T R E XXI.

On peut encourager le soldat par l'aspect des Prisonniers.

A l'approche d'une action, dont le succès incertain peut préoccuper les Troupes, il est avantageux de prendre quelques prisonniers. Si ces hommes annoncent du courage, par leur bon air, il faut les soustraire à la vue de l'Armée, soit par la prison, ou par la mort; s'ils sont au contraire foibles & de mauvaise mine, il faut les lui montrer, après les avoir préalablement menacés & maltraités, afin de les avilir davantage aux yeux des soldats, leur faisant observer combien sont abjects les Ennemis qu'ils doivent combattre. Le soldat, jugeant des autres par ceux qui lui sont présentés, les méprise, & s'assure d'une victoire aisée. L'homme est disposé à juger en grand de tous les objets qu'il ne connoit pas; & réfléchissant sur l'incertitude de l'avenir, il voit le péril du même œil. Il faudroit lui montrer la réalité, pour lui épargner une dangereuse illusion.



CHA-



CHAPITRE XXII.

Des Ordres de Bataille.

Tout Ordre de bataille doit être relatif à l'espèce d'armes, d'hommes, de lieux, & d'ennemi. L'habile Général se détermine, sans balancer, sur chaque situation qui se présente. Je donnerai, en peu de mots, les règles générales, qui sont convenables à tous les Ordres de bataille, sans pourtant m'étendre sur les différentes exceptions qui peuvent y avoir lieu.

UNE Armée doit être rangée, en conséquence de la disposition qui lui est opposée; & le Général est contraint de placer sa Cavallerie contre celle de l'Ennemi. L'Ordre ordinaire est de ranger la Cavallerie sur les Ailes, pour être à même d'attaquer l'Ennemi en front & en flanc, & d'avoir assez d'espace, pour manœuvrer à telle profondeur qu'elle puisse être.

On doit ranger les Archers, les Frondeurs, & tous ceux qui sont destinés aux armes de jet, devant la Phalange; parceque, s'ils étoient placés derrière, ils feroient autant de mal aux leurs qu'aux Ennemis. Si on les mettoit dans les rangs, ils n'auroient pas le libre usage de leurs armes; puisqu'ils ne pourroient point reculer pour bander leurs arcs, ni avancer pour prendre leur élan, ayant d'autres soldats derrière & devant eux, surtout pour le maniemement de la fronde.

LES Archers en dévancant le front, ont l'avantage de tout découvrir plus distinctement, & d'ajuster bien leurs traits sur l'Ennemi; au lieu que s'ils étoient derrière, ils seroient obligés de tirer par dessus les autres, & par conséquent avec moins de justesse & de force.

S'IL se trouve de l'inégalité dans le terrain du champ de bataille, il est à propos de placer les gens de trait sur les hau-

Tome II.

L

teurs;

teurs; & si l'Ennemi s'en est déjà emparé, il faut employer cette espèce de Troupes pour les en chasser, parcequ'il leur est plus aisé d'y grimper pour l'attaquer brusquement, de même que pour se retirer, à cause de la légèreté de leurs armes.

On laisse des intervalles entre les Corps, afin que les Troupes légères, après avoir jetté leurs traits, puissent s'y retirer. Elles doivent le faire en ordre par les sections, & se placer derrière la Phalange, lorsque les Ennemis se disposent à charger, afin de laisser, par cette manœuvre, le front libre. Sans les intervalles, il faudroit que ces Troupes fissent tout le tour de la Phalange par ses flancs, pour se former derrière, ce qui seroit sujet à inconvénient; parceque l'Ennemi pourroit les barrer, & les réduire à se jeter sur la Phalange, ce qui y causeroit de la confusion. Il seroit bon d'avoir des Tireurs sur les Ailes, pour qu'ils tiraissent pendant le combat obliquement sur l'Ennemi, qui s'en trouveroit d'autant plus incommodé, qu'il leur prêteroient un côté à découvert. C'est dans ce cas que la Fronde est d'un grand usage, le plomb qu'elle lance étant de couleur à n'être pas distingué dans l'air, ni par conséquent évité. La force avec laquelle la Fronde le fait voler, est si grande, qu'il s'échauffe en l'air, & qu'il fait de profondes blessures, qui sont à peine perceptibles, parce qu'elles se referment presque aussitôt qu'elles sont formées.

Un Général, qui est foible en Troupes légères, & à qui l'on en oppose un grand nombre, doit faire marcher le premier rang de sa Phalange, très serré, les soldats portant devant eux leurs Boucliers, dont la grandeur peut les couvrir. Il faut que ceux du second rang les tiennent élevés au dessus de leurs têtes, & qu'ils marchent dans cet ordre aussi près qu'il est possible de l'Ennemi. Ces boucliers, qui forment une espèce de toit, les mettront à l'abri de ses traits. S'il se trouve, des deux côtés, un nombre égal de Troupes légères, on les jettera en avant pour escarmoucher, en attendant l'attaque, à laquelle se disposera la Phalange. Elles peuvent ensuite être avantageusement placées aux Ailes; leurs traits obligeant les Ennemis de se serrer sur leur

leur Centre ; ce qui ne peut se faire sans y causer quelque désordre.

ON ne doit pas, dans la crainte d'être débordé, étendre son front aux dépens de la profondeur de sa Phalange : parceque se trouvant diminuée par sa longueur, l'Ennemi en pourroit attaquer le Centre, qu'il perceroit aisément ; & se tournant ensuite à droite & à gauche de l'ouverture qu'il y auroit faite, il prendroit la Phalange même à dos. Le Général doit non seulement éviter cette faute, mais encore en savoir profiter, si elle est commise par son Ennemi.

L'ERREUR opposée, & qui n'est pas moins à éviter, ce seroit d'avoir un trop petit front, & trop de profondeur ; ce qui donneroit à l'Ennemi la facilité d'attaquer par les flancs, qu'il déborderoit, & d'envelopper tout le Corps.

IL est aussi nécessaire d'avoir de bons soldats sur les flancs, & aux derniers rangs, qu'aux premiers, parceque le Général intelligent, qui voit son adversaire se disposer à l'envelopper, doit opposer à ce mouvement, celui de déployer ses derniers rangs sur ses Ailes, afin de les étendre. S'il arrive que l'on ne soit pas à tems d'éviter d'être enveloppé, il faut ordonner un demi-tour à droite aux derniers rangs, pour faire face à l'Ennemi qui auroit gagné les derrières, ce qui formera la Phalange à double front ; & dans ce cas les soldats pourront soutenir l'attaque, aussi bien que ceux des premiers rangs.

Le Général, qui se sent inférieur en nombre, & qui ne peut éviter le combat, doit choisir avec soin son emplacement, & s'appuyer à une rivière, ou bien à une montagne, observant de faire garder les hauteurs. Indépendamment de l'habileté du Général, le hazard ne laisse pas de contribuer à procurer une bonne position à l'Armée ; puisqu'il ne sauroit en choisir, où le pays n'en offre point. Mais en ce cas son talent consiste à choisir le meilleur, & avoir le coup d'œil assez juste pour le discerner d'abord.

UNE disposition assez ordinaire aux Commandans d'une nombreuse Armée, c'est de s'avancer avec les Ailes plus qu'avec le

Centre, & de former de cette manière un rentrant; dans l'espérance que l'Ennemi, venant attaquer ce Centre, formera, en allant à la charge, un saillant, & qu'alors le surpassant en nombre, il pourra l'enveloper de ses Ailes. Le moien de l'éviter, c'est de diviser son Armée en trois Corps, dont les deux des côtés chargent les Ailes, tandis que celui du Centre demeure immobile. Alors les Troupes du milieu du rentrant opposé, deviennent inutiles, si elles restent dans leur ordre; & si elles le changent, en marchant en avant pour former une Ligne droite, elles s'exposent à crever; les Ailes, engagées au combat, ne pouvant pas s'ouvrir pour leur faire place. Ce mouvement entraîne nécessairement au moins de la confusion. Le Corps qui n'est point engagé peut alors l'attaquer avec avantage. Supposé qu'on ne change pas la première position, il faut envoyer des Troupes légères pour occuper & harceler le Centre.

On peut aussi avancer pour l'attaque, en Phalange oblique. L'effort de cette disposition se fixe sur l'une ou l'autre Aile, que l'on attaque avec l'élite de l'Armée. Comme l'Ennemi ne peut faire usage que d'une partie de ses Troupes, il est souvent forcé à plier; & la deroute d'une Aile entraîne presque toujours celle de toute l'Armée. Un autre moien encore, qui peut avoir du succès, c'est de feindre une retraite même précipitée. L'Ennemi, prenant cette manœuvre pour une fuite, s'animera, & voulant poursuivre avec vivacité, l'ardeur entraînera le soldat hors de son rang. Alors l'Armée en retraite fera face, & attaquera avec grand avantage une Troupe en desordre, & surprise d'une démarche aussi hardie.

Il est nécessaire d'avoir un Corps séparé de la Phalange, composé d'hommes choisis, pour être prêts à secourir cette partie de la Phalange, qui, étant surchargée, a besoin d'aide. L'effet d'un renfort de Troupes fraîches, c'est d'encourager celles auxquelles il se joint, & de décourager l'Ennemi, déjà affaibli par un long engagement.

On peut trouver un grand avantage à laisser un Corps à quel-

quelques stades de l'Armée, avec ordre de joindre lorsque le Combat est engagé. L'Ennemi, voyant avancer des Troupes avec précipitation, en sera étonné, surtout s'il a des avis que l'Armée attend du secours, & s'il s'est hâté de livrer bataille avant l'arrivée de ce renfort. Il ne manquera pas de juger, que ces Troupes en marche sont le secours attendu; & ne pouvant apprécier leur force, il les croira bien plus considérables; ce qui seul est capable de le déterminer à fuir, sans même attendre leur attaque.

Tout surcroît inattendu de Troupes, dans un jour d'affaire, surprend toujours l'Ennemi. L'homme est disposé à l'illusion, & son imagination augmente ordinairement tout ce qui le menace.

De toutes les surprises de cette espèce, la plus frappante est causée par une attaque imprévue des Troupes en embuscade. Pour cet effet, le Général fera bien d'y avoir recours, en détachant du monde dans la nuit pour se cacher quelque part. Ces Troupes doivent paroître lorsque les Armées sont engagées, & attaquer l'Ennemi à dos, lequel se trouvant entouré, tâcherait même vainement de se dégager par la fuite.

Le Général, en se portant, pendant l'action, de la droite à la gauche, doit encourager ses soldats, en leur criant que l'Aile, d'où il vient, a la supériorité, quand même cela ne seroit pas, ou bien leur dire que le Général des Ennemis est tué. S'il se peut que les Ennemis entendent ce bruit, il produira un effet aussi avantageux pour les uns, que désavantageux pour les autres. Il y a plus d'un exemple, où de pareilles nouvelles ont décidé la victoire.

On doit faire en sorte, dans l'arrangement de l'Armée, de réunir les gens d'une même patrie. L'homme à côté de son frère, de son ami ou de son voisin, combattrait avec plus d'intérêt & de valeur qu'auprès d'un inconnu. Les liens de parenté ou d'amitié engagent à se soutenir mutuellement, & à redouter davantage la honte & les reproches qu'entraîne la fuite.



C H A P I T R E XXIII.

*Des Ordres, du Mot de campagne, & des
Signes pour se reconnoître.*

LE Général doit charger ses Officiers de donner les ordres, la parole, & le signe de reconnaissance; vù qu'il perdrait son tems, en prétendant s'en acquitter lui même. Il donnera ses ordres au premier Officier, qui devra les communiquer à son inférieur immédiat, pour qu'ils passent ainsi progressivement de grade en grade jusqu'au dernier. Les ordres passeront avec la même rapidité que les signaux que l'on donne par des feux, au moien desquels les Troupes, répandues dans un espace considérable de pays, sont averties dans un instant d'un avis convenu.

INDÉPENDAMMENT de la parole, on peut se reconnoître à des signes, qui se font en mettant la main, ou l'arme dans une position marquée. Ces signes peuvent être multipliés à l'infini, soit par le bruit des armes, ou par des gestes convenus, afin qu'en tout cas de mêlée, le soldat puisse distinguer son ami, d'avec son ennemi, autrement qu'à la parole, qui peut avoir été surprise ou achetée. Cet usage est essentiel, lorsque l'Armée est composée de diverses nations, qui n'entendant pas leurs différentes langues réciproques, n'ont d'autre moien de se reconnoître que par des signes. On doit les donner même à ceux qui restent dans le Camp, afin de les garantir de toute surprise, ou tentative faite par ruse.

CHA-



C H A P I T R E XXIV.

De l'exactitude qu'il faut observer dans les rangs, & dans les files.

LE Général doit ordonner de garder exactement les rangs & les files, soit en se retirant, soit en poursuivant l'Ennemi. Des gens dispersés sont sans force, & ont toujours du désavantage. Il est même nécessaire de poursuivre en bon ordre l'Ennemi qui fuit, pour assurer la victoire. Elle peut s'échapper, si l'Ennemi, qui se voit suivi en désordre, se retourne, charge & repousse ceux mêmes qui l'avoient vaincu. On doit donc avoir pour maxime générale, en toute occasion, d'observer soigneusement les rangs & les files. On ne sauroit rien effectuer sans cette attention.



CHA-



CHAPITRE XXV.

De la propreté requise dans les armes.

IL est d'une grande conséquence que le soldat tienne ses armes propres, & en état. C'est une bien légère peine que d'aiguiser l'Epée, de polir le Casque & la Cuirasse. Dans un jour d'action le poli des armes peut éblouir l'Ennemi, & lui en imposer.



CHAPITRE XXVI.

Des Cris de guerre.

L'USAGE est que le soldat crie en attaquant. Il convient dans ce moment de précipiter sa marche. Cette vivacité, & ce bruit réuni des armes & de la voix font impression sur l'Ennemi. Le soldat doit marcher serré, portant l'Epée haute pour frapper. Les éclairs, que produit la reverberation des rayons du soleil sur ces fers, menacent de loin l'Ennemi de leurs coups. Il faut à cet égard tâcher de surpasser l'Ennemi. Le Général fera quelquefois bien de retenir son Armée sur le bord de ses retranchemens, jusqu'à ce qu'il ait bien jugé de la disposition de l'Ennemi, avant que de marcher à lui.



CHAPITRE XXVII

*Réflexions pour un Général, avant & après
une Bataille.*

UN bon Chef d'Armée, doit arranger dans son esprit les Troupes, les Armes, & les Généraux dont il veut se servir, les endroits où il veut les placer, de même que la disposition des attaques qu'il veut mettre en usage. Il doit imiter un habile Médecin, qui connoissant la maladie dont on est menacé, médite d'avance sur les remèdes propres à en empêcher les pernicioeux effets. Le Général doit de même combiner tous les cas possibles, tant de son Armée que de celle de l'Ennemi, afin de former la meilleure disposition possible dans la situation présente, & avoir des expédiens prêts pour parer à tous les inconvéniens futurs.

SI l'Ennemi est supérieur en Cavalerie, il est à propos de choisir un pays coupé, montagneux & difficile, de même que d'éviter un engagement général, avant que d'y être parvenu. Il est nécessaire de laisser des gardes dans le Camp, tant pour assurer les Equipages, que pour empêcher les insultes de l'Ennemi, qui feroit des tentatives, s'il le savoit dépourvu de défense.

ON ne peut ni louer, ni blâmer toujours un Général, qui coupe toute retraite à son Armée, en détruisant ses retranchemens, ou ses ponts, afin d'engager le soldat à mieux combattre, par l'alternative de vaincre, ou de périr.

TOUTE entreprise, formée avec de grands risques, est plutôt d'un téméraire que d'un homme sage. Son succès est bien plus l'ouvrage du hazard, que celui de la prudence. La victoire, ou la défaite qui procède d'une témérité, ne peut jamais faire honneur à celui qui en est l'auteur. On doit cultiver l'ému-

Tome II.

M

la-

lation qui engage les soldats à s'exposer, pour faire une belle action ; parceque s'ils réussissent, il peut en résulter un grand avantage, & que, s'ils échouent, les conséquences n'en peuvent être fort considérables. Mais je ne saurois approuver que l'on expose tout le sort d'une Armée, comme sur un coup de dez.

Je blâme surtout ceux qui risquent une affaire, dont les suites desavantageuses peuvent être plus nuisibles, que le succès n'en peut être utile ; car on ne sauroit mettre en balance un médiocre avantage contre une ruine totale. Comme il n'y a en cela nulle proportion, le risque en est insensé. Mais lorsque la position de l'Armée est telle, que même, sans livrer Bataille, elle court risque d'être détruite ; en ce cas il est à propos de hazarder la seule ressource qui reste, & d'ôter au soldat, pour la rendre efficace, tout moyen de retraite, en ne lui laissant que la victoire pour tout espoir de sa conservation.

LORSQUE la perte est inévitable, il est certainement plus glorieux de n'y succomber, qu'en combattant. En tel cas il faut d'autant plus se déterminer à l'attaque, qu'il est encore possible par ce moyen de réussir.

NON seulement dans cette occasion, mais dans toute autre, le Général ne sauroit trop faire sentir au soldat, combien la fuite est dangereuse, vu qu'étant à la discrétion de l'Ennemi, il ne peut qu'en être bientôt la victime ; au lieu que s'il tient ferme, il a bien plus d'espérance de sauver sa vie. Tout homme, qui sera persuadé de ces vérités, sera bon soldat. Si l'on peut parvenir à les faire sentir à une Armée, on en doit espérer de grands avantages, parceque la fuite ne sera jamais sa ressource.

INDÉPENDAMENT des dispositions réfléchies, & antérieures au jour de l'action, il en est qu'il faut déterminer sur le champ, & que les circonstances exigent. C'est la présence d'esprit, qui doit les former. Cette qualité, dans un Général, ne s'acquiert ni par l'étude, ni par le travail. C'est un don.

L'EFFET de ces manœuvres est d'autant plus sûr, qu'il est moins attendu. Celles qui sont préméditées peuvent être prévues, & par-conséquent parées ; mais celles qui ne se prennent que

que dans l'instant, sur ce qu'offre le hazard, ne peuvent qu'être admirées.

Nous pouvons comparer le Général, qui fait son plan de Campagne, au Pilote qui, devant entreprendre un voyage, trace d'avance sa course. Mais s'il s'élève une tempête inattendue, il faut qu'il cède à sa violence, en changeant son cours, & ses manœuvres, pour sauver son Vaisseau. Les grands dangers ne donnent pas le tems de délibérer; il faut y remédier sur le champ; un instant de réflexion fait périr.

Un Général doit ménager sa vie pour la conservation de son Armée. La témérité convient au soldat, & non au Commandant d'une Armée. Il doit se présenter au Combat avec précaution, & ne point s'exposer à charger lui même sans nécessité. C'est sa tête, & non son bras, qui doit agir. Les avantages qu'il pourroit remporter par sa force personnelle, ne balancent point les inconvéniens, où jetteroit sa perte. Les ordres émanant de lui, il ne doit s'occuper d'aucun autre emploi. Il en seroit de lui comme d'un Pilote qui voudroit quitter son gouvernail pendant l'orage, pour guinder un cable, ou faire le devoir d'un simple Matelot. Il doit avoir soin de ses jours, si le bien de son Armée lui tient à cœur. Plus il lui est nécessaire, & plus le mépris qu'il feroit de sa vie prouveroit, qu'il est plus imprudent encore que téméraire. Il se doit à son Armée; il manque donc à son devoir s'il s'expose, & s'il se perd mal à propos. On ne peut attribuer les succès, qu'aux bonnes dispositions du Chef. S'il a le mérite de l'Architecte, pourquoi prétendrait il aussi à celui du Manœuvrer? L'intrépidité est une qualité nécessaire à un Général; mais il doit y joindre la prudence. Il peut montrer l'une au soldat, & lui cacher l'autre. Il doit savoir périr avec son Armée, si elle est sans ressource. Il doit tâcher lui même de vivre, pour l'aider à agir & à recueillir des lauriers. La mort d'un Général a plus d'une fois occasionné la défaite d'une Armée même victorieuse. Cette nouvelle répandue a redonné des forces aux vaincus, & découragé les vainqueurs. Le devoir d'un Général, en parcourant

ses Lignes, est de se porter où elles sont en danger; d'applaudir aux actions d'éclat; d'encourager les timides; de menacer & de punir ceux qui ne font pas leur devoir. Il doit renforcer les endroits foibles, remplir les vuides, en amenant d'ailleurs des Troupes, qui, bien placées au commencement d'une affaire, sont devenues inutiles dans la suite par différentes circonstances. Il doit les observer soigneusement. C'est à son habileté à juger du tems, de l'occasion, & de tous les avantages possibles.

APRÈS s'être retiré du combat, son premier soin doit être de rendre grâces aux Dieux, par les sacrifices & les ceremonies accoutumées, en se réservant d'observer les vœux dans leur tems. Ensuite, c'est de rechercher ceux qui se sont signalés, de même que ceux qui se sont mal conduits, afin de distribuer aux uns les honneurs & les récompenses, qu'ils ont méritées, & aux autres le blâme & les punitions, qui leur sont dûes. Les marques d'honneur, qu'un Général accorde, sont différentes selon les Nations, & les usages des Armées. C'est ordinairement une armure complète, ou bien quelque ornement distingué. Les récompenses se règlent aussi sur une part du butin, suivant le rang de ceux, qui ont droit d'y prétendre. Les différens Ordres des Troupes sont aussi récompensés, par leur promotion à un grade supérieur. Ces promotions, faites en faveur de ceux qui les méritent, donnent de l'émulation à ceux qui y aspirent. Toute Armée sera brillante, où l'on fera de la récompense & de la punition, le salaire des actions. Chaque individu tâchera de mériter l'une, & d'éviter l'autre. Il ne faut pas restreindre les bienfaits à un petit nombre. La totalité doit y participer, & jouir des fruits de la victoire. On permet ordinairement à l'Armée de piller, ou les Equipages, ou le Camp, ou même la Ville emportée les armes à la main, à moins qu'il n'y ait quelque raison de le défendre. L'espoir du gain animant le soldat, le porte à entreprendre avec plus de vigueur. On en a souvent ressenti l'avantage dans le cours d'une Campagne. Le Chasseur permet bien à ses chiens de participer à sa proie. Le soldat n'auroit il pas le même droit?

IL n'est pas toujours bon de permettre au soldat de piller, après la victoire. Il ne lui est surtout jamais permis de s'approprier des Prisonniers. La vente en appartient au Général seul.

Si l'on a besoin d'argent pour quelque entreprise, ou pour la subsistance de l'Armée, le Général peut s'attribuer toutes les prises, pour y subvenir. C'est à lui à juger des circonstances qui les exigent, ou en tout, ou en partie.

ON ne doit pas, à mon avis, frustrer le soldat du gain que peuvent lui rapporter ses prises; surtout si le pays conquis est riche & abondant. Si la guerre paroît devoir durer, on feroit mal de tuer les Prisonniers; principalement ceux qui sont élevés en dignité, quand même les Alliés le demanderoient. On doit avoir égard à l'inconstance du sort, qui quelquefois se plaît à perdre ceux, qui ont abusé de ses faveurs. En gardant les Prisonniers, on se ménage les moyens de les échanger contre ceux des Ennemis, & quelquefois même contre une Place. On empêche aussi par là l'Ennemi de maltraiter ceux qu'il a pris, en pouvant le menacer d'user de représailles. Après avoir essuyé les fatigues, & remporté la victoire, il faut donner du repos, & des fêtes au soldat. Ces douceurs, suites du succès, lui sont foutenir de nouveaux travaux avec plus de courage.

ON doit avoir grand soin d'ensevelir les morts. La hâte ni le danger ne sont pas des raisons qui puissent jamais en dispenser le vainqueur. Non seulement c'est un devoir pieux envers ceux qui ne sont plus; mais on doit encore s'en acquitter, pour satisfaire ceux qui restent. Tout soldat verroit avec peine que l'on manquaît à cet égard à ses camarades, qu'il auroit vû combattre & mourir avec valeur; & il craindroit la honte d'être traité de même.

DANS le cas d'une défaite, le Général doit tâcher de rallier ses Troupes, les consoler, & chercher les moyens de réparer leurs pertes. Souvent après une victoire, le vainqueur se relâche; & le mépris de l'Ennemi produit la négligence. Il est

possible d'en tirer de l'avantage. C'est ainsi qu'une défaite peut naître d'une victoire.

Le malheur rend prudent. Le Général, qui n'a eû que des succès, ignore les mesures qu'il faut prendre dans les disgrâces. La crainte peut à propos servir de sûreté. Le mépris de l'Ennemi part d'une folle témérité, dont on peut être la victime.

CHAPITRE XXVIII.

On doit être sur ses gardes, même en tems de trêve ou de paix.

SI l'on est convenu d'une suspension d'armes, on ne sauroit la rompre sans trahison, ni se relâcher sans imprudence. Le Général doit être dans une inaction de paix, & dans une défiance de guerre; sans s'exposer au blâme de manquer à sa foi, il doit être en garde contre les effets d'une perfidie.

La confiance aux Dieux est louable; mais ils consentent que les hommes travaillent à leur propre sûreté. Il est sage de compter sur leur appui; mais c'est être insensé que de compter sur leur vengeance. Il vaut mieux leur épargner ce soin, & se mettre soi même en garde; puisque leur courroux punit seulement le Traître, & n'est d'aucune utilité à celui qui périt. Il faut réduire son Ennemi à un tel point, que s'il tente une perfidie, il ait la honte, & de l'avoir entreprise, & de l'avoir exécutée en vain.



CHA-

C H A P I T R E XXIX.

De l'humanité requise à l'égard des Conquêtes.

ON doit sur tout user de grands ménagemens envers toute ville qui se rend. Ces procédés humains étendent leurs effets sur d'autres, qui voyant avec quelle douceur on traite les villes conquises, se flattent d'obtenir les mêmes faveurs ; au lieu que, si l'on met la rigueur en usage, en ôtant les privilèges, en permettant le pillage, ou en opprimant les habitans ; cette méthode aliénera & aigrira les esprits ; de sorte que la guerre en deviendra plus difficile, & la victoire moins aisée. Le Peuple, qui saura que le Général est un Tyran dur & inflexible, fera tous ses efforts pour se défendre. La crainte des souffrances rehausse le courage ; & la foiblesse même est à craindre, quand elle est guidée par le desespoir. L'attente des grands maux, que l'on n'évite pas, même en se soumettant, produit des prodiges de courage pour s'en garantir ; & l'on n'ignore pas combien sont dangereux des hommes poussés à bout. C'est cette raison qui rend des sièges si opiniâtres & si meurtriers, qu'un Général ne doit quelquefois, qu'à sa cruauté seule, la nécessité où il est d'abandonner son entreprise.



C H A P I T R E X X X .

Qu'on doit garder sa parole aux Traîtres.

L est d'une conséquence extrême , pour un Général , d'être fidèle à sa parole , en toute occasion , & même envers un Traître. Non qu'un tel homme puisse le prétendre , mais afin de s'assurer par là les services de ses pareils , qui , persuadés d'obtenir la récompense promise , & gagnés par cet appas , peuvent se résoudre à livrer jusqu'à leur Patrie. On achète toujours à bon marché l'action d'un Traître. Le Général ne doit donc rien épargner pour le gagner. Il seroit mal de se piquer de délicatesse ; elle seroit déplacée. Son emploi est de servir sa Patrie , & non ses Ennemis.

C H A P I T R E X X X I .

Les Connoissances d'Astronomie sont utiles à un Général.

LORSQU'IL s'agit de quelque Entreprise contre l'Ennemi , dont on soit convenu , & qu'il faille exécuter pendant la nuit , la connoissance de l'Horizon est absolument nécessaire au Général , qui peut la fixer au lever de quelque Etoile ; tems certain & invariable. C'est un signal muet , qui peut être approprié à mille usages différens.

Si l'on est convenu , par des intelligences dans une Place ,
de

de livrer une porte , de faire un massacre , ou d'aucun autre complot, l'heure en doit être précise , pour que l'on agisse de concert en dedans & en dehors de la Place , sans quoi l'un ou l'autre seroit découvert , & l'entreprise manquée. Le lever d'un Astre est un signe invariable dont on peut convenir. On peut connoître avec exactitude le nombre des stades que l'on veut marcher , & le tems qu'ils exigent , en se réglant sur le lever des Astres qui précèdent celui de la convention.

LES Expéditions, dont on est convenu de part & d'autre , & que l'on veut entreprendre pendant le jour , demandent d'autres mesures. Indépendamment de l'exactitude pour l'heure convenue, il faut envoyer de la Cavallerie en avant , pour arrêter tout ce qui se présente , & pour empêcher que l'on n'en porte des avis dans la Place. Le secret & la diligence sont nécessaires pour toute attaque de surprise, lors même que l'on n'a pas des intelligences , & par tout où l'on est inférieur en forces. On ne peut exprimer quel est constamment le desordre & l'embarras d'une Troupe, qui est surprise & attaquée sans s'y attendre. La supériorité ne sert alors de rien. La délibération , & la lenteur , donnent à l'Ennemi le tems de se reconnoître & de s'arranger. Il vous attend en bon ordre , & sans crainte. En général , au commencement d'une guerre , les succès sont toujours plus rapides qu'à la fin , parceque l'Ennemi redoute davantage les forces qu'il ne connoit pas , que celles qu'il a déjà mesurées. C'est ce qui doit engager à débiter avec vivacité.





C H A P I T R E X X X I I .

Des Sièges.

L'ATTAQUE, & la défense des Places demandent beaucoup de capacité & de valeur de la part d'un Général, ainsi qu'un grand appareil de machines. Il doit prendre des précautions infinies, & cacher ses desseins pour attaquer, ainsi que son Adversaire pour se défendre. L'assiégé, quoique gêné à n'entreprendre qu'en conséquence des attaques, connoit les dangers qui le menacent, & il peut trouver des moïens pour s'y opposer. L'Assiégeant, libre dans ses manœuvres, & maître de les déterminer, n'en est pas moins pour cela exposé à toutes sortes de dangers. Quoiqu'il assure son Armée par un bon fossé, & par des retranchemens bien gardés, il a le desavantage d'être vu par les Ennemis, du haut de leurs murailles ; ils jugent de ses opérations, & peuvent apprécier leurs sorties pour détruire ses machines, & pour forcer tous ses endroits foibles.

LE Général, qui défend une Place, ne doit pas manquer de tenter de fréquentes sorties, pour inquiéter l'Assiégeant. Elles sont d'autant plus à craindre, qu'il ignore d'où elles partent, & où elles se portent. Il est donc nécessaire, pour s'en garantir, qu'il reconnoisse toutes les portes & issues de la Place, & qu'il les masque par des Troupes en embuscade.

L'ASSIÉGEANT doit encore préférer la nuit pour le tems de ses Escalades. L'obscurité cachant ses dispositions aux Assiégés, ils peuvent d'autant moins s'y opposer, qu'ils ignorent quel est l'endroit qu'il veut attaquer, de même que le nombre des échelles & des hommes qu'il y destine. La consternation survient aisément, & produit de la confusion dans les ordres, & dans l'exécution. L'attaque inopinée, dans la nuit, est toujours

jours favorable à ceux qui la font, & dangereuse & terrible pour ceux qui l'essuient.

L'HOMME croit, dans le danger, avec une pleine certitude, tout ce que la crainte lui inspire. Il résulte de là, que la nuit grossit le danger, & que le moindre objet y paroît gigantesque. L'obscurité ne laisse à l'homme d'autre faculté de juger, que par ce qui frappe ses oreilles. S'il apprend que l'Ennemi a monté le rempart, n'y en eût il qu'un, il croira qu'il y en a mille. Il fuit, & l'abandonne à l'Ennemi, qui ne manque pas de profiter de cette terreur panique.

COMME dans un siège, le soldat est obligé à toute sorte de fatigues, & aux travaux les plus pénibles, l'exemple du Chef est le plus sûr moyen d'y encourager le soldat. Le Général, en s'y prêtant le premier, engagera le soldat à le suivre. Cette méthode a plus de force & d'effet que les menaces, ou que la violence. Le soldat sent alors toute la nécessité du travail; il auroit honte de s'y refuser. Son Général, en faisant comme lui, le flatte de l'idée qu'il le traite en camarade, & non en esclave.

LE Général doit connoître le mécanisme & la force de chaque machine, & en mettre en œuvre le plus grand nombre possible. Je ne prétends pas en donner le détail. Les plus utiles sont le Belier, l'Hélépole, le Sambuque, les Tours fixes & mouvantes, la Tortue à creuser, & la Catapulte. Le nombre de ces machines est proportionné aux entreprises, aux richesses, & aux Troupes des Alliés.

LEUR construction, & leur maniement appartiennent aux Ingénieurs. Leur usage & leur direction sont du ressort du Général, qui en destine le nombre & l'emplacement, suivant leurs qualités & suivant ses vues.

IL faut d'abord qu'il détermine la partie de l'enceinte de la Ville, contre laquelle il veut diriger son attaque principale, parceque, pour peu que cette enceinte soit étendue, il est difficile de placer des machines par toute sa circonférence. Ainsi ne pouvant pas l'en environner entièrement, il doit placer, de

distance en distance, des Corps de Troupes, munis des échelles nécessaires. Ces Troupes dispersées embarrassent l'Ennemi, qui est obligé de leur faire face, sans quoi il seroit exposé, en se dégarnissant, à voir une Escalade réussir, d'un côté ou d'un autre, qui ne seroit pas assez gardé. S'il veut s'opposer par tout, il ne peut le faire qu'en s'affoiblissant à l'attaque principale, qui seroit alors poussée avec plus de vivacité & d'avantage, étant moins dérangée. Le Général, ainsi qu'un Athlète habile, met en usage des feintes & des positions variées, pour détourner l'attention de son adversaire, & dès qu'il y voit jour, il lui porte le coup mortel.

LORSQUE des circonstances exigent la prompte réduction d'une Ville, que l'Armée du siège est fatiguée, & que le Général veut harceler vivement l'Ennemi pour la réduire; il doit partager son Armée en plusieurs Corps, suivant ses forces & celles de l'Ennemi; commencer l'attaque avec le premier Corps, & ordonner au second d'être prêt & en réserve, & aux autres de prendre du repos. Lorsqu'il aura fait agir le premier assez longtemps, il le fera retirer & relever par le second, & ainsi des autres; en réglant cette répartition sur deux ou trois heures d'action. Par cette succession de Troupes fraîches, elles peuvent toutes se reposer, & les attaques se continuer sans intervalles. L'Assiégé, quoiqu'assez nombreux, ne sauroit user de cette méthode. Toujours en danger, il n'est guères susceptible de repos. Continuellement occupé de sa défense, il épuise ses forces par les veilles & le travail, & se voit enfin réduit à capituler.

LA Nature assujettit l'homme au besoin du repos. Une Troupe ne sauroit être toujours en action, sans succomber. Le Général, tout comme un autre, est soumis à cette nécessité, n'étant ni de diamant ni de fer. Lorsqu'il se ménage quelques heures de repos, il doit charger un Officier de confiance de veiller pour lui, & de pourvoir aux ordres & aux dispositions nécessaires.

IL est des situations de Places, que la Nature a fortifiées avec

vec autant d'avantage, que l'Art l'auroit pû faire, par des rochers escarpés, plus sûrs que des murailles. La bonté de ces asfiettes fait quelquefois que l'on néglige de les garder, parcequ'on les croit inaccessibles. Un Général peut s'en prévaloir, en engageant des soldats déterminés à tenter ces passages, qui se trouvent quelquefois plus praticables qu'on ne l'avoit crû.

QUAND une Troupe est parvenue à escalader un rempart, on peut faire monter d'abord quelques Trompètes. Leur bruit épouvantant l'Ennemi, en lui faisant juger que la Ville est prise, peut le porter à abandonner ses postes, & à fuir. Alors il est aisé d'attaquer les portes, d'escalader les murs, & de se rendre maître de la Ville; en ce cas la prise de la Place seroit due au hazard de quelques Trompètes.

LORSQU'UN Général s'est rendu maître d'une Ville considérablement peuplée, & qu'il a lieu de craindre que les habitans ne s'attroupent & ne fassent une nouvelle résistance, ou qu'ils ne se retirent dans la Citadelle pour s'y défendre de nouveau: il faut qu'il ordonne à ses Crieurs, de proclamer l'ordre de ne tuer qui que ce soit qui est désarmé; car l'homme, qui n'est pas rassuré sur le danger du massacre, préfère de mourir les armes à la main, & de vendre cher sa vie.

ON a quelquefois vû les Habitans d'une Ville en chasser des Troupes, qui en étoient déjà maitresses; & d'autres fois se retirer dans les Citadelles, & s'y défendre de façon à causer bien de la perte & de l'embarras, en forçant un Général à former un nouveau siège, plus meurtrier encore que le premier.

MAIS dès que l'ordre d'accorder un bon quartier est proclamé, la plupart des habitans, & souvent tous sans exception, rendent les armes. S'il s'en trouvoit d'assez résolus pour se défendre, la défiance réciproque, & la crainte d'être abandonnés, les engageroient à se rendre, pour ne pas encourir le sort d'être pris seuls les armes à la main. Dans ces momens critiques, il est rare & difficile de prendre, ainsi que de communiquer, de nouvelles mesures.

L'HOMME, qui envisage sa perte comme certaine, se défend par nécessité, si ce n'est pas par sentiment; au lieu que, s'il est assuré de sauver sa vie en se rendant, il n'hésite guères à le faire.

L'HONNEUR de la victoire doit consoler de la perte des hommes, que le combat a enlevés. Mais le combat fini, il n'appartient qu'à des ames féroces, de chercher encore à en faire périr. Celles, qui ont des sentimens & du courage, ne témoignent plus alors que de la compassion. Si le Général avoit même sujet d'être irrité contre l'Ennemi, ce n'est pas une raison pour lui ôter la vie, après l'avoir vaincu. En la lui faisant, il peut contenter d'une autre manière sa vengeance, puisqu'il est maître de son sort.

LE Général, qui se trouve obligé de renoncer à prendre une Place par force, & qui tourne son siège en blocus, pour la réduire par la famine, doit contraindre tous les habitans à y rester; à moins que ceux, qui se présentent, ne soient des gens bien faits & robustes, qu'il puisse employer dans ses Troupes. Les bouches, qu'on nomme inutiles, sont plutôt des Ennemis dans la Place que des Amis.





C H A P I T R E XXXIII.

*Quelle doit être la conduite d'un Général, après
qu'il a heureusement terminé la guerre.*

LE Général, qui a eu le bonheur de finir une guerre avec succès, doit donner des témoignages d'humanité, & se montrer exempt de dureté. La modestie & la bonté doivent bien mieux le caractériser, que l'orgueil & la sévérité. Il peut gagner les cœurs par les premières de ces qualités, mais il ne peut que s'attirer de la jalousie & de la haine par les autres. La vanité forme autant d'Ennemis, que la modération d'Admirateurs.

L'HONNÊTE homme se manifeste à la tête d'une Armée, comme au sein de sa Patrie. Il saura jouir de sa gloire, à l'abri de la critique & de l'envie.



SYS-



SYSTÈME DE LA DÉFENSE

*De l'Infanterie, contre la Cavalerie Barbare,
par Urbicius. (a)*

Nous avons, de nos anciens Tacticiens, différens Ordres de Bataille pour l'instruction des Troupes, relativement à la défensive. Elles seront donc assez en état, en les mettant en usage, de se défendre contre les attaques des Ennemis. Cependant les découvertes, qui se font à cet égard, étant toujours avantageuses, je n'ai pas balancé à mettre au jour un système de défense, qui n'a point encore été dicté par aucun d'eux. Je saisis l'occasion présente, où notre glorieux Empereur entreprend, comme par une inspiration divine, de vanger la Patrie. La plupart de nos anciens Officiers étant hors d'état de servir; & les jeunes gens ne pouvant s'instruire que par l'expérience, &

(a) On trouve, à la fin du Livre d'Onofander, ce petit Ecrit d'Urbicius, apparemment le même, dont on a le *Vocabulaire de la Phalange*. L'Auteur recommande à l'Empereur Anastase, qui régnoit au commencement du sixième siècle, une nouvelle invention pour mettre l'Infanterie à l'abri des attaques de la Cavalerie Barbare. Les Troupes de ces Empereurs Grecs, mal armées & encore plus mal disciplinées, résistèrent avec peine aux Perses, aux Bulgares, aux Huns, & à d'autres Nations, qui venoient la plupart avec une nombreuse Cavalerie faire des irruptions dans leurs pays. On avoit réduit l'Infanterie aux armes de jet; & pour suppléer au défaut de l'armure, dont on s'étoit défait par molesse, il y avoit une grande quantité de Catapultes & de Balistes, qui suivoient les Armées. Mais ces armes ne suffisoient point contre ces Cavaliers, qui choquoient avec une impétuosité extrême, & dont les chevaux étoient, pour la plupart, bardés, & les hommes armés de pied en cap. On en avoit reçu de terribles échecs; & l'Infanterie redouta l'attaque de cette Cavalerie, au point, qu'elle se croioit perdue dès qu'elle en étoit atteinte. Urbicius se vante ici, à l'Empereur, d'avoir trouvé le vrai moyen de vaincre ces Barbares; mais toute son invention se réduisoit à une simple barrière de chevaux de frise, qui entouroit le Quarré vuide que l'Infanterie devoit former. Ce système, qui parut nouveau de son tems, prouve le mieux, combien les Romains d'alors avoient dégénéré de leurs prédécesseurs, & le peu d'habileté avec laquelle ils faisoient la guerre.

& par la théorie ; je pense qu'il faut leur procurer tous les secours de l'une, pour leur diminuer les dangers de l'autre. J'écris ces Mémoires dans cet esprit ; heureux s'ils peuvent contribuer à leur gloire.

J'ESPERÉ de la clémence de nôtre Auguste Empereur, qu'il daignera rendre justice à mon zèle, qui est bien plus le motif des mes Ecrits, que ne l'est le peu de savoir que l'expérience a pû me procurer.

LE Corps d'Infanterie, dont je veux enseigner la défense, ressemblant à la Phalange, il en portera le nom.

LES soldats du premier rang de chaque face du quarré auront, de distance en distance, des chevaux qui porteront les machines, nommées *Canones*, destinées à les couvrir. C'est à dire une poutrelle appuyée en potence sur deux pieux, dont les extrémités seront fortement armées d'un fer très aigu. Chaque cheval peut en porter trois, & trois suffisent pour couvrir l'emplacement d'une Décurie. Lorsqu'on attend l'Ennemi, trois soldats par Décurie doivent marcher en avant, avec les *Canones*, pour les ficher profondément en terre, en lignes parallèles, aux faces du quarré, & hors de la portée d'une flèche ; comme cela est indiqué par la figure. On destinera, pour cet office, des soldats forts & agiles.

La figure ne
se trouve pas
dans le manu-
scrit.

LORSQUE les Barbares en viendront à charger, avec leur impétuosité ordinaire, ces barrières arrêteront leur choc. Ils se renverseront les uns sur les autres, & seront exposés aux traits des Romains, qui auront des chariots à balistes, placés dans les angles du quarré, & dirigés suivant l'approche de l'Ennemi. On fait que la baliste porte à la triple distance du trait ordinaire ; & l'Ennemi peut être défait, sans que les Troupes de la Phalange changent leur ordre.

Si l'Ennemi, apercevant l'obstacle, faisoit mettre du monde pied à terre, pour arracher ou rompre les *Canones*, alors il faudroit faire des détachemens du Corps, pour les charger de traits ; bien que les balistes suffisent pour empêcher cette ma-

Tome II.

O

nœu-

nœuvre , qui est presque impraticable , à cause de la grande confusion qui en résulteroit.

UN petit Corps d'Infanterie peut ainsi se mettre à l'abri de l'attaque d'une nombreuse Cavalerie , qui , voyant ses pertes , & les difficultés de la réussite , prendra le parti de la retraite : en quel cas la Phalange , enlevant les *Canones* , pourra continuer sa marche sans danger , & sans avoir reçu le moindre échec.

ON peut mettre en œuvre cette methode , avec avantage , contre tous les peuples , dont les forces consistent en Cavalerie. Le travail qu'exige cette manœuvre n'est rien , en comparaison des biens qui en résultent , comme la sûreté , la confiance du soldat , & la victoire. Combien de travaux n'avons nous pas à la guerre , & plus pénibles , & moins essentiels ; comme de porter & de tendre les pavillons , creuser & palissader des fossés , &c.

LES Barbares même se retranchent avec leurs chariots ; défense aisée à détruire par le feu ; Dès que le travail est nécessaire à toute opération de guerre , ce n'est pas une raison pour éluder celle-ci. Sa nouveauté , ou le peu d'expérience de son Auteur , ne doivent pas non plus former d'obstacle , si sa bonté est réelle.

LA théorie fournit des secours immenses à la guerre. Nous devons , à la science d'Archimède , l'invention victorieuse de la baliste , dont l'effet est admirable , & supérieur même à celui du béliet. Pourquoi ne trouverions nous pas des moyens , d'arrêter les succès des attaques & de la fougue des Nations indisciplinées , & de parvenir à les vaincre ?

SANS vouloir me comparer à Archimède , j'ose cependant me promettre des fruits de mon invention , & que nôtre Auguste Empereur Anastase , en l'approuvant , voudra bien ordonner aux Troupes , de la pratiquer dans l'exercice , où elles peuvent apprendre , sans danger , le moyen de se garantir contre leurs Ennemis.

LA



L A

TACTIQUE D'ARRIEN,

OUVRAGE TRADUIT DU GREC.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

 *E Livre, dont je donne la traduction, vient de la main d'un grand homme, que ses talens élevèrent à une brillante fortune. Arrien, c'est son nom, étoit issu d'une famille Grecque de Nicomedie, Capitale de la Bithynie. Cette Province, très florissante dans l'Asie Mineure, étoit gouvernée par Pline, pendant la jeunesse d'Arrien. Peut-être que l'exemple d'un si grand homme n'a pas peu contribué à lui élever l'esprit.*

Arrien se forma, dans sa jeunesse, un plan de vie tout à fait singulier. Il prit Xenophon pour son Heros, & pour son modèle. Il tâcha de lui ressembler dans toute sa conduite, dans ses études & même jusques dans ses inclinations. Il joignit, comme lui, l'étude de la Philosophie à la profession des armes. Né avec des dispositions heureuses, il fit de si grands progrès, qu'il s'attira bientôt l'admiration de tout le monde. Les Athéniens voulurent les premiers s'approprier un homme de ce mérite, en lui donnant le droit de bourgeoisie. Il fut d'autant plus sensible à cet honneur, que son Heros étoit Athénien. On ne tarda pas de suivre cet exemple à Rome.

Ce fut un bonheur, pour Arrien, que l'Empire Romain fut gouverné par un Empereur, aussi dévoué à la Philosophie qu'Arrien, qui, s'il eut dépendu de lui, auroit volontiers transformé tous les Courtisans en autant de Docteurs de Philosophie.

O 2

Ar-

Arrien ne pouvoit manquer de faire fortune auprès d'un tel Prince. Aussi fut il bientôt admis à sa confiance, & ensuite élevé de grade en grade à toutes sortes de Dignités Militaires & Civiles.

Les Scythes, connus alors sous le nom d'Alanes & de Massagètes, inquiétoient beaucoup la Cappadoce, qui étoit une Province Romaine. Comme les Romains résistoient difficilement à la nombreuse Cavalerie de ces Nations, le gouvernement de cette Province étoit regardé comme très difficile, & demandoit sur tout une bonne tête. Arrien fut choisi, par l'Empereur, pour commander dans la Province, & pour faire la guerre aux Scythes.

Il s'en acquitta si bien, au rapport de Dion, qu'il vint à bout de dompter ces Peuples, & de mettre entièrement les Provinces Romaines à l'abri de leurs incursions. Arrien composa lui même l'Histoire de cette guerre, mais il ne nous en est resté que ce fragment, d'une disposition de marche & d'un ordre de bataille, que j'ai traduit en François, & qui rend témoignage au grand sens & à la capacité de l'Auteur. Après avoir terminé heureusement la guerre, Arrien, de retour à Rome, parvint, peu de tems après, au Consulat. Il poussa sa carrière jusqu'au Règne de Marc Antonin, en se conservant toujours dans ses Dignités & dans les bonnes grâces du Prince.

Comme Xenophon s'étoit entièrement attaché à Socrate, & avoit transmis, à la postérité, plusieurs de ses Discours, avec diverses particularités de sa vie & de ses mœurs; Arrien en fit de même à l'égard d'Epictète. Il prêcha par tout sa Philosophie; il écrivit ses Entretiens & ses Dogmes; & donna, à ses Ecrits, presque les mêmes titres, que Xenophon avoit donnés aux siens.

*L'illustre Athénien avoit écrit, en sept Livres, l'Histoire de l'Expédition de Cyrus, & la Retraite des dix mille. Arrien composa, en autant de Livres, l'Histoire d'Alexandre le Grand, & l'intitula *περί αναβάσεως Ἀλεξάνδρου*, comme l'autre *περί αναβάσεως Κύρου*. C'est cet Ouvrage, qu'on lit encore avec plaisir, & dans*

le.

lequel Arrien décrit en Militaire & en bonne entendu, les glorieux exploits de ce grand Prince, au lieu que Quinte Curce en fait un Roman, qui représente très imparfaitement les circonstances de la conquête de l'Asie.

Les autres Ecrits de Xenophon, surtout ceux qui traitent des guerres des Grecs, sont exprimés, par Arrien, dans les Livres, dont nous ne connoissons pour la plupart que les titres, & qui traitoient des affaires & des guerres de la Bithynie, des Parthes, des Indes & des Alanes. Il écrit, de même que Xenophon, du manège, de l'exercice de la Cavalerie & de la chasse, qu'il affecta d'aimer aussi passionnément que son Heros.

Le petit Livre de Tactique, que j'ai traduit, est encore une imitation de sa Cyropédie. Il contient de même les élémens & les préceptes de l'Art Militaire, quoiqu'il soit travaillé sur un autre plan.

L'Ecrit d'Arrien est un excellent abrégé de la Tactique des Grecs. On n'en a pas reconnu le mérite, & on l'a fort négligé; tandis qu'on a souvent imprimé & traduit, en toutes sortes de langues, la Tactique d'Elie, qui a écrit quelque tems avant Arrien, & que des Savans confondent mal à propos avec l'Auteur de l'Histoire des Animaux.

Arrien a retranché judicieusement tout ce que l'autre contenoit de superflu & d'inutile dans la pratique. Ses définitions sont sans contredit plus claires & dénuées de tout ce verbiage dont Elie les a inondées.

Après ces éclaircissemens sur la personne de notre Auteur, & sur ses Ecrits, en particulier celui-ci, il me paroît nécessaire d'ajouter encore quelques remarques sur la Tactique des Grecs. Elles serviront d'introduction à l'Ouvrage qu'on va lire.

La science de ranger les Troupes & de les dresser aux différentes évolutions Militaires, étoit proprement ce que les anciens Grecs nommoient la Tactique. Ceux, qui en enseignoient les règles & les principes, dans les écoles, ou dans leurs écrits, & les Officiers, qui en montroient la pratique, dans les exercices, étoient appelés Tacticiens.

Les Princes & les Républiques entretenoient, à leurs fraix,

Strab. Liv.
XVI.

des maîtres dans la Tactique, pour en enseigner la theorie aux jeunes gens, qui se devoient à la profession des armes. A Pella, Capitale de la Macédoine, il y avoit quantité de ces Tacticiens, qui jouissoient de bons appointemens. Cette libéralité des Princes n'a pas peu contribué à la gloire militaire que les Macédoniens se sont acquise. On sait ce que Xenophon dit à cet égard de Cyrus, & Plutarque de Philopæmen. Mr. le Maréchal de Puysegur s'est prevalu de ces exemples, pour justifier son entreprise.

On voit, par le Livre d'Arrien, dont je donne la traduction, & par celui d'Elie, comment les Grecs ont traité cette science. Ils avoient l'esprit Géomètre, qui reduit tout au calcul & aux dimensions. L'arrangement des rangs & des files, les changemens & transformations, dont un Corps de Troupes est susceptible, par la différente position de ses individus, convenoient parfaitement à leur genie, & lui offroient un beau champ, pour étaler toutes les subtilités de l'école. Cependant cette grande précision, qui auroit été outrée par tout ailleurs, ne laissa pas de porter l'Art Militaire des anciens Grecs, à un degré de perfection, dont nous sommes encore fort éloignés. Leurs Officiers, imbus d'une prolixie theorie des distances & du tems nécessaires à chaque évolution, & de toutes les qualités de la Pbalange, discernoient aisément, dans la pratique, le bon & l'utile, de ce qui n'étoit que de spéculation, & saisisant alors bien vite les rapports entre les effets & les causes, ils pouvoient déterminer d'avance les mouvemens & les manœuvres, dont la pratique ne manque guères de justifier la bonne theorie. C'est à l'égard de ce que les Grecs ont appelé proprement la Tactique, que j'ai dit, que nous leur sommes fort inférieurs. La raison en est, que l'arrangement primitif de leurs Troupes étoit tout géométrique & fondé sur le calcul. Celui qui connoissoit deux sections de la Pbalange & leurs rapports mutuels, étoit en état, avec un peu de justesse d'esprit, d'en manier & former seize, qui composoient la grande Pbalange. Chaque section avoit le même arrangement de parties, que tout le corps pris ensemble.

La perte des hommes, dans un jour de bataille, ou la nécessité de detacher du monde, ne changeoit point la forme & la disposition
de

de la Phalange. Les sections gardoient toujours le même nombre de rangs & de files. Elles se complétoient l'une par l'autre, & le soldat retrouvoit par tout les mêmes rapports. La diminution effective ne retomboit que sur le nombre des sections, qui étoient retranchées à mesure qu'elles remplissoient le vuide de la Phalange. L'alteration, qui en resuultoit sur le front, & qu'on saisissoit bientôt, n'empêchoit pas la justesse du calcul & des dimensions nécessaires pour déterminer les mouvemens de ce Corps. Cette combinaison étoit l'effet du raffinement des Grecs.

La forme & l'arrangement de nos Bataillons ne permettent pas ce calcul, & nous empêchent d'agir conséquemment aux mêmes principes. Nos Régimens ou Bataillons, étant des corps séparés, n'ont que des rapports accidentels avec ceux qui sont rangés en même ligne. La perte des hommes ne regarde que le seul Régiment qui la souffre, & n'influe point sur le reste de l'Armée; Une cinquantaine d'hommes de plus ou de moins, dans les Bataillons, ne fait pas un objet pour un Général qui la commande.

Si l'on vouloit donc reduire nôtre Tactique à des principes certains & à des règles fixes, pour en former une science, comme le Maréchal de Puysegur a tenté de le faire, il faudroit commencer par introduire une parfaite & constante égalité entre les rangs & les files dans les Bataillons mêmes, & établir en même tems des rapports invariables entre tous les corps qui composent l'Armée, de façon, qu'indépendamment de la diminution des hommes, inévitable en campagne, la même proportion dans les corps pût toujours subsister, en s'y prenant à peu près comme les Grecs.

Quoique les Grecs fissent, de la Tactique, telle que leurs maîtres l'enseignoient dans les écoles, la base de l'Art de la guerre, ils ne la considéroient cependant que comme une petite partie des connoissances d'un Général. C'est le jugement que Xenophon en porte, lorsqu'il fait parler Cambyse au jeune Cyrus, en ces termes; Quand même une Armée, dit-il, sauroit le mieux du monde se ranger en bataille; l'utilité n'en seroit pas grande, si elle manquoit de provisions, de santé, d'adresse, ou d'obéissance. &c. Cambyse veut que Cyrus consulte des Officiers expérimentés, pour se

Cyrop. Liv. I.

se mettre au fait des grandes parties de la guerre, qu'il lui nomme distinctement.

Aussi les Grecs n'ont ils pas borné leurs études à cette simple Tactique, qui, à ce qu'on voit par Elie et Arrien, qui ont fait des extraits des meilleurs Auteurs, étoit de peu d'étendue. Ils enseignèrent encore, dans leurs écoles, avec beaucoup d'apparat, l'Art de commander des Armées. Στρατηγὴν ou τέχνη στρατηγικὴ, qui embrassoit toutes les grandes matières, qui ont quelque rapport à la conduite d'une guerre. Tel étoit ce Dionysidore, qui, du tems de Socrate, vint à Athenes et s'y érigea en maître dans cet Art. Il ne nous reste point d'Ecrits dogmatiques, d'où l'on puisse juger du progrès que les Anciens ont fait dans cette vaste science. Les Livres de ces Docteurs Militaires existoient pourtant encore du tems de ces Ecrivains, qui, sous le règne des Empereurs, ont traité ces matières, et que nous lisons aujourd'hui, tels que sont Polien et Frontin.

De là, j'insère, que, loin de traiter en Mathématiciens la Science qu'ils appelloient celle de commander des Armées, et de la soumettre au calcul, comme leur Tactique, ils n'ont fait qu'amasser un grand nombre d'exemples et de faits, dont ils déduisoient des maximes. S'il y en eut, qui poussèrent leur calcul et leurs raisonnemens jusqu'aux plus sublimes parties de l'Art Militaire, il ne paroît pas qu'ils aient fait fortune. Annibal siffoit un de ces Docteurs, qui, le papier et le crayon à la main, osoit discuter avec lui, sur les grandes opérations de la guerre.

Il y avoit encore deux autres parties de l'Art Militaire, que les Grecs ont traitées avec toute l'attention possible; C'étoit la science d'attaquer et de défendre les Places, et celle qui regardoit la Guerre de Mer. Dans les tems postérieurs, on comprit, sous le nom de Tactique, toutes ces différentes parties de l'Art Militaire; et tel est le titre du Livre de l'Empereur Leon, qui les embrassoit toutes.

*Les choses
memorables de
Socrate. Liv.
III. §. 1.*



L A

TACTIQUE D'ARRIEN,

PARMI les noms les plus célèbres des Auteurs, dont nous avons des Traités de Tactique, on trouve ceux du fils de Pyrrhus, (a) de Cléarque, qu'il ne faut pas confondre avec ce Cléarque, qui commandoit les dix mille Grecs, dans la guerre de Cyrus contre Artaxerxès son frère, de Pausanias, de Polybe l'Arcadien, ami de Scipion le jeune; enfin, ceux d'Eupolemus, d'Evangelus, (b) d'Iphicrate (c) autre que le Général Athenien, & de Polidonius le Rhodien (d).

Tous les Ouvrages de ces Auteurs, écrits pour les gens du métier, sont obscurs & presque intelligibles pour ceux qui, n'étant pas instruits, ignorent les termes & les noms propres aux différentes armures & ordonnances. J'entreprends de remédier

(a) Pyrrhus eut trois fils, qui furent de grands hommes de guerre, au rapport de Plutarque. Pyrrhus lui-même passoit pour un des plus grands maîtres dans l'Art Militaire. Annibal, qui étoit juge compétent, ne faisoit pas difficulté de le nommer le plus vaillant, & le plus grand Capitaine qui fut jamais. Il avoit écrit sur la Tactique & sur l'Art de commander des Armées. Ces Ouvrages existoient encore du temps de Plutarque. C'est à Pyrrhus qu'on attribue l'invention des petites figures de bois, dont les Tacticiens se servoient, pour démontrer & exprimer, sur une table, les différents mouvemens d'une Armée. Cette méthode est donc bien ancienne.

(b) Il faut que cet Evangelus ait été un bon Auteur, puisqu'au dire de Plutarque, le vaillant Philopœmen le préféroit à tous les autres, & s'occupoit beaucoup de la lecture de ses écrits.

(c) Elien ne marque pas que cet Iphicrate fut différent du Général Athenien de ce nom, qui étoit un grand homme de guerre, & Auteur de plusieurs changemens qu'on a faits dans les armes de l'Infanterie.

(d) Ce Polidonius étoit un Philosophe Stoïcien, & paroît être le même, qui, au rapport de Suidas, avoit continué l'Histoire de Polybe en 42 Livres. Elien nomme encore plusieurs autres Auteurs Tacticiens, dont on regrette, avec raison, les écrits, qui se sont perdus.

*Donat. in Te.
rentii Eu-
nuch. AB.
IV. sc. VII.*

Tome II.

P

dier à cet inconvenient, par leur explication, qui contribuera à faciliter la theorie de la Tactique (e).

Je distingue deux sortes d'apareils de guerre ; les uns pour la guerre de terre, les autres pour celle de mer. Les Armées sont composées de deux ordres ; l'un pour combattre ; l'autre, simplement pour le service du premier, comme sont les Chirurgiens, (f) les Vivandiers, les Domestiques, les Marchands, &c.

On divise les Combattans de l'Armée de terre en plusieurs classes. La Cavalerie se sert de chevaux, ou d'Eléphants, dont les Indiens & les Ethiopiens ont appris l'usage aux Macédoniens, aux Carthaginois, & même aux Romains. On comprend, sous le nom de Cavalerie, non seulement les soldats, qui combattent à cheval ; mais aussi ceux qu'on fait monter sur des chariots. Entre les premiers on distingue les *Amphipèdes*, dont chaque homme a deux chevaux accouplés & sans harnois, pour pouvoir sauter de l'un à l'autre.

QUELQUES Eléphants portoient des tours. On armoit leurs dents d'un fer aigu, pour en augmenter la force & le tranchant (g).

LES

(e) Ce soin, qu'Arrien a pris d'expliquer les termes, est important pour ceux qui lisent les Auteurs Militaires Grecs, dans la langue originale. J'ai souvent dit, dans le cours de mes Memoires Militaires, de quelle utilité m'a été la lecture de ce petit Ouvrage, pour débrouiller les ordres de bataille, que tous les Traducteurs & Commentateurs ont manqué, faute de connoissance des termes Militaires. J'ose même avancer, que de toutes ces Batailles de Polybe, que Mr. Folard nous représente, il n'y en a pas une seule, qui reponde exactement au récit de l'Historien.

Liv. III.

(f) Les Anciens donnoient une attention particulière à faire suivre l'Armée de bons Medecins. Xenophon remarque que le jeune Cyrus attiroit à lui les plus habiles qu'on connoît, pour accompagner l'Armée dans l'expédition contre son frère. Chez les Romains chaque Cohorte avoit son Medecin ; On l'observe dans les anciens monumens, dont les inscriptions portent quelquefois, *Medicus Cohortis II. Vigiliæ*, *Medicus Cohortis I. Prætoris*, *Medicus Legionis II. Italiae*. Voyez Gruterus & Muratorii *Thesaur. Inscript.*

(g) Arrien est le seul Tacticien qui ait rapporté cette particularité des dents ou desiffes des Eléphants garnies d'un fer, dont l'usage est encore fort commun dans plusieurs endroits de l'Asie. Nos Graveurs représentent toujours les Eléphants chargés de tours remplies de combattans. Cette coutume fut bientôt abandonnée aux peuples tout à fait barbares, aussi bien que celle de combattre sur des chariots. Les Carthaginois, qui avoient toujours un grand train d'Eléphants, & les Romains, qui s'en servirent depuis, dans la guerre contre les Grecs, ne vouloient pas sacrifier leur monde pour perir sur ces animaux. Ceux de

LES chariots étoient plus composés. Il y en avoit de simples, à la Troyenne; d'autres, armés de faulx à la Persane, à un ou plusieurs timons, tirés par des chevaux bardés ou sans bardes.

ON compte trois différens ordres dans l'Infanterie. Ceux aux armes pesantes, ceux aux armes moyennes, appelés *Peltastes*, & ceux qui sont armés à la légère.

LES pesamment armés, ou *Hoplites*, ont une cuirasse, ou un corselet, un bouclier ovale, une pique à la Grecque, (*b*) ou une *Sarisse* à la Macédonienne.

L'INFANTERIE légère n'a ni cuirasse, ni bouclier, ni botte, ni casque, ne se servant que des armes de jet, comme le trait, la pierre & le javelot, & portant des arcs ou des frondes (*i*).

LES *Peltastes* diffèrent des *Hoplites*, en ce qu'ils ont un bouclier plus petit & plus léger, & la pique moins longue que celle des pesamment armés, ou que la *Sarisse*.

LES pesamment armés, ou les *Hoplites*, portoient aussi le casque ou le chapeau, soit Lacedémonien, soit Arcadien, (*k*) deux bottes, comme les anciens Grecs, ou simplement une botte,

de l'Afrique furent constamment préférés à ceux des Indes. Les premiers faisoient plus de ravage avec leurs trompes. *Strabon Liv. XVII.* Les derniers étoient reconnus pour les plus propres à dresser & à manier.

(*b*) Les Grecs, comme les Romains, ont fait, de tems en tems, des changemens dans les armes; De là vient que les Historiens diffèrent quelquefois entr'eux dans leurs descriptions. Quand *Arrien* fait mention de la Milice des anciens Grecs, il parle des tems qui ont précédé les Ordonnances & les Réglemens, que *Philippe* & *Alexandre le Grand* donnèrent à leurs Troupes. Le bouclier ovale, plus grand que le commun, & la longue pique, ou la *Sarisse*, étoient principalement de leur institution. Quelques uns des Grecs se piquoient de ne pas adopter les changemens d'*Alexandre*. Ce fut *Philopœmen*, qui persuada ses Achéens à se défaire de leurs anciennes armes, pour prendre celles des Macédoniens.

(*i*) L'Infanterie légère étoit mieux armée chez les Romains. Elle avoit encore l'écu & le casque, & ses armes à jet étoient plus uniformes. L'Infanterie légère, chez les Grecs, étoit de trois espèces; de gens qui lançoient des traits avec la main, d'Archers & de Frondeurs.

(*k*) Les chapeaux Lacedémoniens étoient faits de poil, à peu près d'une pareille fabrique que les nôtres. Ceux de l'Arcadie étoient de cuir. Souvent c'étoit la peau de la tête de quelque bête sauvage, qui étoit ajustée pour servir de chapeau. Ils s'en couvroient dans

Polyen. Liv.

VI.

Plutarch. 7.

Polyb. VI.

Meurffius Mi-

scul. Lacœ.

ibid. L. Ch. 17.

te, comme les Romains, (1) pour couvrir la jambe qu'ils avoient en avant dans le combat. Les cuirasses étoient faites pour la plupart d'un tissu de lames coupées en écailles, ou d'un fil de fer, dont les petits anneaux enlacés formoient une maille.

LA Cavalerie est, ou toute bardée, cheval & homme, & s'appelle *Cataphractes*, ou Gendarmes; l'autre partie n'a pas l'armure complète.

LES Cataphractes sont armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux; l'homme porte le cuissard, & la cuirasse faite d'écailles de fer, de corne, ou de toile. Le cheval est armé d'un fronteau, & de la maille.

L'AUTRE Cavalerie, sans avoir toutes ces armes pesantes, porte de différentes lances, ou n'a que des armes de jet.

LES Lanciers s'approchoient de l'Ennemi avec leurs lances, & choquoient avec impétuosité, comme les Alans & les Sauromates.

LES *Acrobolistes*, ou les gens à trait, ne font que darder, comme les Arméniens, ou ceux des Parthes, qui n'avoient pas de lances.

DANS l'ordre des Lanciers, on distingue les Cavaliers qui portent la rondache; & dans celui des gens à trait, ou Acrobolistes, les *Tarentins*, qui lancent le javelot de la main, & les Archers à cheval, qui tirent de l'arc.

LES vrais Tarentins font leurs attaques en voltigeant autour de l'Ennemi, sur lequel ils tirent de loin; d'autres, après avoir

le même esprit, que ce Capitaine Suisse, dont parle Brantome, qui se flattoit d'en imposer à l'Ennemi.

(1) Les Romains armoient la jambe droite d'une botte garnie d'une bonne lame de fer. Lorsqu'ils lançoient leurs Pilum, ils avoient le pied gauche en avant, mais, en se battant avec l'épée, ils étoient dressés à avancer le pied droit, qui, à cet effet, étoit armé. Il falloit de l'exercice pour enseigner au soldat les différentes attitudes qu'il avoit à prendre; Aussi lisons nous, dans César, qu'il étoit obligé d'enseigner, même à ses vieux soldats, de nouvelles attitudes pour se battre avec avantage contre un Ennemi, dont la manière de combattre leur étoit nouvelle & inconnue. Il falloit encore de l'exercice pour accoutumer les soldats à marcher avec ces bottes, qui paroissent les avoir gênés dans leurs mouvements. Polyen remarque, que Philippe, dans les exercices, fit faire trente sept milles de chemin à son Infanterie, armée de casques, de bottes, de boucliers & de sarisses.

Figées I.
Ch. XXII.

De Bel. Afric.

Liv. IV.

voir jetté leurs traits , chargent l'Ennemi avec le fabre , ou bien avec un javelot , qu'ils ont en reserve (*m*).

LES Cavaliers Romains portent des lances , & choquent , de même que les Alanes & les Sauromates , ayant de longs & larges fabres , qu'ils portent en bandouliere , des boucliers oblongs , des casques de fer , des cottes de maille , & de petites bottes. Quelques uns sont armés de javelines , propres à lancer & à charger. Le fabre est cependant l'arme dont ils se servent le plus dans la mêlée (*n*).

D'AUTRES portent des masses d'armes à manche long , dont la tête de fer est herissée de pointes.

TOUTE repartition d'Infanterie ou de Cavalerie se fait par sections , auxquelles , selon le nombre d'hommes dont elles sont composées , on impose des noms , ainsi qu'à ceux qui les com-
man-

(*m*) Arrien indique ici les différentes espèces de Cavalerie , qui étoient connues chez les Anciens. Il est trop concis pour qu'on puisse bien saisir toutes les différences de leurs armes & de leur manière de combattre. Peut-être est-ce la faute des Copistes. Outre la Cavalerie toute bardée , & l'irregulière , qui étoit composée de Cavaliers semblables à nos Hussards & aux Ulanes , je remarque encore cette différence , dans la Cavalerie qui se battoit en Ligne , c'est qu'il y en avoit une partie qui se servoit constamment de lances , telles que je les ai décrites à l'occasion de la Bataille près du Tessin , & que l'autre partie avoit une espèce de javelines , faites à peu près comme les Piques de l'Infanterie Romaine , dont ils pouvoient se servir en les lançant , & se servir ensuite du fabre dans la mêlée ; C'est la différence qu'Arrien met entre les *Καταφύγαι* & les *Αγροφύγαι*.

Suivant le récit , que Plutarque fait de la malheureuse expedition de Crassus contre les Parthes , la Cavalerie Ennemie tâcha d'abord d'enfoncer les Légions avec de longues lances ; mais voyant qu'elle n'effectuoit rien contre cette brave Infanterie , elle l'accabla , de loin , de traits , & vint à bout de la défaire.

(*n*) La description qu'Arrien fait de l'armure de la Cavalerie Romaine est très claire & nous en donne une juste idée. On ne la trouve pas dans Ellen. On y observera les changements qu'il se sont introduits depuis le temps de Polybe , où on n'avoit d'autre Cavalerie que la Légionnaire.

Cette matière de la Cavalerie ancienne est très curieuse , & on ne manque pas de monuments de l'Antiquité pour traiter distinctement cette partie de la science militaire. Les Livres de Xenophon sont admirables , sur tout le second , où il entre dans le détail de l'armure & de l'exercice de la Cavalerie ; on trouve encore , dans les fragmens de Polybe , des morceaux singuliers , qui en traitent de même. Aussi y a-t-il de très savans hommes , comme Juste Lipse , Hugo , & autres , qui ont amassé tous les matériaux nécessaires à cette entreprise. Il ne falloit qu'un peu de loisir pour débrouiller cette quantité de choses , que ces grands Littérateurs ont étalées confusément dans leurs écrits.

*De Militia
equestri.*

mandent, pour l'intelligence & la prompte exécution des ordres. C'est ce que je vais déduire.

L'OBJET le plus essentiel, dans le métier de la guerre, est d'ameuter & de mettre en ordre une foule d'hommes, qui se rassemblerent; de les distribuer en différens corps; d'établir une mutuelle correspondance entr'eux; d'en régler le nombre & la force proportionnellement à l'Armée, pour en faciliter l'arrangement & le développement dans un jour d'action.

CET arrangement influe sur les campemens, & sur les marches. On a vu de petites Armées desfaire, par cet avantage, celles qui étoient plus nombreuses, & même mieux pourvues d'armes, mais qui étoient en confusion (o).

LOCHOS ou file, est un nombre de soldats rangés en ligne, l'un derrière l'autre, depuis le Chef de file, jusqu'au serresile, nommé *Ouragos*.

ON forme la file de huit, de dix, douze ou seize hommes. On préfère avec raison le nombre de seize; parce qu'il fait la meilleure proportion relative à l'étendue & à la profondeur de la Phalange. Cette hauteur n'empêche pas les gens à trait, placés

(*) Arrien donne ici l'idée de la Tactique. Eneas, à ce que dit Elie, la définit, la science des mouvemens militaires. Polybe, dont les Livres de la Tactique des Grecs sont perdus, la nommoit, *l'Art d'affortir un nombre d'hommes, destinés pour être soldats, de les distribuer par rangs & files, & de les instruire dans tout ce qui est utile pour la guerre*. Les Grecs étoient de grands maîtres pour dresser de nouvelles levées; il y eut toujours en Grece nombre d'Officiers & de gens de condition, qui levoient & dressaient des soldats pour le service des Rois d'Asie & d'autres Républiques, comme on a vu par l'exemple de Xanthippe. On lit, avec plaisir, ce que Polybe raconte de l'habile Sofise, premier Ministre d'un Roi sénéant. Antiochus vint, avec une bonne Armée, faire la guerre à son Maître, dont les Troupes étoient dans un pitoyable état. Sofise amusa l'Ennemi par des négociations, & pendant ce tems, il n'épargna ni soins ni argent, pour attirer à lui tout ce qu'il y avoit d'Officiers de réputation en Grece. Ce fut par l'industrie de ces Officiers, & par sa propre attention à fournir d'excellentes armes aux soldats, qu'il vint à bout, dans un seul hyver, de compléter & de dresser une Armée en état de tenir tête à celle d'Antiochus, quelque aguerrie qu'elle fut. Polybe se plaint à faire honneur de cette étonnante transformation de l'Armée Egyptienne, à ses Compatriotes, dont il nomme la Patrie & les Emplois Militaires. L'exécution du projet de Sofise étoit d'autant plus glorieuse, qu'il étoit difficile d'abolir entièrement la vieille ordonnance, & l'ancien exercice des Egyptiens, pour introduire la nouvelle Tactique des Grecs.

cés derrière, de lancer par dessus la tête des Phalangites, & d'atteindre l'Ennemi. Si l'on double la Phalange, la hauteur de trente deux reste encore proportionnée; de même que si l'on veut la réduire à huit, pour étendre le front. Si la file primitivement n'étoit que de huit, cette dernière évolution affoiblirait trop la Phalange, qui n'auroit que quatre hommes de hauteur.

ON choisira le meilleur homme pour Chef de file, nommé *Lothagos* ou *Protostate*.

QUELQUES Auteurs se servent du nom *Stichos*, pour désigner une file. Ceux qui l'appellent *Décurie* semblent la supposer de dix hommes (p).

ON ne convient pas de la valeur du terme *Enomotie* (q); plusieurs disent qu'il signifie le quart d'une file, dont le Chef s'appelloit *Enomotarque*, quoique d'autres prétendent, qu'il n'a rien de commun avec la file. Xenophon n'explique pas quelle section de la file il entend par l'*Enomotie*; mais lorsqu'il dit que l'on rangeoit les files en *Enomoties*, cela prouve que le mot signifie un nombre de soldats encore inférieur à la demi file.

LE second homme de file s'appelle *Epistate*; le troisième encore *Protostate*; le quatrième comme le second, ainsi jusqu'au der-

(p) J'ai conservé les noms Grecs dans la version. En y substituant des mots François, on obscurcit l'Auteur. Il est impossible d'en trouver qui expriment toujours le sens des termes Grecs. La version que Machaut a faite de la Tactique d'Elieen, est, par ce seul défaut, de peu d'utilité. Comme Arrien ajoute l'explication de chaque terme, le Lecteur n'en est pas arrêté.

(q) L'*Enomotie* est un terme propre à la Milice des Lacedémoniens; mais l'usage en étoit passé, depuis la nouvelle forme que les Rois de Macédoine avoient introduit par rapport à la Phalange. Thucydide & Xenophon s'en servent souvent, surtout le dernier, dans son quatrième Livre, où il expose sa disposition contre des Barbares, en présence desquels il traversa un fleuve. C'est ce passage qu'Arrien a en vue. Je doute fort si les Interpretes & les Traducteurs entendent les manœuvres que Xenophon décrit, & celles qu'il détaille, dans le troisième Livre, quand il parle des dispositions qu'on fit pour la marche des Troupes. La Tactique de Thucydide & de Xenophon est différente de celle du tems d'Alexandre le Grand. Les termes, qui désignoiént les différens Corps, n'étoient plus les mêmes, & il y eut une autre disposition de sections; faute d'y donner attention, on ne peut que s'embrouiller.

dernier ; de façon que la file étoit composée de *Protoſtates* & d'*Epiftates*, rangés alternativement entre le Chef & le ferre-file. On doit apporter autant d'attention au choix du ferre-file, qu'à celui du Chef, ſon poſte étant eſſentiel dans l'action.

LA jonction de deux files ſe nomme *Syllobiſme*. Elle ſe fait en plaçant les *Protoſtates* & les *Epiftates* de la ſeconde, auprès de ceux de la première file. Tout homme à côté d'un autre ſe nomme *Paraſtate*. On entend auſſi par *Syllobiſme* la jonction d'un plus grand nombre de files.

LA jonction totale des files forme la Phalange. Le rang de tous les Chefs de files forme le front, ou la tête de la Phalange ; les rangs qui le ſuivent, juſqu'à celui des ferre-files, ſont ſa profondeur. Tous les *Paraſtates* bien alignés forment le rang ; ceux qui ſont compris entre le Chef & le ferre-file forment la file.

ON diviſe la Phalange en deux parties égales, dont l'une s'appelle la corne droite ou la tête, & l'autre la corne gauche ou la queue. Le point, qui les ſépare, s'appelle le nombril, la bouche & la jointure de la Phalange.

LES armés à la légère ſont placés ſouvent derrière les ſoldats de la Phalange, qui leur ſervent de rempart. La Phalange reçoit de grands avantages des traits qu'ils tirent par deſſus ſes rangs. On les poſte auſſi ſur les deux Ailes, ou ſimplement ſur une ; ſi l'autre eſt couverte d'un ſoſſé, d'une rivière, ou de la mer. Ils mettent la Phalange à l'abri d'être tournée à ſes flancs (r).

LE poſte de la Cavalerie n'eſt pas fixé. C'eſt l'aſſiette du terrain, ainſi que la diſpoſition de l'Ennemi, qui doivent le déterminer.

LE

(r) Ce qu'Arrien & Elien diſent des Troupes légères, placées derrière la Phalange, afin de lancer les traits par deſſus ſes rangs, n'eſt pas conſtaté, que je ſache, par aucun exemple. Il paroît qu'on ſuivoit en faire un meilleur uſage. Comme les ſoldats ſoutenoient le bouclier du bras gauche, le ſanc droit de la Phalange étoit plus expoſé aux traits que le gauche. C'eſt pourquoi Onoſander obſerve qu'on les mettoit en plus grand nombre aux endroits, d'où ils pouvoient tirer obliquement ſur la droite de l'Ennemi.

LE Général n'étant pas toujours le maître de se choisir des Troupes faites & exercées à toutes les évolutions nécessaires, (s) c'est à lui d'y suppléer par de fréquens exercices.

JE conseillerois à tout Général de ne mener au combat que les soldats qui sont en état d'exécuter, au moins les évolutions les plus essentielles. (t).

Nous voyons que nos Maîtres ont adopté des nombres propres à être divisés en deux jusqu'à l'unité, comme celui de 16384, qui est le nombre des pesamment armés, dont la Phalange est composée. La moitié de ce nombre suffit pour les Troupes légères, & la moitié du dernier pour la Cavalerie (v).

CETTE égalité de nombre donne la facilité de faire toutes les évolutions avec exactitude; & de diminuer, ou d'augmenter d'abord, avec justesse, le front d'une Armée.

LES files étant de seize hommes: mille vingt quatre formeront le nombre de 16384 ci dessus. Les différens nombres de files réunies ont autant de dénominations particulières. Deux files jointes font une *Dilobie*, qui consiste en trente deux hommes, dont le Chef prend le nom de *Dilobite*.

QUATRE files composent une *Tetrarchie*, de soixante quatre hommes, dont le Chef est nommé *Tetrarque*.

DEUX

(s) Arrien nomme tel toutes les évolutions, qu'il détaille dans la suite. Ces répétitions sont inutiles & ennuyantes.

(t) Arrien avoit bien raison de recommander le soin d'exercer les Troupes. Les Généraux, qui commandoient des Phalanges, y devoient principalement donner une grande attention. La Phalange étoit un Corps trop artificiel, & le moindre désordre entraînoit d'abord de mauvaises suites. On doit observer qu'on se faisoit fort peu du maniment de la pique. C'étoient les évolutions qu'on enseignoit aux Troupes, comme la chose la plus essentielle, & Mr. le Maréchal de Saxe entre dans la pensée des Anciens, quand il met le secret de l'exercice dans les jambes.

(v) Cette proportion de Troupes étoit bien imaginée & nécessaire. La Phalange ne pouvoit pas, par tout, être employée avec avantage. Il falloit une autre espèce de Troupes pour y suppléer. Ce fut aussi la raison de l'institution des Pelastes.

La proportion entre la Cavalerie & l'infanterie est remarquable. Les Romains ne observoient pas, & ils s'en trouvoient souvent mal. On voit pourtant, dans l'Histoire, que les grands Capitaines Grecs ne se bornoient pas toujours aux préceptes des Tacticiens à cet égard; la nature du pays les décidoit sur le nombre de la Cavalerie.

DEUX Tetrarchies font une *Taxiarchie*, de huit files & de cent vingt huit hommes; celui qui en est à la tête, se nomme *Taxiarque* ou *Centurion*.

LA *Taxiarchie* doublée forme le *Syntagme*, ou la *Xenagie*, de deux cens cinquante six hommes, qui font seize files. Le Chef se dit *Syntagmatarque* ou *Xenague*. On destine, à la *Xenagie*, cinq hommes surnuméraires; un Porte-enseigne, (x) un Officier, qui marche derrière (y), un Trompète, un Adjudant & le Crieur, qui annonce les ordres (z). Le Corps, rangé en ba-

Cyrep.
Liv. VII.

(x) Il y avoit donc soixante quatre Enseignes dans la grande Phalange, placés, de distance en distance, au milieu de chaque *Xenagie*, pour servir aux soldats de point de ralliement. Comme les Troupes occupoient, en bataille, beaucoup moins de front que nous, ce nombre d'Enseignes leur suffisoit. La plupart étoient des images de quelque animal, symbole de la Divinité tutélaire, artistement taillé en or ou en argent, & qu'on portoit sur une perche, comme on le voit dans Xenophon.

(y) L'Officier, qui tenoit son poste derrière le Corps, lorsque la Phalange étoit en bataille, faisoit la fonction de nos Majors; on lui joignoit l'Adjudant. Xenophon constate, en plusieurs endroits, l'emploi de l'Officier, qu'Arrien nomme ici, par excellence, *Ouragos*, & qui répond exactement à nos Sergeans Majors; car le dernier rang de la Phalange étoit tout composé de Soldats, dont la fonction étoit équivalente à celle de nos Sergeans, & qui portoient aussi le nom d'*Ouragos*.

Ellen ajoute ici, dans sa *Tactique*, un Chapitre, où il traite de différens postes, que les Officiers de chaque Corps occupoient selon leur grade. La droite étoit le poste d'honneur, l'Officier qui le suivoit, se plaçoit à la gauche, le troisième commandoit la seconde Phalange de la droite, le quatrième la seconde Phalange de la gauche. Ce même ordre fut observé dans tous les Corps jusqu'à la Tetrarchie.

Il faut encore observer, que tout le premier rang consistoit en Officiers, qui avoient les mêmes armes que les soldats, excepté ceux qui étoient derrière la Ligne, & les Officiers Généraux, qui occupoient les intervalles entre les grandes Sections. Ils étoient au reste distingués par quelques ornemens sur leurs Casques, & par d'autres marques de distinction; La même chose se pratiquoit chez les Romains, où les Officiers portoient les mêmes armes que les Légionnaires, jusqu'aux Tribuns.

(z) Les Crieurs étoient, dans l'Armée, des personnes sacrées, qui annonçoient les ordres des Généraux; ils étoient ce qu'on a été les Héraults d'armes, & devoient être respectés de l'Ennemi. Xenophon en fait souvent mention.

Les Anciens Grecs ne connoissoient pas les Tambours. Avant Alexandre, on se servoit de flûtes dans les Troupes. J'ai trouvé, dans le cinquième Livre de Thucydide, une circonstance qui favorise beaucoup l'idée du Maréchal de Saxe, touchant la marche des Troupes & leurs évolutions faites à la cadence, marquée par le son des instrumens. Voici les propres termes, selon la version de Mr. d'Ablancourt. Thucydide fait le récit de la Bataille de Mantinée, qu'Agis gagna sur les Mantinéens. Ensuite l'on en vint aux mains, les Mantinéens avec furie, ceux ci posément, au son de la flûte, dont il y avoit plusieurs, entre-mêlés dans les Bataillons, non pour chanter l'hymne du combat; mais pour marcher d'un pas égal.

bataille , forme , par la proportion de ses rangs & files , un quarré parfait.

DEUX Syntagmes composent la *Pentacosiarchie*, de cinq cens douze hommes, rangés en trente deux files, dont le Chef a le nom de *Pentacosiarque* (a).

DEUX Pentacosiarchies font la *Chiliarchie*, de mille vingt quatre hommes.

LA Chiliarchie doublée fait la *Merarchie*, ou la *Telarchie*, de deux mille quarante huit hommes en cent vingt huit files.

DEUX Merarchies forment la Phalange, de quatre mille quatre vingt seize hommes, en deux cens cinquante six files. C'est un Général qui la commande; il se nomme *Phalangarque*.

DEUX Phalanges font la *Diphalangarchie*, ou la Phalange doublée, de huit mille cent quatre vingt douze hommes, & de cinq cens douze files. Ce Corps forme une Corne, ou la moitié de l'Armée.

DEUX Diphalangarchies composent la *Tetrapbalangarchie*, ou la grande Phalange, de mille vingt quatre files, & de seize mille trois cens quatre vingt quatre hommes, qui est le nombre désigné pour un Corps de grosse Infanterie.

LA grande Phalange contient ainsi deux Cornes, ou *Diphalangarchies*, quatre Phalanges, huit *Merarchies*, seize *Chiliarchies*,

égal & comme en cadence, de peur de rompre les rangs, comme il arrive d'ordinaire aux grandes Armées. Il faut faire honneur de cette contenance aux anciens Grecs. Les Soldats d'Alexandre alloient à l'Ennemi en criant de toute force. Il paroît que, lorsque la flûte cessa d'être en usage, on oubliâ aussi sa vertu. Nos Tacticiens, qui ont copié les meilleurs Auteurs, n'en font pas mention. Voici ce que Suidas, qui a pillé par tout, nous dit de la fonction des cinq fumuméraires. Le Crieur annonce, à haute voix, ce qu'en doit faire; le Porte-enseigne donne des signaux, si le bruit étouffe tout autre son; & le Trompette, si la poussière empêche la vue des signaux; l'Adjudant porte, de bouche, aux Officiers, les ordres du Général; & le Sergeant Major a soin que les Soldats se tiennent en rangs & files, & ne se débordent pas.

(a) Dans la Milice des anciens Grecs, auxquels les Lacédémoniens donnoient le ton, ce Corps de Pentacosiarchie s'appelloit *αἰχμή*, ce qu'il faut observer dans la lecture de Thucydide & de Xenophon, surtout pour expliquer ce que le dernier dit de la disposition de la marche.

*La retraite
des dix mille.
Ch. IV.*

cbies, trente deux *Pentacosarchies*, soixante quatre *Syntagmes*, cent vingt huit *Taxiarchies*, deux cens cinquante six *Tetrarchies*, cinq cens douze *Dilochies*, & mille vingt quatre files.

On peut étendre le front de la Phalange, en augmentant la distance des files; si le terrain & les circonstances l'exigent. Cependant ce sont ses files bien serrées, qui lui donnent sa principale force. C'est à cet ordre ferré & uni, qu'Epaminondas fut redevable des victoires qu'il remporta sur les Lacédémoniens à Leuctre & à Mantinée. Il y ferra ses Troupes, & en forma pour ainsi dire un Coin. (b). Ce même ordre est excellent pour résister au choc des Nations aussi fougueuses, que les Scythes & les Sauromates.

On serre la Phalange en rapprochant les rangs & les files, ce qui en diminue le front & la hauteur.

Pour former le Synaspisme, on fait serrer le soldat en tout sens, au point qu'il ne puisse se tourner. (c) Le Synaspisme des

(b) Mr. Folard a très bien remarqué, que la disposition d'Epaminondas, dans ces deux batailles, n'avoit rien de commun avec le Coin, que les Grecs ont formé, dans leurs exercices, pour habituer le soldat à toutes sortes d'évolutions. Ce témoignage même d'Arrien en fait une forte preuve, & d'ailleurs personne ne contestera que le *Cuneus* des Romains, & *Ἰσθμίου* des Grecs, désignent des Corps formés sur plus de profondeur que de front.

Diodore de Sicile. Liv. XV.

A la Bataille de Leuctre, les Lacédémoniens avoient mis leur Centre en arrière, & s'étoient avancés, avec les deux Ailes, en formant l'ordre de bataille, que les Grecs appelloient la *Demi-lune*. Epaminondas ne s'attacha qu'à une seule Aile de l'Ennemi. Il marcha à grand pas, avec une de ses Ailes en avant, & forma ainsi l'Oblique, en laissant le reste en arrière. C'est cette disposition de deux côtés, qu'Onosander examine au long, sans nommer l'Historien Grec.

Liv. VII.
Xen., à la fin.

Selon Xenophon, Epaminondas enfonça les Lacédémoniens à Mantinée, avec une seule Colonne, que l'Infanterie formoit, sans qu'on put y entrevoir la disposition en écharpe. Xenophon compare l'attaque du Thebain au choc d'un vaisseau, qui heurte & fracasse, avec son éperon, le flanc du Navire ennemi. Le récit que Polybe fait du Combat naval de Chium, & les suivantes Notes de Meibomius, font connoître cette manœuvre.

Polyb. Liv. XVI.

(c) Elien ajoute, que, lorsque la Phalange étoit en parade, l'homme occupoit six pieds; si elle étoit serrée pour combattre, trois pieds; & en Synaspisme, un pied & demi: & il expose ensuite le terrain, que les différentes Phalanges occupoient. J'en ai parlé suffisamment à l'occasion de la Bataille près du Macar. Il marque de même que la pique doit être du moins de douze pieds, & la plus longue, qu'un homme la puisse manier aisément.

Chap. III.

des Grecs a servi de modèle à la Tortue des Romains, qu'ils ont formée différemment en Quarré, en Rond, ou en Ovalé. Les hommes de l'extérieur du Corps portent le bouclier devant eux. Ceux qui les suivent, le tiennent levé sur la tête de ceux qui les précèdent, & ainsi des autres rangs. L'union de ces boucliers est si juste & si solide, que des Archers peuvent même courir dessus comme sur un toit, & que les pierres les plus pesantes, jettées avec violence, ne peuvent en rompre les jointures, mais roulent sans effet. (d).

Il faut choisir, avec grande attention, les Officiers ou les chefs de file, qui doivent être de bonne taille & gens expérimentés, (e) puisque le premier rang qu'ils forment, contient toute la Phalange, étant à la mêlée, ce qu'est le tranchant au fer, qui agit seul sur les corps; le reste de sa masse ne fait qu'appuyer, par sa pesanteur, comme font les derniers rangs de la Phalange. Les Epistates, ou ceux du second rang, doivent être aussi des gens d'élite, parcequ'en joignant leurs piques à celles des Chefs de file dans la charge, ils soutiennent leurs efforts. Ils peuvent même encore atteindre l'Ennemi de l'épée, en la passant par les intervalles du premier rang. (f).

Cet-

(d) Dans l'élégante Description que Tacite fait de la vigoureuse attaque des retranchemens, que les Soldats d'Antonius forcèrent près de Cremona, on lit que les Romains s'en approchèrent en Tortue, & qu'alors d'autres Troupes montèrent dessus, de façon que cette première Tortue leur servit de terrain pour assiéger les remparts de la Ville. Ce que Tacite dit ici, paroît aussi incroyable que le récit de Dio d'une parcelle Tortue, assez solide pour porter des chevaux & des chariots. Plutarque, parlant de la Tortue, que l'Armée d'Antoine forma contre les Parthes, marque que ces Cavaliers, voyant les Romains s'arrêter tout à coup, & se former en Tortue, s'imaginèrent que la foiblesse & la lassitude les faisoit se reposer sous leurs boucliers. Ils descendirent donc de leurs chevaux & s'approchèrent d'eux pour les achever; mais les Romains se levèrent tout à coup, & remportèrent sur eux un grand avantage. Leurs boucliers étant plus larges & plus grands que ceux des Grecs, leur Tortue étoit aussi plus forte.

Liv. III.
Hist. 28.

Liv. XLIX.

(e) Les Grecs choisissent leurs soldats avec beaucoup d'attention, & dans les avances, on considère la taille & la constitution du Corps, autant que la capacité. L'ordonnance même de la Phalange exigeoit cette attention.

(f) Si les soldats du second rang, comme Arrien le dit, pouvoient atteindre l'Ennemi avec leurs épées; il faut que le soldat, dans l'occasion, ait été le maître de tenir la pique de la main gauche, en la prenant par le milieu & laissant traîner le bout par derrière, pour

Cette attention est d'autant plus nécessaire; qu'ils doivent remplacer ceux du premier rang, qui sont mis hors de combat, afin d'empêcher la Phalange de se rompre. On choisit les soldats du troisième & du quatrième rang, à proportion de la distance où ils sont du premier.

La Phalange Macédonienne a été aussi formidable à voir, qu'elle l'étoit en effet (g); lorsqu'elle se ferroit pour combattre, chaque homme n'occupoit que trois pieds de terrain en rangs & files. Les piques ou les sarisses ont vingt quatre pieds de longueur, dont six sont contenus dans l'espace entre les mains & le bout de la pique en arrière, & dix huit dévancent l'homme (h). Le second rang étant à trois pieds en arrière, avance les sarisses de quinze pieds hors du premier rang; le troisième par conséquent de douze; le quatrième de neuf; le cinquième de six; & le sixième rang de trois pieds.

Tout Chef de file présente donc, à l'Ennemi, les pointes de six sarisses en différens degrés, & réunit, de cette manière, la force de six piques, pour se faire jour par tout où il donne. Les soldats des rangs suivans, bien qu'ils ne puissent pas se servir de leurs sarisses, ne laissent pas que de pousser ceux qui les pré-

cé-

pouvoir, avec sa droite, manier l'épée. Il est difficile de concevoir comment la longueur des sarisses ne les a pas embarrassés.

*Plutarque.
Soldats qui citent Polybe.*

(g) Il paroît néanmoins que cette Phalange Macédonienne étoit plus terrible à l'aspect que dans l'effet. Paul Emile avoue qu'il avoit été fait d'effroi, lorsqu'il vit, pour la première fois, cette masse d'hommes, dont le front étoit herissé de ces terribles sarisses. Mais il ne laissa pas que de la battre avec ses Romains épars & distribués en plusieurs Pelotons.

(h) L'embarras que cette énorme longueur des piques devoit causer, déterminant bientôt les Officiers Grecs à en retrancher trois pieds, desorte que, selon Polybe & Elien, les piques étoient d'ordinaire de vingt un pieds de longueur, & ainsi de quatre pieds plus longues, que n'exige le savant Montecuculi, pour la juste mesure de cette arme. On gardoit pourtant, dans plusieurs Troupes, cette ancienne forme de piques, à ce qu'on observe dans différens Auteurs. Pôlien raconte, dans ses Stratagèmes, que lorsque Cleonyme, Roi de Sparte, s'attendoit à être attaqué par un Corps rangé en Phalange, dont les soldats avoient des piques de vingt quatre pieds de longueur, il ne donna point de piques aux deux premiers rangs de sa Troupe; il leur ordonna, dès que l'Ennemi s'approcheroit, de saisir, des deux mains, ses sarisses les plus avancées, pour les rendre inutiles. Cette manœuvre lui réussit. Le Compilateur n'en rapporte pas d'autres circonstances, qui puissent bien faire concevoir toute l'action.

*Liv. II.
Ch. 29.*

cèdent, par le poids, & d'augmenter la violence du choc, que nul Ennemi ne sauroit soutenir. (i). Ils empêchent encore ceux des premiers rangs de s'écarter & de fuir. On a moins égard, dans le choix des ferre-files, à la force qu'à la prudence. Car c'est à eux de retenir les files en ordre, & de contraindre les lâches à tenir ferme. Leur poste est surtout important, lorsque la Phalange se met en Synaspisme. Alors ils veillent au resserrement des files, d'où dépend toute la force de cette ordonnance.

ON range les armés à la légère en différentes manières, conformément à la disposition de l'Ennemi & au Champ de bataille. On les met souvent en avant de la grosse Infanterie; on les place aux ailes, & derrière la Ligne. Il y a même des exemples où on les a mêlés avec les soldats de la Phalange. J'en déduirai l'ordonnance, en rapportant les noms des différentes Sections & de leurs Chefs. Leur nombre doit être de la moitié de la Phalange, pour qu'on puisse en tirer de bons services.

LEURS files n'étant que de huit hommes, ils forment, sur notre proportion, mille vingt quatre files, qui font huit mille cent quatre vingt douze hommes.

QUATRE files réunies se nomment un *Syrtalis*, de trente deux hommes. Deux *Syrtalis* une *Pentecontarchie*; deux *Pentecontar-*

(i) Pour se former une idée du maniment de cette longue pique, il faut observer, que le soldat l'empoignoit des deux mains, & que, pour donner la force nécessaire à la soutenir & à la manier, il avoit plus que le quart de la hampe en arrière des mains. Le bouclier ne l'embarassoit point. C'étoit un écu rond, ou un peu ovale, de deux pieds de diamètre, & beaucoup plus plat que celui des Romains. L'anse en dedans & au milieu du bouclier passoit le bras, de façon que cette anse touchoit presque la jointure, & ne couvrant ainsi que d'un pied la coude, le soldat avoit toute la main libre. Les Romains n'auroient pu manier des piques d'une pareille longueur, à cause de la grandeur du bouclier, qui étoit d'un demi pied plus large que celui des Grecs, avec quatre pieds de hauteur, en forme d'un demi cylindre, qui seroit coupé par le milieu du haut en bas. Le soldat, lorsqu'on faisoit halte, se reposoit sur ce bouclier; Tite Live dit quelque part qu'il s'y endormoit souvent.

J'ai parlé au reste de l'ordre serré de la Phalange, à l'occasion de la Bataille près du Mar-
cur, où je renvoie le Lecteur.

Polyb. Liv.
XVII.

Ellen. XIV.

Plutarque

Vie de Paul

Emile.

tarchies une *Hecatontarchie*, ou Centurie, de cent vingt huit hommes. On défine, à chaque Centurie, quatre surnuméraires, qui sont un Porte-enseigne, un Trompète, un Adjudant & le Herault du Camp. Deux Centuries forment la *Psilagie*; deux *Psilagies*, une *Xenagie*; deux *Xenagies*, le *Systremme* (*) ; deux *Systremmes*, l'*Epixenagie*; deux *Epixenagies*, le *Stipbos*; deux *Stipbos* forment l'*Epitagme*, de mille vingt quatre files & de huit mille cent quatre vingt douze hommes. Un tel Corps est commandé par huit Officiers de marque, quatre *Epixenagues* & quatre *Systremmatargues*.

LES gens qui lancent les javelots avec la main, les Arbalétriers, les Archers, les Frondeurs, & tous ceux qui se servent d'armes de jet, sont d'une grande utilité dans les Armées. Ils blessent & tuent de loin; les Frondeurs cassent encore, avec leurs pierres, les armes de l'Ennemi; on se sert de ces Troupes pour inquiéter ses Postes & pour le provoquer, par une grêle de traits, à en sortir & à en venir aux mains. Elles sont propres à harceler même la Phalange, & à la mettre dans la nécessité de rompre son ordonnance, de même qu'à arrêter le choc de la Cavalerie. S'il y a quelque hauteur à occuper, ce sont des gens à trait, qu'on y détache; la légèreté de leurs armes les rend plus agiles & plus propres à grimper les montagnes; aussi s'y maintiennent ils plus aisément, & l'Ennemi ne sauroit en approcher qu'à travers une nuée de traits. Ce n'est qu'avec un pareil Corps de gens à trait, que l'on en pourra former l'attaque avec avantage. Ces Troupes sont encore nécessaires, dans l'Armée, pour aller reconnoître l'Ennemi & pour former des embuscades. On s'en sert aussi bien avant qu'après & pendant l'action, surtout si l'Armée est battue, parce qu'alors on ne sauroit s'en passer pour couvrir & assurer la retraite. (1).

IL

Liv. IV.
Chap. 57.
Chap. 2.

(*) C'est ainsi que Polybe appelle le Corps des Eoliens, qui forma, sous *Dorymache*, cette malheureuse entreprise contre la ville d'Egire, dans le Peloponnese.

(1) Il est étonnant qu'Arrien ne parle pas des Peltastes, qui formoient quelquefois des Corps considérables, surtout dans les Armées d'Alexandre le Grand, & de ses successeurs.

IL y a différentes manières de ranger la Cavalerie en bataille. On en forme un Quarré, parfait ou long, un Rhombe, ou bien un Coin.

TOUTES ces ordonnances sont bonnes, suivant les circonstances. On feroit mal de n'adopter qu'une seule methode. Elle pourroit être inférieure aux autres en bien des occasions.

LES Thessaliens formoient leur Cavalerie en Rhombe. On dit que c'est *Ileon* Thessalien, qui en est l'auteur; mais je crois que cette manœuvre étoit connue avant lui, & qu'il n'a fait que la mettre en réputation.

LE

fers. Ellen dit qu'on les avoit compris sous le nombre des Troupes légères; mais son témoignage ne feroit me le persuader, tandis que les Historiens & les Tacticiens mêmes, les distinguent nommément des Troupes légères.

Il faut remarquer qu'*Arrien* ne décrit pas une Armée comme elle auroit été sous l'un ou l'autre Prince: il expose seulement le nombre & la proportion des Troupes, qui devoient la composer, pour qu'on en put tirer service; & alors il falloit nécessairement qu'il y eut, avec la Phalange, un Corps de Troupes légères d'une force pareille à celle qu'il indique, pour fournir aux différens besoins de la guerre. On n'avoit point déterminé de quelle espèce devoient être les Troupes, qui formoient ce Corps d'Infanterie légère; mais il étoit essentiel que, dès qu'on les attachoit à la Phalange, on en fit des Corps tels qu'*Arrien* décrit ici, & qu'on les soumit à une certaine ordonnance pour régler leur service.

Le Tacticien, ayant détaillé toutes les parties nécessaires pour former un Corps d'Armée, avoit fait fait au but qu'il s'étoit proposé; Ce n'étoit pas à lui d'exposer l'ordonnance des différentes autres Troupes, qui accompagnoient quelquefois la Phalange, selon la nature du pays & de la Guerre, & selon le bon plaisir du Prince.

En effet, on s'aperçut bientôt, qu'en plusieurs occasions, la Phalange étoit trop lourde & trop embarrasée, & cette Troupe de gens à traits, trop peu ferme & trop peu solide pour agir avec succès. *Iphicrate*, Général Athénien, fut le premier, qui retrancha quelque chose des longues piques & des gros boucliers, pour rendre l'Infanterie un peu plus légère. *Philippe* & *Alexandre* perfectionnèrent ses idées, &, sans toucher à la Phalange même, ils formèrent de nouveaux Corps de Peltastes, qui, réunissant la solidité de la Phalange avec l'agilité des Troupes légères, tenoient le milieu & supplétoient par tout au défaut de l'une ou de l'autre Troupe. *Alexandre* & ses successeurs tirèrent de ces Peltastes, des services considérables, & leur réputation égaloit presque celle de la Phalange. Les Princes les choisirent à la fin pour en faire leurs Gardes. La Phalange n'étoit pas propre à cet emploi, qui exigeoit une Troupe légère & en état d'accompagner le Prince & de faire des coups de main; les Corps de gens à traits, ne répondoient pas non plus au but ni à la dignité des Gardes. C'est la signification du terme Grec *Agema*, qui est le nom du Corps que les Historiens donnent quelquefois à celui des Peltastes, & qui a exercé longtemps les favans. Comme on trouvoit ces *Agemas* formés, tantôt de six mille, tantôt de trois mille hommes d'Infanterie, & même de Cavalerie, de mille, & aussi seulement de trois cens Maitres, on ne savoit comment combiner ces différences, ni quelle raison en donner; Cependant elle est bien claire, si l'on considère que les Rois se choisissent des gardes plus ou moins nom-

Cur. ur. Liv.
IV. Chap. 13.
Liv. XXXVII.
Chap. 15.
Liv. XLII.
Chap. 5.

Tome II.

R

brec.

Le Rhombe est très propre à toute évolution, & met, plus que tout autre ordre, le dos & les flancs à couvert de l'Ennemi. Les angles seront occupés, chacun par un Officier; le Chef se placera à celui qui regarde l'Ennemi; ceux des côtés auront des Officiers, que l'on nomme *Garde-flancs*. L'Officier qui est placé à celui de derrière, s'appelle *Ouagros*. L'extérieur des flancs sera composé des meilleurs Cavaliers, comme étant le poste le plus essentiel.

Le Coin étoit mis en usage par les Scythes. Les Thraces les ont imités; Philippe enseigna, à sa Cavalerie Macédonnienne, à former le Coin. (m) Cet ordre a l'avantage de pré-

sén-

*Diodore de
Sicile. Liv.
XIX. Ch. 27.*

breuses, selon l'état de leurs forces & leur attachement aux gens de guerre. Les armes de ces Gardes se ressembloient aussi souvent de l'honneur que les Princes daignoient leur faire, & leurs boucliers furent garnis d'une lame d'argent, ou d'un métal fort luisant, d'où ils prenoient le nom d'*Argyraspides* & de *Chalcaspides*, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs.

*liv. V. Ch.
65.*

Polybe détaille les différents Corps de l'Armée que Sésybe avoit formée en Egypte, à l'aide des Officiers qu'il avoit fait venir de la Grèce.

L'Historien commence par l'Agéma, ou les Gardes du Roi, composées de trois mille Peltastes, qu'un habile Officier, nommé *Euryloque*, dressoit. Les autres Peltastes Grecs, qui n'étoient pas des gardes, faisoient un Corps de mille hommes, étoient confiés aux soins d'un nommé *Socrate*. *Ptolémée* & *Andromaque*, deux habiles Grecs, & certain *Phaxidas*, homme très entendu dans le service des Troupes légères, étoient chargés de former & de dresser l'Infanterie Grecque sur le même pied qu'Arrien décrit ici. La grosse Infanterie consistoit en six Sections, ou six petites Phalanges d'environ vingt cinq mille hommes, auxquels on joignit l'*Epitagme*, ou le Corps de huit mille hommes de Troupes légères, toutes foudroyées en Grèce, mais qu'on ne jugea pas à propos d'augmenter à proportion de la Phalange, parce qu'on avoit encore, dans l'Armée, un Corps de trois mille Crétois, qui étoient d'excellens Tireurs.

Pendant qu'on arrangeoit ainsi l'Infanterie Grecque, d'autres Officiers enrégimentèrent & dressèrent les Troupes nationales, dont on forma une Phalange, du même nombre de sections, & sur le même pied que celles des Grecs; Le premier Ministre se mit à sa tête. On prit les Thraces & les Gaulois, dont il y avoit un grand nombre en Egypte, pour en faire des Troupes légères, sur la même proportion & la même ordonnance qu'Arrien expose. Un certain *Ammonius* échangea encore trois mille soldats Africains en autant de Peltastes. Cette conformité du détail de Polybe, avec celui d'Arrien, ne laisse pas de faire honneur à la Tactique de ce dernier.

(m) Tout ce qu'Arrien dit du Rhombe & du Coin a été réellement pratiqué dans les exercices; Mais on se tromperoit beaucoup, si on les prenoit pour des ordres de bataille qu'on eût exécuté contre l'Ennemi. Le Cavalier seul, à la pointe du Coin ou du Rhombe, ne pouvoit pas donner à ce Corps la force & la facilité de percer, que les Tacticiens lui attribuent, quelque prévenu même que l'on soit des avantages de la lance.

Le Rhombe n'est fondé que sur l'exposé des Tacticiens; Mais quant au Coin, Xenophon &

senter, à l'Ennemi, le front garni d'une quantité de Chefs de file, qui, par la forme angulaire, percent aisément la Ligne de l'Ennemi. Ses évolutions sont plus promptes que celles du Quarré, surtout les Caracols à droite ou à gauche, que le Coin exécute avec beaucoup de facilité; il faut seulement avoir l'attention, d'avertir les files de la pointe qui se tourne, de ne pas se jeter sur leur pivot, & de s'ouvrir plutôt que de se fermer. (n).

Le Quarré étoit préféré par les Perses, les Barbares de Sicile, & la plupart des Grecs, surtout ceux qui avoient la plus nombreuse & la meilleure Cavalerie. Son ordonnance est sans doute la plus simple & la plus facile par l'égalité des rangs & des files. La charge & la retraite se font avec moins d'embaras. Dans le Quarré, tous les Chefs de file étant au même rang, choquent ensemble.

La bonne proportion du Quarré est celle qui contient la moitié plus de monde en largeur qu'en profondeur, qui à cet ef-

& Arrien disent expressement, à l'occasion, l'un de la bataille de Mantinée, l'autre de celle d'Arbèles, qu'Epaminondas & Alexandre avoient formé leur Cavalerie en Coin pour enfoncer l'Ennemi. Epaminondas le fit contre la Cavalerie même; Alexandre contre l'Infanterie. Ces autorités ont fait illusion aux Maîtres d'exercice. Mais en examinant bien ces passages, & les faits qui ont précédé, on voit que la Cavalerie d'Epaminondas, qui avoit été rangée en bataille, ne fit que se mettre simplement en Colonne. La Section de la droite s'avance la première; les autres, après avoir fait à droite, marchèrent sur sa place, & y caracolèrent ensuite, pour suivre en queue celles qui les avoient précédé. C'est la manœuvre ordinaire des Sections, que les Grecs appelloient *επιχωρησις*. Quant à la Cavalerie d'Alexandre, elle s'avance vers l'Ennemi en Oblique, ainsi que toute l'Armée; Alexandre se jeta ensuite tout à coup avec la tête de ses Escadrons, dans le vuide qu'il avoit remarqué dans l'Infanterie Persane; tandis que le reste, qui formoit la queue de l'Oblique, fit exactement face vers l'Ennemi, & s'élança sur lui avec tout son front.

Cependant toutes ces évolutions ont beaucoup contribué à rendre bonne la Cavalerie & à lui donner une grande aptitude pour tous les mouvemens. On voit, par le morceau de Polybe, qui traite de l'exercice que Scipion fit faire à sa Cavalerie, & que j'ai inséré au Chapitre de la Bataille près du Tessin, que les Anciens ont agi sur d'excellens principes, & qu'ils savoient très bien distinguer le solide du clinquant. Arrien lui même, qu'il ne faut pas accuser de frivolité, pour avoir recommandé le Rhombe & le Coin, détaille d'abord le vrai ordre dans lequel il convient de ranger la Cavalerie, & qu'il préfère aux autres.

(n) C'est la manœuvre que l'Interprète Latin d'Arrien a manquée. Il étoit naturel que cette évolution, qui formoit un beau coup d'œil, exposât les pointes à perdre, en caracolant, la juste proportion. Arrien indique ici les moyens d'y remédier.

effet, sera de quatre chevaux sur huit de front, ou sur dix de front, & cinq de profondeur (o). La figure décrit, sur le terrain, un Quarré parfait, malgré l'inégalité du nombre; la longueur du cheval évaluant la distance que le nombre n'occupe pas.

POUR mieux encore décrire la figure d'un Quarré parfait, on n'a qu'à ranger de front trois fois autant de chevaux, qu'il y a dans la profondeur, en comptant que la longueur du cheval est égale à la largeur de trois (p). Car on doit remarquer, que les files de la Cavalerie ne tirent point, de leur hauteur, l'avantage qui en résulte à l'Infanterie; puisque les chevaux ne peuvent pas s'appuyer ni se pousser comme font les hommes. L'Escadron ne peut acquérir, en se serrant, le poids qui fait l'avantage de la Phalange. Il n'en résulteroit que de la confusion dans les chevaux & de l'embarras pour le Cavalier (q).

L A

(o) J'ai corrigé ici le Texte d'Arrien, sur l'exposé d'Ellen. Les Escadrons de vingt de front sur dix de profondeur, comme portent les nombres Grecs, ne conviennent pas à la suite du discours.

(p) On remarque ici que les Anciens ont rangé la Cavalerie quelquefois, comme nous, sur trois de profondeur. Je renvoye le Lecteur au Chapitre de la Bataille d'Annibal près du Tessin.

(q) Lorsqu'Arrien fait remarquer que la Cavalerie ne tire pas, de sa profondeur, le même avantage que l'Infanterie, il semble condamner les ordonnances qu'il avoit expliquées & qui étoient fondées sur une grande profondeur. C'est une preuve qu'il n'a lui-même regardé le Rhombe & le Coin que comme des évolutions de parade, pour rendre le Cavalier alerte & lui apprendre à maîtriser son cheval.

Les Tourmes des Romains étoient de huit de front & de quatre de profondeur. Polybe & nos Tacticiens marquent, que les Grecs formoient leurs Escadrons de soixante quatre Maîtres, qui se rangeoient en bataille sur huit de profondeur & autant de front. Cette masse de chevaux ne pouvoit pas choquer ensemble. Polybe indique les manœuvres d'une bonne Cavalerie, dans son récit de la Bataille de Cannes. Il dit que l'on ne se battoit pas, de part ni d'autre, avec art & avec adresse, comme des nations civilisées le font, en choquant avec ordre, & en caracolant en arrière pour revenir à la charge; mais qu'on se battoit comme des barbares, qui, acharnés les uns contre les autres, restoient dans la mêlée, jusqu'à descendre des chevaux.

Les deux ou trois premiers rangs se détachent de la Ligne pour choquer. S'ils ne renverfoient pas l'Ennemi, ils étoient dressés à s'ouvrir vers les flancs & à faire place au choc des autres. Pendant que ceux-ci manœuvroient, ils caracolent en arrière & passoient par les intervalles pour se rallier derrière l'Escadron. C'est le sens des mots Grecs dans Poly-

Liv. III. Ch. 5. *ὅτε ἐν κατὰ μέρος ἐκ ἀπογραφῆς καὶ μεταβολῆς ἰσχυρίζετο.*

L C

La manière de former le Rhombe est telle. Le Chef ou l'*Ilarque* est à l'angle de la tête. Les deux hommes, qui suivent à ses côtés, doivent avoir la tête de leurs chevaux à la hauteur de la croupe de celui de l'*Ilarque*. Les rangs suivans se multiplient ainsi jusqu'à la moitié du Rhombe, d'où ils diminuent progressivement pour achever la figure de cette ordonnance. Le Coin étant formé par la moitié du Rhombe, l'ordonnance en est la même. (r).

Le Quarré long se forme en deux manières; ou en étendant le front aux dépens de la hauteur, comme on se range ordinairement en bataille; ou bien en diminuant le front sur plus de profondeur, dont on fait quelquefois usage pour se jeter dans une ouverture de la Ligne de l'ennemi, ou pour cacher ses forces afin de l'amorcer. (s).

On ne met guères la Cavalerie sur un seul rang, si ce n'est pour ravager le pays. D'ailleurs cette ordonnance est de peu d'usage.

SELON la proportion établie entre l'Infanterie, les Troupes légères, & la Cavalerie, elle doit être de quatre mille quatre vingt seize hommes. (t).

CHA-

Les Cavaliers, qui se battoient avec la lance, devoient d'abord décider le combat, ou avoir les moyens & l'espace de se remettre pour revenir à la charge. S'ils restoient dans la mêlée, les lances leur étoient à charge. Les Anciens étoient par conséquent obligés de laisser, entre les Escadrons, des distances qui étoient la plupart égales à leur front. Scipion imagina, comme on le voit dans Polybe, de choquer avec plusieurs Tournes ensemble sur un plus grand front que d'ordinaire, & il y dressa ses Cavaliers avec une attention particulière. D'ailleurs on ne trouve pas que les Anciens aient mené, contre l'ennemi, leurs Escadrons rangés sur une Ligne contigue de beaucoup d'étendue. Il faut qu'ils aient entrevu de grands inconvéniens dans cette manœuvre quelque brillante qu'elle paroisse.

(r) Elien ajoute ici un long Chapitre de la manière de former le Rhombe qu'Arrien, moins minutieux que lui, a omis. Le premier auroit mieux fait de nous donner un détail plus exact des manœuvres de la Cavalerie, au lieu de sa description du Rhombe & du Coin. On ne sauroit accuser Arrien de cette omission, puisqu'il a traité cette matière dans un Livre particulier, dont il nous reste encore des fragmens.

(s) Arrien a ici en vûe la manœuvre de la Cavalerie d'Alexandre à la journée d'Arbèles, où, formée en Colonne, elle se jeta dans le vuide de l'Infanterie Persane.

(t) J'observe que cette proportion, que les Traducteurs supposent entre la Cavalerie & l'Infanterie, n'a pas toujours servi de règle. Dans l'Armée que les Officiers Grecs formèrent pour le service du Roi d'Egypte, il n'y avoit pas plus de cinq mille hommes de Cavalerie, pour Polyb. V. 65.

CHAQUE Compagnie, ou *Ile*, est formée de soixante quatre Maitres; le Chef se nomme *Iarque*.

Deux Compagnies forment l'Escadron, ou l'*Epilarchie*, de cent vingt huit Maitres. (v).

L'*EPILARCHIE* doublée est la *Tarentinarchie*. Elle consiste en deux cens cinquante six Cavaliers.

DEUX Tarentinarchies composent l'*Hipparchie*, de cinq cens douze Maitres, qui est le Corps que les Romains appelloient *Ala* (x).

DEUX Hipparchies constituent l'*Ephipparchie*, de mille vingt quatre Cavaliers.

DEUX Ephipparchies font le *Telos*, de deux mille quarante huit, & les deux *Telos* l'*Epitagme*, de quatre mille quatre vingt seize Maitres.

IL seroit inutile d'expliquer les vieux mots & les ordonnances des chariots & des éléphants, dont l'usage est presque partout aboli. Les Indiens & les habitans de la haute Ethiopie, sont les seuls peuples, qui ayent encore aujourd'hui des éléphants.

LES

Chap. 13.

pour soixante dix mille d'Infanterie. Le dernier Philippe fit la guerre au Proconsul Flaminius avec deux mille Cavaliers joints à la Phalange. La Thessalie, dont on fit le theatre de la guerre, étoit un pays montagneux, où une plus nombreuse Cavalerie auroit été inutile. On remarque mieux cette proportion dans l'Armée d'Alexandre le Grand. Il marcha en Asie avec trente mille hommes d'Infanterie & cinq mille de Cavalerie.

(v) Elicen remarque que le nombre des hommes, dans les Escadrons, n'étoit pas tellement fixé, qu'il ne fût bien permis au Général de l'augmenter ou de le diminuer, suivant les circonstances. Comme la Cavalerie étoit rangée en Ligne, avec des intervalles, chaque Escadron faisoit un Corps à part, au contraire des sections de la Phalange, qui formoient une ligne contigüe. Le terrain & la position de l'ennemi déterminoient souvent le Général à ranger ses Escadrons, de manière, à pouvoir choquer sur plus ou moins de front, & c'est ce qu'Elicen entend; car il consigne assez que les Compagnies étoient constamment formées de soixante quatre, & les Escadrons de cent vingt huit Maitres.

(x) Arrien explique l'*Ala* des Romains par le mot Grec *τα*. Dans le temps des Consuls, la Cavalerie des Alliés portoit ce nom. Tite Live la distingue expressément de la Cavalerie Légionnaire. Après le grand changement de la Milice Romaine, *Ala* étoit le nom pour tous les Corps de Cavalerie, formés de quatre jusqu'à cinq cens Maitres. Hyginus marque qu'elle consistoit en seize Tourmes, ce qui fait environ le nombre dont Arrien dit qu'elle étoit composée de son temps.

LIV. XXIV.

LES Romains n'ont jamais combattu avec des chariots. Nous ne trouvons que des Barbares, qui s'en soient servis à la guerre; comme les habitans des Îles Britanniques sur l'Océan. Le pays fournit de petits chevaux vigoureux & mechans, qu'ils atteloient à des chariots légers & propres à tourner aisément sur toute sorte de terrain. Parmi les Nations de l'Asie, les Perses en avoient, qui étoient armés de faux & tirés par des chevaux bardés. Cyrus en avoit introduit l'usage. Les Grecs, sous Agamemnon, & les Troiens, sous Priam, s'en sont servis de même, à l'exception des chevaux bardés. Les Cyrenéens excelloient dans l'art de combattre sur les chariots. (y).

JE vais donner l'explication & les noms des différentes évolutions qui s'exécutent par les Troupes.

LE *Clisis* est le mouvement d'un homme à droite vers la lance, ou à gauche vers le bouclier.

LE double *Clisis* est le demi-tour, moyennant lequel on fait volteface, & qu'on nomme *Metabole*.

L'*EPISTROPHE* se fait par un Quart de conversion de toute la section qui tourne, à rangs & files serrés, comme feroit un seul homme à droite ou à gauche. Le Chef de file de l'une des deux Ailes sert de pivot au tour que doit faire tout le Corps.

L'A-

(y) Elien ne manque pas de régler le Lecteur de toute la vieille ordonnance des Chariots & des Elephans. On y observe qu'on nommoit également Phalange de Chariots & d'Elephans, le nombre qui constituoit un train complet de ces armes.

On fut longtems à abolir entièrement l'usage des Elephans, qui, dans plusieurs occasions, ont fait plus de mal que de bien à ceux qui les employoient. Végèce indique les moyens dont on s'est servi pour s'opposer à ces animaux. Mais il a puisé dans de mauvaises sources. Les bons Auteurs ne s'accordent pas avec lui. Stewechius étale, dans ses notes sur Végèce, un grand appareil d'érudition, pour indiquer toutes les particularités qui regardent ces deux armes des Anciens.

Sylla planta de gros pieux devant le front de son Armée & arrêta le prodigieux train de Chariots, qu'Archelaus, Général de Mithridate, lâcha contre les Romains. L'ordre de Bataille de Sylla, que Frontin décrit, est très remarquable. Il rangea son Armée entre deux larges fossés, qu'il avoit fait creuser, & mit, à la tête de chaque fossé, une espèce de redoute pour résister à la nombreuse Cavalerie de son Ennemi.

Liv. III.
Ch. 24.

Liv. II.
Ch. 3. & 17.

L'ANASTROPHE remet la section dans sa première position, par un Quart de conversion opposé.

LE *Perispasme* est une demi-conversion, par laquelle le Corps décrit un demi-cercle, par deux quarts de conversion, & fait face à l'opposé de son premier front.

L'ECPERISPASME est composé de trois quarts de conversion de suite, moyennant quoi le Corps, qui le fait à droite, prendra le front à gauche de son premier, & celui qui le fait à gauche sera à droite. (2).

DRESSER les files, ou *Stoichein*, s'appelle quand chaque soldat, en sa file, se tient en droite Ligne, depuis le Chef de file jusqu'au ferre-file, en gardant les distances égales entre eux.

DRESSER les rangs, ou *Zygein*, s'appelle lorsque chaque soldat, en sa file, s'alligne en ligne droite & en distance égale à ceux qui lui sont de côté. Ainsi le rang des Chefs de file sont en Ligne droite de même que le second rang des Epistates jusqu'à celui des ferre-files. LE

(2) Ces évolutions, qu'Arien détaille ici, se faisoient ordinairement dans les exercices, à ce qu'on remarque dans les Historiens. Les Quarts de conversion ne s'exécutoient qu'avec de grandes sections, qu'on favorisoit par les distances nécessaires, qu'on laissoit entre elles. La grande profondeur des files étoit cause qu'on ne les faisoit pas par petites sections. On se contentoit de faire à droite & à gauche, & de défilier par le flanc.

Les Historiens Militaires se servent de ces termes d'art, pour denoter les grandes manœuvres de l'Armée; Les autres, qui ne sont pas du métier, y substituent des mots équivalens, qui causent souvent de l'obscurité.

Cette précision manque surtout dans Appien & Dio Cassius, qui appliquent des termes de la Phalange à l'ordonnance de la Légion. Comme j'en ai expliqué la plupart dans mes Mémoires Militaires, sur tout à l'occasion de la Bataille près du Mæur, je n'en répéterai rien ici.

Outre ces termes, indiqués par le Tacticien, il y en a encore d'autres, ou synonymes ou différens, & alors ils regardent surtout la Légion. Il faut soigneusement les recueillir dans les Auteurs. Tel est celui de *regulares* lorsque, pour changer en Colonne une Troupe en bataille, le quart de conversion se faisoit en même tems par toutes les sections, qui étoient plus ou moins grandes, selon le front que la Colonne devoit former. Les sections suivoient alors la première & se tournoient sur le terrain, d'où elle étoit partie. Les Grecs, comme je l'ai dit, défiloient la plupart par le flanc, si l'on ne vouloit pas marcher par sections sur un grand front; & cette marche étoit alors de l'espèce d'Epagoge, suivant l'explication que j'en ai donnée, à l'occasion de la Bataille de Caphys.

Le soldat se remet, lorsqu'ayant fait à droite ou à gauche, ou un demi-tour, il fait des mouvemens opposés pour reprendre son premier poste (a).

Les évolutions se font, ou par rangs, ou par files. Celles qui se font par files sont de trois espèces. On a l'évolution Macédonienne, la Laconique, & la Crétoise, autrement dite Persane, ou Chorienne.

L'ÉVOLUTION Macédonienne change le front de la Phalange, en portant sa profondeur en avant, de manière que le premier rang ne bouge pas de sa place. Le Chef de file fait demi-tour, ceux qui le suivent marchent sur sa droite en le cotoyant, & s'arrangent progressivement derrière lui.

L'ÉVOLUTION Laconique, pour changer aussi de front, forme la Phalange en arrière, & c'est le dernier rang qui reste sur sa place. Le Chef de file fait demi-tour à droite, & marche à la distance qu'exige la hauteur de la Phalange. Toute la file le suit successivement, & s'arrange derrière lui jusqu'au serre-file, qui ne fait qu'un demi-tour à droite.

L'ÉVOLUTION Crétoise change le front de la Phalange sur son propre terrain, par une contremarche des files. Le Chef de file faisant demi-tour à droite mène sa file après soi, & la fait suivre en repli, tant que le Chef de file ait pris la place du serre-file, & le serre-file celle du Chef de file (b).

Les évolutions des rangs se faisoient par la même contremarche que celles des files. Leur usage est de transposer les Sections, de changer les Ailes, & de renforcer le Centre. Comme il est dangereux de faire ces évolutions avec de grands Corps, si l'Ennemi est proche, il vaut mieux les faire par Sections. Elles sont alors plus courtes & apportent moins de renversement, que la manœuvre générale de tout le Corps.

LES

(a) Arrien explique ici les différens termes & les mots de commandement, qui ont été en usage dans les Exercices.

(b) Les Grecs devoient préférer ces évolutions au simple demi-tour; parceque toute la force de la Phalange consistoit dans les premiers rangs, dont les hommes étoient choisis sur tout le Corps.

Les doublemens se font par rangs ou par files ; & sont relatifs au nombre des hommes , ou à l'étendue du terrain.

Pour avoir deux mille quarante huit files sur le même emplacement qui est occupé par mille vingt quatre , on fait avancer les Epistates dans les intervalles des Protostates : c'est à dire qu'on remplit les distances , entre les hommes du premier rang ; par ceux du second , & ainsi alternativement des autres rangs ; de manière que la Phalange , qui en devient serrée du double , n'ait plus que huit rangs au lieu de seize (c).

Pour doubler l'étendue du front de cinq jusqu'à dix stades , les files étant doublées & serrées , comme je viens de le dire ; la moitié de la Phalange fait à droite & l'autre à gauche ; marchant ensuite , chacune de son côté , elles s'ouvrent & en partagent la distance d'homme à homme , de l'extrémité de l'Aile jusqu'au Centre.

Pour se remettre , on fait le contraire , en se serrant sur le Centre.

On évite de faire ces mouvemens en présence de l'ennemi , parcequ'ils marquent du dérangement , quand même ils n'en causent point. D'ailleurs le moment d'une manœuvre affoiblit toujours l'ordre d'une Armée.

Il vaut mieux étendre le front par des Troupes légères , ou par quelque Cavalerie , que de rompre l'ordre de la masse.

On s'étend pour déborder le front de l'ennemi , ou pour se garantir d'en être enveloppé.

On double la profondeur de la Phalange , lorsqu'on fait entrer la seconde file dans la première , & ainsi alternativement les unes dans les autres. Les Chefs des files qui doublent , se placent dans les distances derrière les Chefs des files qui ne bou-

(c) Le terrain que la Phalange occupe , lorsqu'elle est serrée pour combattre , est d'environ cinq stades ou six cents pas. Par ces doublemens chaque homme n'occupoit pas plus d'un pied & demi du terrain , qui est celui des soldats serrés en Synaspisme. Si , dans cet ordre , la Phalange s'ouvroit pour étendre son front du double , les hommes , aux extrémités des Ailes , devoient faire chacun trois cents pas. Ces évolutions exigeoient bien du temps & de l'attention. Philopœmen s'y prit autrement à Mantinée.

bougent pas; le deuxième & le troisième de la seconde file se mettent de même derrière cette qui sont à leurs côtés dans la première, ainsi de suite, dans toutes les files, qui par là deviennent de trente deux de hauteur. On conçoit aisément de quelle manière on doit se remettre (*d*).

LA Phalange est en ordre de bataille, ou en Colonne, ou en Ligne oblique. L'ordre de bataille a plus de front que de profondeur; celui de la Colonne est l'opposé, & se dit principalement de la Phalange, lorsqu'elle marche par son flanc; celui de l'Oblique présente à l'ennemi, une Aile avancée, & l'autre biai-fant se trouve reculée.

LORSQU'ON détache des sections de la Phalange en avant, & que les vuides se remplissent par des Corps de réserve, on appelle cette manœuvre *Parembale*.

LORSQU'ON renforce la Phalange, par des Corps détachés, qui se placent en même ligne, sur une de ses Ailes, ou sur les deux, l'ordonnance s'appelle *Prostaxis*.

ENTAXIS est le nom qu'on donne à la manœuvre d'entrelacer les armés à la légère & les Phalangites.

L'HYPOTAXIS se forme en rangeant les armés à la légère comme en Crochet, derrière les deux Ailes de la Phalange (*e*).

ON

(*d*) Il paroît que la Phalange, en doublant ainsi les files, ait été dans son premier ordre de parade, c'est à dire avec trois pieds de distance entre les rangs & les files, & qu'après l'évolution faite, les files se soient serrées vers le centre pour remplir les distances des files qui avoient doublé. On voit, dans le Livre d'Arrien, des figures, qui représentent assez grossièrement ces évolutions. Comme on n'a pas besoin de ce secours pour un sujet qu'on conçoit si aisément, il auroit été inutile de les emprunter ici.

(*e*) Cette explication des termes est essentielle pour ceux qui lisent les Auteurs Militaires dans la Langue originale. Elien nomme encore la *Protaxis*, qui se dit de l'Infanterie légère placée en avant de la Phalange. L'*Entaxis* est le terme synonyme de *Parembale*, & est employé proprement pour denoter le mélange des Troupes de différentes espèces, tandis que *Parembale* ne regarde que l'ordonnance des Phalangites.

Elien ajoute ici trois longs chapitres, où il explique avec beaucoup de verbiage, de quelle manière la Phalange faisoit les Conversions; voici à quoi le tout se réduit: Lorsqu'on commandoit une conversion à droite, toutes les files devoient d'abord faire une à droite, & se serrer vers l'Aile droite, où la file, qui étoit à l'extrémité, ne bougeoit pas de place; les rangs se serroient également en avant. Ainsi le Quart de

ON doit accoutumer le soldat à bien entendre, ainsi qu'à exécuter avec promptitude les ordres donnés, soit de vive voix, soit au son de la trompette, ou par des signaux. La voix est le plus sûr moyen pour commander aux Troupes, parce qu'elle détermine les manœuvres que l'on ordonne, ce que ne peuvent pas faire aussi distinctement les trompettes & les signaux. Mais comme, dans les batailles, le son de la voix est absorbé par le cliquetis des armes, les cris des soldats, le gémissement des blessés, & le bruit de la Cavalerie, il faut d'autres moyens pour annoncer les ordres. On a recours aux trompettes, lorsque les brouillards, la poussière, ou l'inégalité du terrain, rendent les signaux inutiles (f).

LES

conversion se faisoit à rangs & files serrés. Pour reprendre la première position, on faisoit faire un demi-tour, & puis un autre Quart de conversion. On se remettoit ensuite par un autre demi-tour, & on ouvrait les rangs & les files de la même manière qu'on le fait aujourd'hui.

Ellen répète toutes ces évolutions pour le Quart de conversion à gauche. Il explique ensuite comment la Phalange se serroit vers les Ailes, ou vers le Centre, par l'a droite & l'a gauche; & il remarque enfin, que dans tous ces mouvements les soldats devoient tenir haut leurs piques.

Il faut observer qu'Ellen représente ici la Phalange comme sur la place de l'Exercice, c'est à dire avec les distances de trois pieds entre chaque homme en rangs & files. Lorsqu'elle étoit formée pour combattre, elle étoit constamment serrée de manière à pouvoir exécuter les conversions, & chaque homme n'occupoit que trois pieds en rangs & files. Il paroit assez, par les différens demi-tours qu'Ellen fait faire aux soldats, qu'il ne parle pas ici de cette manière de s'enchaîner, où le soldat se serroit jusqu'à avoir le coude derrière celui de son voisin, dont ils faisoient usage pour la Tortue ou le Synaspisme, & qu'on a voulu mal à propos adopter dans nos exercices. Car alors, comme les Taciticiens l'ont remarqué avec raison, il étoit impraticable, surtout ayant le bouclier, de faire, homme pour homme, des mouvements de droite ou à gauche, moins encore les demi-tours.

(f) Les Anciens étoient moins embarrassés que nous, dans un jour de bataille, de communiquer leurs ordres, vu la grande profondeur & le peu de front de leurs Lignes. La poussière les empêchoit moins que la fumée de la poudre, de faire usage des signaux. On lit souvent que l'étendard de pourpre étoit arboré pour le signal du Combat; & César, lorsqu'il veut représenter la précipitation avec laquelle il étoit contraint d'agir, remarque, qu'il n'avoit pas même le tems d'indiquer par l'étendard le moment de combattre. A la Bataille de Pharsale il se fit entendre par un tel signal à cette Ligne de Troupes qui lui donna la victoire. A la journée de Scellée, dont le récit est bien peu fidèle dans les Commentaires de Mr. Fohard, Antigonus Roi de Macedoine, expliqua à ses Généraux le sens de chaque signal qui devoit régler leurs attaques.

Cependant leurs Généraux étoient accompagnés, comme aujourd'hui, d'un certain nombre

Liv. II. B. g.

Polybe Liv. II.
66.

LES Troupes marchent, ou en *Epagoue*, ou en *Paragoue*. On marche en *Epagoue*, lorsque la Colonne est formée d'égaux sections, soit de *Tetrarchies*, de *Xenagies*, &c. suivant le front sur lequel le Général veut marcher. Alors les Chefs de file d'une section suivent les serre-files de celles qui précèdent.

On est en *Paragoue*, lorsque la Phalange marche par sa droite ou par sa gauche. Elle s'appelle *Paragoue* droite ou gauche, selon que les Chefs de file sont à droite ou à gauche de la Colonne.

QUE l'on marche en *Epagoue* ou en *Paragoue*, le Général doit toujours renforcer le côté, qui est exposé à l'ennemi; &, s'il craint d'être attaqué de deux, de trois, ou même de quatre côtés, les mettre conséquemment en état de se défendre.

De là vient que l'on forme les Colonnes de différentes manières. Souvent le front n'en est que d'une seule Phalange qui marche par son flanc. Quelquefois ce sont deux Phalanges, d'autres fois trois ou quatre, qui jointes ensemble, & marchant par leurs flancs, forment les Colonnes. On conçoit aisément les différens mouvemens de ce Corps, par la description que j'ai donnée de la Phalange (g).

LA

bre d'Officiers intelligens, qui faisoient les fonctions des Aides de Camp. C'est ce qui se voit par les récits des Batailles. Dans celle d'Arbèles, entr'autres, Parnénion se trouva longtems en grand danger, faute de pouvoir assez promptement avertir Alexandre par ses Adjutans.

(g) Je renvoie le Lecteur au Chapitre de la Bataille de Caphyes, où j'ai expliqué en partie la manière de marcher des Grecs.

Nous trouvons, dans la plupart des Historiens Milliaires, que les Anciens formoient leurs Colonnes sur le front de trente deux hommes, en joignant deux Phalanges ensemble. Telle étoit la marche d'Alexandre lorsqu'il s'approchoit du Granique. Cependant ils étoient obligés, aussi bien que nous, de régler l'ordre de marche sur le terrain & la nature du pays, & de s'écarter des préceptes des Tacticiens, qui ont traité cette matière trop methodiquement; de sorte qu'ils formoient souvent plusieurs Colonnes, qui marchoient à une certaine distance l'une de l'autre. On en a des exemples dans les marches de Philopœmen & de Machanidas, qui s'approchoient chacun du champ de bataille en trois Colonnes; & dans les guerres Liv. V. d'Antiochus & de Ptolémée, qui faisoient la guerre dans un pays peu propre à marcher sur Polybe. un

LA *Pbalange à deux fronts* est ainsi nommée lorsque la moitié de deux files fait face à l'opposite de l'autre.

ON appelle *Diphalangie à deux fronts*, la marche de deux Phalanges appuyées dos à dos & marchant par leur flanc, de manière que les Chefs de file bordent les deux côtés, & que les serre-files sont unis au centre. Cette figure, rendue par une seule Phalange, s'appelle *Heterostomos*.

ON nomme *Diphalangie à front égal*, deux Phalanges réunies en marche, dont le Centre unit les serre-files de la première aux Chefs de file de la seconde Phalange; moyennant quoi les Chefs de file restent tous sur la droite ou sur la gauche de chaque Phalange, & gardent leur ordre de Phalange comme à l'ordinaire (b).

LORSQUE la Diphalangie à deux fronts joint les têtes de deux Phalanges,

un grand front. C'est ainsi qu'Annibal s'avança en deux Colonnes pour se mettre en ordre de bataille à Cannes.

Il faut néanmoins observer, que les marches des Anciens n'étoient pas, à beaucoup près, aussi embarrassées que les nôtres. On en trouve aisément les raisons dans nos trains d'Artillerie & d'équipages, dans notre nombreuse Cavalerie & dans l'ordonnance de nos Troupes, tout à fait différente de celle des Anciens. Les Officiers étoient distribués, chez les Grecs, dans chaque file qui formoit en marche les rangs, & leur devoit les obliger à une attention particulière pour les contenir. On trouve des exemples de ces ordres précis, dans la marche des dix mille. Polybe détermine la distance entre les rangs & les files, en marche, à trois pieds. Il dit que c'étoit la moindre distance qu'on puisse établir. On remarquera encore qu'aucun des Interprètes Latins n'a compris le sens de ces différents ordres de marche en Phalange, Diphalangie, Triphalangie & Tetraphalangie, qui est celui que j'ai rendu en François. Elien ajoute ici beaucoup de verbiage, qu'Arrien a retranché comme inutile, n'y ayant pas même de lumière à en tirer pour le détail de plusieurs particularités essentielles à son sujet, & qu'on doit recueillir avec assez de peine dans les autres Auteurs. Arrien a cru y satisfaire par le détail qu'il a fait, de l'ordre de marche de l'Armée qu'il a commandée lui-même contre les Alanes.

(b) C'est ici où Elien étale tous les raffinements des Grecs dans les exercices, en exposant les différentes figures qu'ils faisoient prendre à la Phalange. Il n'est pas étonnant qu'Elien s'amuse avec ces minuties; mais on doit être surpris qu'on fatigue encore aujourd'hui le soldat d'un grand nombre d'évolutions, qui ne font d'aucun usage dans un jour d'action, tandis qu'on n'a déjà que trop à faire pour lui enseigner ce qui lui est essentiel de savoir par rapport à l'usage de ses armes & à l'ordonnance, qui est bien plus difficile & plus sujette aux inconvénients que celle des Anciens. Arrien, qui étoit un Officier d'expérience, n'expose que ce qui lui parut de quelque utilité, retranchant tout le superflu, & ce qu'on n'avoit imaginé que pour la parade.

Phalanges, enforte que les queues s'éloignent des deux côtés en oblique, cette ordonnance se nomme *Embolon* ou Coin; si au contraire les extrémités de la queue se joignent & que celles de la tête s'éloignent, le nom est *Cælembolon* ou Coin renversé (i).

Le *Plesion* est un Quarré long, dont tous les côtés doivent être également bien fortifiés.

Le *Plinthion* est un Quarré parfait & d'une force égale sur tous ses flancs. Xenophon fils de Gryllus l'appelle autrement le *Plesion équilatéral* (k).

On peut déborder l'ennemi à ses deux Ailes, ou seulement à une. Cette différence s'exprime par les termes d'*Hyperphalangis* & d'*Hypercerasis*. L'Armée inférieure en nombre peut bien déborder l'ennemi d'un côté, sans rompre son ordon-

(i) On voit, par cette description d'Arrien, que l'ordonnance proprement dite le *Coin* chez les Grecs, est bien différente de la figure que Mr. Folard en donne dans son *Traité des Colonnes*. C'est cette même figure de la Phalange, que le hazard avoit donné aux Troupes Romaines à Trebie & à Cannes, & qui leur fut si funeste. Suivant Ellen, on montra ces différentes ordonnances aux Troupes pour se garantir contre les attaques de la Cavalerie. Les figures qu'il en a tracées, & que Mr. Machault développe encore mieux, expliquent bien ses idées, mais elles ne proviennent pas en faveur des manœuvres qu'il recommande.

(k) Il paroît assez que le *Plesion* & le *Plinthion*, ont été des termes synonymes pour le Quarré vuide, & on ne reconnoît pas, dans les Auteurs Militaires, cette différence marquée par Arrien. Quelques uns ont cru que l'un dénotoit le Quarré plein, & l'autre le Quarré vuide. Mais cette opinion est dénuée de tout fondement. Les Tacticiens ayant déjà parlé du Quarré plein, qui se formoit par la jonction de trois jusqu'à quatre Phalanges, expliquent ensuite les Quarrés vuides. Tel étoit visiblement le *Plesion* de Xenophon, comme je l'ai démontré à l'occasion de la Bataille de Trebie. Outre le témoignage de Suidas & d'Ellen, Polyen explique clairement ce qu'a été proprement le *Plinthion*. Lorsque Timothées, Général Athénien, fut obligé de passer par une plaine, où il avoit à craindre la nombreuse Cavalerie des Olynthiens, il forma le Quarré vuide, ou, à ce que Polyen dit, le *Plinthion*, mais de façon que deux des flancs étoient plus longs que les autres. Il rangea d'abord, dans cette ordonnance, tous les chariots de son Armée, & mit, dans le milieu, le peu de Cavalerie qu'il avoit. L'Infanterie marcha alors avec beaucoup de contenance en dehors de ces chariots, sans que les Olynthiens pussent leur faire du mal. On a plusieurs exemples d'une pareille défense procurée par les chariots. Il y en a un, quoiqu'en petit, dans les *Mémoires* de Mr. Pontis: Les Moscovites, lorsqu'ils font la guerre contre les Tartares, couvrent des chariots, les flancs de leurs Colonnes, pour se mettre à l'abri des insultes de la Cavalerie Tartare.

Liv. III.

Liv. III. 7.

ordonnance, mais elle ne peut pas l'entreprendre de deux côtés, qu'aux dépens de sa profondeur.

LES bagages marchent avec l'Armée en cinq différentes manières, en avant, en arrière, à droite, à gauche & au centre de la Colonne. La règle générale est de les faire aller toujours du côté opposé à l'ennemi, &, lorsqu'on le craint de tous côtés, de les placer au centre. Il y aura toujours un Officier proposé à la garde des Equipages.

LES Commandemens doivent être courts & distincts; si pour des Tours on commande d'abord *Tournez vous*, le soldat se presse & peut faire le contraire, avant qu'on ait fini le commandement; au lieu qu'en commençant à dire *A droite tournez vous*, il ne peut se tromper. Il faut donc, pour empêcher la méprise du soldat, déterminer d'abord sa manœuvre. Cette règle sert pour tous les commandemens de conversion & d'évolution.

LE silence est absolument nécessaire. Homère l'a bien remarqué. Il dit des Grecs, qu'on ignoroit s'ils avoient l'usage de la voix, & il compare les Barbares au vol bruyant des oies & d'autres oiseaux. C'est à la faveur du silence que le soldat entend les ordres.

LES principaux Commandemens sont.

Prenez les armes.

Valets sortez de la Phalange.

Silence, prenez garde.

Haut la Pique.

Bas la Pique.

Serre-file dressez les files.

Prenez vos distances.

A droite, ou vers la lance, tournez vous.

A gauche, ou vers le bouclier, tournez vous.

Marche.

Alte.

Front.

Doublez vos files.

Remet-

Remettez vous.

A la Laconique faites l'évolution.

Remettez vous.

Vers la lance, ou à droite, faites le Quart de conversion.

Remettez vous (1).

СЕТ abrégé suffira je crois pour donner une idée de l'ordonnance des Grecs & des Macédoniens (m).

(1) Les Grecs n'ont pas multiplié les mots de Commandement dans leurs exercices. Arrien donne ici les principaux. Voici comme Elien les expose. *Aux armes; Armes en main; Faîtes bords de la Phalange; Prenez garde aux Commandemens; Passe parole; Repasse parole; Prenez vos distances; Haut les piques; Dressez vos files; Dressez vos rangs; Prenez garde à vos Chefs de file; Serrez-les dressez vos files; Gardez vos premières distances; A droite; Marche; Alte; Front; A gauche; Marche; Alte; Front; Doublez les files; Remettez vous; En avant faites l'évolution Macédonienne; Remettez vous; En arrière faites l'évolution Laconique; Remettez vous; Faites la contremarche; (ou l'évolution Cretolfe) Remettez vous; A droite faites le quart de conversion; Remettez vous; A droite faites les deux quarts de conversion; Remettez vous.*

(m) Arrien ajoute ici un Traité de l'exercice de la Cavalerie Romaine. Les manœuvres qu'il y décrit sont proprement de différentes espèces de Tournols, que l'Empereur Adrien aimoit passionnément. Il dit lui même, qu'on les avoit imaginés autant pour la parade que pour l'usage dans la guerre. Ce morceau ne laisse pourtant pas d'être intéressant, & d'éclaircir bien des choses, qui regardent le service de la Cavalerie des Anciens. Je n'ai pu en faire la traduction, moins, parceque le sujet en soi même est très difficile, & requiert la connoissance des usages & de bien des particularités que nous ignorons, que surtout, parceque le texte en est si corrompu & si défiguré, par les fréquentes lacunes, qu'en plusieurs endroits, il est tout à fait inintelligible. S'il y avoit moyen de retablir le texte par quelques secours, on pourroit en entreprendre la version avec plus d'apparence de succès.

Fin de la Tactique d'Arrien.





AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

ON trouve, à la fin de la *Taëlique*, un autre petit *Ecrit d'Arrien*, qui paroît être un fragment de l'Ouvrage qu'il a composé sur la guerre contre les *Alanes*, & dont *Pbotius* nous a consacré le titre. On sait, par *Dion*, qu'*Arrien* avoit fait heureusement la guerre aux *Alanes*, lorsqu'il étoit Gouverneur de la *Cappadoce*. Le nom d'*Alanes* étoit commun à plusieurs Nations de *Scythies*, qui ont été de tout tems de très bons guerriers, aussi jaloux de leur liberté, que capables de la défendre. Leur principale force consistoit en une nombreuse Cavalerie, qui, selon *Arrien*, réunissoit le choc & la solidité d'une grosse Cavalerie à la légèreté & aux ressources des *Parthes*, ou de nos *Huzards*. Le pays, où ils faisoient la guerre, favorisoit beaucoup l'usage de cette Cavalerie, & les Romains, qui leur opposoient des Légions, en étoient souvent très maltraités, jusqu'à ce qu'enfin la décadence de la discipline militaire donna, à ces Peuples, une supériorité décidée sur les Romains.

Les circonstances de cette guerre, qu'*Arrien* décrit ici, nous sont entièrement inconnues. Nous ne reconnoissons pas même, dans ce morceau détaché de son Histoire, le pays qui étoit le théâtre de la guerre, ni l'endroit où se donna la Bataille, ni le nombre de Troupes des deux côtés. Cependant les amateurs de l'Antiquité militaire sont dédommagés de cette perte, par l'exactitude du détail que l'Historien fait de l'ordre de marche & de la disposition de l'Armée Romaine, qui, sous ses ordres, combattit les *Alanes*. *Polybe* a donné, de la marche des Armées Romaines

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. 147

Romaines, plusieurs particularités qui éclaireissent beaucoup cette matière. On a aussi, de Josephse, l'élégante description de la marche de l'Empereur Vespasien, qui perça avec son Armée dans la Galilée. Ce fragment d'Arrien n'est pas moins intéressant que le détail de ces deux Ecrivains ; je crois même qu'il l'emporte sur eux. J'en donnerai la version, en suivant de près l'Auteur, & je tâcherai de l'éclaircir par tout où je serai obligé de débrouiller le sens, que les fréquentes transpositions & lacunes, dans le texte, ont rendu d'une grande difficulté. Il faut encore observer, que toute cette disposition d'Arrien est conçue dans le stile d'un Général, qui communique l'ordre de marche & de bataille aux différents Chefs de son Armée, & il paroît que le Général l'a inséré, dans son Histoire, tel qu'il l'a donné dans l'occasion.

Liv. III.
Chap. 5.
De Bellis Ju-
daico.



FRAGMENT D'ARRIEN.

Disposition de Marche & Ordre de Bataille contre les Alanes.

TOUTE l'Armée ne formera qu'une Colonne (a). A la tête de cette Colonne marchera la Cavalerie de decouverte (b). Elle

(a) Ce morceau n'a ni tête ni queue. Il est probable que dans ce qui a précédé, Arrien avoit marqué la route que l'Armée devoit prendre, pour venir au Champ de bataille. Il paroît assez, que du Camp d'où il partoît, jusqu'à l'endroit où il se proposoit de rester, le chemin n'a pas été fort long. Arrien n'auroit pas manqué, avec cette exactitude qu'on lui remarque, de donner des ordres précis, pour les campemens & les altes de l'Armée.

Le plus souvent les Armées Romaines ne formoient, en marche, qu'une seule Colonne, comme on le voit dans Polybe, César & Jofephe: l'Infanterie des Alliés marchoit à la tête & à la queue de la Colonne, & les Légions Romaines au centre. Les bagages suivoient dans la Colonne immédiatement les Légions auxquelles ils appartenoient, excepté ceux de la Légion des Alliés, qui fermoit la marche, dont les bagages marchaient au devant. C'est ainsi que Polybe décrit l'ordre de marche, dont Jofephe & Arrien diffèrent très peu. Les Gaulois, dit César, résolurent d'attaquer les Romains en marche, dans l'espérance de profiter de l'embarras que les bagages devoient causer aux Troupes. Polybe expose encore un autre ordre de marche, mais qui a été très mal exprimé par les Interprètes & les Traducteurs. On en faisoit usage lorsqu'on craignoit l'ennemi, & qu'on avoit une plaine à traverser. Les trois différentes classes des Hastaires, des Princes & des Triaires, formoient autant de Colonnes séparées, qui marchaient par compagnies, ou par manipules, & à une petite distance l'une de l'autre. Devant chaque Compagnie marchaient les bagages, entre lesquels & les Compagnies, on garroit l'espace nécessaire pour faire le Quart de conversion. Si on jugeoit alors à propos de se mettre en bataille, toute l'Armée faisoit en même tems les Quarts de conversion, & sortant hors de ses bagages, elle se trouvoit formée en bataille. Il est vrai, que, de cette manière, l'Armée ne pouvoit se former que sur l'un ou l'autre flanc. Mais comme les Romains prenoient beaucoup de précautions dans leurs marches, ils ne pouvoient jamais être surpris au point de n'avoir pas eu le temps de prendre ensuite la position, que les circonstances exigeoient. Cet ordre de marche s'appelloit *quadratum agmen*; les Historiens en font souvent mention, & c'est à peu près de cette manière que César marche, après avoir été informé du dessein des Gaulois. Mais il étoit bien difficile de trouver par tout un terrain assez favorable pour exécuter une pareille marche. Ils étoient obligés, aussi bien que nous, de se régler sur le terrain & de multiplier les Colonnes pour accélérer la marche. L'Empereur Julien marcha dans la Perse en trois Colonnes, dont celle du centre étoit formée par les bagages.

(b) Cette espèce de Cavalerie légère étoit très renommée dans l'Armée d'Alexandre. Du

Liv. VI.

Ammien
Liv. XXIV.

Elle marchera par Tourmes, en deux rangs, chacun de seize maitres (c); Elle fera suivie, dans la même ordonnance, par les Archers à cheval, & le Régiment de la Cavalerie Isaurienne. Après eux viendront les Escadrons des Coloniens, des Roiens, sous les ordres de Daphnes le Corinthien, des Ituriens, des Cyrenéens & des Rhétiens, marchant comme ils sont nommés. Tous ces Corps seront sous les ordres de Demetrius.

ENSUITE marchera la Cavalerie Gauloise, rangée aussi par Tourmes & sur deux rangs. Elle sera aux ordres du même Officier qui l'a commandée dans le Camp. Tout le Corps des Archers à pied de l'Arménie la suivra. Puis viendra la moitié de l'Infanterie des Alliés, tant pesamment armée que légère, composée des Italiens, des Cyrenéens, des Bosphoriens, commandés par Lamprocles, & des Numides, sous les ordres de Verus, marchant dans l'ordre qu'ils sont nommés. Cette Infanterie sera précédée de ses enseignes déployées, & rangée par Compagnies sur quatre de hauteur. Un Corps de Cavalerie des Achéens cotoyera de deux côtés les flancs de cette Infanterie, pour contenir les hommes dans leurs rangs. Toute cette Avant-garde sera commandée par le Général des Italiens Pulcher (d).

LES Troupes Romaines formeront le centre de la Colonne.

La

tens de Polybe, les Corps de cette Cavalerie n'existoient pas; & l'on tiroit, de la Cavalerie Légionnaire, un nombre de Cavaliers choisis sur toute la Troupe, qui précédoient la marche de la Colonne. Lorsque les Romains portoient leurs armes dans les pays étrangers, ils formoient de ces Corps, auxquels ils donnoient, pour Chefs, des personnes, qui connoissoient le pays, où l'on faisoit la guerre.

(c) Pour justifier le sens que je donne à ces mots Grecs, que l'Interprète Latin n'a pas bien rendus, je cite le même Arrien, Josephus parlant de l'Infanterie, & Polybe, qui marque la hauteur ordinaire de la Cavalerie. Ils se servent des mêmes expressions, *ταυτην ιωι δυνωι στρατιωτων*, comme de l'Infanterie *ιωι στρατων στρατιωτων*. Arrien denote la marche par Tourmes, en nommant les Officiers qui conduisoient chaque Troupe, *αυτων δι αυτων δι δυνωιων*. C'étoit alors le stile militaire. J'ai épluché de la même manière l'ordonnance de l'Infanterie.

(d) Polybe & Josephus forment de la même manière l'Avant-garde de l'Infanterie Alliée. Dans cette guerre contre la Cavalerie des Alanes, la plus grande partie des Alliés étoient de gens à trait, dont Arrien pouvoit tirer plus de service que de la grosse Infanterie. Les Arméniens étoient les meilleurs Archers du monde. Tous les Historiens vantent leur adresse.

Josephus
Liv. III. c. 5.
Polybe
Liv. XII.

La Cavalerie d'élite (e) marchera à la tête, suivie des Tourmes des Chevaliers ; puis viendra tout le train des Catapultes, & après lui les Compagnies de l'Infanterie légère attachée aux Légions. La quinzisième Légion marchera ensuite, précédée de l'Aigle & du Chef Valens. Le Lieutenant Général, les Tribuns, & les Capitaines de la première Cohorte, seront à côté du Général. La Légion marchera par Cohortes sur quatre de hauteur (f), de même que la douzième Légion, qui la suivra, ayant l'Aigle à la tête, avec les Tribuns, & les Capitaines de la première Cohorte.

L'ARRIÈRE-GARDE sera formée par l'autre moitié de l'Infanterie des Alliés, composée des Arméniens, des Trapézuntiens pesamment armés, des Colches, des Lanciers Riziens, & des Aplaniens, qui marcheront dans l'ordre qu'ils sont nommés. Le Général des Aplaniens Seculinus commandera cette Arrière-garde. Les bagages suivront immédiatement l'Armée, & toute la marche sera fermée par un Corps de Cavalerie des Gètes, sous les ordres de son Harque. Les Officiers de l'Infanterie marcheront dans leurs Compagnies à droite & à gauche de chaque rang. Deux Corps de Cavalerie, les Alaciens & les Italiens, côtoyeront la marche de l'Infanterie. Les Cavaliers ne formeront qu'une file le long des deux flancs.

LE Général en Chef Xenophon n'aura point de poste fixe ;
il

(e) Cette Cavalerie choisie étoit, dans la vieille Milice, composée du tiers de la Cavalerie Alliée ; c'étoient les *equites extraordinarii* ou *tribarii*, qui, comme je l'ai dit, tenoient autrefois lieu de la Cavalerie légère : Toute cette distribution n'étoit plus observée sous les Empereurs. On avoit *Turma* & *Cohortes extraordinariae*. Ce fragment d'Arrien pourroit servir de texte à une multitude de remarques critiques & de citations, qu'on trouve dans les Ecrits de Lipsius, de Saumaise, de Schellius, de Hugo & d'autres. Mais ce seroit abuser de la patience du Lecteur, que de lui répéter des choses, qu'il lui importe souvent fort peu de savoir.

(f) Arrien dit simplement que l'Infanterie étoit rangée sur quatre de hauteur, en se servant de la même expression que Josèphe, qui dit que les Légions de Vespasien marchaient sur six de hauteur. Il dit encore plus bas, qu'aux ailes de chaque rang étoit un Centurion. Comme le plus souvent, il n'y avoit que cinq Centurions dans chaque Cohorte, dont on doit déduire celui qui étoit détaché avec les armés à la légère, il faut, pour que chaque rang ait pu avoir son Centurion, qu'ils aient été d'environ cent hommes. Peut-être que l'usage étoit, de marcher sur cinq de profondeur, dans les Légions de six mille

il se portera par tout pour maintenir l'ordre ; si ce n'est qu'il se mettra, de tems en tems, devant les Aigles des Légions (g).

LORSQUE l'Armée s'approchera du terrain où elle doit se mettre en bataille, la Cavalerie de decouverte prendra les devans & se postera sur toutes les hauteurs des environs, pour donner avis des mouvemens de l'ennemi. Toute la Cavalerie se détachera ensuite de la Colonne, & se portant en avant & sur les côtés du terrain indiqué par le Général, elle se formera, de distance en distance, en plusieurs Corps rangés en quarrés, & y restera pendant que l'Infanterie se mettra en bataille.

ON donnera alors le signal, auquel les soldats se dresseront & ajusteront leurs armes. On aura soin que cela se fasse sans bruit & dans un grand silence ; Les soldats armés & bien préparés au combat s'alligneront alors en rangs & files, & on se mettra en bataille.

SUR le terrain que le Général a choisi pour y attendre l'ennemi, il y a, à droite & à gauche, deux collines, qui s'élèvent par des pentes douces à une mediocre hauteur. L'espace entre ces deux collines est assez uni, & tout a l'entour c'est rase campagne (b).

L'ARMÉE se mettra en bataille comme elle a marché. La tête

le hommes, dont les Cohortes avoient six Centurions. Il semble que les Légions de Vespasien marchoient sur six de hauteur, parcequ'alors les armées à la légère ne seroient pas des Corps détachés. La Légion marcha donc ici par Cohortes environ sur cent de front, ce qui étoit assez praticable, vu que l'Armée traversoit une plaine, comme il paroît par toutes les circonstances.

(g) Arrien pouvoit si loin sa passion de ressembler à Xenophon, qu'en parlant de soi-même, dans ses Ecrits, il adopte son nom, comme on le voit ici & ailleurs.

(b) Il faut qu'Arrien ait été informé de l'approche de la Cavalerie ennemie, & du dessein des Scythes de l'attaquer par tout où ils le trouveroient. Ce poste, qu'il choisit pour les attendre, étoit donc d'importance, & il y aroit même, par les bagages qui suivoient l'Armée, que son intention étoit d'y camper, quand même les Scythes auroient tardé de venir. La guerre, que cette Nation faisoit avec la seule Cavalerie, exigeoit, des Généraux, des mesures tout à fait particulières. De là vient cette quantité de gens à trait, & ce train de Carpuques, qu'on ne reconnoît pas dans les expéditions de César. Craissus & Marc Antoine avoient, dans les Parthes, un pareil ennemi en tête. Ils se hazardoient avec leurs Légions dans les plaines, & ils en étoient les dupes. Arrien savoit mieux conforner ses armes & sa conduite à la nature de la guerre qu'il avoit à soutenir.

tête de la Colonne aura la droite, le centre le Corps de bataille, & la queue aura la gauche. De cette manière ces deux Corps de l'Infanterie légère des Arméniens, tout composés des Archers, qui marchent à la tête & à la queue de la Colonne, occuperont le sommet des deux collines à droite & à gauche (1). La Cohorte des Italiens de grosse Infanterie, & qui a suivi les Arméniens, se rangera sur la pente de la montagne au devant, ou plutôt au dessous de ces Arméniens (2). Le Général des Italiens Pulcher commandera cette droite & aura sous lui les Chefs des Arméniens, Vafaces & Arbelus, & la Cavalerie qui y sera jointe. A la gauche les autres Corps d'Infanterie légère, des Trapezuntiens, des Colches, & des Lanciers Riziens se joindront encore sur la colline aux Arméniens (3). Ils auront devant eux, comme à la droite, la grosse Infanterie des Aplaniens (4), qui les soutiendront, tandis qu'ils lanceront leurs traits d'en haut sur l'ennemi & par dessus leurs têtes.

Les deux Légions se rangeront dans l'espace entre les deux collines. La quinziesme, qui est plus forte que l'autre, s'appuyera à la colline droite, & s'étendra au delà du centre (5); la douzième remplira l'intervalle jusqu'à la colline gauche, en s'allongeant autant qu'elle pourra sur la pente de la colline (6). Les Légionnaires seront rangés sur huit de profondeur & dans l'ordre serré. Ceux qui ont les épieux, ou les *Pilums*, seront placés dans les quatre premiers rangs, & dans les quatre autres on mettra les piques (1). Les hommes du premier rang

pré-

(1) J'appelle ainsi les armes que le texte nomme *ἀγχιμήτεα*, dont la signification convient aussi à ce que nous appelons des Piques. J'avois cru d'abord que c'étoient toutes ces armes de longueur, qu'on conservoit encore après l'abolition des Triaires; Mais j'ai vu qu'Arrien veut, que les soldats en fissent aussi usage en les lançant, ce qui n'en étoit pourtant pas la destination principale. Ainsi il paroît qu'Arrien ait indiqué, par ce terme, toutes les armes de la Légion, qui n'étoient pas *Pilum*, comme les demi-piques ou les javelines des Troupes légères, & les piques de ceux qui tenoient lieu de Triaires. J'ai été confirmé dans mon idée, parceque je n'ai pas vu, dans la disposition de l'Armée, d'autre poste pour les gens à trait de la Légion, que dans ses derniers rangs. *ἀγχιμήτεα*, seroient donc aussi ici ceux que Polybe appelle *πρὸς ὀπίσθου*. Comme la narration d'Arrien n'est pas achevée, on ne sait quelle est la raison de la distribution des armes dans les derniers rangs; peut-être aura-t-il marqué quel parti il comptoit en tirer, si les Scythes faisoient venus l'attaquer à dos.



présenteront leurs Pilums à l'approche de l'ennemi ; on aura soin d'avertir le soldat de tenir la pointe du fer à la hauteur du poitrail des chevaux. Ceux du second, du troisième & du quatrième rang, seront dans l'attitude pour les lancer. On leur enjoindra de bien ajuster les coups dans l'occasion, afin d'abattre homme & cheval. On ajoutera le neuvième rang des Archers, composé de Numides, de Cyrenéens, de Bosphoriens & d'Ituriens.

ON marquera l'emplacement pour les machines sur les deux collines, & derrière toute l'Armée (7) ; on en tirera de loin sur l'ennemi (8).

L'INFANTERIE ainsi rangée, tous les Archers à cheval défileront derrière l'Armée, & se placeront auprès des Légions, pour tirer leurs flèches par dessus leurs têtes (8). Tout le reste de la Cavalerie, dont les hommes sont armés de différentes lances, de sabres & de haches, se formera en huit Corps. Deux de ces Corps se posteront derrière la colline à la droite, & deux derrière celle à la gauche (9). Ils se rangeront comme en crochet, ayant le front vers les flancs. Les quatre autres Corps formeront, à certaine distance, une Ligne derrière les Légions (10), & attendront, dans cette position, les ordres ultérieurs du Général.

QUELQUES Escadrons de la Cavalerie d'élite, qu'on désignera, deux cents hommes de l'Infanterie Légionnaire, les Gardes ordinaires, & les Officiers, attachés à la Cavalerie d'élite, escorteront le Général. Il s'en servira comme d'un Corps de réserve, pour remédier aux différens accidens. On commandera encore cent hommes d'Infanterie légère, pour les envoyer prendre avis, de côté & d'autre.

LE

(8) La différence qu'il y avoit entre les Catapultes & les Balistes, c'est que les Catapultes tiroient des traits horizontalement, & que les Balistes jettoient en élévation des pierres. Les Catapultes étoient placées ici sur les Ailes, & les Balistes derrière la Phalange. César n'observe pas, dans ses Commentaires, cette différence entre ces deux espèces de machines. Mais les autres Ecrivains, sur tout ceux qui en ont traité, distinguent expressément les Catapultes des Balistes. Mr. Folard nomme Catapulte, ce qui étoit une Baliste. Mais l'exemple de César excuse assez cette méprise.

Tome II.

V.

LE Chef de la quinziesme Légion, Valens, commandera à la droite ; la gauche sera sous les ordres des Tribuns de la douzieme Légion.

LORSQUE tout sera en ordre, on recommandera aux Troupes de se tenir tranquilles, jusqu'à ce que l'ennemi soit à la portée des traits.

Au signal que l'on donnera pour le cri de guerre, les soldats élèveront la voix, autant qu'il leur sera possible. Les machines jetteront en même temps de gros traits & des pierres. Les Archers, & tous les gens à traits, accableront l'ennemi de flèches, de dards & de javelines, principalement ceux sur les collines. Il n'est pas probable qu'il y résiste, & nous espérons que cette multitude de traits causera la confusion & la ruine des hommes & des chevaux, & lui fera perdre l'envie & les forces de pousser sa pointe.

SI cependant il n'en étoit pas découragé de pousser en avant, avec ses Escadrons, pour attaquer la grosse Infanterie, il faut, dès qu'on s'en appercevra, que le second & le troisieme rang de la Légion se ferre vers le premier, au point même de s'appuyer des épaules; & ainsi l'on attendra de pied ferme le choc de la Cavalerie, en présentant aux chevaux la pointe des Pilums. Le quatrième rang les lancera avec force sur l'ennemi, & les soldats des rangs suivans feront usage de leurs piques, qu'ils darderont de même contre les Cavaliers par dessus les autres. Il est impossible que l'ennemi ne soit repoussé & forcé de se retirer avec perte & en desordre.

QUAND on verra que l'ennemi prend tout de bon la fuite, alors les Légions s'ouvriront (1); la Cavalerie passera par les intervalles en avant du front & s'y partagera en deux parties. Comme les huit Corps étoient rangés derrière la Ligne, chacun en

(1) On voit ici que les Légions étoient rangées dans une seule Ligne pleine, & même dans l'ordre serré, comme dans celui qui étoit naturel à l'Infanterie, qui veut résister au choc d'une Cavalerie. Elles faisoient des ouvertures par des quarts de conversion, ce qui est dénoté par l'expression Grecque *διασπῆναι*.

en huit Escadrons, les quatre premiers de chaque Corps n'ont qu'à se séparer des autres. Ces Escadrons poursuivront l'ennemi assez vivement, tandis que l'autre moitié les suivra plus lentement & en gardant bien son ordonnance, pour être en état de les soutenir, au cas que les Scythes fassent volte face, & même de remplacer les premiers Escadrons, lorsqu'ils seront fatigués. En même tems que la Cavalerie partira, les Archers Armeniens & le reste des Gens à trait, descendront des collines, & tâcheront d'être toujours, avec la Cavalerie, à portée de lancer des traits, pour ne donner aucun répit à l'ennemi. Toute l'Infanterie Légionnaire s'ébranlera de même en avant, &, marchant d'un pas plus vite qu'à l'ordinaire, elle suivra les Troupes légères, afin que si, contre toute attente, la Cavalerie ennemie se fut ralliée & rétablie au point de forcer les nôtres à reculer, elle puisse leur servir d'appui, & leur donner le moyen de se remettre.

Tout cela s'exécutera, en cas d'une fuite précipitée de la part de l'ennemi. Mais si on voit que la Cavalerie des Scythes se retire en arrière, après avoir essuyé cette grêle de traits, & qu'au lieu de donner contre les Légions, elle fasse mine de tourner les Ailes & de tomber en dos de l'Armée; je ne veux pas qu'il se fasse le moindre mouvement du côté des Troupes légères, pour s'étendre sur les Ailes. On fait par expérience qu'avec cette manœuvre on ne fait qu'exposer, mal à propos, cette Infanterie à être percée & renversée, dans un instant. Toute la défense viendra alors de la Cavalerie, qui dans ce cas suffira pour repousser l'ennemi. A cet effet il faut faire attention de quel côté les Scythes menacent de tourner les Ailes, pour donner le signal aux Tourmes, derrière les Légions, de partir & de se joindre à ces deux Corps, qui ont été du commencement derrière l'Aile, avec lesquels elles achèveront de former la Ligne en crochet. Comme les Scythes seront obligés de prêter le flanc en tournant les Ailes, je veux que notre Cavalerie, dans ce moment, tombe brusquement sur eux &

les charge avec les sabres & les haches, fans s'amuser à tirer. Car comme les Scythes font à nud de même que leurs chevaux, **** (m).

(m) C'est bien dommage que le détail d'Arrien soit coupé ici ; le reste n'auroit pas été moins intéressant. Je regarde ce fragment comme un des plus précieux morceaux de l'Antiquité Militaire. Il n'y a que des détails de cette nature, qui puissent donner une idée de la manière de faire la guerre des Anciens. Tout y est clair & coupe court aux conjectures. Il auroit été inutile de le charger d'un long commentaire. On n'a qu'à assigner la vraie signification aux termes Grecs, qui échappent constamment aux Interprètes. C'est pourtant tout ce qu'on doit exiger de ceux qui se mêlent d'expliquer les recits Militaires des anciens Historiens.



Mem. H.

29

38



ANALYSE DE LA CAMPAGNE
 DE
 J U L E S C E S A R
 EN
 A F R I Q U E,
 DECRITE PAR
 H I R T I U S.



C H A P I T R E I.

CÉSAR s'étoit emparé de Rome & de l'Italie; il avoit forcé les Légions qu'Afranius commandoit en Espagne, de se rendre; il avoit soumis la Sardaigne & la Sicile, & gagné la célèbre Bataille de Pharfale, qui paroissoit être décisive. Le Chef du Parti contraire avoit perdu la vie. César fut encore vainqueur en Egypte & dans le Pont; & revint à Rome maître respecté du Sénat & du Peuple: Mais, malgré tous ces succès, le Parti de Pompée fut encore assez puissant pour lui susciter, en Afrique, une guerre, aussi difficile que celle qu'il soutint en Epire & en Thessalie, & dont l'événement ne devoit pas moins de son sort, que la Bataille de Pharfale.

Florus, At in Africa cum civibus multa atrociter quam in Pharfalia bellum. Huc reliquias partium naufragorum quidam furoris assui expulerat, nec reliquias diceret, sed integrum bellum.

CETTE Campagne, que César fit en Afrique, m'a toujours paru être une des plus savantes & des plus mémorables de sa vie. J'entreprends d'en développer les circonstances, que le Continuateur de ses Commentaires nous a conservées. Si la nar-

ration de Hirtius est quelquefois diffuse & obscure, ce reproche n'influe pas sur l'authenticité des faits (a).

AVANT de porter la guerre en Epire, & de s'opposer aux forces que Pompée y rassembloit, César s'assura des Provinces, qui étoient à la dévotion du Parti contraire. Les Lieutenans de Pompée, qui y commandoient de bonnes Armées, pouvoient lui faire de fâcheuses diversions, en attaquant, dans son absence, les Gaules & l'Italie. C'est pourquoi César marcha d'abord en Espagne,

(a) On trouve, à la tête du huitième Livre de la guerre des Gaules, le Prologue de Hirtius, où il dit, que n'ayant pu se refuser aux instances de son ami Balbus, il avoit entrepris de continuer les Commentaires de César. Sur ce témoignage, on auroit pu se décider à prendre cet ami de César pour l'Auteur des Livres qu'on a des guerres d'Egypte, d'Afrique & d'Espagne, si les Anciens mêmes ne nous en eussent pas fait douter, en les attribuant tantôt à lui, tantôt à Oppius, & tantôt à certain *Julius Cæsar*. Les noms de Hirtius & d'Oppius prévennent également le Lecteur en faveur de ces Livres. Tous deux étoient contemporains & amis de César. Le premier, qui s'est trouvé comme Consul, à la tête des Armées, & qui a eu la plus grande part à la fameuse attaque du camp de Marc Antoine devant Modène, où il perdit la vie, étoit fort en état de décrire des Actions Militaires. Oppius, l'ami le plus intime de César, possédoit les meilleurs Mémoires de la vie de ce grand Capitaine, qui s'étoit fait un plaisir de lui adresser les relations les plus authentiques de ses campagnes, & de lui confier même tous ses secrets, comme il paroît par Suetone; & à ce que dit Gellius, on lisoit, à Rome, des volumes entiers des lettres qu'il lui avoit écrites. On pourroit donc fort bien conclure de tout ceci, que l'un ayant fourni à l'autre, les Mémoires relatifs à ces guerres, tous deux ont passé, de leur tems, pour les Auteurs de ces Livres, qui alors n'étoient point encore altérés, comme ils le sont aujourd'hui. C'est sans doute ce *Julius Cæsar* qui s'est chargé, quelques siècles après, du soin de les revoir, à qui nous devons attribuer tout ce qu'il y a de suspect & d'obscur dans la narration & de peu conforme dans le stile au siècle de César. Il est si vrai qu'une main étrangère a touché à ces précieux morceaux de l'Antiquité, qu'avec un peu d'attention il est facile de distinguer ce qui vient de Hirtius ou d'Oppius, d'avec ce que l'autre a substitué. On y trouve des circonstances hors d'œuvre, & des incidens inutiles qui coupent tout d'un coup la narration la mieux suivie, & qu'on ne sauroit combiner avec le reste. Cependant il est incontestable, que surtout les opérations Militaires, qui y sont exposées, n'ont pu être écrites que par un témoin oculaire, ou qui en a été aussi bien instruit qu'étoient Hirtius & Oppius. Le détail admirable des ouvrages de César, de ses campemens & de ses autres dispositions de marche & de bataille, en fait foi, de même que l'exactitude dans les descriptions du terrain & du pays. La situation des lieux ne changeant pas, on a pu les vérifier par celle que nous trouvons encore aujourd'hui. Si l'on ajoute, à ces arguments, ceux que *Dodwell* a tirés du stile & d'autres circonstances, on n'aura rien à redire à l'authenticité des Mémoires que j'ai suivis dans ma Relation. D'ailleurs les Historiens Grecs, comme Dion, Appien & Plutarque, ne suffisent pas, & sont de peu d'usage pour les Lecteurs Militaires.

Jul. Ch. 52.
Nod. Antic.
Liv. XVII.
Chap. 9.

Espagne, où il vainquit Afranius, sans livrer bataille; & détacha Valerius en Sardaigne, & Curion dans la Sicile. Ce dernier, après avoir réduit la Sicile, devoit passer en Afrique avec ses quatre Légions, tandis que César iroit combattre la grande Armée de Pompée en Epire.

CE Curion étoit un homme de grande capacité, qui eût beaucoup de part aux troubles de son tems. C'est le même qui, étant Tribun du Peuple, s'opposa aux Décrets du Sénat contre les intérêts de César. Mais son caractère fougueux lui faisant brusquer tout, il manquoit, dans la guerre, de cette prudence qui met les bornes entre la valeur & la témérité. Il réussit d'abord en Sicile, & força Caton d'abandonner la Province dont il étoit Gouverneur. Comme la guerre en Afrique lui parut de moindre importance, il n'embarqua que deux Légions, qu'il crut pouvoir suffire à cette expédition. En effet, Attius Varus, qui, en dépit de l'autorité du Sénat, s'étoit emparé du Gouvernement de cette Province, n'y avoit plus que deux Légions, & même de nouvelle levée. Mais, il y avoit, dans ce Pays, un autre ennemi, qui n'étoit pas si méprisable. C'étoit Juba, Roi d'une partie de la Numidie & de la Mauritanie, attaché par reconnoissance à Pompée, qui avoit comblé de bienfaits son Père Hiempsal, & animé d'une haine personnelle contre Curion, qui, étant Tribun du Peuple, avoit proposé une Loi pour confisquer son Royaume, & le réduire en Province Romaine.

CURION eut d'abord de grands succès contre Varus. Il calma, par son éloquence, l'émeute de ses soldats, tous prêts à l'abandonner. Il les mena même au combat, & leur inspira tant de courage, qu'ils chargèrent l'ennemi, posté sur une hauteur, & le forcèrent de se sauver dans son Camp, avec une perte considérable. Varus, n'y trouvant pas encore sa sûreté, se renferma, avec ses Troupes, dans Utique, où il fut assiégé par le Vainqueur. On parloit déjà de se rendre, lorsque tout à coup on fut informé que le Roi Juba venoit au secours avec une nombreuse Armée.

Cr.

*César de Bel.
Civ. Liv. II.
C. 22.*

*Castra Corne-
liana.*

CURION agit encore avec beaucoup de précaution. Il leva le siège, sur l'avis de l'approche du Roi, & se retira avec son Armée dans le fameux Camp de Scipion, à un mile d'Utique sur le bord de la Mer. Ce Lieu, (a) fortifié par la Nature, étoit inattaquable & très propre à la retraite d'une Armée. Il se proposoit d'abord d'y attendre le débarquement des deux autres Légions de Sicile, qui l'auroient mis assez en état de faire la guerre avec égalité de forces. Mais malheureusement pour lui, on vint lui donner un faux avis que le Roi Juba étoit retourné dans son Pays, pour le défendre contre des Peuples voisins, & que son Général Sabura ne tenoit la campagne qu'avec peu de monde, qu'il lui avoit laissé. Cet avis fut confirmé par les Partis que Curion avoit envoyés à la découverte: En effet, le Général Numide n'avoit sous ses ordres qu'un médiocre Corps de Troupes, avec lequel il s'étoit avancé à six miles de la grande Armée de Juba. A l'entrée de la nuit, Curion détacha sa Cavalerie, pour insulter le Corps de Sabura, qu'elle mit aisément en desordre, les Numides ignorant l'art de fortifier leur Camp. Il suivit lui-même avec son Infanterie. Après avoir fait environ six miles de chemin, il rencontra sa Cavalerie, qui revenoit, avec plusieurs prisonniers, lui faire rapport de son succès. Alors, sans daigner examiner les prisonniers, sans même se faire accompagner de toute sa Cavalerie, qui étoit fatiguée du combat & de la marche, Curion poursuivit sa route, & vint enfin, avec ses deux Légions, harassées par une marche de seize miles, & avec deux cens chevaux seulement, en présence de l'Ennemi.

SABURA, ayant d'abord informé son maître de ce qui s'étoit passé durant la nuit, reçut bientôt un renfort de deux mille che-

*Lib. XXIX.
C. 35.*

*De bel. Civ.
Lib. II. cap.
22.*

(a) Voici comme Tite Live parle de ce Camp: *Scipion prit son quartier d'hiver sur un promontoire qui, ne tenant à la terre ferme que par un Col étroit, s'avance dans la Mer, & li'y s'élève. Jules César en donne la description suivante: C'est une montagne qui s'avance droitement dans la Mer, & dont les deux côtés sont rudes & de difficile abord, quoique celui qui regarde Utique, soit un peu moins roide que l'autre. Il y a un peu plus de mille pas en droiture de cet endroit à Utique; Mais on trouve sur cette route une fontaine, jusques à laquelle la Mer s'avance, ce qui fait que toute cette contrée forme un vaste Lac, de sorte que pour l'éviter, il faut faire un tour de six miles, avant que d'arriver à la ville.*

chevaux Espagnols ou Gaulois, & de tout ce qu'il y avoit de bonne Infanterie dans l'Armée. Les dispositions que fit ce rufé Numide, pour attirer l'ennemi dans le piège, étoient excellentes. Il se posta, avec son Armée, dans une plaine, où l'on débouchoit par plusieurs hauteurs, situées du côté où il attendoit les Romains. Il mit sa Cavalerie sur une Ligne, & son Infanterie sur une autre, mais à une grande distance derrière la première. En même tems il détacha en avant, par delà les hauteurs, un bon Corps de ses Cavaliers Numides, qui, dès qu'ils furent à portée des Romains, firent mine de prendre la fuite. Curion les poursuivit en aveugle, & se laissa grossièrement entraîner jusques dans la plaine, où il aperçut l'ennemi prêt à le recevoir. Il paroît que Curion ne reconnut pas même encore le danger où il se trouvoit alors. Il rangea, avec beaucoup de présence d'esprit, ses Cohortes en bataille, & les animant au combat, il les mena contre cette Cavalerie. Mais le succès ne pouvoit pas répondre à ses espérances. Il se vit en un instant tourné sur ses ailes, & attaqué à dos par les Numides. Son Infanterie fit des efforts inutiles contre des chevaux, qui fuyoient plus vite qu'ils n'étoient poursuivis, & qui revenoient tout aussi-tôt à la charge pour accabler de nouveau, de traits & de flèches, les Cohortes, qui s'avançoient hors de la Ligne. Dans cette extrémité, Curion voulut se replier vers les hauteurs, mais la nombreuse Cavalerie, qui venoit d'occuper tous les passages, lui avoit déjà coupé la retraite. Ainsi périt l'Armée de Curion, qui chercha lui-même sa mort, pour ne pas survivre à sa disgrâce ou à sa honte.

CET événement eut de grandes suites, & fut la principale cause de la continuation de la guerre, que la mort de Pompée auroit dû terminer. Juba ayant agi avec beaucoup de hauteur après la Victoire, même à l'égard de ses Alliés, retourna pourtant dans son Royaume, laissant Atius Varus seul maître dans la Province. De cette manière l'Afrique resta dans les intérêts de Pompée. La crainte de se voir bientôt attaqué de nouveau par un ennemi formidable, engagea Varus à prendre toutes les

méfures nécessaires pour s'y maintenir, & pour se mettre en état de défense.



CHAPITRE. II.

TANDIS que la fortune seroit si mal le Lieutenant de César en Afrique, elle fit remporter à lui même une Victoire signalée, à la journée de Pharfale. L'Armée de ses ennemis y fut dissipée; & Pompée obligé à chercher un asyle en Egypte, où il trouva sa mort. Le séjour de César en Egypte seroit l'époque la moins honorable de sa vie, s'il étoit vrai qu'il y fut retenu par les charmes de Cléopâtre. Mais on ne sauroit douter que ce ne soyent les vents du Nord, qui soufflent constamment, en Egypte, durant un espace de tems assez considérable, qui l'ont empêché de sortir d'Alexandrie par Mer. C'est la raison qu'il en apporte lui même, dans ses Commentaires, & qui est confirmée par les circonstances, puisqu'il avoit pris ses mesures pour s'y arrêter, avant même qu'il eut vu Cléopâtre.

CE séjour de César en Egypte l'entraîna dans une guerre très dangereuse, avec ceux même, qui avoient fait mourir son Rival. Comme il ne s'y étoit pas préparé, & qu'il se croyoit en Pays ami, ses ennemis ne manquant ni de force ni de conduite, il se vit tout à coup réduit à une extrémité, qui ne demandoit pas moins que toute sa capacité & tout son bonheur, pour se tirer d'affaire. Il se cantonna dans une partie de la Ville d'Alexandrie près du Port, & s'empara de l'île de Pharos. On admire, avec raison, la fertilité de son esprit à trouver des ressources. Les ouvrages & les différentes baricades qu'il fit faire pour se maintenir dans son poste, contre des ennemis industrieux & infiniment supérieurs, surpassent l'imagination.

CETTE nouvelle occupation de César en Egypte, donna jour, & le tems de se remettre, aux Partisans de Pompée, qui vou-

vouloient être regardés comme ceux de la Liberté. Plusieurs d'entr'eux s'étoient soumis au Vainqueur. La générosité dont il usa, envers les vaincus, les engagea à prendre ce parti. Ciceron déclara nettement, dans un conseil qui se tint, après la Bataille de Pharfale, qu'à son avis ce n'étoit pas assez de quitter les armes, qu'il falloit les jeter : Mais d'autres, guidés par l'amour de la Patrie, l'ambition, ou quelque intérêt particulier, ne croyoient pas les affaires si desespérées, qu'on dût renoncer à la guerre.

*Cicero pro
Dejotaro.*

APRÈS Pompée, l'homme le plus considéré dans le parti Républicain, étoit Metellus Scipion. Cette distinction étoit moins due à ses qualités personnelles, qu'à sa naissance & à ses richesses. Gendre de Pompée, &, autrefois, son Collègue dans le Consulat, il avoit joint, peu avant la Bataille, ses Légions à son Armée, & il partageoit avec lui le commandement à cette malheureuse journée.

SCIPION fut le premier qui tournât ses vûes sur l'Afrique, dans le dessein d'y rétablir la guerre. Il partit pour s'y rendre avec tous ceux qui lui étoient dévoués, dès qu'il vit César à la poursuite de Pompée. Plusieurs suivirent son exemple, entr'autres, Labienus, qui avoit été le plus accrédité des Lieutenans de César dans les Gaules, où il avoit donné de grandes preuves de valeur & de capacité. Lorsque la guerre s'alluma, il passa du côté de Pompée, & fut l'ennemi le plus acharné, & même le plus brutal, de ceux qui portoient les armes contre César. L'Afrique devint bientôt le point de ralliement pour tous les débris du parti Républicain.

Tous les yeux étoient alors fixés sur la conduite de Caton, qui s'étoit embarqué dans cette guerre, en vrai honnête homme & en bon Citoyen, pour combattre un Tyran, dont les succès menaçoient la liberté de sa Patrie.

CATON étoit alors à *Dyrracium*, (a) où il commandoit les Troupes préposées à la garde des grands Magazins, que Pom-

(a) C'est le *Durazzo* d'aujourd'hui, très bon Port du Golfe de Venise dans l'Albanie.

Pompée y avoit établi. Après la perte de la Bataille, les principaux du Parti Républicain cherchèrent un azyle dans cette Ville Maritime, dont le Port étoit excellent & très fréquenté par les Romains, qui, de *Brindisi*, au Royaume de Naples, passoient en Grèce. Comme les Lieutenans de Pompée tenoient encore la Mer, avec une bonne Flotte, dont le rendez-vous général étoit l'île de *Coreyra*, ou, de Corfou, qui est la clef de la Mer Adriatique; ces illustres Républicains jugèrent à propos de se rendre à bord de cette Flotte, pour y délibérer, avec les Chefs des Escadres, sur le parti qu'il convenoit de prendre. Plusieurs d'entr'eux allèrent d'abord en Afrique, pour y tenter, avec Scipion & Labienus, des ressources dans l'alliance du Roi Juba, & dans l'Armée d'Atius Varius. Ciceron partit pour Brindisi, afin d'y attendre le retour & le pardon de César. Mais Caton resta sur la Flotte, acceptant le Commandement qu'on lui en défera, & fit embarquer les Troupes qu'il avoit sous ses ordres.

Son Plan étoit bon & digne de sa prudence. En effet, comme on ignoroit encore la mort tragique de Pompée, on crut généralement que ce devoit être en Egypte qu'il se retireroit. Il avoit droit d'attendre, de la reconnaissance de la Famille Royale, non seulement l'azyle, mais même des forces suffisantes pour s'opposer à César, qui le suivoit avec un petit nombre de Troupes. Dans cette supposition, que la perfidie des Egyptiens démentoit, le secours inattendu de bonnes Troupes & d'une Flotte aussi puissante, ne pouvoit que donner un grand relief aux armes de Pompée, & auroit indubitablement fait changer de face aux affaires de la guerre. L'extrémité où César fut réduit depuis, par la revolte de ces mêmes Egyptiens, justifie assez le Plan de Caton, qui étoit, sans contredit, tout ce qu'on pouvoit faire de mieux.

IL mit donc en Mer, & fit voile vers l'Egypte. Après avoir longé les Côtes de l'ancienne Etolie, qui faisoit la partie Occidentale de la Livadie d'aujourd'hui, il mouilla à *Patras*, Ville, qui existe encore dans la Morée, alors fort peuplée, &
avec

avec un bon Port dans la Mer Ionienne. Dans la route, Caton permit à chacun de se retirer où bon lui sembloit, en le débarquant à l'endroit où il souhaitoit d'être. Il s'arrêta à Patras, pour y recueillir *Faustus Sylla*, *Petreius* & quelques autres fugitifs de Pharsale. Ayant ensuite doublé le Cap de Matapan & de Malée, dans la Morée, il côtoya encore l'Île de Candie, & traversant tout droit la Mer Méditerranée, il passa en Afrique dans la Cyrenaïque, ou la Lybie, qui est à présent le Royaume de Barca, où il débarqua dans un endroit nommé *Paliurus*, à environ cent lieues d'Alexandrie, sur la même Côte, vers l'Occident.

CATON dirigea exprès sa course vers un endroit assez éloigné d'Alexandrie, dans le dessein de découvrir de loin la situation des affaires de Pompée, & de prendre ses mesures suivant les circonstances. Mais, ce fut là qu'il reçut la nouvelle de sa mort. Il l'apprit de la propre bouche de Sextus, fils de Pompée, & de sa femme, qui s'étoient d'abord ensuis dans l'Île de Chypre, d'où ayant remis en mer vers l'Occident, pour éviter la rencontre de César, ils avoient été portés par le vent au même endroit où Caton s'étoit arrêté.

LA nouvelle de ce triste événement occasionna une nouvelle scission parmi les Romains, qui s'étoient embarqués. Caton n'empêcha pas ceux qui, après la mort du Chef de la Patrie, vouloient recourir à la clémence du Vainqueur, de s'en aller & de s'arranger pour en obtenir le pardon. D'autres, en plus grand nombre, déclarèrent à Caton, qu'ils étoient prêts à sacrifier leur vie pour la cause, dont ils avoient une fois entrepris la défense; qu'ainsi, pourvu qu'il voulût être leur Chef, ils le suivroient par tout où il les conduiroit. Caton accepta le Commandement.

APRÈS l'action infame des Egyptiens, qui avoient donné à leur Bienfacteur la mort, au lieu d'un azyle, il n'auroit pas été de la prudence de tenter de nouveau quelque chose de ce côté. Caton comprit alors, que le meilleur parti qu'il put prendre étoit, d'aller dans l'autre partie de l'Afrique, pour s'y joindre aux Répu-

blicains, qui tâchoient d'y retablir la guerre. Le renfort de sa Flotte, & plus de dix mille hommes, qui s'y étoient embarqués, étoit important & très propre à relever les espérances des vaincus.

TOUTE la difficulté consistoit dans le choix de la route qu'on devoit prendre. En allant par Mer, il falloit passer le Golfe de *Sidra*, ou les *Grandes Syrtes*, & longer les Côtes du Royaume de Tripoli, pour venir à Tunis, qui étoit la Province Romaine où l'on se préparoit à la guerre. Mais, la saison étoit déjà fort avancée, & sujette aux orages: D'ailleurs comme les Anciens, qui n'avoient pas l'usage de la boussole, ne s'éloignoient guères des Côtes, le Golfe de *Sidra*, qu'on ne pouvoit éviter, ayant cinquante lieues de largeur, & s'enfonçant fort avant dans le Pays, augmentoit le danger pour les Vaisseaux, à cause de son peu de profondeur, & de la quantité de rochers & de bancs de sable dont il est parsemé. C'est de là qu'il reçut le nom de *Grandes Syrtes*, qu'on appelle aujourd'hui *Sèches de Barbarie*.

LA crainte d'exposer ses Troupes à périr par quelque naufrage, détermina Caton à prendre le chemin par terre. Il avoit à passer les Déserts de Barca, où l'on ne trouve que des sables arides, & des serpens de toute espèce: mais il n'en fut point découragé. Il ordonna à la Flotte d'attendre le retour de la bonne saison pour se mettre en Mer, & marcha lui même, avec ses Troupes de terre, à *Cyrene*, aujourd'hui *Cairoan*, au Royaume de Barca, Ville autrefois très riche & bien peuplée, où il fut reçu avec beaucoup d'humanité de la part des habitans. Il y fit de grandes provisions de vivres, & d'eau, qu'il chargea sur des ânes, & sur toutes sortes de voitures, & il prit encore à sa solde plusieurs Psylles pour lui servir de guides, & le garantir contre les serpens; ce peuple, qui habitoit autour de ces Déserts, ayant le secret de tuer ces reptiles, & de sucer le venin de leurs piquures. Pendant la marche, Caton alloit toujours à pied, revêtu de toute son armure, comme un simple soldat, avec ses *Pilums* à la main. L'Armée, animée par son exemple, traversa ainsi en trente jours ces Déserts, qu'on croyoit

croyoit impraticables , & marcha jusqu'à *Leptis magna* , environ à trente lieues de l'autre côté du Golfe, sur le rivage de la Mer (b). C'est apparemment le *Lebeda* d'aujourd'hui , au Royaume de Tripoli. Caton passa le reste de l'hiver dans cette Ville, & se joignit ensuite aux autres Chefs du Parti Républicain.

Le surcroit de forces que ce Parti acquit par l'arrivée inopinée de Caton , étoit des plus importants. On loua beaucoup sa conduite, & tout le monde concourut à lui déferer le Commandement & la première place dans l'Armée. Mais, trop rigide observateur des Loix, il n'osa empiéter sur les droits de Scipion, qui, étant Consulair, ne pouvoit pas être subordonné à Caton, qui n'avoit que la Préture. Il devint cependant l'ame de toute la guerre, & l'auteur de tout ce qui se fit de bien. Ce fut encore lui qui dissuada toutes les fausses démarches, qui ruinèrent ensuite les belles espérances de son Parti.

Dès que Scipion eut été déclaré Généralissime , on délibéra sur les moyens & la manière de faire la guerre. On en fixa le plan , dont on ne sauroit se former une juste idée, sans connoître bien le Pays qui en fut le Théâtre.

(b) Il n'est pas douteux que Dion & Plutarque ne parlent de *Leptis magna*, qui étoit en son chemin; car l'autre Ville, qu'on appelloit *Leptis parva*, dans le *Byzacium*, qui est le Royaume de Tunis, en est encore éloignée de plus de cent cinquante lieues. Il auroit été impossible de traverser les Déserts, & de marcher jusqu'à *Leptis parva*, en trente jours.





C H A P I T R E I I I .

C'EST le Royaume de Tunis, qui étoit proprement ce que les Anciens ont appelé l'Afrique, & où se trouvoit l'Empire des Carthaginois (a).

C E

(a) Les Romains ne connoissoient que la moindre partie de l'Afrique. C'étoient les Contrées Maritimes entre l'Egypte & le Détroit de Gibraltar, & de là encore jusqu'au Mont Atlas, qui commence près de l'Océan à séparer le Biléulgerid du Royaume de Maroc. Ils connoissoient encore la Nubie & l'Abissinie, sous le nom d'*Ethiopie*. Quant à l'intérieur de l'Afrique, il semble qu'ils n'aient eu que de confuses idées de tous les Pays au delà du Mont Atlas, qui traverse toute la Barbarie & se termine au Royaume de Barca. Tout au plus le Biléulgerid, le Royaume de Zab & de Faïfan, avec une partie du Désert de Barbarie, ou le Sahara, & les frontières de la Nigritie, leur étoient connus sous les noms de *Gétulie*, de *Libye intérieure*, & de *Garamantes*. Ptolémée nomme encore, dans cette partie de l'Afrique, plusieurs Peuples, dont les Historiens ne font pas mention.

Tout le reste de l'Afrique, depuis le Sahara & le Cap Verd, jusqu'à celui de Bonne-Espérance, de même que la partie Orientale jusqu'à l'Abissinie, leur étoient, ou entièrement inconnus, ou, s'ils avoient appris quelque chose de l'une ou de l'autre Côte, ce n'étoient que des fables & des contes tout à fait gigantesques.

Cependant cette Partie de l'Afrique qu'ils fréquentoient, faisoit un des meilleurs Pays du monde, riche, fertile & fort peuplé. On fait les richesses & les forces de l'Egypte, qui nourrissoit un nombre infini d'habitans. Tous les Ecrivains en parlent.

Le Royaume de Barca à l'Occident de l'Egypte, sur la même Côte, & qui s'étend aujourd'hui jusqu'aux Etats de la République de Tripoli, étoit autrefois divisé en *Cyrenaique*, *Marmarique*, *Lybie*, & *Pays de Syrtes*. La Cyrenaique étoit la partie la plus considérable, & déjà, du tems de César, une Province Romaine, qu'ils avoient envahie sous le prétexte du Testament de Ptolémée Apollon, Prince qui la possédoit, comme un Appanage de la famille régnante en Egypte. Il y avoit le long des Côtes une quantité de Villes très riches, avec de bons Ports, où il se faisoit un grand Commerce. L'*Albertain* d'aujourd'hui, qui fait encore un grand abord des Marchands Turcs, est l'ancien Port de *Paratonium*, *Telmata* le *Ptolemais*, & *Bernick*, *Berenice*, Ville fameuse dans l'Histoire. Le *Cairo* de nos jours étoit la magnifique Ville de *Cyrene*, renommée chez les Anciens, pour la politesse de ses habitans, & l'estime qu'on y faisoit des savans. Aristippe, dont Cicéron fait souvent mention, y enseigna un nouveau Systême de Philosophie, dont les adhérens se disoient être de la secte Cyrenaique.

Tout le pays entre le Golfe de Sidra & la Rivière de *Cinyphus*, la *Sallus* d'aujourd'hui, & entre la petite *Syrie*, où est l'autre Golfe, qui reçoit le Fleuve de *Cape*, ou l'ancien *Triton*, & forme aujourd'hui les Etats de la République de Tripoli, étoit appelé par les Anciens *Terra Syrtica*. Le nom de Tripoli ne lui a été donné qu'après le tems de Ptolémée, à cause des trois principales Villes *Ora*, *Suiraia*, & *Leptis magna*. Tri-

Arab. Quest.
Lib. IV.
Ch. 21 & 42.
de Offic.
Lib. III.
Ch. 33.

CE Pays étoit, dans ces tems, un des plus fertiles & des mieux peuplés de l'Univers. On voyoit, le long des Côtes, un nombre infini de Villes proche l'une de l'autre, & qui avoient toutes de bons Ports, très propres au Commerce qu'elles faisoient en Sicile & en Italie. De-là vient que les Anciens, parlant de cette Côte, l'appelloient simplement les Villes de Commerce, *Emporia*.

LES Anciens l'ont divisée en deux Provinces, la *Zeugitanie*, & la *Bisfacium*. La Zeugitanie comprenoit la partie du Pays qui est au

poli d'aujourd'hui, n'a pas été connue sous ce nom, chez les Anciens. Il est probable qu'elle a été une de ces trois Villes qui donnoient la dénomination à tout le Pays, vraisemblablement la *Sabutra* des Anciens. La Ville de *Capes*, située à l'embouchure de la Rivière du même nom, sur le rivage de la petite Syrtis, qui est encore, après Tripoli, la Ville la plus considérable du Pays, est la *Tacapé* des Anciens, dont le Port a été de tout tems très bon & fort fréquent.

A l'Occident de la Republique de Tripoli est le Royaume de Tunis, où la Côte court tellement au Nord, que depuis le Cap Bon, jusqu'à la pointe la plus Occidentale de la Sicile, il n'y a qu'un trajet d'environ 20 lieues, & de 25 jusqu'à l'extrémité de la Sardaigne. Ce Pays, borné, au Nord & à l'Orient, par la Mer, au Midi, par le Mont Atlas, & au Couchant, par le Royaume d'Alger, a deux cens vingt milles de large, depuis l'Île de *Jerba*, jusqu'au Cap *Serra*: Sa longueur est de cent soixante dix milles, depuis *Seettab*, jusqu'à *Clypta*, qui est à son extrémité Orientale.

La commodité des Ports, & la fertilité du terroir, y avoient attiré, de toutes parts, un nombre infini d'Etrangers, qui s'y étoient établis. Les Romains se contentoient d'un tribut assez médiocre, qui fut depuis augmenté selon le génie du Gouvernement. Dans le Pays ils prescrivoient, aux Propriétaires des terres, une certaine mesure de bled, qu'on devoit fournir dans les Magazins, d'où on le transportoit annuellement à Rome: Du reste, ils avoient laissé, à plusieurs de ces Villes, leurs Magistrats & la Liberté, de sorte qu'elles formoient autant de Républiques, les unes plus ou moins indépendantes que les autres. Le Commerce avec les Etrangers, surtout avec les Romains, en avoit beaucoup civilisé les habitants, & y avoit introduit le goût pour les Arts & les Sciences. Mais les Africains, qui vivoient à la campagne & dans l'intérieur du Pays, furent de tout tems farouches & féroces. On remarque, que malgré les grands changemens qui sont arrivés dans ce Pays, par la succession de tant de Siècles, les Naturels ont conservé leur manière de vivre & leurs coutumes. Ils ressembloit encore parfaitement à la description qu'en font les anciens Historiens, comme l'a observé Mr. Shaw dans ses Voyages. Le Pays en soi-même est aujourd'hui entièrement méconnoissable. Tous ces bons Ports sont négligés & détruits. Ces Villes florissantes, le long des Côtes, sont, ou ensevelies sous leurs ruines, ou remplacées par de méchans Villages. On n'y remarque plus cette fertilité tant vantée par les Anciens. En plusieurs endroits la campagne est tellement coupée de collines, de bruyères & de marais, qu'à peine est-il croyable qu'on ait jamais pu améliorer & cultiver un terrain aussi ingrat. C'est après la destruction de l'Empire & de la Ville de Carthage, que l'Afrique fut réduite en forme de Province, dont le Gouvernement a été fort considérable.

TOME II.

Y

au Nord du Golfe; & le District de Bifacium, appelé Pays de *Lybo-Pœniciens*, renfermoit l'autre partie qui est au delà, du côté du Sud.

La Rivière de *Zaine* est l'ancienne *Tusca*, & comme elle separe aujourd'hui l'Etat d'Alger de celui de Tunis, elle formoit autrefois les limites de la Numidie & de la Zeugitanie. Les trois Caps si fameux, dans la Navigation des Anciens, sont le *Cap Bon*, ou, *Promontorium Mercurii*, vers la Sicile, le *Cap Blanc*, ou, *Promontorium candidum*, & le *Cap de Zibeeb*, ou *Promontorium Apollonis*, vers la Sardaigne. Ces deux derniers Caps forment le Golfe où est la Ville de *Bizerta*, autrefois *Hippo diarrhytus*. Aupres de cette Ville étoit un Lac (*b*), qui communiquoit à la Mer par un Canal, qui formoit anciennement le Port d'*Hippone*, le plus beau & le plus sûr de toute cette Côte. De l'autre côté du Promontoire d'Apollon étoit la grande Ville d'*Utique*, entre laquelle & Carthage couloit le celebre *Bagrad*, qui se nomme à présent *Me-jerdab*. On ne voit plus aujourd'hui la moindre trace d'*Utique*, qui puisse seulement servir à fixer son emplacement. A vingt sept miles d'*Utique* étoit Carthage, bâtie sur une Peninsule, dont on trouve à peine quelques vestiges; & douze miles de Carthage, Tunis, aujourd'hui la Capitale du Pays, au fond du Lac, dont la *Goulette* defend l'entrée. Des deux côtés du Promontorium Mercurii, ou Cap Bon, étoient plusieurs Villes avec leurs Ports, comme *Aspis*, *Clupea*, *Neapolis*. *Adrumetum* étoit plus au Sud, près le Golfe de Hamameth. Dans la partie de l'Afrique, nommée le Bifacium,

Plin. Liv.
IX. Ep. 33.

(b) Voici comment Pline parle de ce Lac. „ On trouve, en Afrique, la Colonie d'*Hippone*, située sur le bord de la Mer, près de laquelle est un Lac navigable, qui dégorge ses eaux comme un Fleuve, & où elles entrent de même alternativement; car, à mesure que la merée monte ou descend, les eaux du Lac s'écoulent dans la Mer, ou celles de la Mer se jettent dans le Lac ”.

Mr. Shaw a vérifié cette observation de Pline. Ce savant Voyageur dit, en parlant du Port; „ On y voit encore les traces d'un grand mole, qui projectoit fort avant dans la Mer, pour rompre les Vents de Nord-Est “. Les Turcs à présent n'ont aucun soin d'entretenir ou de reparer le Port, qui pourroit cependant leur être d'une grande utilité.

cium, de l'autre côté du Golfe, étoit *Ruspina*, & en tirant plus au Sud, *Leptis parva*, *Thapfus*, *Achilla*, *Tijdra*, *Tbaenae*, &c., qui toutes étoient des Villes florissantes, & avoient de bons Ports de Mer. Outre ces Villes maritimes, il y en avoit d'autres très considérables dans l'intérieur du Pays, telles que *Uzita*, *Vacca*, *Sarfura*, &c. Comme elles eurent beaucoup de part à la guerre, j'en parlerai lorsque le détail des opérations m'y conduira.



CHAPTER IV.

LES Forces, que le Parti Républicain avoit dans ce Pays, étoient très grandes. Outre les deux Légions qu'Atius Varus avoit soigneusement recrutées, depuis la défaite de Curion, les dix mille hommes de Caton, & tous les gens de guerre que Labienus, Petreius, & le jeune Pompée s'étoient empressés d'y conduire, Scipion avoit fait, dans la Province, des levées rigoureuses, enrôlant tous les hommes capables de porter les armes, sans épargner même les Laboureurs. On se vit donc en état de mettre sur pied dix Légions, qui faisoient un Corps respectable d'Infanterie. Mais ce qui rendoit cette Armée si formidable, c'étoit sur tout le grand nombre de Troupes légères, & cette innombrable Cavalerie, la plupart composée de ces Cavaliers Numides, qui avoient toujours servi avec succès contre les Armées Romaines. A ces Troupes, on joignit encore six vingts Eléphants, équipés & dressés pour servir avec l'Armée, & quatre Légions, que le Roi Juba avoit formées de ses Numides. En même tems on fit travailler, dans tous les Ports, à construire & à équiper des Vaisseaux de toute espèce, qui, joints à ceux qui avoient suivi Caton, faisoient une puissante Flotte.

QUAND on considère ces forces, & les Généraux expérimentés qui les commandoient, on est surpris de voir qu'ils se soyent

bornés à faire une guerre simplement défensive. L'Histoire de ces tems est assez débrouillée pour pouvoir fonder, sur les circonstances, un jugement solide de la conduite de ces Républicains. Il me paroît donc qu'entre toutes les fautes qu'ils ont faites, dans tout le cours de la guerre, la principale fut celle d'avoir péché dans le genre de guerre qu'ils choisirent. César étoit à Alexandrie, occupé à se battre avec les Egyptiens, tandis qu'une autre guerre l'attendoit en Asie avec le Roi Pharnaces. Pourquoi Scipion ne profita t'il pas de son absence pour se jeter sur la Sicile, où il y avoit peu de Troupes, & même sur l'Italie? On auroit dû reconnoître la facilité de cette entreprise, par le succès de quelques uns de ses Vaisseaux, qui, ayant tenté une descente en Sicile, y avoient fait un grand dégât & enlevé beaucoup de munitions de guerre. En portant la guerre dans cette Isle, aussi fertile que l'Afrique, on auroit eu des vivres en abondance; & des recrues pour l'Armée. César ne pouvant pas attaquer aisément l'Afrique que par la Sicile, on lui auroit rendu son embarquement très difficile, en épuisant simplement, ou en détruisant le Pays, comme on fit dans l'Afrique. En effet, César se servit depuis de la Sicile comme d'un Magazin, d'où il tiroit toutes ses munitions de guerre & de bouche. Le succès auroit naturellement conduit Scipion en Italie, où *Marc Antoine*, le Lieutenant de César, s'étoit fait détester du Sénat & du Peuple. Supposé même qu'Antoine fut venu à sa rencontre, avec ses Légions, il auroit été plus avantageux, à Scipion, de se battre contre lui, que d'attendre le retour de César, à qui tant de conquêtes donnoient un grand ascendant sur ceux de son Parti. La victoire ne l'auroit pas moins rendu maître de Rome, & des principales forces de l'Empire pour résister à César. Ces réflexions sont fondées sur quelques passages des Lettres de Cicéron, où il marque la crainte qu'on avoit, en Italie, que des Ennemis si puissans n'y transportassent leurs Troupes; & sur la sédition des Légions dans l'absence de César, principalement lorsque la douzième refusoit nettement d'aller en Sicile, pour garantir cette Isle de l'invasion.

On est assez porté à croire que Caton dissuada cette entreprise, &

Cicero ad Atticum. XL.

& que son caractère d'humanité lui aura fait entrevoir, que ce seroit repandre du sang inutilement que de vouloir se rendre maître de Rome, dont la prise ne décidoit pas du sort de la République. Il auroit toujours fallu battre encore l'Armée, avec laquelle César feroit bientôt volé au secours de l'Italie. Desorte qu'il lui parut plus juste, & même plus sûr, de borner la guerre en Afrique, en s'y préparant pour le combattre avec avantage, que d'acheter, au prix du sang de ses Concitoyens, le plaisir de dominer quelque tems à Rome. Quoique ce fut assez sa façon de penser, la proposition qu'il fit ensuite de se mettre lui-même à la tête de quelques Troupes, pour tenter une diversion en Italie, prouve clairement que sa vertu ne l'aveugla point sur les affaires de la guerre.

Le plan d'opérations, que les Généraux du Parti Républicain avoient dressé, étoit assez bien conçu. Mais il ne suffisoit pas d'avoir fait un bon plan; il falloit encore, dans l'exécution, savoir se régler sur les circonstances, qui changent souvent tout l'état de la guerre. Ces Généraux croyoient leurs dispositions infaillibles; cependant quoi qu'ils les eussent faites de loin & mises souvent en délibération, elles furent trouvées fautives & réduites à rien par l'activité prodigieuse de César.

SCIPION tâcha de préparer, à son Ennemi, une disette générale de tout ce dont il avoit besoin pour sa subsistance; il détruisit les Villages; il contraignit les habitans du plat-pays de se renfermer dans les Villes; il enleva tout le bled, dont le peuple pouvoit se passer, & en forma de grands Magazins dans l'intérieur du Royaume. Mais, pour réussir pleinement dans son projet, il auroit dû être maître de la Mer, afin de couper à César tous les transports de vivres qu'il recevoit en abondance de la Sicile & de la Sardaigne.

L'AUTRE objet de l'attention de Scipion étoit de s'assurer des Villes maritimes, qui ont de bons Ports propres à favoriser la descente des Ennemis; mais ce n'étoit pas une petite affaire. La plupart de ces Villes étoient depuis longtems attachées aux intérêts de César; les exactions & les rigueurs de Scipion & de ses

Officiers, leur en avoient aliéné d'autres; enfin l'on voyoit une impossibilité absoluë de mettre par tout des garnisons. Il y avoit entr'autres Utique, la plus considérable & la mieux peuplée de toutes ces Villes, dont la partialité pour César étoit manifeste. L'avis de Juba, qui auroit voulu la détruire & exterminer ses habitans, étoit digne d'un Prince barbare, & son exécution n'auroit pas à beaucoup près fait autant de bien que sa conservation, dont elle fut redevable à la sagesse de Caton. Ce grand homme s'en fit donner le Gouvernement, & il y prit si bien ses mesures, que loin de nuire aux affaires de son Parti, elle fournit, aux Troupes de Scipion, pendant tout le cours de la guerre, des vivres, de l'argent & des armes, & servit ainsi de Magasin général pour tous les besoins de la guerre.

A l'égard des autres Villes, on mit des garnisons dans celles qui étoient les plus suspectes, ou les mieux situées: &, comme à *Adrumetum*, où Annibal avoit autrefois débarqué ses Troupes, à son retour d'Italie, les Côtes étoient les plus propres pour une descente, & que la Ville étoit d'une grande importance, on y fit entrer deux Légions.

L'ÉVÈNEMENT ayant prouvé que toutes ces dispositions étoient insuffisantes, & que, dès le moment de l'arrivée de César, il trouva de grandes ressources dans l'affection de quelques Villes, qui le reçurent à bras ouverts; on est surpris de voir que les Chefs du Parti Républicain n'ayent pas mieux pris leurs mesures pour s'assurer de la fidélité de ces Villes. N'étoient ils pas les maîtres de se faire donner par tout des ôtages, en choisissant les plus illustres & les plus chéris des Citoyens? Les Carthaginois & les Romains avoient toujours pris ces précautions en Espagne, & Labienus l'avoit vu faire à César dans les Gaules. Il me semble qu'on passa d'une extrémité à l'autre. On délibéra s'il falloit détruire Utique, & en même tems l'on néglegia les moyens les plus permis à la guerre: En effet, ces gages auroient sans contredit mieux servi que les garnisons; Cette faute, qui est de grande conséquence, a contribué le plus à ruiner les beaux projets du Parti Républicain.

ON

ON trouve moins à rédire aux dispositions que Scipion fit avec les Troupes. Si l'effet n'a pas répondu à son attente, la faute doit être attribuée à ceux qui en avoient le commandement. Ce Chef agit prudemment de ne pas partager trop ses forces, en embrassant la défense d'une trop grande étendue de terrain. Il étoit à présumer que César n'entreprendroit la descente qu'avec une puissante Flotte & une bonne Armée; & si l'on eût voulu la lui disputer, l'on se seroit exposé mal à propos à un premier échec, au commencement de la guerre. Dans les différentes expéditions des Espagnols en Afrique, rien n'a plus découragé les Maures, que les efforts inutiles qu'ils faisoient la plupart pour la défense des Côtes.

*Marion. Lib.
II. p. 371.*

SUR ces considérations, Scipion disposa ses Troupes de manière qu'avec le gros de son Armée, composée des Légions, il campa au cœur de la Zeugitanie, du côté d'Utique, & couvrit ainsi les Magazins, qu'il y avoit établis; en même tems il poussa en avant plusieurs gros Détachemens sous les ordres de ses Lieutenans-Généraux Afranius, Petreius & autres. Ces Corps, placés en différens endroits, communiquoient entr'eux, & pouvoient se rassembler en peu de tems pour se porter partout où il étoit besoin. Ensuite il posta, près du bord de la Mer, toute sa nombreuse Cavalerie légère, partagée en plusieurs Corps, qui, s'étendant le long des Côtes, à une certaine distance l'un de l'autre, embrassoient une grande étendue de terrain.

Avec cette disposition, Scipion se flatta d'empêcher absolument l'Ennemi de prendre poste, & de tenter quelque chose sur l'une ou l'autre Place: Car, soit que César eût voulu faire la descente avec toute l'Armée, soit que les vents, ou quelque autre raison, l'eussent obligé de débarquer en différens endroits de la Côte, cette Cavalerie, qui pouvoit se rassembler dès la première apparition de l'Ennemi, auroit toujours été à portée de harceler & de troubler les Troupes, à mesure qu'elles mettroient pied à terre. En attendant, les gros Détachemens, qui étoient en arrière, se seroient avancés pour joindre les Garnisons des Villes les plus voisines, & soutenir la Cavalerie. Par ce moyen Scipion

Scipion comptoit de gagner du tems pour envoyer de grands renforts, ou, pour accourir lui-même, avec toute l'Armée, afin d'accabler César avant qu'il se fut établi. Comme l'événement a fait voir le peu d'effet de cette disposition, il y auroit à discuter si la faute, qui l'a fait échouer, a residé dans le Plan même, ou, seulement dans l'exécution. Quoiqu'il en soit, il paroît que malgré les fâcheux accidens de la Flotte de César, on n'a du tout-point troublé sa descente; que ni la Cavalerie Numide, ni les Troupes qui composoient les Corps de Labienus & de Petreius, n'étoient pas à même d'ôser entreprendre quelque chose sur la grosse Infanterie de l'Ennemi; & qu'enfin Scipion ne fut, ni à portée ni en état de profiter même de la foiblesse & des troubles où César étoit, lors de son embarquement. Scipion échoua dans la défense de ce Pays contre César, comme Barberousse contre Charles-Quint, dans la première Expédition que cet Empereur fit en Afrique. Scipion échoua par ses fautes, & Barberousse par l'inégalité de ses armes. Ses dispositions ressembloient beaucoup à celles du Romain. Il mit, dans le même esprit que l'autre, sa Cavalerie légère en avant, & se tint en arrière avec une Armée de trente mille Arabes, qu'il commandoit en personne. Il laissa, dans la Goulette, environ six mille hommes de Garnison, comme Scipion fit à Utique & à Adrumetum. La conduite du Corsaire étoit d'ailleurs bien préférable à celle du Romain.

La disposition avec la Flotte étoit aussi un objet très intéressant dans la conduite de cette guerre. Comme César pouvoit disposer de toutes les forces Navales de la République, on s'attendit à le voir arriver avec une Flotte si puissante, qu'on desespéroit de pouvoir lui tenir tête par Mer. Cette raison engagea Scipion à partager sa Flotte en plusieurs petites Escadres, qu'il distribua le long des Côtes, en assignant à chacune son poste. Il eût pourtant la précaution de composer celles, qui devoient croiser sur les Côtes opposées à la Sicile, d'un plus grand nombre de Vaisseaux que les autres, afin d'être en état de profiter des accidens qui arriveroient aux transports des Troupes, qui se font rarement sans qu'il y ait toujours quelques Bâti-

timens , qui s'écartent de leur route : D'ailleurs , le moindre coup de vent , & même des tempêtes , qui sont assez fréquentes dans cette Mer , pouvoient disperser toute la Flotte. Ces contretems lui firent envisager la disposition de ses petites Escadres , comme fort avantageuse , pour être par tout à portée d'intercepter tous les Bâtimens ennemis qui se seroient égarés. Il avoit encore donné l'ordre , aux Chefs de ces Escadres , qu'au cas que l'occasion se présentât , dans le cours de la guerre , de tenter quelque coup important sur les transports des vivres , ils devoient se joindre avec autant de Vaisseaux qu'il en falloit pour l'entreprendre. On verra dans la suite l'effet qu'eurent tous ces arrangemens.

CHAPITRE V.

PENDANT que les Chefs réunis du Parti Républicain se paroient avec tant d'ardeur à la guerre , César étoit arrêté en Egypte , d'où , après un séjour de neuf mois , il alla en Asie , pour y finir la guerre avec Pharnaces , Roi du Bosphore , & fils parricide du grand Mithridate. Ce Roi avoit battu , près de Nicopolis , les Romains & les Troupes alliées de Déjotarus , & s'étoit rendu maître de la petite Arménie , de la Cappadoce & du Pont. César termina cette guerre , que l'on croyoit de longue haleine , par une seule Victoire , qu'il poursuivit vigoureusement , selon sa coutume , en attaquant & forçant le Camp où le Roi s'étoit sauvé avec les débris de son Armée. Le lendemain de la Bataille , il partit , avec une escorte de Cavalerie , & ne se fâisant suivre que par la sixième Légion , il traversa la Gallogrèce & la Bithynie. Par tout il ramassa de grosses sommes d'argent , de la rançon des Villes & des Princes , & de la dépouille des richesses inutiles des Temples : Il avoit pour principe , que deux secours sont absolument nécessaires pour établir & affermir une puissance ; les soldats & l'argent ; & que ces

Tome II.

Z

deux

deux secours se prêtent mutuellement la main. On n'a que faire de recommander cette maxime, dont la bonté est si généralement reconnu.

An. de Rome,
705. avant
J. C. 47.

VERS le mois de Juillet, César arriva enfin à Rome, où il agit avec toute l'autorité qu'il s'étoit acquis par les armes. Il montra la plus fine politique dans le maniment des affaires Civiles, qu'il régla durant son court séjour à Rome, tandis qu'il n'épargna ni soins ni travaux, pour faire les préparatifs, que demandoit l'Expédition en Afrique.

APRÈS la Bataille de Pharsale, Marc-Antoine avoit ramené en Italie la plus grande partie des Légions, qui étoient employées dans la guerre contre Pompée. Il les avoit mises en quartiers dans la Campanie & aux environs de Rome. Ces Légions, qui avoient servi dix ans dans les Gaules, & pendant la guerre d'Épire & de Thessalie, se croyoient en droit d'exiger la fin de leurs travaux & les récompenses que César leur avoit si souvent promises: Ainsi, lors qu'on leur parla d'une nouvelle Campagne outre Mer, elles refusèrent nettement d'obéir, à moins qu'on ne leur fit sur le champ la distribution des récompenses. César crut d'abord remédier au mal en leur faisant faire plusieurs représentations par Saluste, qui venoit d'être créé Préteur, & par d'autres Officiers de distinction. Mais l'esprit des Soldats étoit trop préoccupé de leurs droits. Des murmures, ils en vinrent bientôt à une rébellion formelle. Ils outragèrent la personne de Saluste, ils massacrèrent deux Préteurs, & marchèrent droit à Rome, pillant & saccageant tout ce qu'ils trouvoient en leur chemin. Le danger étoit grand, & pour la Ville & pour la personne de César. Mais cette ame magnanime étoit au dessus des atteintes de la crainte. Il fit fermer les portes, sortit avec une petite suite, & se présenta à cette furieuse soldatesque. Son air & sa contenance déconcertèrent les séditeux. Il monta fièrement sur sa Tribune, & scût manier les esprits avec tant d'adresse, qu'au lieu d'exiger satisfaction, il les vit à ses pieds demander humblement pardon, s'offrir même à la punition, & supplier comme une grâce le bonheur de l'accompagner dans la guerre

en

Afrique. César feignit à la fin de se laisser fléchir, & d'accorder le pardon à ces séditieux, excepté aux Soldats de la dixième Légion, qui le suivit depuis en Afrique, malgré son ordre. Ce pouvoir est étonnant dans un Chef de Parti, & toute la conduite de César, en cette occasion, est le trait de sa vie qui caractérise le mieux le grand homme.

COMME les Campagnes précédentes avoient beaucoup atenué les vieilles Légions, & qu'il en étoit resté quelques unes en Egypte & en Asie, César fut obligé de recruter & de faire de grandes levées pour en former de nouvelles. Il fit en même tems fretter & équiper des Vaisseaux dans les différens Ports de l'Italie, & donna aux Troupes les ordres nécessaires pour marcher. Lui même partit de Rome vers la fin de l'année, & ayant passé le Détroit de Rhé, il arriva, le 30 de Septembre (a), à Lilybée en Sicile, qui étoit le Rendez-vous général pour les Troupes & pour les Vaisseaux.

CETTE Ville de Lilybée avoit un excellent Port, très connu dans l'Histoire ancienne, surtout dans celle de la première guerre Punique. Elle étoit située auprès du Cap de même nom, vis à vis le Cap Bon, ou *Promontorium Mercurii* en Afrique. Polybe, Liv. I. XLII. met la distance de l'un à l'autre à mille stades, ce qui revient environ à quarante lieues. C'est la Ville de *Marfalle* d'aujourd'hui, auprès du Cap *Boeo*.

A son arrivée à Lilybée, César n'y trouva qu'une Légion de nouvelle levée, avec six cens chevaux. Les autres Troupes étoient encore en chemin: & le vent étoit tout à fait contraire. Malgré ces contretens, il commença, dès le moment de son arrivée, à embarquer les Troupes. Il fit tendre son Pavillon sur le bord de la Mer, pour marquer son empressement de partir, en même tems qu'il avoit l'œil sur tout ce qui se faisoit.

LA

(a) Il y a, dans les Commentaires, le quatorze avant les Calendes de Janvier, ce qui revient au 17 Décembre. Mais comme l'année Romaine étoit alors dans une grande confusion, il faut remarquer que le jour qu'on comptoit le 17 Décembre, étoit, dans la réalité, le 30 Septembre.

Navis oneraria innavigabilis.

Polybe I. 15.

Plutarque.

*Strabonius
p. 258.*

Navis longus.

*Macrobiius
de Fabrica
Trirém. p. 41.*

Cés. Liv. V.

LA Cavalerie fut embarquée sur les Vaisseaux de charge, qui étoient des Bâtimens légers & plats, dont le pont avoit plusieurs écoutilles, qui donnoient une libre respiration aux chevaux. Ces Bâtimens naviguoient à voiles & à rames, quelquefois seulement à la voile. Comme ils étoient moins agiles que les Vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, on les remorquoit souvent aux autres. Il y avoit ordinairement un nombre prodigieux de ces Bâtimens pour un transport. Ainsi, quand Scipion passa de Sicile en Afrique, il avoit auprès de sa Flotte, de cinquante Galères, quatre cens Vaisseaux de transport; & Pompée, dans son trajet en Grèce, huit cens, avec cent vingt Galères. Ces Bâtimens étoient proprement destinés au transport des Troupes; les Galères à trois, ou à plusieurs rangs, qui faisoient les Vaisseaux de guerre des Anciens, servoient pour escorter les autres, & pour résister à la Flotte ennemie. Aussi Hirtius remarque-t-il ici, comme une singularité, que César embarqua son Infanterie sur de *longs Navires*. Ce mot Latin dénote toute Galère de plus d'un rang de rames. Sur chaque Trirème, ou Bâtiment de trois rangs, il y avoit tout au plus deux cens hommes d'équipage, tant rameurs que soldats. Polybe met, sur un Vaisseau à cinq rangs, trois cens rameurs, & cent vingt soldats. Quand on faisoit de grands transports de Troupes, on obligeoit le fantassin à tirer aussi à la rame, & de cette façon on trouvoit le nombre de gens de mer qu'exigeoit une si grande quantité de Bâtimens de toute espèce. Sur les Flottes, qu'on entretenoit en tems de paix, il y avoit un certain nombre de soldats de marine, assignés à chaque Trirème; mais si l'on en équipoit à la hâte, pour des expéditions, on les faisoit monter par les soldats des Légions. Ces observations sont très nécessaires pour faire entendre plusieurs particularités de cette expédition. On voit que la Flotte de César a dû être bien considérable pour avoir pu, dans le premier transport, faire passer, sur les Galères, six Légions, qui faisoient au delà de trente mille hommes. On ne sera plus surpris, que malgré le coup de vent qui dispersa les Vaisseaux, le transport des Troupes se soit fait sans

sans rencontrer beaucoup de difficulté , & que les Escadres de Scipion n'ayent fait depuis que de foibles tentatives sur celles de César. Ce grand homme n'ignoroit pas qu'il falloit être maître par Mer, pour réussir dans une entreprise de cette nature.

La diligence avec laquelle César pressoit l'embarquement étoit extrême. A mesure que les Troupes arrivoient, il les obligeoit de s'embarquer & de rester dans les Vaisseaux jusqu'à ce que tout fut prêt pour le départ; aimant mieux qu'elles y souffrissent un peu, que de s'exposer à perdre un tems qui lui étoit si précieux.

IL s'arrêta ainsi huit jours dans le Port de Lilybée, où arrivoient journellement des Bâtimens de toute espèce. Pendant ce tems il y avoit six Légions embarquées, la plupart de nouvelle levée, & deux mille chevaux.

CHAPITRE VI.

AVEC ces Troupes, César se vit en état de faire le premier transport. Les ordres furent expédiés aux Chefs des Escadres, d'observer le signal pour lever l'ancre. La Flotte devoit d'abord faire voile vers l'Isle *Aponiana*, aujourd'hui *Flavagnana*, tout près du Cap Boco, & mouiller apparemment, pour y attendre d'autres Vaisseaux, qui venoient de tous les Ports de la Sicile. Lui même il ne s'arrêta que peu de tems à Lilybée, où il vendit les biens confisqués de quelques particuliers, & donna, à *Allienus*, Prêteur de la Province, les ordres nécessaires pour le transport des vivres & des autres troupes, qui devoient suivre incessamment. Il monta à bord de son Vaisseau, le 25 Décembre, qui revient au 8 d'Octobre de notre Calendrier, & joignit la Flotte près de l'Isle de Flavagnana. Elle remit alors en Mer, avec un vent assez favorable, dirigeant son cours Sud-Ouest, droit sur le Cap Bon, ou *Promontorium Mercurii*.

COMME la saison étoit fort avancée, & qu'après l'Equinoxe, la Navigation, surtout dans la Méditerranée, étoit très dangereuse, (b) on ne fut pas longtems en Mer, qu'il s'éleva des vents contraires, qui obligèrent plusieurs Vaisseaux de s'écarter de la route. Le vent se renforçant de plus en plus, toute la Flotte fut dispersée, au point que César se vit presque sans Vaisseaux de transport, & seulement avec quelques Galères. Dans d'autres occasions il avoit donné, aux Chefs des Escadres, des ordres cachetés, qu'ils devoient ouvrir, au cas que la Flotte eût le malheur d'être séparée, pour savoir la route qu'ils devoient prendre. Mais cette fois il s'étoit contenté d'un ordre général à tous les Vaisseaux, de rester ensemble autant qu'ils pourroient, & de tenir la Mer en longeant les Côtes jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles sûres de son débarquement. Cette conduite de César, qui paroît avoir été l'effet de la précipitation de son départ, ne lui fut dictée que par la nécessité. Comme les Ennemis étoient maîtres de toutes les Côtes, & qu'il ignoroit absolument les mesures qu'ils avoient pris pour les défendre, il ne lui étoit pas possible de fixer le Rendez-vous général aux Vaisseaux. S'il eût été assez heureux que de faire le trajet sans accident, il auroit brusqué la descente par tout où il seroit abordé. Mais, dans l'occasion présente, il attendit du hazard celle de débarquer, à l'endroit de la Côte le plus sûr, & le moins en danger, du côté de l'Ennemi. Il espéroit qu'ayant une fois pris terre, il ne lui seroit pas difficile de s'y maintenir, jusqu'à ce que ses Vaisseaux, qu'il avoit envoyés, à droite & à gauche, eussent recueilli & ramené les débris de sa Flotte. Il faut avouer que César donna ici beaucoup au hazard; mais, ne devoit il pas le faire, dans une entreprise de cette nature, que tout autre que lui n'auroit pas osé tenter dans une saison si avancée, & avec des forces de terre si peu considérables?

CÉ-

(b) C'étoit environ vers ce tems que souffloit le vent que les Anciens nommoient *Africus*. C'est un vent fort & impétueux, qui vient du Sud-Ouest, & que les Mariniers de ces Mers appellent *Le-betch*.

CÉSAR ayant gagné enfin le vent, avec le petit nombre de Galères qui l'accompagnoient, prit son cours droit vers les Côtes d'Afrique. Après une navigation de quatre jours, il découvrit la terre, à la hauteur du Cap *Tapbitis*, ou étoit la Ville de *Clypea*, dont le nom & les ruines existent encore, à cinq lieues au Sud-Est du Cap Bon; mais, ne jugeant pas à propos d'y débarquer, il dirigea sa route au Sud, & , rasant les Côtes, il dépassa *Neapolis*, aujourd'hui *Nabal*, & la Ville de *Hamameth*, qui est le *Siagul* de Ptolomée, & qu'on a mal-à-propos pris pour l'ancien *Adrumetum*; il traversa ensuite le Golfe de *Hamameth*, & mit le cap droit sur *Hercia*, qui est le vrai *Adrumetum* des Anciens. (c) Il demeura à l'ancre quelque tems devant le Port, pour rassembler ses Vaisseaux, & après avoir reconnu les plages voisines du Port les plus favorables, sans trouver d'Ennemis capables de les défendre, il résolut d'y tenter la descente. (d) César avoit de grandes raisons pour ne pas prendre terre de l'autre côté du Golfe de Hamameth. Il voyoit d'abord, le long des Côtes, depuis *Clypea*, un gros Corps de Cavalerie de trois mille Maures, & un autre de celle de la Ville d'Adrumetum, sous les ordres de *Cn. Piso*. L'endroit de la Côte le plus à portée, pour recueillir ses Vaisseaux dispersés, étoit la rade d'Adrumetum, à une distance presque égale du

(c) Hirtius ne s'exprime pas avec assez de précision sur l'endroit où se fit le débarquement. *Postquam Adrumetum accessit* - - - *ibi, pauciper Cesar ante portum commoratur* - - - *expensis exercitum*. On y voit que la Flotte s'arrêta quelque tems devant le Port, mais il n'est pas dit qu'elle y entra pour débarquer. Il paroît, par le Chap. LXII., que les Ennemis étoient encore maîtres du Port, & il n'est nullement probable que *Consilius*, qui avoit à ses ordres deux Légions pour garder le Port de la Ville, auroit laissé l'entrée libre aux Troupes de César; surtout, puis qu'on remarque encore aujourd'hui par les ruines, que ce Port, qui n'étoit qu'à un stade de la Ville, y étoit joint par un Mur. Hirtius manque par tout de précision, & l'on ne peut pas le comprendre qu'à force de le bien méditer & de combiner les circonstances.

(d) La Ville d'Adrumetum étoit bâtie sur un Promontoire, qui a la forme d'un hémisphère, à deux lieues au Sud-Est du marais qui sépare la Zaagitanie de la Province de Bizacium. A l'Ouest de ce Cap est le Port, qui étoit un des plus sûrs de toute la Côte. On en voit encore aujourd'hui les restes.

Tout le Golfe, près duquel la Ville est située, est fort sûr, sans rochers ni bancs de sable, & dans les plus grands périls de mer les Vaisseaux y trouvent toujours une retraite assurée. *Suaw*, Tom. I. pag. 240.

du Cap Bon & du Cap Vada. S'il eût été assez heureux que de se rendre maître de cette Place, il en auroit fait un azyle pour sa Flotte, & une excellente place d'armes pour toute la guerre. D'ailleurs, il s'éloignoit d'Utique & de Carthage, où se trouvoient les principales forces de l'Ennemi, & s'approchoit des Ports de toutes ces Villes commerçantes le long des Côtes de Bizacium, qu'il croyoit depuis longtems dans ses intérêts, & prêtes à quitter le parti qu'elles n'avoient embrassé que par force.

CÉSAR débarqua ses Troupes sans aucun accident, quoi qu'il y eût près de deux Légions dans la Ville. Tout son monde consistoit alors en trois mille hommes d'Infanterie, & cent cinquante Cavaliers. C'étoit, en vérité, une Armée bien petite, dans un Pays que l'Ennemi occupoit avec des forces prodigieuses.

Dès que les Troupes eurent mis pied à terre, César profita du répit que l'Ennemi lui donnoit. Il traça un Camp assez près de la Ville, & s'y retrancha à la hâte, aussi bien qu'il lui fut possible; précaution très nécessaire contre la nombreuse Cavalerie Numide, qu'il devoit avoir à tout moment sur les bras. L'apparition imprévue de César fit un effet singulier sur l'esprit de Confidius, qui commandoit dans la Place. Au lieu d'attaquer & d'accabler cette poignée de monde, harassée des fatigues de la Mer, il ne songea qu'à la conservation de la Ville, comme si elle eut été en grand danger dès ces premiers instans. Il ferma les portes, distribua ses Troupes sur les remparts, & redoubla les Gardes. Il est apparent que Confidius ne fut pas assez bien informé des forces de son Ennemi, & que César débarqua ses Troupes dans un endroit, où elles étoient hors de la vue de la Ville. La peur du Commandant ne pouvoit pas avoir d'autres raisons. Il fut encore plus confirmé dans sa crainte, lorsqu'il vit César faire, à cheval, le tour de la Ville, comme pour la reconnoître & pour choisir l'endroit le plus propre à l'attaque.

LE Camp étant fortifié, il fut défendu aux soldats d'en sortir pour ravager le Pays. Tandis qu'on étoit encore occupé à faire d'autres arrangemens, que la situation présente exigeoit, un Offi.

Officier de distinction, nommé *Plancius*, proposa à César de débaucher le Gouverneur de la Place. Apparemment qu'il avoit des liaisons particulières avec lui, ce qui étoit assez commun dans ces guerres civiles. C'auroit été toujours un grand coup de parti, & César y donna volontiers les mains. On se servit d'un prisonnier pour faire parvenir une Lettre à Confidius. Mais l'attachement de cet homme au Parti Républicain étoit à l'épreuve. Il fit massacrer le Messager, en sa présence, & sans donner réponse, il envoya sur le champ la même Lettre à Scipion à la grande Armée.

Histor., Ch. 4.

IL n'est pas douteux que César n'ait passé sa première nuit en Afrique dans de grandes inquiétudes, n'ayant aucun avis de sa Flotte dispersée, ni la moindre connoissance des forces & des dispositions de l'Ennemi. L'inaction de Confidius étoit en elle même suspecte; & César ne savoit pas si ce Commandant n'attendoit point un renfort de Troupes, qui pouvoient être dans le voisinage, pour venir de nuit l'attaquer & le surprendre dans son Camp.

HEUREUSEMENT il n'en fit rien. Mais l'embarras de César ne fut pas moins grand le lendemain, lorsqu'il ne découvrit aucun des Vaisseaux de sa Flotte en Mer, & qu'on vit, dans le délai de la réponse, la résolution de Confidius. La prudence ne permettoit pas à César de s'arrêter plus longtems en présence d'une nombreuse Garnison, dont il lui étoit impossible d'entreprendre le Siège. Il lui falloit cependant une Place de sûreté, & un Port pour recueillir sa Flotte. C'étoit, dans sa situation actuelle, le seul objet qui devoit l'intéresser. Il espéra que les Villes Maritimes, au Sud du Golfe, seroient moins gardées, ou mieux disposées en sa faveur, & qu'en longeant ainsi les Côtes, il seroit plus en état de recevoir des nouvelles de ses Vaisseaux. Il résolut donc de décamper & de marcher vers *Rufpina* (e), Ville à six lieues & demie d'Adrumetum, au Sud-Est, dans

Ch. 5.

(e) Il faut que César se fut mis en marche de bonne heure pour avoir pu encore arriver le même jour à *Rufpina*. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, prouve clairement

dans le même endroit où est aujourd'hui le Village de *Sabaleel*. (f). César pouvoit aisément prévoir que cette marche ne se feroit pas sans rencontrer de grandes difficultés. La mauvaise conduite de Confidius, qui l'avoit d'abord sauvé, étoit l'effet d'une terreur panique, & de son incapacité, mais il n'étoit pas probable, que, lorsqu'il le verroit décamper avec son peu de monde, il ne tâchât de reparer sa faute, en le poursuivant & le harcelant dans sa route. La seule chose qui rassuroit César, c'étoit l'absence de la Cavalerie de la Place, qu'il avoit vue, dans sa Navigation, à l'autre côté du Golfe, avec les trois mille Maures que Pison commandoit. Mais, par un hazard tout à fait singulier, il survint, à Confidius, dans l'instant que César se disposoit pour la marche, un gros Corps de Cavaliers Numides, de ceux que Scipion avoit rangés le long des Côtes, pour observer le débarquement des Ennemis. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce mal habile Gouverneur ne les avoit pas appelés, mais qu'ils étoient venus d'eux mêmes, pour recevoir la paye qui leur étoit assignée dans la Ville. Cette Cavalerie, suivie d'une grande partie de la Garnison, se jeta d'abord dans le Camp que les Romains venoient de quitter, & de-là elle se mit aux trousses de la petite Armée.

CÉSAR marcha près du bord de la Mer, ayant mis ses cent cinquante Gaulois à la queue de la Colonne. Dès qu'il vit cette foule de Numides prête à fondre sur lui, il fit faire halte à son Infanterie, & ordonna à ses Gaulois de les charger. Quelque grand que fut le nombre de ces Huzards, ils ne soutinrent pas le choc de cette grosse Cavalerie. Ils fuyoient avec autant de précipitation qu'ils étoient venus. On vit alors trente Gaulois, qui s'étoient détachés des autres, pousser devant eux toute cette trou-

vement qu'Adrumetum n'étoit pas Hamameth, comme on l'a crû communément, puis qu'en ce cas César auroit fait ce jour là plus de quarante milles Romains.

(f) Les observations de nos meilleurs Voyageurs répondent exactement à la description du Pays & des marches de César, & servent beaucoup à l'éclaircissement de ces Commentaires de Hirtius.

troupe de deux mille Numides, & les pourfuivre jusqu'au Camp. Hirtius le rapporte comme un fait qui tient du prodige, & il n'a pas tort. Ces gens étoient sur leurs chevaux, fans bride & fans aucune arme de défense. Ils n'avoient que leurs javelots, qu'ils lançoient à une certaine distance avec une adresse admirable. Dès qu'une troupe bien armée, soit d'Infanterie soit de Cavalerie, venoit les joindre, ils lâchoient constamment le pied, mais ils revenoient à la charge, dès que la légèreté de leurs chevaux les avoit emportés hors de l'atteinte de l'Ennemi. C'étoit parmi eux une habitude de fuir, qui dégéneroit souvent en lâcheté. Cette Cavalerie, qui tournoit ici le dos à trente Cavaliers Gaulois, étoit pourtant la même qui avoit défait les Légions de Curion, & qui, transportée par Annibal en Italie, porta autrefois les plus rudes coups aux Romains à Trebie & à Cannes.

Aussi César vit-il bientôt ici que les prouesses de ses Gaulois ne lui étoient pas de grande utilité. Car à peine avoient-ils rejoint l'Infanterie, & qu'on se dispoisoit à marcher, que cette même troupe revenoit de nouveau en plein galop. Les Gaulois chargèrent toujours avec le même succès; mais les Numides ne se rebutoient point de revenir sur leurs pas. César voyant à la fin que ses Cavaliers ne soutiendroient pas longtems la gageure, & qu'il n'y avoit pas deux jours que les chevaux étoient sortis des Vaisseaux, il changea sa disposition, & plaça à l'Arrière-garde quelques vieilles Cohortes qu'il avoit auprès de lui, en les faisant marcher en bataille avec des intervalles; de cette façon il occupa le chemin, qui étoit peut-être bordé au delà par quelque éminence, comme il l'étoit de l'autre côté par la Mer. Car s'il eut fallu traverser une plaine, rien n'auroit empêché les Numides de se jeter d'abord sur le flanc, & d'attaquer en même tems de front & à dos. Avec cette supposition, la fuite de deux mille Numides devant trente Cavaliers Gaulois, perd de son merveilleux, & devient plus croyable.

APRÈS cet arrangement, l'Infanterie tint ces Huzards en respect, & les Cavaliers, revenus de la poursuite, passèrent par les intervalles, d'où on les lâcha encore de tems en tems pour

éloigner les Numides, dès qu'ils se rendoient trop incommodes. De cette manière on fut en état de continuer la marche, quoiqu'à petit pas, & sans avancer beaucoup. Heureusement pour Cétar, l'ardeur de ses Ennemis se ralentit peu à peu, à mesure qu'on s'éloigna de la Ville, & à la fin il en fut entièrement délivré. Le danger, qu'il avoit couru, sous les murs d'Adrumetum & dans sa retraite, étoit un des plus éminens de sa vie. Il auroit été perdu sans ressource, pour peu que Confidius eût été homme de tête.



CHAPITRE VII.

PENDANT que César poursuivoit sa marche, dans l'incertitude de s'il trouveroit, où il alloit, les choses mieux disposées en sa faveur, il vit venir à lui, de toutes parts, des Députés de plusieurs Villes & Bourgades sur sa route, qui promirent non seulement de se soumettre à lui, mais encore de lui fournir, en vivres & en fourrages, tous les secours qui dépendroient d'eux. Parmi ces Députés, il y en avoit même de la Ville de Ruspina, où étoit un bon Port, que César avoit eû en vue, dès le moment qu'il se mit en marche.

DANS la situation où il se trouvoit, c'étoit-là le plus heureux événement qui put arriver. Il en étoit principalement redevable à la réputation de sa clémence & de ses armes; réputation si bien établie, que malgré le mauvais état actuel de ses affaires, on préféroit sa protection à celle de ses puissans Ennemis. César arriva donc, à Ruspina, encore le même jour, qui étoit précisément le premier de l'an chez les Romains, & qui revient, selon le tems, au 14. Octobre de notre Calendrier. On sera peut-être surpris de voir César entreprendre cette guerre dans une saison si avancée, mais il faut remarquer que l'hiver dans ce Pays est fort doux, & que l'on ne s'en ressent que par les frés-

fréquentes pluies, mêlées souvent à la grosse grêle, que le vent d'Ouest y amène.

QUELQUE satisfaction que donnât à César le bon accueil de ceux de Ruspina, & des autres Villes, sa situation n'en étoit pas moins critique. Il n'avoit encore aucune nouvelle de sa Flotte, & il craignoit que le bruit de son arrivée ne lui attirât bientôt toutes les forces de l'Ennemi sur les bras. Ces considérations le portèrent à decamper le lendemain; & rangeant toujours le bord de la Mer, il tira plus au Sud, vers *Leptis*, Ville libre & riche, avec un excellent Port, à six miles de Ruspina. Par cette marche César s'éloigna des Ennemis, dont il avoit alors des avis certains; il se mit en même tems à portée de s'assurer d'un bon Port de Mer, & d'une Ville importante, où Scipion n'avoit pas laissé de Garnison, & qui étoit très propre à lui servir de Place d'armes pour toute la guerre, & d'un azyle pour la Flotte.

CÉSAR ne se trompa point dans ses espérances. Il rencontra, à moitié chemin, les Députés de *Leptis*, qui lui firent des offres de fidélité & de toutes sortes de secours. Il s'avança donc jusqu'à la Ville, & campa, le même jour, tout près du mur sur le bord de la Mer. A son arrivée il plaça des Piquets, commandés chacun par un Capitaine, devant toutes les portes de la Place, pour empêcher le soldat d'y entrer, & de commettre du désordre. Cette attention étoit très prudente, & elle lui gagna les habitans, qui se plaisoient à la mettre en parallèle avec le peu d'ordre & de discipline qui régnoit dans les Troupes de Scipion, dont ils avoient beaucoup souffert.

CE fut encore dans son séjour à *Leptis* que César eut la satisfaction de voir enfin arriver une grande partie de sa Flotte. Depuis sa séparation de l'autre, elle avoit erré en Mer, pour ainsi dire, à l'aventure, & ce ne fut que par un pur hazard qu'elle dirigea sa course vers le Sud, où quelques Batimens détachés l'ayant aperçue, à la hauteur de *Leptis*, l'emmenèrent dans le Port. Cependant César fut bien inquiet du sort des autres Vaisseaux, quand on lui eut dit que selon toute apparence ils avoient

Ch. 8.

voient tiré vers l'Ouest, du côté d'Utique, où l'on savoit alors que les Ennemis tenoient une Flotte considérable. La première chose qu'il fit donc, fut de détacher dix Galères pour aller les chercher, & pour recueillir en chemin les Vaisseaux de transport, qui, s'étant écartés de la route, couroient grand risque d'être interceptés par l'Ennemi.

IL est remarquable que, lorsqu'on débarqua les Troupes, César laissa sa Cavalerie dans les Vaisseaux, pendant le jour qu'on resta encore campé auprès de Leptis, en y faisant apporter l'eau pour abreuver les chevaux. Il semble pourtant que ces chevaux, après le mauvais tems qu'ils avoient essuyé en Mer, auroient dû beaucoup souffrir à l'ancre. La raison que Hirtius en allègue ne me paroît pas suffisante, savoir, qu'on le fit pour ménager la Campagne. Le nombre de ces chevaux étoit si petit, qu'ils ne pouvoient pas faire beaucoup de dégât, sur tout dans cette saison; &, en les laissant camper comme à l'ordinaire, on l'auroit aisément prévenu. Il faut que César ait eu d'autres raisons qu'on ne sauroit deviner.

Dès que l'embarquement fut fini, & que César eut à sa disposition un grand nombre de Vaisseaux, il en dépêcha de tous côtés, en Sardaigne, à Naples & en d'autres Provinces, avec des ordres aux Gouverneurs de lui envoyer incessamment autant de troupes & de munitions de guerre & de bouche qu'on pourroit amasser. *Rabirius Postumus* fut envoyé sur le champ, avec tous les Vaisseaux de charge, en Sicile, pour y chercher sans délai le second transport de Troupes, qui n'y attendoient que des Vaisseaux pour s'embarquer.

SUR l'avis qu'il eut encore, que les Ennemis avoient formé un grand Magazin de bled dans l'Isle de *Cercina*, aujourd'hui *Querquinerfs*, au Sud du Cap Vada, il y détacha immédiatement une petite Escadre, sous le commandement du Préteur Salluste, avec ordre de s'emparer de ces grains. Accoutumé à s'élever au dessus de toutes les difficultés, il prétendoit le même esprit & la même hardiesse dans ses Officiers. Quand il les faisoit partir pour leurs différentes expéditions, il leur de-

cla-

claroit nettement, qu'ils eussent à exécuter ses ordres sans délai, & que ni les dangers, ni les obstacles, ne pourroient leur servir d'excuse. De tels ordres produisoient toujours un bon effet, & l'on vit ces Officiers braver en Mer les plus éminens périls. Un Général, qui fait inspirer cet esprit à ses Troupes, réussira dans les plus difficiles entreprises.

TANDIS que César étoit occupé de ces dispositions, les Marins allèrent à terre pour faire de l'eau; Ils se croyoient dans une parfaite sûreté, lorsqu'un Corps de Cavaliers Numides, en embuscade derrière quelques hauteurs, vint fondre impétueusement sur ces gens sans défense, en tua la plus grande partie à coups de traits, & força le reste à regagner au plus vite leurs Vaisseaux. Cet accident répandit l'alarme dans tout le Camp, & servit de leçon pour la suite.

DEUX motifs puissans, comme on l'a vu, avoient engagé César de marcher d'Adrumetum à Ruspina, & de-là à Leptis. D'un côté le danger qu'il y auroit eu de rester, avec une poignée de monde, en présence d'un Ennemi, qu'on savoit assez en force à Adrumetum, & qui pouvoit l'être encore davantage; De l'autre, la nécessité de s'assurer de quelque Place de sûreté, & d'un Port de Mer pour sa Flotte. La soumission de deux Villes, & l'arrivée d'une partie de sa Flotte, l'ayant, en quelque façon, tiré de l'étrange embarras où il étoit réduit, il se vit alors en état de se rapprocher encore de Ruspina, & d'embrasser la défense de ces deux Places, qui n'étoient qu'à six miles l'une de l'autre. Il crut qu'il pourroit s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de l'autre partie de sa Flotte, & des renforts qu'il attendoit de tous côtés. Les deux Légions d'Adrumetum, commandées par un homme sans tête, & les courses de la Cavalerie Numide, ne pouvoient pas lui faire peur; & d'ailleurs, la certitude qu'il avoit que la grande Armée de Scipion étoit encore à Utique, à quarante lieues de-là, lui donnoit lieu à se flatter d'être renforcé avant qu'il l'eût sur les bras.

CÉSAR laissa donc, à Leptis, une garnison de six Cohortes, Ch. 9.
sous les ordres de Siferia, & retourna, le lendemain de son arrivée

rivée, à Ruspina, avec le reste de ses Troupes, qui se montoient à près de neuf mille hommes. Il entra, cette fois, avec tout son monde, & le peu de bagages qui le suivoit, dans la Ville; apparemment que les soldats avoient besoin de repos, & qu'ayant dessein de les quitter, pour quelque tems, il ne vouloit pas d'abord les exposer aux escarmouches continuelles des Numides. Il ordonna sur le champ, à une grande partie de ses Troupes, de se tenir prêtes, pour aller le lendemain au fourage; & il enjoignit, aux habitans, de les suivre avec toutes les voitures qui étoient dans la Ville. Il se mit lui même à la tête du Détachement, & l'on fouragea en sec dans les Villages & les Hammeaux aux environs. Malgré les précautions de Scipion, il s'y trouva encore une assez grande quantité de foin, & de grains, qu'on voitura dans la Ville. Quoi que César crut l'Ennemi encore éloigné, & qu'il fourageât sans accident, l'inquiétude, pour sa Flotte, le fit revenir de bonne heure, de sorte qu'il ne s'avança pas beaucoup dans le Pays, remettant à un autre jour de fourager plus loin.

A son retour à Ruspina, il eût le chagrin de ne trouver encore aucune nouvelle du reste de sa Flotte. Il avoit eu raison de craindre pour elle. La course, qu'on lui disoit qu'elle avoit prise, du côté d'Utique, sembloit devoir la livrer enfin aux Ennemis; & d'un autre côté n'ayant point de Ports, où elle put se retirer, les Vaisseaux restoient exposés à la merci des flots.

Ch. 10.

CÉSAR sentit si vivement ces dangers, qu'il résolut de remettre promptement en Mer, pour aller au secours de sa Flotte. La mauvaise saison pouvant avoir empêché l'Ennemi de prendre d'abord le large, il espéra de venir encore à tems pour joindre ses Vaisseaux, avant que Scipion eut rassemblé les siens. Le seul péril qu'il avoit à craindre étant celui des tempêtes & des vents contraires, il aima mieux se voir enveloppé dans la disgrâce commune, que de ne pas tenter de sauver son transport, dont dépendoit alors la réussite de toute l'entreprise. Sa conduite, en cette occasion, fut bien différente & bien moins blâmable que celle qu'il tint en Epire, ou il s'embarqua, par un mauvais tems

tems, lui seul à bord d'un de ses Vaisseaux, pour aller, en personne, à Brendisi, prendre ses transports. Ce fut à cette occasion qu'il rassura le Pilote, par ces paroles, *Qu'as tu à craindre ? Tu portes César & sa fortune.*

EN effet, César étoit aussi heureux qu'entreprenant, & l'on verra que son bonheur le tira ici des plus grands dangers, même de ceux qu'il ne connoissoit pas. A peine étoit-il revenu du fourage, qu'il marcha, encore le même soir, avec sept Cohortes, vers le Port où étoient ses Vaisseaux, à deux mille pas de la Ville. C'étoient ces mêmes Cohortes, qui, servant sur la Flotte que Vatinius équipa à la hâte, à Brendisi, combattirent celle d'Octavius dans la Mer de l'Illyrie. Avant de partir il nomma Saserna, frère du Gouverneur de Leptis, Commandant de la Place & de la Légion qu'il y laissa en garnison. Il lui ordonna d'amasser, en son absence, autant de bois qu'il étoit possible, prévoyant bien la nécessité de se palissader & de se retrancher contre un Ennemi, qui auroit toujours la supériorité des Troupes, quand même tous les renforts qu'il attendoit seroient arrivés.

CÉSAR cacha soigneusement son projet, pour ne point intimider les soldats, qui étoient la plupart de nouvelle levée. Jusques là il les avoit rassurés contre tous les périls qui les menaçoient; son air serein & victorieux inspiroit la même confiance aux Troupes. Aussi dès qu'on le vit sortir de la Place, la consternation y fut générale. Les soldats se plaignoient qu'on les laissât en petit nombre à la merci d'une multitude infinie d'Ennemis, & parmi des Peuples rusés & perfides.

CÉSAR passa la nuit, dans le Port, à faire embarquer ses Cohortes, & n'attendoit que le jour pour mettre à la voile. Mais au lever de l'Aurore, on aperçut en Mer un grand nombre de Vaisseaux. Bientôt l'heureux Général eut la satisfaction d'appréhender, que c'étoit la Flotte, dont le sort lui tenoit tant à cœur, & pour laquelle il étoit sur le point de braver les plus grands dangers. Hirtius ne marque pas par quel hazard elle avoit pris cette route. Selon toute apparence les vents y eurent

la principale part, si l'on ne veut supposer que les Chefs, voyant les Côtes gardées, de l'autre côté du Golfe, jugèrent à propos de tourner plus au Sud. A mesure que les Troupes débarquoient, César les rangea en bataille sur le rivage, & fit entrer les Vaisseaux dans le Port. De cette façon, il eut le bonheur de réunir, auprès de lui, la plus grande partie des forces qu'il avoit embarquées en Sicile. Il y avoit encore quelques Vaisseaux de transport, chargés d'hommes & de provisions, qui s'étoient écartés de la route. Mais, il se flattoit que sa petite Escadre, qui tenoit la Mer depuis son arrivée à Leptis, les rameneroit également à bon port.

Dès que toutes les Troupes eurent mis pied à terre, il les fit marcher vers la Ville, & leur ordonna de travailler incessamment aux retranchemens d'un Camp, qu'il assit entre la Place & la Mer. Son dessein étoit de se tenir sur la défensive, sans s'éloigner de la Mer jusqu'à l'arrivée de ses principaux renforts. Ce plan, dicté par la nécessité, rencontroit le plus grand obstacle dans la subsistance des Troupes, qui ne pouvoit être que très difficile, dans un Pays, épuisé en partie, & où l'Ennemi ravageoit la campagne avec une nombreuse Cavalerie. Les transports de vivres par Mer étoient très incertains; & c'étoit une situation bien dangereuse que celle de dépendre du caprice des vents, & de voir journellement ses convois exposés aux périls de la Mer, qui, dans cette saison, étoient beaucoup plus à craindre que les Ennemis. Le fouragement de la veille ayant assez bien réussi, César regarda comme une ressource de pouvoir le recommencer alors avec plus de Troupes; & pour cet effet, il se mit en marche, encore le même matin, avec trente Cohortes; mais il se trompa cette fois dans ses espérances, l'Ennemi étant plus proche qu'il ne croyoit.



CHA-



C H A P I T R E VIII.

AUSSI-TÔT que Scipion eût été informé, par le Gouverneur d'Adrumetum, du débarquement de l'Ennemi, il fit mettre en mouvement toutes ses Troupes. On ne sauroit accuser les Généraux du Parti Républicain d'avoir manqué de diligence, puisque, durant les trois jours, qui s'étoient passés, depuis la descente de César en Afrique, ils réunirent tous les gros Corps détachés de la grande Armée, & que Labienus marcha à leur tête, avec les deux frères Pacidius, & Petreius, qui le suivit de près, directement vers l'endroit, où l'Ennemi avoit pris poste, quoiqu'à plus de douze lieues des frontières de la Zeugitanie, où étoient les différens quartiers de Scipion. Cette Armée étoit composée de quarante mille hommes d'Infanterie, tant légèrement que pesamment armée, d'un grand nombre d'Archers & de Frondeurs, de huit mille Cavaliers Numides sans brides, & de seize cens Cavaliers Gaulois & Allemands, des débris de la Bataille de Pharfale, que Labienus avoit amenés en Afrique, outre onze cens autres, que Petreius commandoit.

LABIENUS comptoit beaucoup sur le nombre prodigieux de ses Troupes légères. Il s'étoit vanté de préparer, à César, le sort de Curion, en l'accablant d'une si grande multitude d'Ennemis, & en l'attaquant de tant de différentes manières, qu'il ne pourroit pas y résister longtems. En effet, ces Troupes, bien commandées, étoient très dangereuses, surtout pour les Romains, qui avoient coutume de ferrer leurs Ennemis de près. Les mesures que Labienus prit, en cette occasion, étoient dignes de son expérience. Il avoit d'abord si bien caché sa marche, que César, peut-être mal servi en Espions, se proposoit encore de fourager le Pays, le même jour que l'Ennemi y entra avec toutes ces forces.

CÉSAR s'étoit avancé, avec ses trente Cohortes, environ

Bb 2

trois

trois mille pas de son Camp, lorsque, vers les onze heures du matin, ses Partis vinrent lui donner avis, qu'ils avoient aperçu de loin l'Ennemi, qui s'approchoit en grand nombre, &, à l'instant même on vit s'élever une épaisse poussière. Il est important de connoître la Carte du Pays, pour se former une idée de l'action qu'il y eut ici entre les Troupes de César & celles de Labienus, & de toutes les autres rencontres dont elle fut suivie; parce que les principales opérations de cette guerre se sont faites dans une petite étendue de Pays, depuis les environs de la Ville de *Ruspina* jusqu'aux champs de *Demas*, ou l'ancien *Thapsus*, qui n'en est guères éloigné que de treize lieues. *Hirtius* est assez exact dans ses descriptions; & les Relations de nos Voyageurs, qui marquent la même situation des lieux qu'il décrit, m'ont beaucoup servi à éclaircir le récit de l'ancien Historien, qui sans ce secours auroit été inintelligible.

En allant de *Hercla* vers les Villes qui s'étoient rendues à César, on rencontre, à deux lieues de *Ruspina*, la Ville de *Susa*, qui est bâtie à l'extrémité septentrionale d'une longue suite d'éminences, lesquelles, en s'étendant le long des Côtes, depuis cette Ville jusqu'à *Thapsus*, & de là à *Surfess*, ou l'ancien *Sarsura*, s'approchent plus ou moins du bord de la Mer. A quelque distance de *Susa*, ces mêmes montagnes forment un demi cercle, dont les deux extrémités touchent bien près le rivage; environnant une grande plaine de quinze mille pas de large, qui paroît comme en Amphithéâtre (a).

Au delà de ces hauteurs, du côté du Sud, on rencontre une petite vallée, & ensuite un terrain assez uni, où la Ville de *Ruspina*, aujourd'hui le Village de *Sabaleel*, étoit bâtie, à deux milles de la Mer & de son Port. A une petite distance de la Ville, du côté du Sud, le terrain devient très inégal, & toute l'allée des lieux se change jusqu'à *Thapsus*, par la différente position des montagnes, qui y sont escarpées, & plus ou moins éloignées de la Mer.

COM-

(a) On trouve, au Chap. X., une description détaillée de cette plaine, si fameuse par les exploits de César.



Les Sold.

COMME César vouloit pousser plus avant dans le Pays pour sonrager, il se trouvoit déjà assez près des hauteurs, qui forment l'enfoncement de cette plaine, lorsque la poussière lui fit appercevoir de fort loin l'Ennemi. Il est évident qu'il ne crut pas Labienus aussi en force qu'il l'étoit, & qu'il s'imagina d'abord n'avoir encore à combattre qu'une Troupe de Cavaliers Numides, comme le lendemain de son arrivée. En effet, il fut longtems le maître de rebrousser chemin, & de se rapprocher de son Camp, ou du moins d'en faire venir un Corps considérable d'Infanterie, qui lui auroit été de grande utilité dans l'action. Mais il se contenta d'en appeler la simple Cavalerie, qui montoit à environ quatorze cens chevaux (b), & quelques centaines d'Archers qu'il y avoit. Ces Troupes eurent le tems de se joindre à lui, avant qu'il reconnut l'Ennemi.

APRÈS ce renfort, César s'étant mis à la tête d'un petit nombre de Légionnaires, alla lui même reconnoître l'Ennemi, en devançant un peu ses Cohortes, qui le suivoient à petit pas & en ordre de marche. La plaine favorisant beaucoup la vue, il ne tarda pas de distinguer les grandes forces de l'Ennemi. Il ordonna sur le champ à ses Troupes de faire halte, (c) & de se préparer au combat.

L'ORDRE de bataille, dans lequel Labienus s'avança dans la plai-

(b) Je mets quatorze cens chevaux, tandis que nos Editions ne parlent que de quatre cens. Il n'y a aucun doute que les Copistes n'aient omis le chiffre *M.*, qui étoit dans le *Mss.* Hirtius dit que César fit venir toute sa Cavalerie, *universum equitatum*. Or César avoit embarqué deux mille chevaux en Sicile, & tout le transport étoit arrivé, à l'exception de quelques Vaisseaux, qui, comme on le verra dans la suite, étoient chargés d'Infanterie. Aussi Hirtius fait-il mention de Cavalerie dans tous les trois débarquemens. Si l'on ajoute, à ces raisons, celles qui se tirent du récit du combat, où la Cavalerie des allies, quoiqu'un petit nombre, en comparaison de celle des Ennemis, a pu soutenir le combat, & garantir longtems l'Infanterie d'être tournée, on ne hésitera plus à adopter ma correction. La même erreur est à observer dans le nombre des Archers. *Mr. Oudendorp* a bien remarqué, dans les Manuscrits, le peu de certitude qu'il y a par rapport aux chiffres.

(c) Il y a dans le Texte, à se couvrir de leurs casques & à se préparer au Combat. *Mittit in campo jubet galeas & ad pugnam parari*. Les soldats Romains marchent tête nue, & les casques leur pendoient de l'épaule droite. C'est ce qu'on peut voir dans cette figure qui se trouve sur la Colonne de Trajan, & qui représente très distinctement l'armure du Légionnaire. Marius avoit introduit l'usage de ces longues perçes, qui, à ce que Frontin prétend, facilitent beaucoup, au soldat, le moyen de porter ses bagages.

L'effigie de M. Titin Rom. p. 289. Frontin. IV. Ch. I.

Tab. IV.

plaine, étoit très bien imaginé. Au lieu de détacher ses Cavaliers Numides en avant, & de les faire escarmoucher, comme c'étoit leur coutume, sans ordre & sans but, il les rangea cette fois tous en ligne, & en forma de petites troupes, parmi lesquelles il mêla sa nombreuse Infanterie, tant légère que pesante, en la mettant dans les intervalles entre les Escadrons. (1.) De cette manière il prépara, aux Troupes de César, dont la plupart étoient de nouvelle levée, une attaque qui devoit les déconcerter, & forma un grand front, propre à déborder celui de l'Ennemi. Sa grosse Cavalerie, avec le reste de celle des Numides, se porta sur les Ailes, rangée sur beaucoup de profondeur, & les Escadrons marchèrent les uns derrière les autres. (2.) Son grand dessein étant d'envelopper l'Infanterie de César dans la plaine, il tâcha de le masquer par cette disposition des Ailes, afin de mieux s'assurer le succès; car il avoit ordonné, à la Cavalerie des Ailes, de rester dans cet ordre jusqu'à ce que les Armées seroient en présence, de s'étendre alors tout à coup, & de tourner l'Ennemi, qui ne devoit pas s'y attendre.

COMME tous les intervalles entre les petits Corps des Numides étoient remplis d'un prodigieux nombre de gens à pied, rangés sur beaucoup de profondeur, on crut longtems, dans l'Armée de César, que tout le Corps de Bataille de l'Ennemi n'étoit composé que d'Infanterie. Les Anciens laissoient ordinairement, entre leurs Escadrons, de grands intervalles qui se faisoient aisément distinguer dans l'éloignement; & ici cette Ligne contiguë, que formoit la Cavalerie Numide, mêlée avec l'Infanterie, en imposa même à César; desorte que quand il rangea ses Troupes en Bataille, il crut qu'il auroit seulement à faire avec la Cavalerie sur les Ailes, & que son Infanterie combattoit celle de l'Ennemi, qu'il supposoit être au Centre, comme de coutume. Sans cette erreur, il n'est pas douteux qu'il n'eût fait une autre disposition, qui lui auroit épargné bien de l'embarras.

CÉSAR rangea toutes ses Cohortes sur une seule Ligne, pour opposer un front égal à celui de l'Ennemi. (3.) Il jeta le peu d'Archers, qu'il avoit, en avant de la Ligne. Ce n'étoit pas dans l'es-

Cap. XLIII.
Et ita con-
disponens,
ut procul
Cæsariani
pedestres ca-
pitales arbitre-
rentur. Ex-
stimabat
enim se cum
prodesse
prodesse co-
pitales acie in-
struere di-
citurum.

perance qu'ils tinssent tête à ceux de l'Ennemi, dont la supériorité, en cette espèce de Troupes, lui étoit bien connue. Leur destination étoit d'engager simplement l'action, après quoi ils devoient se retirer; apparemment pour se porter sur les hauteurs afin d'en écarter les Ennemis, ou pour aller au secours de la Cavalerie, comme il l'avoit fait souvent avec beaucoup de succès. Sa Cavalerie fut placée sur les deux Ailes, & il lui recommanda surtout d'empêcher l'Ennemi de les tourner & de gagner les derrières. (4.) L'Armée de César s'appuyoit, avec sa gauche, aux collines, qui bornoient la plaine, & celle de Labienus les avoit à droite (d).

LES Armées s'étant à la fin approchées l'une de l'autre, à une petite distance, on fit halte des deux côtés, & l'on fut quelque tems à se regarder. César sentit alors qu'il avoit besoin de toute son adresse pour s'en tirer avec honneur, surtout lorsque les deux Ailes de l'Ennemi commencèrent à s'étendre tout d'un coup, & que les Escadrons, cachés derrière la Ligne, gagnèrent avec promptitude le front, & firent mine de le tourner. (5.) La Cavalerie de César, voyant cette manœuvre, tenta bien de l'imiter, pour n'être point débordée; mais, outre qu'elle ne pouvoit le faire qu'aux dépens de sa profondeur & de ses intervalles, elle fut encore prévenue par le choc terrible de la Cavalerie ennemie. En même tems Labienus donna le signal, au reste de ses Troupes, d'attaquer les Cohortes. On vit alors toutes ces Troupes de Numides sortir à la fois de la Ligne, accompagnées d'un grand nombre d'Archers à pied, fondre sur les Romains & les accabler d'une grêle de traits & de flèches. Dès que ceux-ci virent

Cap. XIV.
*Quum Cesar
suorum pau-
citate contra
magnum vim
hostium artifi-
cio magis
quam viribus
decernendum
videret.*

Cap. XIV.
*Subito aduer-
siorum equi-
tatus sese ex-
tendere & in
latitudinem
promovere,
celsique com-
pleti & Ce-
sar's equita-
tum extenua-
re, simulque
ad circumven-
dum compar-
re se cœperunt.*

(d) Hirtius ne marque par le terrain. Mais la suite de son récit l'indique clairement. „ La Bataille s'est donnée, dit-il, *in purissimis & planissimis campis*, en rase campagne, „ à trois mille pas de Ruspina“. Ch. XXX. Il décrit cette plaine & ses hauteurs, en ajoutant, „ que la Cavalerie de Labienus tourna les Troupes de César par les collines, & que dans le „ second combat elle fut repoussée au delà des collines“. César, venant de Ruspina, devoit les avoir à gauche, comme Labienus, venant d'Adrumetum, à droite. Tout le récit, que fait Hirtius de cette action, est extrêmement embrouillé, & l'on ne peut le comprendre qu'après une longue méditation. La Relation que j'en donne, est toute fondée sur le Texte.

accourir à eux cette foule d'Ennemis, ils allèrent à leur rencontre en bonne contenance; mais les Numides ne les attendoient pas; ils tournèrent bride, & passant avec une adresse étonnante, par les intervalles de leur Infanterie, ils la laissèrent aux prises avec les Romains. Quoiqu'elle ne soutenoit que très foiblement le choc des Légionnaires, elle donnoit toujours le tems, à ces Cavaliers, de se remettre & de revenir à la charge (e).

Il n'est pas douteux, que si toute la Ligne de César eut donné en même tems, elle auroit mis en fuite tout ce qu'elle avoit en tête. Mais c'est ce que Labienus souhaita, & ce que César ne devoit pas faire. Car les Cohortes n'auroient pu se porter en avant, dans la charge, qu'en s'éloignant de la Cavalerie, qui étoit déjà bien pressée par celle de Labienus. Les Cavaliers Numides se feroient promptement soustraits à la rencontre des Légionnaires, & auroient ensuite aisément gagné les flancs & les derrières des Romains. Plus ou moins de desordre, inévitable dans une Troupe, qui charge sur un grand front, les auroit exposés à un Ennemi qui étoit fait pour en profiter. Ils n'auroient pu faire face aux Numides, qu'en laissant, à l'Infanterie, le tems de se rallier, en sorte que l'Armée Romaine se seroit vûe enveloppée avant d'avoir pu prendre ses mesures pour s'y opposer. César, qui prévint tous ces inconveniens & les vûes de Labienus, rappella bientôt ses Cohortes. Mais des qu'elles tinrent ferme, les Numides, secondés, comme tantôt, d'un nombre de gens à traits, les chargèrent de nouveau, & fuyant toujours dès qu'on les serroit de près. Ces escarmouches continuèrent ainsi au grand desavantage des Romains. Car lorsqu'on le soldat se faisoit quelquefois emporter par l'ardeur du combat

(e) *Actis interim mediis cum concurrere cavarentur, subito ex condensis turmis, pedites Numida levis armatura, cum equitibus percurrunt, & inter Legionarios milites jacula conficiunt. Ille, cum Cesarant in eos impetum fecisse et, horum equites refugiebant; pedites interim resistebant, dum equites, cursu cursu renovato, pedibus suis succurrerent.* Pour comprendre ce récit de Hirtius, il faut remarquer qu'il n'entend pas, par *condensa turma*, la suite Cavalerie, mais toute la Ligne pleine & serrée des gens à pied & à cheval. Cette façon de parler est d'usage; & de plus, qu'il distingue ici *pedites Numida levis armatura*, de ceux, dont il dit ensuite, *pedites interm resistebant*, qui étoit la pesante Infanterie, qui soutenoit le choc.

bat & sortoit brusquement de la Ligne, pour repousser & pour-suivre ces Hufards, qui évitoient pourtant aisément leurs *Pilum*; les gens à trait, qui côtoyoient de toutes parts les petites Troupes des Numides, les accablèrent, dans les flancs, d'une si grande quantité de traits & de flèches, qu'il y en avoit chaque fois qui restoient sur la place. César voyant à la fin la perte de ses gens, & le peu de mal qu'il faisoit à l'Ennemi, annonça à ses Cohortes de ne plus se hasarder hors de la Ligne qu'à la distance d'environ quatre pieds.

MAIS le mal devint bientôt plus grand. La Cavalerie de César avoit fait jusqu'alors des merveilles, en luttant en petit nombre contre celle de Labienus, qui étoit infiniment supérieure; mais, à la fin, harcelée comme elle étoit, & fatiguée encore de la navigation, elle ne pût plus y résister. L'Ennemi ne pouvoit pourtant pas lui faire lâcher le pied; elle tint toujours ferme en restant en troupes auprès de son Infanterie (6). Cependant Labienus parvint à son but. Les Escadrons tournèrent les uns après les autres les Romains, & s'étendirent derrière eux. En même tems Labienus fit, à sa droite, des manœuvres qui sembloient être décisives. Il avoit bien remarqué que les hauteurs, qui protegeoient la gauche de l'Armée de César, n'étoient pas si impraticables qu'on ne put les tourner. Aussitôt donc qu'on fut en présence, il les fit enfler par ses Escadrons, qu'il avoit postés derrière sa droite, avec ordre de prendre ces hauteurs à l'envers, & de chercher un débouché derrière l'Ennemi (7). La chose lui réussit à souhait; la Cavalerie ayant trouvé la route assez aisée, déboucha successivement & en si grand nombre, que, s'étant joint ensuite aux Escadrons, qui tournoient de l'autre côté, elle environna entièrement l'Armée de César (7). L'Infanterie légère s'étendit avec la Cavalerie, & comme elle étoit en très grand nombre, elle se partagea

Cap. XV.
Equitatus in-
terim Labienus
suorum mul-
titudine confu-
sur, Caesaris
paucitatem
circumire co-
natur. Equi-
tes Juliani
pauci, multi-
tudine ho-
stium defesti,
equis convul-
neratis, pau-
latim cedere:
hostis magis
maestique bi-
flare. Ita
paucitate ma-
gis ab hostium
equitatu cir-
cumventus
est.

(6) L'Historien exprime cette manœuvre de la Cavalerie, par ces mots: *complecti colles* *asperant*; Elle commençoit à embrasser les collines. La gauche de César y étant appuyée, il falloit les tourner pour former l'enceinte.

si bien entre les Escadrons, que l'enceinte, qui se forma autour des Romains, en étoit par tout garnie. Ces mouvemens s'exécutèrent avec toute la vitesse qui étoit propre à ces Troupes. César se vit enveloppé en un instant, avant même qu'il sentit qu'on avoit dégarni la Ligne qu'il avoit en tête.

C'ÉTOIT bien la situation la plus critique où César se fut trouvé de sa vie. Les malheurs de Trasimène, les défaites des Légions de Crassus & de celles de Curion, qui avoient été depuis peu défaites de la même manière, présentoient, à l'esprit du Soldat, l'image la plus capable de l'effrayer. Cependant la moitié des rangs fit front à l'opposé, & les soldats se serrèrent avec leurs boucliers, pour parer les traits, qui pleuvoient de toutes parts sur eux (f).

LABIENUS étoit si sûr du succès de ses dispositions, qu'il tenta même de persuader l'Ennemi à mettre bas les armes & à se rendre. Dans cette vue il s'avança à cheval, sans casque, criant aux soldats de César, qu'il compatissoit à leur sort, & qu'étant des milices de nouvelle levée, ils avoient tort de se laisser enforcer par leur Général, qui les avoit jetés dans un extrême péril. Ce fut alors qu'il lui arriva l'aventure avec un vieux soldat de la dixième Légion, qui faillit à le coucher sur le carreau (g).

LA fidélité des soldats de César étant à l'épreuve, Labienus
les

Ch. XV.

(f) *Cesarique cepit in orbem compulsus, intra cancellis omnes coacti pugnare cogeantur*, ce que d'Ablancourt traduit: *L'Armée étoit contrainte de combattre en rond*. On voit ici que l'expression Latine *in orbem pugnare*, *in orbem confici*, signifie souvent une Troupe qui est obligée de se battre de front, sur ses flancs & sur ses derrières, sans indiquer l'ordre en rond, que les Romains mettoient quelquefois en pratique, comme je l'ai remarqué à l'occasion de la Bataille de Trebie: Car ici les Troupes ne changèrent point leur position sur le terrain, jusqu'à ce que César fit étendre la Ligne, ce qui étoit une évolution tout à fait contraire à celle de former le rond.

Ch. XVI.

(g) Ce soldat se trouvoit par hazard dans cette action; car la dixième Légion étoit encore dans la Sicile. Voici comment le fait est rapporté dans les Commentaires. „ Lorsque „ Labienus s'adressa aux soldats de César, un d'entr'eux prit la parole, & lui dit; *Je ne „ suis point nouveau soldat, Labienus, mais un vétéran de la dixième Légion*. Je ne vois „ pas les Drapeaux, répliqua Labienus. *Tu me connoîtras tout à l'heure*, reprit le soldat; „ &, d'une main ôtant son casque, il lui lança de l'autre son *Pilum*, qui perça le poitrail „ de

les fit charger de tous côtés par ses Numides. Mais malgré la dangereuse position, & le découragement des Romains, l'infanterie Légionnaire imprimoit encore tant de respect à cet Ennemi, qu'il n'osa jamais la serrer de pres. On se contenta de l'accabler de loin d'une multitude de traits, & de la tenir toujours en haleine par les attaques répétées des Numides. Labienus croyoit voir, dans cette manière d'investir les Romains, le moyen le plus sûr de les détruire.

La présence d'esprit que César montra, en cette occasion, est admirable. Elle étoit bien différente de cette incertitude de Crassus, qui, dans un cas tout semblable, changea ses dispositions d'un instant à l'autre, & choisit à la fin la plus mauvaise. Au moment que César se vit enveloppé, il ne marqua pas la moindre surprise. Son air rassura le soldat, qui rougit de sa peur en présence du Général. Il semble même que la manœuvre de Labienus, qui paroissoit si funeste aux Romains, lui ouvrit une ressource pour la victoire. En effet, pour former l'enceinte, il fut nécessaire, que l'Ennemi occupât plus de trois fois autant de terrain qu'il n'avoit en bataille, & qu'il s'affoiblit par conséquent de tous ses côtés, au point de n'être nulle part en état de soutenir le choc des Cohortes. Il falloit être aussi habile que César, pour saisir d'abord les moyens d'en profiter, puisque malgré le succès qu'on auroit pu se promettre d'une charge vigoureuse, il devoit toujours paroître dangereux, de fondre sur une partie des Ennemis, tandis qu'on prêteroit le dos & le flanc à l'autre. Curion étant à l'extrémité, osa se frayer un chemin, vers les hauteurs qu'il avoit à dos; mais il fut prévenu dans l'exécution, arrêté & taillé en pièces.

VOYONS quelle fut la conduite de César, dans une situation à peu près semblable. Le parallèle en est frappant.

LA

„ de son cheval, en s'écriant; *Je suis un soldat de la dixième Légion*“. Ce fait paroît être ajouté par celui qui a revu les Commentaires. Mais on aura de la peine à digérer cet entretien du soldat avec Labienus, dans le tumulte d'une aussi bruyante action.

Plutarque.
La vie de
Crassus.

LA Ligne de César étoit rangée sur neuf rangs, dont quatre faisoient front à l'opposé (b). Les flancs étoient de plus couverts de Troupes de Cavalerie, qui, bien qu'en butte à une multitude de traits, & continuellement assaillis par les Numides, y tenoient encore ferme. Telle étoit la position des Romains quand ils furent enveloppés. César ordonna alors, aux trois rangs, qui étoient en dedans de la Ligne, de faire, depuis un certain point qu'il leur fixa, un à droite, & un à gauche vers les Ailes, & ensuite de défiler & de sortir des flancs (8). Les six autres rangs continuoient à faire face à l'Ennemi des deux côtés. A mesure que les trois hommes débouchoient, ils faisoient ensemble, & alternativement, un à droite, & à gauche, se joignoient aux rangs qui faisoient front, & desfiloient ainsi successivement derrière ceux qui s'étoient déjà allignés. De cette manière la Ligne se prolongea progressivement de plus d'un tiers de son front, sans que les soldats prêtassent le flanc à l'Ennemi (9). La Cavalerie couvrit l'évolution sur les flancs, en s'éloignant peu à peu de la Ligne. A la gauche, où elle étoit appuyée aux collines, le prolongement de la Ligne n'exigeoit pas à beaucoup près le même tems & les mêmes précautions qu'à la droite.

CETTE manœuvre, qui auroit été dangereuse & presque impraticable en toute autre occasion, étoit ici la seule que César put hasarder sans risque. En effet, tous les Ecrivains Militaires nous disent, & la connoissance que nous avons de l'armure tant du soldat Romain, que du Cavalier & du Fantassin Africain, le confirme, que les Légionnaires étoient alors si redoutables à ces Troupes, qu'elles n'osoient jamais les attaquer de front, & en rase campagne, en quelque petit nombre qu'ils fussent ;

(b) Dans l'ancienne Milice des Consuls, la Légion étoit constamment rangée sur dix de hauteur. Du tems de César on la mit sur huit, & même sur neuf de hauteur, comme je l'ai prouvé ailleurs. Si je la suppose ici plutôt sur neuf que sur huit rangs, ce n'est que pour mieux indiquer l'évolution, par laquelle on étendit la Ligne. Quand on a tant fait que de démontrer la méthode générale des Anciens, dans leurs évolutions, on est dispensé de déterminer tout le détail de l'exécution.

fent; de sorte que César pouvoit aisément hasarder cette diminution de hauteur, tandis que les trois rangs, bien ferrés, continuoient à éloigner les gens à trait & les Numides, dont les armes & les chevaux n'étoient rien moins que propres à enfoncer & percer l'Infanterie. D'ailleurs, César se reposoit encore sur ce que Labienus avoit lui même affoibli son ordre de bataille, & il étoit de plus persuadé qu'il ne comprendroit rien à ce mouvement de Troupes, tout à fait contraire à la routine, suivant laquelle les Troupes, enveloppées en rase campagne, par une nombreuse Cavalerie, formoient de grands Quarrés pleins, ou des Tortues, en se serrant & se mettant sur autant de profondeur qu'il étoit possible.

DANS la manœuvre qu'il fit faire à son Infanterie, César eut en vue de rompre & de séparer la chaîne de l'Ennemi pour l'empêcher de lui tomber sur le dos pendant l'exécution de la charge générale, qui devoit décider du combat. Pour cet effet, lorsqu'à la fin les Cohortes se furent approchées, avec leur droite, bien près des Numides, qui formoient de ce côté l'enceinte, César donna, à la Cavalerie, le signal de partir. Apparemment qu'elle chargea encore l'Ennemi, à qui elle decouvrit le flanc de l'Infanterie, afin de donner à celle-ci le tems & le terrain nécessaires pour continuer les évolutions. On pourroit encore supposer, qu'en même tems que la Cavalerie s'en alloit, on avoit poussé, en dehors, un Corps de Légionnaires, qui, chargeant avec son succès ordinaire, achèveroit d'écartier les Numides.

LA Cavalerie, en partant des deux Ailes, eût ordre de passer le long des deux faces, & de se placer devant l'Infanterie, en se partageant en autant de Corps qu'il y avoit de Cohortes, mais de façon qu'elles en fussent alternativement garnies, les unes d'un côté, & les autres du côté opposé, & qu'il y eut ainsi, sur chaque face, entre ces Escadrons, l'intervalle d'une Cohorte (10). Ce mouvement de Cavalerie étoit le plus difficile de tous. Elle dût nécessairement, en défilant ainsi, prêter le flanc à une multitude de Numides, qui voltigeoient continuel-

Cc 3 lement

lement entre les deux Armées. Mais la promptitude de l'exécution, & la bonté de la Cavalerie Romaine, qui n'avoit qu'à faire face, pour mettre en fuite ces Hufiards, jointe à la protection de l'Infanterie, firent venir César à bout de sa disposition, d'autant plus que Labienus ne devina d'abord rien de son dessein.

Dès que les Troupes eurent exécuté toutes ces difficiles manœuvres, avec bien de la patience, & sous une grêle continue de traits, César donna le signal de la charge. Dans un instant les rangs, dont le front étoit couvert de la Cavalerie, firent demi-tour, en tournant le dos aux chevaux, & ayant pris ensuite leurs distances avec les autres rangs, les Cohortes partirent de deux côtés, de même que les Escadrons, qui remplaçoient les Cohortes, qui faisoient front du côté opposé (i), avec

(i) Voilà bien des manœuvres & des évolutions dont l'Historien ne parle pas, pourrion dire en lisant le texte, sans une attention particulière. Mais je soutiens que tout le récit que je fais de cette action est renfermé dans le sens des termes employés par Hirtius, & qu'il en est une suite nécessaire, fondée encore sur la combinaison des faits.

La principale évolution, exécutée par les Troupes de César, étoit celle d'avoir, en présence de l'Ennemi, étendu le front de la Ligne à plus d'un tiers de sa première longueur. Hirtius dit simplement *subit artem in longitudinem quam maximam porrigi*. „ Il ordonna „ à son Armée de s'étendre sur un très grand front. „

Les Grecs ont élargi le front de la Phalange, ou par le doublement de rang, ou en faisant défiler les huit derniers rangs par leur flanc jusqu'à border l'aile, à laquelle ils s'alligèrent. L'une & l'autre de ces deux méthodes étoient impraticables ici, parce qu'on étoit forcé de faire front des deux côtés, pendant tout l'action, pour résister aux Numides. Il n'étoit pas non plus faisable d'ouvrir les distances entre les files, & de s'étendre de cette manière, parce que, pour se mettre à l'abri de cette prodigieuse quantité de traits, qui venoit plus souvent obliquement qu'en ligne droite, & pour résister aux continuels charges des Numides, on n'avoit d'autre moyen que de tenir les files bien serrées, comme Hirtius marque aussi que les Romains l'avoient fait. Au reste toute leur Armée ne formoit qu'une seule Ligne, il n'y avoit pas de Corps de réserve, qui auroient pu se joindre aux Alliés. De sorte que l'unique évolution possible étoit cet écoulement des rangs du milieu, qui prolongeoient successivement la Ligne sans aucun dérangement de ceux qui faisoient front, ni sans que les hommes pénétraient le flanc. L'objection qu'on pourroit faire encore, par rapport au tems qu'une pareille évolution auroit exigé, est levée par Hirtius même, lorsqu'il marque que l'action avoit duré depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La plus grande partie de ce tems a dû se passer à faire ces évolutions; car dès que la charge générale eut été faite, le combat ne dura plus longtems. L'impétuosité des Cohortes, & le peu de résistance des Numides, en décidèrent le sort dans un moment.

Le récit de Hirtius, quelque abrégé & difficile qu'il soit, fait encore assez comprendre l'évolution que j'ai décrite, lorsqu'il dit que César ordonna, à son Armée, de tourner alternati-

C. 16.
Nunc ex-
pius facere
nisi hostium
facula vitare.
C. 15.
Intra caucel-
los omnes cen-
turi pugnat
exultantur.

avec une impétuosité d'autant plus grande que la longueur de l'action avoit irrité leur courage. Comme la chaîne des Ennemis étoit coupée, ils furent tous attaqués de front par une Ligne qui étoit aussi redoutable d'un côté que de l'autre. Tel fut l'effet de la savante disposition de César, qu'il n'y eut aucune partie, de toute cette enceinte, qui ne fût également enveloppée dans la charge, & mise par-là hors d'état d'en troubler l'exécution. Labienus ne pouvoit pas prétendre de ses Troupes qu'elles tinssent ferme; ce n'étoit point leur manière de combattre. Tout fuyoit avec précipitation pour éviter l'atteinte du redoutable *Pilus* des Légionnaires. Comme les fuyards se replioient tous vers les hauteurs, & que la droite, qui avoit fait les premiers & les plus grands efforts, s'étoit d'abord plus éloignée

tivement la face d'une Cohorte d'un côté, & celle d'une autre à l'opposite, de façon, ajoutoit-il, qu'une Cohorte après l'autre fut rangée devant les Enseignes. *Ut una post alteram ante signa tenderet.* Le sens de cette expression a échappé aux Commentateurs, qui ne convenoient pas de l'endroit où les Enseignes étoient placés dans la Ligne. Mais en combinant bien tous les témoignages des Ecrivains, on voit clairement que, du tems de César, elles étoient constamment placées dans les rangs du milieu, ou au centre de chaque Cohorte. Comme la distribution des armes se faisoit alors selon les rangs, on en disignoit la différence par les *Antesignani*, *Subsignani*, & *Postsignani*. Les *Subsignani* étoient du rang dans lequel on portoit les Enseignes. Mais quel poste qu'on ait assigné aux Enseignes, les Interprètes, faute de connoître la véritable évolution qu'on fit ici, ont dû toujours se tromper sur la manière dont les Cohortes se sont trouvées les unes devant, les autres derrière les Enseignes. Il est clair que lorsque les derniers rangs reprenoient, par un demi-tour, leur front avec les autres, & qu'ils remplissoient, en se serrant en avant, les vuides que les trois rangs, qui s'étoient écoulés, avoient laissés; il est clair, dis-je, que les Enseignes, placées constamment au milieu de la Ligne, se trouvoient à présent dans le dernier rang de chaque Cohorte: Ainsi ce que Hirtius dit est précisément vrai, que les Cohortes étoient alternativement les unes devant, les autres derrière les Enseignes. L'Historien s'exprime de même d'une manière fort concise sur les mouvemens de la Cavalerie. „ Lorsque, dit-il, on eut coupé la chaîne des Ennemis, & séparé une partie de l'autre, il les chargea, „ avec la Cavalerie, en dedans, & l'infanterie; & après avoir fait la charge de *Pilus*, il „ les mit en fuite. ” Il denote clairement, par l'expression de la Cavalerie en dedans, *equitibus intrinsecus adortus*, opposé à celle d'extrinsecus, en dehors, lorsque la Cavalerie étoit aux Ailes, qu'elle quitta son poste, & se mit en ligne avec l'infanterie; & pour qu'on ne doute pas que les Escadrons ne se soient rangés dans les intervalles entre les Cohortes, il ajoute „ que les deux Lignes étant formées, chaque Cohorte étoit par tout flanquée de la „ Cavalerie; *Cohortibus equitibus circumdatis*”, & c'est ainsi qu'il parle toujours de ces deux Lignes; *subito immixtis*, dit-il, *cohortes turmasque suorum*.

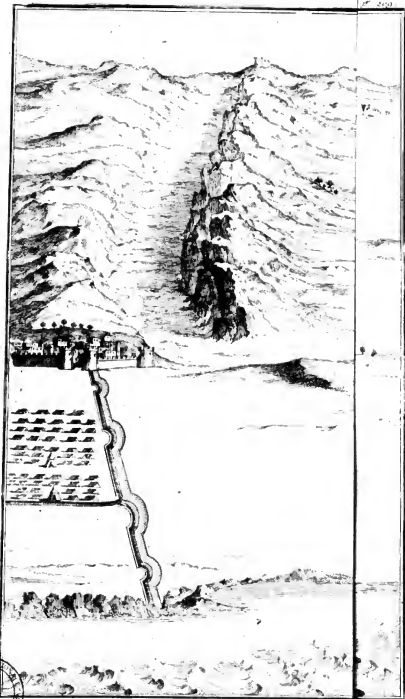
Tact. II. Hist.
Primani,
fratris Una
& vicefma-
norum princi-
piti, Aquilam
astuere.
Tit. I. lve.
L. XXXVII.
Legionem
ante signum
pila conicere
Cæ.

Ch. 18.
Ce que d'equi-
tibus est
de la main du
Coptile.

éloignée que le reste, il en resulta que les deux Lignes, en s'ouvrant, décrivirent, pour ainsi dire, deux grands quarts de cercle (11), dont la gauche étoit comme le pivot, de façon que lorsqu'on la plaine fut entièrement nettoyée, & que les Ennemis eurent été repoussés au delà des collines, toutes les Cohortes se trouvèrent, avec la Cavalerie, le long de ces hauteurs (k), où César leur fit faire halte. Il ne jugea pas à propos de poursuivre ses avantages. L'Ennemi ne se reconnoissoit pas vaincu, quoiqu'il l'eut forcé de prendre la fuite. D'ailleurs en se hasardant au delà de ces éminences, où le terrain étoit raboteux & parsemé de collines; il avoit tout lieu de craindre, qu'il ne trouvât bientôt de gros Corps de Numides, qui se feroient ralliés de côté & d'autre, sous la protection de quelques hauteurs, dans le dessein de l'y attendre; au cas que l'ardeur du soldat à la poursuite l'eut entraîné plus avant. Sur ces considérations, César s'arrêta, & après avoir donné quelques instans à rallier & à rapprocher ses Cohortes, il prit le parti de se retirer; mais connoissant trop bien son Ennemi, pour espérer qu'il lui laisseroit tranquillement traverser la plaine, il resta dans l'ordre de bataille, c'est-à-dire, dans cette grande Ligne que ces Cohortes formoient alors, avec les Escadrons dans les intervalles, & descendit la plaine à petit pas pour retourner au Camp.

L'ÉVÉNEMENT justifia bientôt ses mesures. A peine avoit-il abandonné les hauteurs, qu'on vit, de tous côtés, l'Ennemi déboucher & venir à lui en aussi grand nombre qu'il l'avoit été en Bataille. Le hazard voulut, au moment que Labienus recueilloit les fuyards, incertain du parti qu'il devoit prendre, que Petreius & Pison survinssent, avec un Corps d'onze

(k) Cette circonstance, qui n'est pas clairement exprimée par l'Historien, est fondée sur la combinaison des faits. La gauche étoit appuyée aux collines; la droite étoit à découvert. Après la charge, les Cohortes se trouvèrent le long des collines, que César n'osoit pour lors franchir, de peur des Embuscades: *neque longius progressus, veritus insidias*. Il ne s'avance pas davantage, dans la crainte de rencontrer des pièges, qui ne pouvoient pas être tendus dans la plaine, mais bien entre les collines, dont cette plaine est coupée. Lorsqu'il se retira ensuite, avec l'Armée rangée sur un grand front, l'Auteur indique qu'il avoit les collines en front, qui étoit la position que la charge avoit donnée aux Cohortes.



BATAILLE entre l



d'onze cens Cavaliers & d'autant de Fantassins. Ces deux Généraux ayant appris toutes les circonstances de l'action, proposèrent d'abord de retourner à l'Ennemi. Ils représentèrent, qu'on ne pouvoit pas manquer de l'atteindre dans la plaine, harassé de fatigue, & vraisemblablement moins préparé au combat qu'auparavant. Leur avis fut suivi & exécuté sur le champ. En effet, la situation de César étoit des plus embarrassantes. Sa Cavalerie étoit fatiguée à n'en pouvoir plus, de même que ses Cohortes, qui avoient beaucoup souffert. Ce fut un bonheur pour lui de se trouver en bataille, & sur un front d'une grande étendue. Les Numides chargèrent, à leur façon, harcelant les Romains en tant de différentes manières, qu'à la fin ceux-ci auroient succombé de lassitude.

César sentit bientôt que le seul moyen de se débarrasser de ces incommodes Ennemis, étoit de les charger de nouveau avec tout le front de la Ligne, avant qu'ils pussent parvenir à le tourner sur ses Ailes; manœuvre qui étoit la plus à craindre de la part de ces Huzards. Ce qu'il fit ici, avec des Troupes la plupart de nouvelle levée, est inconcevable. Après les avoir exhorté à rappeler toutes leurs forces, pour faire un dernier effort, il les vit aller à la charge, comme si elles n'eussent fait que commencer, poursuivant si vivement les Africains, qu'elles les seroient quelquefois de près. Ils s'enfuyoient, comme la première fois, tous vers les hauteurs; mais cette seconde fuite leur coûta beaucoup plus, parce qu'ils s'y attendoient moins. Petreius même fut blessé. César fit encore monter ses Troupes sur ces hauteurs, & s'y arrêta jusqu'au coucher du soleil; car il étoit déjà tard quand l'action recommença. Cette charge eût tout le succès qu'il s'en étoit promis. Les Ennemis firent à la fin découragés, & on les vit, en troupes, s'éloigner de ces lieux: de sorte que César put, sans risque, descendre dans la plaine, & s'en retourner au Camp, où il arriva dans l'obscurité, harassé & ayant perdu beaucoup de monde.

TEL est le récit de cette action dans toutes ses circonstances, que l'Historien n'a fait qu'indiquer, laissant au Lecteur le soin

Tome II.

Dd

de

CH. XVIII.
Hac re anim-
adversa Cesar
subest signa
concordi, &
medio camp
redintegrari
prelium.
Quum ab ho-
stibus, eadem
modo pugna-
retur nec
comminus
ad manus
rediretur.
Cohortibus
imperat ut uno
sidu contende-
rent neque re-
mitterent, do-
nec ultra ul-
tius esset ho-
stes repulsi-
ssent, neque
eorum essent
potui.

de les éclaircir. C'est une riche matière à réflexions, & tout l'événement est intéressant. On doit se rappeler que la nuit, qui précéda cette mémorable Bataille, César étoit à bord d'un Vaisseau, dans le dessein de faire voile au lever du soleil. Sans le hazard singulier, qui prévint son départ, en amenant la Flotte, quel auroit été le sort de la Légion de Salserna, si en conséquence des ordres de César elle fut marchée au delà des hauteurs pour couper du bois, & qu'elle eut été surprise & attaquée par toutes les grandes forces de Labienus? César auroit-il bien tenté de nouveau le débarquement, dans le voisinage de Ruspina, en présence de l'Ennemi? Ces Cohortes, qu'il avoit laissées à Ruspina & à Leptis, ne se seroient-elles pas crû perduës, si Labienus les eut enfermées le lendemain dans leurs Villes, sans espérance de secours & sans subsistances? Comme une telle entreprise, contre les Garnisons des deux Villes, y auroit infailliblement attiré une partie de la grande Armée de Scipion, pour en former le siège, c'est à savoir si les habitans auroient résisté aux promesses, & méprisé le danger de la destruction, pour l'amour de ces Cohortes, qu'ils pouvoient aussi croire abandonnées à dessein.

LES démarches de César, avant l'action, sont celles d'un Général, qui, se reposant sur les ressources de son esprit, ne craint point le péril, & se croit dispensé de bien des précautions qui arrêtent à tout moment un autre, moins rempli de confiance. Ayant négligé, dès qu'il eut pris poste à Ruspina, de détacher un grand nombre de Naturels du Pays, pour lui donner avis des mouvemens de l'Ennemi, il fut longtems la dupe d'une erreur sur ses forces, au point qu'il dédaigna de faire venir, de son Camp, des renforts capables de le mettre hors de danger, & que dans ces premières dispositions il ne profita pas si bien du terrain qu'il auroit dû le faire. Ces fautes, qu'on croit du moins pouvoir reprocher à César, furent effacées par la conduite admirable qu'il tint pendant l'action. Les manœuvres, qu'il fit faire à ses Troupes, ne peuvent que paroître inconcevables aux Lecteurs qui ne connoissent pas l'Art Militaire

re

re des Anciens. En effet, on n'a point d'exemple d'une pareille action dans l'Histoire moderne. Que l'on se représente, aujourd'hui que les Troupes sont toutes de l'espèce de celles de Labienus, un Corps d'Infanterie, dont les armes n'atteignoient l'Ennemi qu'à environ dix ou douze pas, enveloppé par une Armée quatre fois plus forte, & rester des heures entières en butte à des traits & des flèches, tout aussi dangereuses que le sont nos coups de fusil, douteroit on bien un instant que cette Infanterie, quel parti qu'elle voudroit prendre, ne seroit pas exterminée sans retour ? Mais, chez les Anciens, un Général, qui y étoit réduit, pouvoit encore espérer de vaincre. La raison en est, qu'ils avoient trouvé le secret de procurer, par l'armure & par l'exercice, à l'Infanterie, qui se battoit en ligne, une supériorité décidée sur les Troupes légères, qui ne favoient que tirer. L'avantage étoit tel, qu'on le compareroit à celui que nos Régimens bien disciplinés ont sur une troupe de Payfans. On fait que le gros bouclier servoit, au Légionnaire, à parer les traits qui lui venoient en ligne droite, ainsi que le casque & le corselet les autres. On a vu des soldats, sortir du combat, le bouclier percé de plus de trente & de cinquante flèches. L'usage fit que ces armes pesantes ne gênoient point le soldat ; il les regardoit comme ses membres, & il portoit encore ses équipages, ses provisions, & les palissades du Camp. Après ces remarques, les exploits de ces Cohortes de César, contre des gens nuds, qui n'avoient d'autres armes que de jet, ne causeront plus tant de surprise.





CHAPITRE IX.

APRÈS la retraite de César, Labienus détacha d'abord une partie de sa Cavalerie légère, avec ordre de se poster entre les collines, pour être à portée d'intercepter tous les secours en vivres & en provisions, qui pouvoient venir aux Romains, de l'intérieur du Pays. Il se replia lui même, avec le gros de ses Troupes, vers Adrumetum, pour se joindre aux Légions, avec lesquelles Scipion s'avançoit à grandes journées. Leur plan étoit d'accabler l'Ennemi, avant qu'il eut le loisir de s'établir. Mais on avoit déjà perdu trop de tems avec César, dont la diligence, pour se poster & se mettre en état de défense, surpassoit encore celle de ses Ennemis pour le joindre.

Ca. XX.

SELON les avis qu'on recevoit de tous côtés, & qui s'accordoient avec les rapports des prisonniers, Scipion ne pouvoit manquer d'être en présence de César, au plus tard dans trois jours. L'Armée du dernier ne se montoit pas à trente mille hommes, & il y auroit eû de la témérité, de vouloir marcher contre l'Ennemi, pour se mesurer avec lui à pure perte. Dans cette situation, César eût recours à sa ressource ordinaire, plus propre alors qu'aujourd'hui à rassurer de petites Armées. C'étoit de se retrancher & de se mettre en sûreté derrière de bonnes Lignes. L'exécution de ses ouvrages répondoit à la nécessité où il se trouvoit. La Ville de Ruspina étoit bâtie de manière qu'elle s'étendoit en longueur presque parallèlement avec la Mer, qui, comme je l'ai dit, n'en étoit éloignée que de deux petits milles. Il s'en servit pour couvrir le front de ses retranchemens, tirant, des deux extrémités de la Place, deux Lignes, qui aboutissoient au rivage. Du côté du Nord, où il attendoit l'Ennemi, la Ligne étoit contiguë à une face du Camp, qui d'ailleurs étoit fortifié séparément. Ces Lignes étoient faites comme les

au-

autres, que ce grand Capitaine a exécutées dans toutes les règles de l'Art, avec un travail immense. Elles avoient leurs Tours saillantes, qui les flanquoient de distance en distance, & même des dehors. Il profita ensuite du tems que l'Ennemi lui laissa pour les perfectionner, en faisant usage de toutes les lumières qu'une longue expérience, jointe à l'étude, lui avoient acquises, en sorte que ces Lignes devinrent d'une si grande force, que, suivant le témoignage de l'Historien, l'Ennemi auroit eû bien de la peine à les franchir, quand même elles n'eussent point été garnies d'assez de monde pour les défendre.

César étoit d'abord dans la persuasion que l'Ennemi l'attaqueroit dans ses retranchemens, dès qu'il se feroit approché. En effet, la grande diligence de Scipion marquoit une résolution de le pousser bien vivement, sans lui laisser le tems de sortir de son état de faiblesse. Une Armée aussi nombreuse que celle de ce Général, ne sembloit pas devoir beaucoup redouter des Lignes faites à la hâte. C'est pourquoi César n'ayant pas de tems à perdre, y fit travailler avec toute la diligence imaginable. Il s'aida le mieux qu'il lui fut possible de ce qu'il avoit sous la main, & comme il se trouvoit, dans le Port, plusieurs Trirèmes, qui avoient été équipées en Sicile, avec tout l'appareil nécessaire, il en desarma quelques unes, & garnit ses Remparts de toutes les Machines qui avoient été sur ces Vaisseaux. Il en fit encore sortir tous les Matelots, avec les Archers & les soldats qui y faisoient le service, & il en forma des Corps de Troupes légères, à qui il fournit des armes, dans l'espérance de s'en servir utilement, en les faisant combattre, avec sa Cavalerie, à la manière de ses Ennemis, qui par-là avoient de grands avantages sur lui.

La situation de César étoit une des plus singulières dont l'Histoire Militaire fasse mention. Tout le Pays, qu'il occupoit en Afrique, n'étoit précisément que le terrain qu'il avoit renfermé dans ses Lignes, d'environ six miles de circuit. L'Ennemi étoit maître de tous les environs, & pouvoit même lui couper la communication avec Leptis; ainsi, forcé de renoncer à tous

les secours du Pays, où il avoit transporté la guerre, il se vit dans le besoin d'une infinité de choses pour l'exécution même des travaux, dont le détail étoit immense. Il fallut donc que César partageât son attention entre un grand nombre de petits soins, qui, dans sa situation, étoient tous d'importance. Il dressa d'abord des Ateliers pour forger des armes, & fit faire quantité de flèches & de dards; il ordonna de fondre des boulets & de préparer des perches pour la défense des Remparts. Il dépêcha même des exprès en Sicile, avec ordre au Gouverneur, de lui envoyer incessamment de grandes provisions de bois, de claves, de fer & de plomb, dont il manquoit en Afrique, & qu'il croyoit lui être nécessaires pour continuer cette guerre de la même manière qu'en Epire, en suppléant toujours le travail au défaut des forces.

Ce fut ainsi que César profita encore du répit que l'Ennemi lui laissoit, pour mettre en œuvre tout autant de bras qu'il y en avoit dans son Camp. Il fut lui même présent, jour & nuit, aux travaux qu'il dirigea en personne, & dont il régla tout le détail. Trois Cohortes montoient journellement la garde en dehors des Retranchemens, avec plusieurs Piquets de Cavalerie, disposés autour de la Ligne, pour être à portée de repousser l'Ennemi, au cas qu'il osât troubler les travailleurs.

Avec tous ces soins, que ce grand Capitaine se donna pour fortifier ses Lignes, il se mit bien à l'abri d'être d'abord accablé par la nombreuse Armée de ses Ennemis; mais il ne remédia pas au plus grand de tous les inconveniens; la disette des vivres. D'entre tant de Vaisseaux de transport, partis de Lilybée, chargés de provisions, il y en eut plusieurs qui s'écarterent de la route, & qui tombèrent entre les mains des Ennemis. En effet, la nouvelle de l'Expédition ne fut pas plutôt parvenue en Afrique, qu'on vit sortir, de tous les Ports, une quantité de Vaisseaux, qui, se formant en petites Escadres, donnoient la chasse aux Romains égarés; les Africains ayant eu d'ailleurs de tout tems du goût pour ce métier. César crut s'en garantir, en détachant ceux de ses Vaisseaux qui étoient encore en état de servir,

vir, avec ordre de se poster autour des Isles, situées sur les Côtes, & de croiser de tems en tems au devant des Ports des ennemis. C'étoient apparamment les Isles de *Souries*, qui sont vis-à-vis *Lempta & Demas*, ou les anciennes Villes de *Leptis & de Thapfus*, dont la situation y est fort convenable.

SACHANT qu'il y avoit encore beaucoup de bled caché dans les greniers de quelques riches Négocians de *Ruspina*, il n'épargna ni caresses, ni promesses pour les persuader à le lui fournir dans son Camp : De cette manière il pourvut aux besoins les plus pressans, usant de la plus grande économie dans la distribution. Cependant, quelque bonnes que fussent ces ressources, la crainte pour la subsistance ultérieure de l'Armée, ne pouvoit que lui causer de cruelles inquiétudes. Rien n'étoit plus incertain que l'arrivée de ses Convois, exposés en Mer, à mille accidens, tant de la part des flots, que de celle des ennemis. De-là dépendoit néanmoins non seulement la réussite de l'entreprise, mais encore son salut & celui de ses Troupes.

CEPENDANT la grande Armée de Scipion s'étant avancée jusqu'à *Adrumetum*, à six lieues de *Ruspina*, fit tout d'un coup halte, & y campa. L'attente du puissant secours que le Roi *Juba* amenoit, est la seule raison qu'on puisse alleguer pour justifier cette conduite étrange du Général Republicain ; mais si l'on considère ses grandes forces, indépendamment de celles du Roi *Numide*, cette raison n'étoit pas suffisante pour lui faire différer l'exécution de son premier plan, dont les difficultés devoient augmenter de jour en jour, par les soins infatigables que César donnoit à sa défense. Scipion resta deux jours dans son Camp. Il en partit le troisième, à l'entrée de la nuit, & ayant concerté, avec *Labienus & Petreius*, les mesures pour la jonction de leurs Troupes, il arriva le lendemain, de bonne heure, avec toutes ses forces combinées, dans la plaine de *Ruspina*. Qui n'auroit crû qu'une marche faite avec tant de secret, & pendant la nuit, devoit avoir pour objet quelque grande entreprise ? Mais Scipion s'arrêta de nouveau, & fit ses dispositions pour le campement de l'Armée.

CHA-

C H A P I T R E X.

C'EST aux avis de la disette des vivres dans le Camp de César, & de la force extraordinaire de ses Lignes, qu'on croit pouvoir attribuer ce parti, que jugèrent à propos de prendre les Généraux Republicains. Au lieu d'aller forcer les Retranchemens, suivant leur premier plan, dont le succès étoit fort incertain, ils résolurent de resserrer l'Ennemi dans ses Lignes, & de l'y tenir comme bloqué, en lui coupant toute communication avec le reste du Pays. Ils espéroient que tel bonheur qu'auroit eu César, dans ses transports de vivres par Mer, il se verroit à la fin obligé de sortir de ses Lignes, & d'accepter un combat, où la supériorité de leurs Troupes, surtout de la Cavalerie, dans une plaine comme celle de Ruspina, leur seroit d'un plus grand avantage que dans l'attaque des Retranchemens. Ce nouveau plan paroît assez solide, & il auroit dû réussir, si les Généraux du Parti Republicain eussent mieux pris leurs mesures.

MAIS Scipion ne fit rien qui put le rendre digne du choix qu'on avoit fait de sa personne pour tenir tête à César. Il négligea de fortifier plusieurs postes dans cette chaîne de hauteurs qui règnent derrière Ruspina, & qui, formant déjà une excellente barrière naturelle, pour empêcher le passage dans l'intérieur du Pays, auroient pu aisément être mises en état de défense. Il se contenta de détacher la plus grande partie de sa Cavalerie légère, avec ordre de s'étendre tout le long des collines &, ensuite, de l'autre côté de Ruspina jusqu'au rivage. Ces Troupes ne se soucioient pas de s'établir quelque part. Quoique fort propres à battre l'estrade, & pour intercepter tout ce qui sortoit des Lignes, elles n'étoient nullement en état de résister à un Corps tant soit peu considérable d'Infanterie Légionnaire. Ainsi la communication avec Leptis ne fut jamais entièrement coupée, & César resta toujours le maître de faire, de ce côté, les

les mouvemens qu'il jugea à propos. Scipion commit encore une grande faute en s'éloignant, sans aucune raison valable, des Retranchemens des Romains, jusqu'à la distance de plus de dix miles. Dans le dessein d'enfermer les Ennemis, dans leurs Lignes, il ne pouvoit faire rien de pis, parceque laissant, de cette façon, entre les Lignes & son Camp, les hauteurs qui bernoient la plaine, du côté de Ruspina, il étoit par-là moins en état de soutenir ses partis, & de profiter des circonstances. Si l'on juge, par les immenses ouvrages que César fit ensuite, de ce que Scipion auroit pû faire, en cette occasion, avec une telle supériorité de forces, & si l'on considère encore, que ces vieux Guerriers du Parti Républicain avoient tous servi longtems avec César, dans les mêmes Armées, on sera obligé d'avouer, que la routine & l'expérience, dans le métier de la guerre, sont bien peu de chose, sans les secours de l'étude & du génie.

Ce grand Homme ne s'occupa pas seulement des Opérations Militaires; il se servit encore de tous les moyens capables de faire réussir son entreprise. Après la conjuration de Catilina; un de ses Complices, Officier de distinction, nommé *Sittius*, Ch. 25. obligé d'abandonner sa Patrie, avoit amassé, en Italie & en Espagne, plusieurs Braves, avec lesquels il s'étoit retiré dans la Mauritanie, qui fait aujourd'hui partie des Etats de Maroc & d'Alger. Les Princes de ce Pays, ayant continuellement guerre entr'eux, *Sittius* trouva bientôt de l'occupation, en se louant à celui qui lui fit les meilleures conditions. Homme de tête, actif & vigilant, la victoire ne manqua guères de suivre ses armes. Il conserva toujours sa Troupe sur pied, & s'acquit beaucoup de reputation. Ce fut à cet homme que César fit des offres, qu'il accepta volontiers, porté d'un côté par l'intérêt, & de l'autre par l'inclination que les partisans de Catilina ont toujours eu pour ce grand Capitaine. *Sittius* engagea encore *Bocchus*, Roi d'une partie de la Mauritanie, à faire une invasion dans la Numidie, d'où le Roi *Juba* étoit sorti, avec une nombreuse Armée, pour aller au secours de Scipion. Ils prirent en peu de jours *Cirta*, la principale Ville du Royaume, & répandirent la terreur &

la désolation dans tout le Pays. Les nouvelles en étant venues à Juba, lorsqu'il étoit à la veille de joindre ses forces à celles des Ennemis de César, il jugea à propos de défendre ses propres Etats, plutôt que de soutenir une querelle étrangère. Il rebroussa donc chemin, & ne laissa à Scipion que trente Éléphants ; encore n'étoient-ils pas dressés. Sittius rendit, à César, par cette diversion, le plus grand service. En effet, il n'avoit encore que trop à faire pour tenir tête aux Ennemis, quoique ce secours leur eut manqué.

Ch. 26.

EN même tems César envoya des Exprès, de tous côtés, avec des Lettres circulaires aux principaux des Villes, pour les avertir de son arrivée ; parceque le peu de monde, qu'il avoit débarqué, fit croire d'abord que ce n'étoit qu'un de ses Lieutenans. Cette attention ne fut pas inutile. Un grand nombre des plus illustres habitans du Pays se rendirent, de toutes parts, dans son Camp, pour lui marquer leur bonne volonté, protestant qu'il n'y avoit que la crainte des Ennemis qui les empêchât de se déclarer en sa faveur. Ils lui portèrent en même tems les plaintes les plus amères sur la cruauté & la cupidité de ses Adversaires, qui pilloient & désoloient le Pays par tout où ils tournoient leurs pas. César leur promit tous les secours possibles, & il fut, en effet, si sensible aux malheurs de cette Province, qu'il envoya, de nouveau, des ordres les plus précis, aux Gouverneurs de la Sicile, d'embarquer autant de Troupes qu'ils pourroient amasser, & de se mettre en Mer sans délai ni excuse. Son impatience étoit si grande, qu'elle lui faisoit continuellement tourner les yeux vers la Mer, en se plaignant du peu de diligence de ceux, qui étoient chargés de ses ordres.

Ch. 27.

PENDANT on se ressentit bientôt, dans le Camp de César, du voisinage des Ennemis. Les Cavaliers Numides se firent voir en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant dans les environs. Le soldat, n'osant plus sortir, devoit déjà se passer de bien des choses, & le fourage manquoit, surtout aux chevaux, qui seroient tous morts sans un expédient que

que les vieux Cavaliers avoient essayé en d'autres occasions. Ils prenoient de l'Algue Marine, & après l'avoir lavée dans l'eau douce, ils la donnoient aux chevaux, qui en mangeoient assez pour se conserver en vie.

QUOIQUE la conduite de Scipion indiquât assez que son dessein n'étoit pas de forcer César dans ses Lignes, ce dernier agit toujours comme si c'eut été là ce qu'il avoit le plus à craindre. Il poussa les branches de ses Retranchemens jusques dans la Mer, par une espèce de Digue, qu'il éleva avec un travail infini. Il mit des épines dans le fossé, & en garnit les bords, avec une quantité prodigieuse de chaussetrapes, & d'autres pièges, de la même manière qu'il l'avoit pratiqué dans le Blocus d'Alesia (a).

SCIPION rangeoit, chaque matin, son Armée en bataille, à trois cens pas de son Camp, & restoit la plus grande partie du jour dans cette position. Mais César le laissa faire, & l'attendit tranquillement, sans se soucier que sa conduite ressemblât ou non à celle d'un Conquérant, qui étoit venu dans la Province pour en déloger l'Ennemi. Il étoit même bien aisé que Scipion la prit pour un effet de la crainte.

CEPENDANT Labienus, qui étoit sans doute la meilleure tête du Conseil des Ennemis, se mit en marche, avec un bon Corps de Troupes, la plupart de Cavalerie, & ayant tourné les

(a) Voici un fait de peu de conséquence, rapporté par l'Historien : « Tandis que ces choses se passaient près de Ruspis, Vergilius Petronius, qui commandoit dans Thapfe, voyant les Vaisseaux de César errer en vagebonds, incertains du lieu où ils étoient, remit de soldats & d'archers un Vaisseau, avec quelques Chaloupes, & commença à pour suivre ceux qui étoient écartés. Quoiqu'il eut souvent du pire, il n'abandonna pas son dessein, & attaqua un Vaisseau, où étoient deux jeunes Espagnols, Tribuns de la cinquième Légion, dont le Père avoit été fait Sénateur par César, & un Centurion du même Corps, nommé Salicenus, qui avoit assiégé Messala, Lieutenant de César, dans Messine, & qui par ses propos séditieux avoit été cause que l'argent & les préparatifs de son triomphe furent arrêtés. Touché donc du souvenir de ses crimes, & sur la crainte qu'il avoit du châtiement, il persuada aux autres de se rendre. Mais Vergilius ne les eût pas plutôt en son pouvoir qu'il les mena à Scipion, qui les fit mourir trois jours après. On dit que l'aîné demanda à mourir le premier, ce qui lui fut accordé aisément par les Centurions, qui avoient charge de l'exécution.

*Traduction
d'Abiancourt,
Tome II.
pag. 274.*

les Lignes de César, il parut tout à coup devant la Ville de Leptis, à six miles de Ruspina, où César avoit laissé Saferna, avec six Cohortes. Labienus espéroit de prendre la Ville d'emblée; mais l'entreprise n'étoit pas facile contre les Troupes de César. Ce grand Capitaine, qui se figura d'abord que cette Ville seroit l'objet de la jalousie des Ennemis, l'avoit mis en bon état de défense, en garnissant ses murs d'un grand nombre de machines. Labienus fut donc repoussé facilement, & comme il ne s'étoit pas préparé pour en former le Siège, il retourna au Camp (b).

Ch. 31.

IL est étonnant que Scipion ne pénétrât pas le motif de l'inaction de César, qui ne pouvoit être fondée que sur l'attente des renforts, qui devoient lui venir de la Sicile. Il persista toujours dans son préjugé, qu'à force de le braver, il l'engageroit enfin à sortir de ses Retranchemens. Dans ce dessein il s'avança un jour, avec toute son Armée en bataille sur beau-coup de front, & ses trente Elephans en avant, tout droit vers les Lignes. On crut alors, dans les deux Armées, qu'il étoit résolu de les attaquer; mais César savoit trop bien que Scipion n'auroit jamais la hardiesse de tenter une entreprise aussi difficile. Lorsqu'il en reçut l'avis, il ne sortit pas même de sa tente, & il donna ses ordres par ses Adjudants, avec une présence d'esprit & une précision admirables. Comme il avoit permis aux soldats d'aller en Corps, chercher, dans la Vallée voisine du Camp, du fourage & du bois, la première chose qu'il fit, ce fut de leur ordonner de revenir dans les Lignes, mais sans marquer la moindre précipitation. Il enjoignit, aux Piquets de la Cavalerie, de garder leurs postes jusqu'à ce qu'ils fussent à la portée des traits, & de se retirer ensuite sans confusion. Les Cohortes durent se rendre chacune au poste qui lui étoit assigné le long du Rempart, & la Cavalerie se ran-

(b) Le récit, que fait l'Historien de cette Entreprise de Labienus, est très obscur & tout à fait corrompu par celui qui l'a revu. La circonstance d'un Officier de Cavalerie, qui, étant atteint par un gros trait lancé d'une machine, avoit fait fuir tout le Corps, est ridicule, aussi bien que l'assaut donné par la seule Cavalerie.

gea en Corps, à une certaine distance de l'Infanterie, sur le terrain qui lui fut marqué. Aussi vit-on bientôt que ce n'étoit qu'une bravade de Scipion. Il s'arrêta tout à coup, & après avoir examiné, pendant quelque tems, les prodigieux travaux de César, il s'en retourna dans son Camp, sans avoir eu le dessein ni la hardiesse d'entreprendre quelque chose. Dès qu'il fut de retour, il harangua ses Troupes, & tâcha de leur persuader, qu'elles avoient déjà vaincu à moitié l'Ennemi, qui se cachoit par un principe de crainte & de découragement, & que cette terreur, qu'elles lui avoient inspirée, étoit le plus sûr présage de la victoire. Il n'est pas douteux que la folle présomption de ce Général n'ait été la principale cause de toutes ses fausses démarches.

Le peu de vigueur dans les opérations de Scipion, & le mauvais succès de l'entreprise de Labienus, sur Leptis, affermiront quelques Villes dans la résolution de changer de parti. *Achilla* donna l'exemple aux autres. Cette Ville, située presqu'à une égale distance d'Adrumetum & de Ruspina, (c) du côté de l'Ouest, étoit d'une grande importance pour César; tant à cause des Munitions de guerre & de bouche qu'il en pouvoit tirer, que surtout parce qu'il gaignoit par là du terrain pour

(c) L'Emplacement que je donne à cette Ville ne répond pas aux Observations d'Hollænius, de Cellarius, & de Shaw. Ils la mettent tout près de la Mer, du côté du Sud, derrière Thapfus. Il est possible que l'*Achola* de Strabo, de Stephanus, & de Ptolomée y fut située, mais, en ce cas, ce ne seroit pas l'*Achilla* dont Hirtius parle ici. Ortelius, fondé sur le récit de l'Historien, l'a déjà révoqué en doute. Il n'est nullement probable, que pour prévenir les Romains, Consilius seroit accouru d'Adrumetum, qui suivant la position qu'on donne communément à Achilla, en auroit été encore plus éloigné que le Camp de Scipion. Il auroit dû faire un grand bout de chemin pour traverser ce Camp, les Lignes de César, Leptis, Thapfus & d'autres Villes, avant que d'y venir, tandis qu'à Thapfus, la Ville la plus voisine d'Achola, il y avoit une bonne garnison de Scipion, qui auroit été naturellement plutôt instruite de la résolution des Achillains, que Consilius à Adrumetum, & par conséquent beaucoup plus en état de prévenir les Romains. Hirtius marque que César marcha, avec toute son Armée, du côté du Sud, vers Thapfus, excepté les garnisons qu'il laissa à Ruspina, Leptis & Achilla; par où l'on voit clairement, que cette Ville n'étoit pas Achola, qui étoit encore au delà de Thapfus. On place d'ailleurs même *Tijdra*, que Mr. Shaw croit être le *Yenne* d'aujourd'hui, beaucoup trop au Sud. Cette Ville étoit plus voisine de Ruspina, comme on le verra dans la suite.

Ch. 33.

Ch. 37.

pour s'étendre ensuite dans l'intérieur du Pays. Ainsi, dès que les Députés lui eurent exposé le besoin qu'ils avoient d'une forte Garnison pour soutenir leur bonne volonté, il y détacha sur le champ quelques Troupes, sous les ordres d'un de ses Officiers Généraux, nommé *Messius*. Cette diligence de César étoit de la plus grande utilité; comme les délibérations, qui s'étoient faites dans la Ville, sur ce changement, ne pouvoient pas rester si cachées, qu'on n'en eut vent à *Adrumetum*, *Considius* s'étoit mis aussi-tôt en marche, avec huit Cohortes, dans l'espérance de prévenir l'arrivée des Romains. Mais il vint trop tard, quelques momens après que *Messius* fut entré dans la Ville, &, ne voyant aucun jour à la forcer, il rebroussa chemin. On reconnut alors, dans le Camp de *Scipion*, la faute qu'on avoit faite, de négliger une Place de cette conséquence. *Labienus* tâcha bien de la reparer, en envoyant des Troupes & de la Cavalerie à *Considius*, pour en faire le siège dans les formes; mais, on verra ci-dessous, que le succès n'y répondit pas. *Scipion* fit un grand nombre de fautes pareilles, & il paroît, que loin de se foudrier des avantages que César se procuroit peu à peu, il ne pensa qu'à décider la querelle par une Bataille. Il s'appliqua à préparer ses Troupes au Combat, en les rangeant journellement en ordre de Bataille, & s'amusa longtems avec ses Eléphants, qu'il plaçoit entre deux Lignes de Troupes, dont une partie les harceloit de front, à coups de traits & de pierres, tandis que l'autre partie s'efforçoit à les empêcher de rebrousser chemin, & à les accoutumer à pousser toujours en avant. L'Historien fait ici la réflexion, qu'il est étonnant, qu'on ne fut pas encore revenu de l'erreur, où l'on étoit, de mener ces animaux en Bataille, puis que l'expérience avoit si souvent fait voir, que le danger est aussi grand pour ceux qui s'en servent, que pour les Ennemis.

CÉSAR ne se contenta pas d'attirer les Villes dans son parti; il entretint même des intelligences jusques dans le Camp des Ennemis. Il y débaucha plusieurs soldats Légionnaires, & sur-

surtout des Numides & des Getuliens (d). Ces Barbares respectant beaucoup la mémoire de Marius, qui leur avoit fait de bons établissemens, on eût soin de leur faire connoître, que César étoit le Parent de leur Bienfaiteur, desorte qu'ayant conçu de l'inclination pour lui, ils désertèrent en foule, & passèrent dans son Camp. César traita ces transfuges avec beaucoup d'humanité; il envoya les plus illustres d'entr'eux dans leur Pays, avec des instructions pour y menager un soulèvement de leurs Compatriotes. Ces intrigues ont été de tout tems de grande ressource dans les Guerres civiles, où chacun se croit libre de choisir son parti.

PENDANT le tems que César se tenoit renfermé dans ses Lignes, les vivres manquèrent souvent aux Troupes, qui auroient bien plus souffert de cette disette, sans l'arrivée de quelques uns des Vaisseaux égarés, que le hazard amena dans le Port, & sans l'étonnante négligence des Ennemis, qui laissoient, de tems en tems, échapper de petits Convois qu'on lui envoyoit de Laptis & d'Achilla. Mais ce fut pourtant toujours une situation violente pour lui, que de vivre au hazard, & de se voir forcé à une inaction, dont il n'osât sortir avant l'arrivée de ses renforts.

SON

(d) Hirtius raconte, de ces Getuliens, le fait suivant: „Cependant Scipion, & les autres de son parti, étoient étonnés de voir que César, qui avoit accoutumé de presser sans cesse l'Ennemi, demeurât ainsi renfermé, & croyoient que ce n'étoit pas sans grand sujet. Ils choisirent donc, pour le découvrir, deux Getuliens, qu'ils estimèrent très fidèles, & sous de grandes promesses les obligèrent à se venir rendre à lui. Mais ils ne furent pas plutôt en sa présence, qu'après leur avoir donné permission de dire pourquoi ils étoient venus, ils lui avouèrent franchement, que Scipion les avoit envoyés en son Camp comme Espions, pour voir s'il n'y avoit point quelque piège tendu aux portes, ou ailleurs, contre les Elephans, & de quelle sorte on s'appretoit à leur résister. Ils ajoutèrent que plusieurs de leur Nation, comme Serviteurs de Marius, avec la plupart des Citoyens Romains de la quatrième & de la sixième Légion, avoient eu envie, depuis longtems, de passer de son côté; mais qu'ils n'avoient jamais pu tromper la garde de la Cavalerie des Numides. Après avoir été bien reçus & gratifiés de quelques présens, on les mit aux quartiers des transfuges; & dès le lendemain leur rapport fut confirmé par la venue de plusieurs soldats de ces Légions." Toute cette tirade a bien l'air d'être de la main de Julius César. Scipion ne pouvoit pas compter sur les Elephans, dans son dessein de forcer les Lignes: Aussi abandonna-t-il ce projet lorsqu'il vit les Retranchemens en si bon état.

Traduction
d'Abiancourt.
pag. 279.

Ch. 34.

SON bonheur le tira de tous ses embarras. Saluste, qui, comme on l'a vu, avoit été détaché, avec une petite Escadre, pour s'emparer de l'Isle de *Cercina*, aujourd'hui *Querquinesf*, y avoit parfaitement bien réussi, par la lâcheté du Commandant, qui la lui abandonna; il y trouva une très grande quantité de bled, dont il chargea les Vaisseaux marchands, qui y étoient en grand nombre, & aborda heureusement au Port de *Ruspina*, précisément un jour que le soldat manquoit de pain. Ce bonheur fut accompagné d'un plus grand, qui étoit l'arrivée d'un transport considérable de troupes & de vivres, qui venoit de Sicile. *Allienus* y avoit embarqué deux Légions, la treizième & la quatorzième, huit cens Cavaliers Gaulois & mille Archers, & le trajet s'étoit fait en quatre jours sans aucun accident. Les Vaisseaux de transport furent d'abord renvoyés, pour chercher le reste des Troupes, destinées à cette guerre.

CÉSAR n'attendoit que ce renfort pour commencer ses Opérations. Comme l'Ennemi ne laissoit pas que de lui être encore fort supérieur en Troupes, il choisit une espèce de guerre, qui tenoit le milieu entre l'offensive & la défensive. Il s'y conduisit en habile homme, & avec toute la capacité qu'on lui connoit. Le récit en doit être intéressant. Celui de l'Historien étant très obscur & sans ordre, ce n'est qu'après une longue méditation qu'on est parvenu à le mettre à la portée des Lecteurs.

Ch. 36.

CEPENDANT la nouvelle qui se répandit bientôt du grand succès des forces de César, détermina les habitans de *Tisdrâ*, autre Ville voisine d'*Achilla*, à lui faire signifier, que s'il vouloit seulement leur donner Garnison, ils remettraient entre ses mains un dépôt de trois cens mille boisseaux de bled, que quelques Marchands Italiens y avoient laissé. Mais César, qui trouvoit cette Ville de peu d'importance, & trop éloignée, ne jugea pas alors à propos de s'affoiblir par des Garnisons. Il congédia les Députés avec beaucoup de promesses, dont il parloit, par la suite, que les Ennemis prévinrent l'exécution.

CHA-



C H A P I T R E X I.

LA fameuse Plaine, dont on a si souvent fait mention, & où s'étoit donné le Combat avec Labienus, étoit fort près de Ruspina vers le Nord, du côté d'Adrumetum. Elle est environnée, comme on l'a dit, d'une chaîne de montagnes, qui forment un demi cercle, dont les deux extrémités aboutissent au rivage, desorte, que toute la plaine ressemble à un Amphithéâtre. Ces montagnes, qui ne sont pas fort hautes, ont la pelouse assez spacieuse, & une pente très douce. De distance en distance, elles s'élèvent en de petites collines, sur lesquelles on avoit bâti des tours, d'où l'on decouvroit la Campagne. Environ à cinq mille pas, en venant de Ruspina, ces montagnes sont coupées, dans l'enfoncement, par une vallée, la même que Mr. Shaw a rencontrée dans sa route de Susa à Sahalael, ou le Ruspina des Anciens. De cette vallée sort un ravin, qui traversant une grande partie de la plaine, aboutit à un marais, au delà duquel, du côté du Nord, étoit la Ville d'*Uzita*, qui s'étendoit cependant plus vers les montagnes que vers la Mer : A quelque distance en deça du ravin, mais bien près du pied des montagnes, étoit un assez grand Village, avec quatre tours (a).

Tom. I.
pag. 242.

SCIPION avoit assis & fortifié son Camp, selon la coutume des Romains, de l'autre côté de la plaine au Nord, en mettant les hauteurs à dos. Sur les montagnes mêmes, il avoit occupé la hauteur, où la vallée les coupe, & encore quelques autres collines jusqu'à sa droite : Mais au delà de cette vallée, il n'avoit pris poste que sur une colline, en y plaçant un bon Corps

(a) Cette description du terrain, & de la position de Scipion, est fondée sur la combinaison de plusieurs circonstances, répandues dans tout le Livre.

Corps de Numides. On ne sauroit excuser la faute qu'il fit de n'avoir pas plus étendu ses postes. Rien n'auroit été plus facile que de boucher entièrement, à César, l'entrée de la plaine, ou, du moins, de lui susciter mille difficultés & chicanes, au cas qu'il format le dessein de s'y établir. Le terrain étoit aussi propre qu'à Thrasymene, pour ruser & tendre des pièges. L'idée en est sûrement venue à Scipion; mais il n'est pas étonnant qu'il y ait renoncé, connoissant trop bien son Ennemi, pour oser espérer qu'il y donneroit. Il ne souhaitoit d'attirer César dans la plaine, que pour le battre en rase campagne; & toute la position de son Armée prouve, que, dans cette vue, il lui laissa le passage libre & le terrain pour s'approcher. Telle étoit assez généralement la conduite des anciens Généraux, dans les Guerres Puniques, & dont ils furent souvent la dupe.

SCIPION mit encore, à Uzita, une forte Garnison, qui le rendit maître de la plaine, & lui assura l'avantage de pouvoir tirer son eau du ruisseau; objet important dans un Pays où l'eau douce est si rare. Il conserva encore, par sa position, la communication avec Adrumetum, d'où l'on fournit abondamment le Camp de toutes les munitions nécessaires. Mais le grand Magasin étoit à Utique, d'où Caton, qui y commandoit une forte Garnison, envoyoit, de tems en tems, des convois considérables, de sorte que l'Armée, quelque nombreuse qu'elle fut, ne manqua de rien pour sa subsistance.

Ce fut sur les avis que César recevoit journellement, par les Déserteurs, de toutes les démarches de l'Ennemi, qu'il s'étoit résolu de s'approcher de lui. Il avoit déjà passé environ quatre semaines en Afrique, réduit à se tenir sur une simple défensive, lorsque l'arrivée du dernier renfort le mit en état d'agir avec plus de vigueur. Comme il étoit important de se loger dans la plaine, avant que l'Ennemi fut en état de l'y troubler, il fallut, pour y réussir, du secret & de la célérité. César assigna donc, aux Troupes, des qu'elles furent débarquées, leurs postes sur les Lignes, & ne laissa rien transpirer du dessein qu'il avoit de les quitter. Le huitième de Novembre,

au

au soir, (b) l'ordre fut apporté, aux Officiers du Camp, aux Adjudants des Cohortes & aux Guides de l'Armée, de se rendre sur le champ auprès du Général, qui leur communiqua ses ordres, pour décamper incessamment, & régla les dispositions de la marche. A minuit tout fut prêt. Il traversa alors la Ville de Ruspina (c), & étant descendu dans une petite vallée, tout près de la Place, (d) il tourna à droite & marcha, dans l'obscurité de la nuit, vers le bord de la Mer, d'où longeant tant soit peu le rivage, il entra dans la plaine sans obstacle. Sa Cavalerie marcha à la tête & à la queue de ses Légions, qui étoient rangées par Cohortes.

DANS cet ordre il monta les hauteurs, à l'endroit où elles se perdent, par une pente douce, tout près du bord de la Mer. Ensuite ayant fait passer toute l'Armée sur la pelouse, qui, comme on l'a remarqué, étoit spacieuse, il continua sa marche en s'étendant toujours sur ces montagnes jusqu'à ce qu'il fut proche du dernier des postes avancés des Ennemis, le seul qu'ils eussent en deça de la vallée (e). Là il s'arrêta, laissant en bataille, à quelque distance de ce poste, le Corps de Cavalerie qui devoit l'attaquer, mais avec ordre de ne pas bouger de la place.

(b) Selon le vieux Calendrier, que César a depuis corrigé, *VI. Calend. Febr.* c'est-à-dire, le vingt-cinquième de Janvier.

(c) Apparemment qu'en débouchant de ses Lignes il auroit eu le chemin moins praticable.

(d) *Inde parvulam proclivitatem digressus, sinistra parte campi propter mare legiones ducit.* Cette *parvula proclivitas*, ou, petite pente, formoit, avec les hauteurs qui environnent la plaine, la vallée au devant des Lignes. Ce fut cette vallée d'où il rappella ses soldats, lorsque Scipion s'approcha de ses Lignes. Chap. XXXI. En marchant de la manière que je l'ai exposé, il laissa la plaine à gauche comme Hirtius le dit.

(e) Il y a dans le Texte, *postquam non ita longe ab ultimo colle turrique fuit quæ proxima fuit castris adversariorum in qua decessit esse præsidium stationisque Numidarum.* On croiroit voir, dans cette expression, *quæ proxima fuit castris adversariorum*, que César s'étoit avancé, avec ses Légions, tout près du Camp de Scipion. Mais on apprend, par la suite du récit, qu'il n'avoit pas poussé plus avant que je l'ai marqué. L'Historien raconte ensuite l'attaque du poste, qui étoit de l'autre côté près de la vallée, & les efforts de Scipion pour fortifier des postes bien avant dans les montagnes à sa droite. Ainsi il n'est pas douteux que Hirtius n'ait dit *quæ proxima fuit castris adversariorum*, relativement à César, qui étoit le plus de l'Ennemi le plus proche de César, en prenant *castra* pour tous les établissements de l'Armée; signification, dont il seroit aisé de donner plusieurs exemples.

place qu'au signal, pour ne point donner trop tôt l'alarme au Camp ennemi. En même tems il distribua, à ses Légions, le terrain pour faire des Retranchemens, à commencer depuis l'endroit jusqu'où il avoit poussé, & où il laissoit ce Corps de Cavalerie, pour être continués tout le long de la chaîne des montagnes, & se terminant tout près de la pente où il étoit monté. La Ligne couroit, au reste, par le milieu de la pelouse, enforte qu'il restoit devant elle encore quelque terrain pour se former. César avoit déjà commencé, pendant la marche, à entourer de quelques ouvrages les devants de chaque colline, qui s'élevoit, de distance en distance, sur la pelouse, en y laissant une partie de ses gens, à mesure que l'on s'avançoit. Il les joignit ensuite à ses Lignes, auxquelles ces collines servoient de saillans pour les flanquer, en même tems qu'il en fit des quartiers pour les Troupes, qui, selon la coutume des Romains, étoient toujours fortifiés séparément (f). Selon le calcul, fondé sur l'énoncé de l'Historien, de quelques distances relatives à la plaine, cette Ligne avoit environ six mille pas d'étendue, ce qui n'est pas fort extraordinaire, en comparaison des autres ouvrages de ce grand Homme.

CÉSAR avoit assez longtems profité de l'obscurité de la nuit, & caché ses mouvemens, lorsqu'il fut découvert à la pointe du jour. La nouvelle, portée au Camp ennemi, réveilla tout le monde, & Scipion fit sur le champ sortir ses Troupes des Lignes, & se former en bataille dans la plaine. L'occasion lui parut belle pour forcer l'Ennemi à un Combat. Le peu de tems, qu'il avoit pu employer à ses Retranchemens, ne suffisoit pas, pour les pousser au point d'en recevoir de la protection.

Pour

(f) Il y a, dans le Latin, *atque in unumquemque collem turres castelleque sacre cepit atque ea minus semibora effecit.* „ Il construisit sur chaque colline des Tours & des Forts „ en moins de demi heure. Ces derniers mots sont sans contredit d'une autre main que celle de Hirtius. César ne pouvoit pas même marcher jusqu'à la colline, où il s'arrêta, en moins d'une heure & demi; & l'on fait combien il faut de tems pour remuer la terre, & pour élever des ouvrages de cette nature.

POUR cet effet, à mesure que les Corps de Cavalerie par-toient, ils devoient se ranger en bataille, à mille pas du Camp. Scipion voulut se servir, en cette occasion, de sa Cavalerie principalement, pour accabler, ou plutôt, pour surprendre l'Ennemi, dans la supposition de le trouver encore dis-trait & fatigué de la marche & du travail. Il lui fallut, pour cet effet, de la vivacité & de la promptitude dans l'exécution; qualités qu'il connoissoit à sa Cavalerie. Il en forma une seule Ligne d'assez grande étendue, & Labienus se chargea de la mener à l'Ennemi. Pendant qu'on fit ces dispositions, l'Infanterie se forma de même sur une grande Ligne, mais à six cens pas derrière la première. Elle devoit suivre & seconder les opérations de la Cavalerie, en s'approchant davantage dans le Combat, & se prêter ensuite aux occasions. Toutes ces dispositions furent faites avec trop de précipitation, & il manqua, à l'Armée, cet accord de mouvemens si essentiel dans un jour de Bataille. Ainsi, dès que la Cavalerie se vit en état d'agir, elle se porta en avant sans se soucier qu'on fut encore occupé à ranger l'Infanterie, & qu'elle s'en éloignoit de cette manière trop pour en tirer parti (g).

À ce moment que César s'aperçut des grands mouvemens des Ennemis devant leur Camp, il jugea d'abord qu'il lui seroit in-évitable d'en venir aux mains. Aussi connoissoit-il trop bien son Ennemi pour ne pas avoir prévu qu'il seroit forcé à débutter par une action. Il ne pouvoit, en cette occasion, compter que sur la valeur de ses Troupes. La ressource que l'imprudence & la précipitation de Labienus lui firent naître, étoit incertaine, & les avantages, qu'il avoit eûs se procurer par le terrain, ne de-

ve-

(g) L'Historien détaille les différentes marches & les mouvemens de la Cavalerie en avant, & il ajoute, à la fin, que l'Infanterie étoit encore rangée devant le Camp, lorsqu'elle commença à se retirer, après la défaite de Labienus. *Quod ubi Legionis Scipionis que præcastris erant instructæ, animum advertentes, omnibus peritis in sua castra fugere ceperunt.* C'est sur ce narré, que l'on fonde cette circonstance essentielle à donner une idée de l'action.

venoient considérables, que parceque Scipion manqua de conduite & de lumières pour en profiter lui même. César combina toutes ces considérations, & s'en fit des motifs, pour tenter cette démarche hardie, de se poster en présence d'un Ennemi supérieur.

PENDANT tout le tems que César vit l'Ennemi se former dans la plaine, il ne fit pas discontinuer le travail de ses Cohortes. On les avertit seulement de se tenir prêtes à se mettre en bataille au premier signal. Les soldats Romains, de la façon que César les avoit dressés, étoient accoutumés à remuer la terre l'épée à côté, & avec toute leur armure, excepté les boucliers & les *Pilum*, qui étoient la plupart arrangés, avec beaucoup d'ordre, devant le front de l'ouvrage, desorte qu'en quittant la pelle & la pioche, le soldat étoit dans un instant en état de prendre les armes & de combattre.

CÉSAR fit, en attendant, ses dispositions avec la Cavalerie, en se réglant sur les mouvemens qu'il voyoit faire aux Ennemis. Les Escadrons de l'Aile gauche ayant été, dans la marche, à la tête de la Colonne, se trouvèrent, lorsqu'on fit halte, précisément sur les hauteurs, à l'endroit où elles commençoient à s'arrondir pour former le demi-cercle, & s'étendoient ainsi sur un front, relatif à celui de l'Infanterie, comme en crochet. Il les fit alors tous descendre & les plaça en bataille au pied de ces mêmes montagnes. Cette disposition sembloit indiquer le dessein d'empêcher la Cavalerie ennemie de se précipiter sur les Cohortes, en mettant la sienne à portée de la prendre en flanc. Mais César portoit ses vues plus loin. Il y avoit, à une petite distance du dernier Escadron de sa gauche, tout près des montagnes, un Village, qui par sa situation masqua, à l'Ennemi, tous les mouvemens de cette Cavalerie. C'étoit sur cet avantage que César fondeoit principalement le succès de l'action.

A la droite, il rangea également une partie de sa Cavalerie au pied des hauteurs. Mais sa plus grande attention se fixa sur la gauche, où il s'aperçut que Labienus dirigeoit l'attaque

que (b). On a vu, que, lorsque César s'arrêta, avec son Armée, dans sa marche de nuit, près d'un poste avancé des Numides, il y avoit mis un bon Corps de Cavaliers Espagnols. Il le renforça depuis d'un grand nombre de ses Archers, & le laissa dans cette position jusqu'au moment qu'il vit la Cavalerie de Labienus formée, & s'ébranler en avant; alors il donna le signal pour l'attaque. La supériorité des Romains décida en peu de tems du combat; les Numides furent renversés & chassés, & la Cavalerie ennemie, qui s'avançoit, fut spectatrice de cette déroute. Il arriva, en cette occasion, deux choses, dont on doit faire honneur à l'habileté de César, qui les avoit menagées: C'est que Labienus, s'approchant de l'endroit où ses Numides furent si maltraités, se crut appelé au secours de ses gens avec une partie de sa Cavalerie; & que le reste ne pensa qu'à ferrer les bottes, pour accabler les Romains, qu'ils voyoient, de loin, encore occupés à creuser la terre (i). Labienus se sépara donc tout d'un coup, presque avec toute sa droite, & se mit à monter les hauteurs, dans la vue de soutenir ce poste, qu'il jugeoit être de grande importance, outre qu'il paroissoit lui frayer le chemin pour tomber en dos & en flanc des Romains. Il fut d'autant plus confirmé dans cette idée, qu'il ne découvroit, sur les hauteurs, d'autre Cavalerie que celle qui venoit de chasser les Numides, & que le Village lui cachoit toute celle qui étoit postée au pied. Mais tandis qu'il se détournait, & que le reste de la Ligne pouffoit en avant, en côtoyant le Village, qu'ils laissoient à leur droite, César fit, avec les Escadrons de sa gauche, la savante manœuvre de partir si à propos, en marchant par son flanc, & de passer avec tant de célérité, entre ce Village & les hauteurs, qu'il ne fut aperçu ni de Labienus,

(b) Toutes ces circonstances ne sont indiquées que très obscurément par l'Historien, que l'on ne sauroit entendre sans la connoissance du terrain, dont la description que j'en ai faite est fondée sur plusieurs passages de ce Livre, que j'ai combinés avec soin.

(i) Chap. XXXIX. *Cesar in opere milites adhortari, neque adversariorum capitis evocari. Quum jam non amplius passum MD. inter hostium aciem suamque munitionem esse anomadversum; intellexissetque ad impediendos milites suos, & ab opere decedentes hostem propius accedere.*

bienus, ni du reste de sa Cavalerie, d'ailleurs trop échauffée à pousser sa pointe. En même tems, lorsque l'Ennemi fut environ à quinze cens pas des hauteurs, les Cohortes se mirent promptement en bataille, en se rangeant la plupart sur le terrain dans la pelouse qui étoit au devant la Ligne, & dans cette position elles n'eurent rien à craindre de la Cavalerie seule, qui venoit de front, & qui avoit une pente à franchir pour aller à la charge.

LABIENUS étoit déjà occupé à pousser les Cavaliers Espagnols, qu'il avoit en tête, lorsqu'il se vit tout d'un coup attaqué à dos par les meilleurs Escadrons de l'Ennemi. La charge fut rude de tous côtés, & les Cavaliers de César, qui se croyoient destinés à décider de l'action, témoignèrent une ardeur & un acharnement extrêmes. Toutes ces Tourmes de Labienus, qui étoient justement l'élite de sa Cavalerie, (*k*) furent culbutées, & si maltraitées, qu'il y en eût bien peu qui pussent se sauver par la fuite. Ce qu'il y eut de pire, c'est que Labienus, l'ame du conseil & de toutes les entreprises des Ennemis, perdit la tramontane, & s'ensuivit avec beaucoup de précipitation vers le Camp.

CET échec, quoique très fâcheux par la perte d'un grand nombre de bons Cavaliers, n'auroit pourtant pas dû être décisif. Le reste de la Cavalerie de Scipion étoit encore assez en état de tenir tête à celle de César, & l'Infanterie n'avoit rien fait que de se préparer au combat. Mais, comme dans ces Actions, qui s'engagent à l'improviste, il faut de bonnes têtes pour se déterminer sur le champ, l'irrésolution suivit bientôt la précipitation de Scipion. L'Infanterie, spectatrice de ces deux déroutes consécutives, & très attentive à l'incertitude de Scipion, ainsi qu'à l'exemple d'un Général aussi considéré que Labienus, prit l'épou-

vante

*Trad. d'A.
blancourt.*

(*k*) Voici comme Hérôtus parle de cette Cavalerie: „César, après avoir délogé les Ennemis, tant de la plaine que de la montagne, fait sonner la retraite & rentrer sa Cavalerie; après quoi la plaine étant toute nue, on vit, étendus par terre, les grands Corps des Gaulois & des Allemands, dont une partie avoit suivi Labienus au sortir de leur Pays, & l'autre étoit venu servir sous de grandes promesses & récompenses; & quelques uns sauvés de la défaite de Curion, s'étoient souvenus de cette faveur.”

vante, & loin de se prêter aux nouvelles dispositions, elle se félicita de ne pas s'être avancée, & elle se retira, ou plutôt, elle s'enfuit dans son Camp.

TEL fut le premier début de César dans cette plaine célèbre, qui fut longtems le théâtre de la guerre. Après ce Combat, il ramena ses Troupes au Camp, & fit continuer les travaux. Il couvrit, par sa nouvelle position, les Villes de Ruspina, de Leptis, & autres, d'où il tiroit ses vivres. Il devint à portée d'observer son Ennemi de près, & de se ménager les occasions de le combattre avec avantage. On va le voir former de grandes entreprises, & tenter même de l'enfermer, ou, du moins, de le déloger, malgré les renforts que le Roi Juba lui amena dans la suite. Des accidens, dont il n'étoit pas le maître, l'empêchèrent d'achever son plan. Il en fit un autre qui lui réussit mieux. Le détail en est intéressant, & fournira ample matière à réflexions.

LE lendemain, César rangea toutes ses Troupes au pied des hauteurs, & s'avança dans la plaine pour présenter bataille. La précipitation avec laquelle l'Armée de Scipion s'étoit sauvée au Camp, tenoit d'une terreur panique; & César connoissoit trop bien le cœur humain pour douter que le découragement ne succédât bientôt à cette frayeur. Il étoit comme sûr, que Scipion, avant que d'avoir remis ses Troupes, n'accepteroit pas le défi, & il se flattoit ainsi qu'une démarche si hardie les intimideroit encore davantage. César portoit encore plus loin ses espérances. La Ville d'Uzita, comme je l'ai dit, étoit presque au milieu de la plaine, & l'Ennemi y tenoit une forte Garnison. Cette Place avoit toujours été l'objet de sa jalousie; En effet, tant que Scipion en resta le maître, il le fut aussi de la plaine. Elle donnoit de la protection à ces essaims de Hulfards, qui voltigeoient continuellement autour de ses murs, & qui étoient toujours en état de tomber sur les Troupes de César; des qu'elles vouloient descendre dans la plaine. Il espéra donc qu'en s'y portant, avec toute son Armée, il trouveroit peut-être la Garnison disposée en sa faveur, ou d'autres occasions d'entreprendre sur elle; surtout

Tome II.

G g

fi

si Scipion ne s'approchoit pas pour la rassurer. C'étoit toujours une tentative qu'il croyoit pouvoir faire sans se compromettre, & sa coutume étoit de se prêter à la fortune. Au pis aller, si Scipion fut venu à sa rencontre, il se flattoit de le battre, malgré sa supériorité, après l'avoir vu s'effrayer si légèrement la veille.

Ch. 42.

Aussi s'avança-t-il jusqu'à mille pas de la Ville, sans que Scipion fit le moindre mouvement. Mais ce Général, ayant pénétré à la fin les espérances de César, craignit tout à coup pour la Ville, & fit sortir l'Armée du Camp. Il rangea l'Infanterie en trois Lignes, mit au devant d'elle sa Cavalerie dans une autre, en y laissant de grands intervalles devant lesquels il plaça ses Elephans, & marcha en avant dans cet ordre. César, qui ne s'attendoit point à cette démarche de l'Ennemi, ne se vit pas alors dans la meilleure position. Il s'étoit avancé vers la Place de façon qu'elle faisoit face à son Corps de bataille, & que ses deux Ailes se trouvoient en l'air. La disposition de l'Ennemi dûr le tirer bientôt d'inquiétude, parceque s'étant mis sur quatre Lignes, au lieu de s'étendre sur un front raisonnable pour l'envelopper, il parut assez qu'il n'avoit pas dessein de combattre. Aussi dès que Scipion se fut avancé à quelque distance de la Ville, il fit alte, & les deux Armées, ayant la Ville entr'elles, restèrent en présence, sans bouger de place. Scipion ne se fioit pas à ses Troupes, & César se donnoit bien de garde de s'engager avec le désavantage de passer une Ville, qui fourmilloit d'Ennemis, outre que ses gens, qui avoient été tout le jour sous les armes, étoient encore à jeun. Les deux Armées demeurèrent donc dans cette position jusqu'au coucher du soleil, lorsqu'elles firent, en même tems, des mouvemens en arrière, & se retirèrent aux Camps.

AINSI se passa cette journée dont César n'avoit pas sujet de se féliciter. En effet, au lieu d'imposer à l'Ennemi, par une démarche si hardie, l'inaction à laquelle il se vit réduit, fournit à Scipion un argument pour faire revenir ses soldats de leur peur.

Ch. 43.

PENDANT ce tems le mal-habile Confidius, qu'on avoit laissé, avec quelques Troupes, devant Achilla, leva le siège. Les
AF-

*Subique diffi-
cile esse intel-
lexit, simul
& oppidum
multoties
expugnare &
in acie in
cornu dextro
ac sinistro ex
iniquiore loco
pugnare.*

Affligés ayant trouvé l'occasion de bruler & de détruire sa Terrasse & ses Tours, il s'étoit vu dans la nécessité de recommencer ses travaux. Mais la frayeur les lui fit abandonner, sur le bruit que Scipion avoit perdu une Bataille, quoique ce ne fut que cet échec de la Cavalerie de Labienus. Après avoir brulé ses Magazins, & gâté les vivres qu'il ne pouvoit emmener, il se retira dans son Gouvernement d'Adrumetum, renvoyant, à Scipion, les Troupes qu'on lui avoit données pour ce siège (1).

DEPUIS le départ de Ruspina, l'Armée de César avoit passé le troisiéme jour dans le Camp à travailler aux Retranchemens, lorsqu'elle fut, pendant la nuit, accueillie d'une horrible tempête. Ces accidens sont fort communs dans ce Pays. L'Armée de Charles-Quint en essuya un qui manqua de la faire périr, & que Mariana décrit avec les mêmes circonstances qu'en rap-

Le 11 Novembre,
Ch. 47.

(1) L'Historien rapporte ici le fait suivant; „ Un des Vaisseaux de charge du dernier Convoi, qui étoit arrivé de Sicile, s'étant écarté des autres, fut pris près de Thaple, par Vergilius, à l'aide de quelques barques & chaloupes; Une Galère de la même Flotte courut la même fortune, vers l'Isle d'Eginur, par l'Armée Navale de Varus & d'Octavius. Dans le premier Navire étoit Quintus Cornélius, avec Lucius Ticius, Chevalier Romain, & dans l'autre un Centurion de la quatorzième Légion, avec quelques soldats qui furent amenés à Scipion comme il étoit sur son Tribunal. Puis que la fortune, dit-il, vous a livrés entre mes mains, & que c'est par force, sans doute, que vous servez, à la tyrannie de César; dites moi franchement, si vous ne voulez pas suivre le parti de la République, & de tous les gens de bien, sur l'assurance certaine, non seulement de la vie & de la liberté, mais encore de la récompense. Comme il s'imaginait qu'ils recevroient cette grâce avec ardeur, le Centurion prit la parole: Je te remercie Scipion, dit-il, sans le traiter de Général, de ce qu'étant ton prisonnier tu m'offres la vie & la liberté; & j'accepterois volontiers ces offres, si je pouvois le faire sans crime. Mais dois-je me présenter en bataille contre César, après avoir combattu pour lui l'espace de tant d'années, & mettrois-je l'épée à la main contre mes Compagnons, pour qui j'ai tant de fois bardi ma vie? Je te prie de ne m'y pas contraindre, & si tu veux éprouver tes forces, donne-moi seulement dix de mes Camarades, pour combattre contre une de tes Cohortes, & juge de l'issue de la guerre, par celle de notre combat.

Scipion indigné de cette bravade, le fit tuer sur le champ, & s'étant mis à part les vieux soldats; qu'on même, dit-il, au supplice ceux-ci qui sont souillés du meurtre de leur Concitoyen; disorte qu'on les fit mourir cruellement: Mais il distribua les autres dans ses Troupes sans souffrir qu'on amenât Ticius, ni Cornélius en sa présence. César, effrayé de cet accident, causa ceux qui commandoient les Galères devant Thaple, pour la sûreté des Convois.

rapporte ici Hirtius. L'orage s'éleva à neuf heures du soir, & dura toute la nuit. La grêle tomboit grosse comme des pierres, & la pluie étoit si abondante, que dans un instant tout le Camp fut inondé. Ce qui rendoit cet accident plus fâcheux, c'est que les soldats, n'ayant pas eu le tems de se baraquier, ne s'étoient fait que de mauvais abris de nattes & de joncs, qu'ils avoient couverts de leurs habits; foible ressource contre cet affreux orage! D'ailleurs César, en partant de Sicile, ne leur avoit point permis de se charger d'ustensiles, de sorte qu'ils manquoient de toutes les commodités qui pouvoient les soulager. Ils se virent donc réduits à se faire un toit de leurs boucliers pour garantir au moins leurs personnes. Les feux furent éteints, & tout ce qu'il y avoit de provisions entraîné ou gâté.

Ch. 48.

On se remit aisément de cette disgrâce; mais bientôt la nouvelle de l'approche du Roi Juba occasionna d'autres alarmes. Quelque puissante que fut la diversion de Sittius, Juba avoit assez de forces pour lui opposer une bonne Armée, aux ordres de Sabura son Général, & pour marcher lui même, avec un Corps considérable de Troupes, au secours de Scipion. Ce Romain, qui se croyoit toujours trop foible, lui avoit demandé des renforts avec de vives instances, en exagérant même la défaite de la Cavalerie de Labienus, & le péril qu'il croyoit menacer son Armée. Le Roi ne pouvoit pas s'y refuser, sachant bien que la ruine du Parti Républicain, en Afrique, entraineroit infailliblement la sienne. Ce Prince avoit des talens & de très belles qualités, mais il les ternissoit par une arrogance insupportable, & ses Alliés, qui n'avoient pas moins de fierté, esuyoient de tems en tems les affronts les plus mortifiants. L'Historien en raconte quelques traits, qui font assez voir que l'esprit de parti & la haine, dans ces guerres civiles, étouffoient tout autre sentiment. L'Armée de Juba consistoit en trois Légions, huit cens chevaux à bride, & un grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie légère, avec trente Elephans. Ces Troupes, jointes aux huit Légions de Scipion & à toute la nombreuse Cavalerie & Infanterie légère, dont on a vu le dénombrement

brement dans le récit de la première Bataille avec Labienus, formoient une Armée bien supérieure à celle de l'Ennemi.

La jonction de ces deux Armées se fit à la face des soldats de César, qui virent de loin les Troupes du Roi entrer dans la plaine, & y asseoir leur Camp à côté de celui de leurs Alliés. César eut alors la satisfaction de voir ses soldats defabu- ses de l'erreur où ils étoient sur le nombre & la qualité de ces Troupes, que la renommée avoit extrêmement exagérés.

Le lendemain Scipion fit sortir du Camp toute l'Armée combinée, & la rangea en bataille avec l'ostentation d'un Général qui veut en intimider un autre. Mais César le laissa tranquillement faire, & se contenta de border ses Lignes de Troupes sans prendre l'alarme.

CÉSAR étoit bien plus actif & plus prévoyant que ses Ennemis. Il comprit qu'il lui importoit tout de s'étendre sur les hauteurs, & de se rendre maître des postes que les Numides y occupoient, d'où ils investissoient toute la campagne en empêchant surtout ses gens de chercher de l'eau. Quelque occasion, qui se présentât de combattre avec avantage, c'étoient toujours des Ennemis qu'il avoit en flanc. De plus il s'ouvrit, en les délogeant, le Pays au delà de cette chaîne de montagnes, que les Numides obsédoient également, en trouvant toujours de l'abri sous ces hauteurs. Enfin, il eut pouvoir ainsi gêner beaucoup l'Ennemi, & le ferrer, avec le tems, de si près qu'il ne pourroit ni rester ni décamper sans une infinité de dangers.

A cet effet, César continua toujours d'étendre ses Lignes & de fortifier les collines, à mesure qu'elles s'en approchoient, & de cette manière il parvint jusqu'à la dernière hauteur en deça de la vallée, qui, comme on le voit dans le Plan, sépare la chaîne. La montagne, vis-à-vis, est plus haute, & n'a pas la pente à beaucoup près si aisée que de l'autre côté. Son plateau est assez spacieux, mais quelques petites collines, qui s'y élèvent, en déroboient la vue. Tout cela formoit de terribles obstacles au projet de César. D'ailleurs les Ennemis s'avisèrent de profiter de la nature des lieux, pour tâcher d'arrêter ce prolongement

Ch. 49.

de ses Lignes, dont ils ne se promettoient rien de bon; &, afin d'y parvenir, on y posta un bon Corps d'Infanterie légère, avec quelque Cavalerie Numide.

CÉSAR ne s'effraya point de toutes ces difficultés. Il résolut de forcer ce poste important, qui le rendoit maître de toute la vallée. Aussi Labienus, qui avoit fait si longtems la guerre contre César, ne se doutoit-il pas que ce ne fut son dessein. Sensible à l'échec de sa Cavalerie, il crut l'occasion belle d'en avoir la revanche: &, voici comment il s'y prit.

Ch. 50.

LA vallée entre les deux montagnes étoit assez large; mais le terrain fort inégal, & la pente escarpée, surtout de l'autre montagne, & en plusieurs endroits creusée, formoient des rideaux, derrière lesquels il étoit aisé de cacher des Troupes. Au fond de la vallée, il y avoit un bois d'Oliviers, assez épais, qu'on devoit passer, pour venir à la montagne opposée. Labienus remplit tous ces lieux d'un grand nombre d'Infanterie & même de Cavalerie légère, il en mit encore sur le revers de la montagne; &, pour animer César à l'entreprise, il cacha en haut tout son monde, derrière les petites collines, qui s'élevoient sur la pelouse. Ces dispositions faites, il attendit l'Ennemi; son dessein étoit de le laisser passer jusqu'à ce qu'il le verroit occupé à grimper la hauteur, & de sortir alors tout à coup de l'embuscade, en faisant en même tems charger ses gens sur la pelouse, pour lui ôter tout moyen de se sauver. Il croyoit être sûr de le faire donner dans le piège; &, en effet, lorsque César fit sa disposition avec l'Infanterie, qu'il destinoit à l'exécution, il n'en avoit pas encore le moindre vent. Mais il suffisoit qu'il en vit la possibilité. Avant que de se mettre en marche, avec ses Cohortes, il détacha un Corps de Cavalerie pour fouler le Pays; &, comme ces gens n'avoient point d'ordres précis pour faire plus qu'à l'ordinaire, peut-être n'auroient-ils pas même découvert le piège, si les gens de Labienus n'eussent pas pris l'épouvante. Mais lorsque ceux-ci virent ces Cavaliers battre l'estrade, ils commencèrent à craindre dans leurs réduits. Bientôt une troupe plus timide que l'autre se débandoit

doit peu à peu pour monter le côteau. Cet aspect servit de signal à la Cavalerie de César, pour crier à l'embuscade. La terreur devint générale parmi les Numides, qui apprehendoient de se voir livrés à la boucherie, en tenant ferme. Tous se sauvèrent vers le côteau, qui fut dans un moment couvert de suyards. La Cavalerie, qui étoit à leurs trouffes, en prit & tua plusieurs. Au premier moment de l'allarme, les Cohortes s'étoient mises en marche pour en profiter. Dès que la Cavalerie leur eut fait place, elles n'eurent plus qu'à monter. Les suyards devoient nécessairement embarrasser ceux qui auroient voulu faire résistance: Ainsi ce poste, qui paroissoit devoir couter beaucoup de monde, à César, fut emporté avec un bonheur inoui, & sans avoir presque perdu un seul homme. Le malheureux Labienus eut bien de la peine à se sauver avec une partie de la Cavalerie. Comme le poste étoit trop éloigné du Camp de Scipion, il n'y avoit pas de Troupes prêtes pour tenter d'en chasser César avant qu'il y fut logé. Ce dernier y ayant fait venir une Cohorte après l'autre, s'y retrancha sur le champ, & y établit un quartier séparé, qu'il fit occuper par une partie de ses Légions.

C'étoit avoir beaucoup gagné que de s'être emparé d'un poste de si grande importance. Mais cet avantage n'empêchoit pas que l'Ennemi, restant maître d'Uzita, ne continuât de l'être aussi de la plaine. César ne tarda pas de former une autre entreprisse bien plus hardie, & dont le succès devoit être décisif. Comme cette Ville étoit à environ cinq mille pas des montagnes, où étoient ses Retranchemens, il projetta deux Lignes parallèles, qui, du pied de ces montagnes, devoient courir par la plaine & aboutir aux deux extrémités de la face que la Ville présentait du côté de son Camp. Entre ces deux Lignes il vouloit s'approcher de la Place pour en former le siège, &, en garantissant de cette manière ses flancs, se conserver la communication libre avec son gros Camp, afin d'y faire passer autant de Troupes qu'il en auroit besoin. Il espéroit de se procurer par-là plus de commodité pour faire de l'eau, parce qu'en s'approchant de la Place, le

ter-

terrain bas & marécageux étoit propre à y creuser des puits. Il envisagea encore, en coupant ainsi la plaine, de borner les courses des Numides, & de faciliter la désertion, qui, depuis quelque tems, étoit devenue moins fréquente, parce que cette Cavalerie, battant continuellement la Campagne, avoit l'œil sur tout ce qui se passoit: outre les grands avantages, qui seroient résultés de la prise de la Ville, qui auroit mis l'Ennemi dans la nécessité absolue de décamper, faute d'eau, qu'il tiroit presque toute de la Place & de ses environs.

Ch. 51.

A cet effet, César fit descendre, pendant la nuit, une grande partie de ses gens dans la plaine, avec ordre de travailler à toute force au prolongement de la Ligne, qui étoit marquée à leur droite. Le lendemain il s'avança, avec presque toute l'Armée, à quelque distance hors du Camp, & se rangea en bataille, de façon que la droite de son Infanterie s'appuyoit à ce bout de la Ligne, que ses gens avoient fait durant la nuit. Il jeta toute sa Cavalerie sur sa gauche, en s'étendant aussi loin qu'il pouvoit vers les montagnes, où il avoit ses postes, afin d'assurer de même son flanc de ce côté. Ce fut par le moyen de cette position, qu'il couvrit les travaux de ses soldats & en même tems ses établissemens sur les hauteurs, sans que l'Ennemi, qui se présenta bien tous les jours en bataille de l'autre côté de la Ville, osât l'attaquer (m). 11

(m) A mesure que l'Armée de César s'avançoit, avec le travail des Lignes, vers la Ville, César perdit l'avantage d'appuyer sa gauche aux montagnes, qui, comme on le voit dans le Plan, s'en éloignoient par le contour qu'elles forment. C'est pourquoi on trouve ensuite, que la gauche de César étant sans appui, il fut obligé d'y remédier d'une autre manière.

Il faut que je prévienne le soupçon du Lecteur d'avoir ici amplifié le texte. Comme il n'y a pas d'ordre dans la narration de l'Historien, il faut souvent chercher, dans la suite, l'explication de ce qu'il dit dans les Chapitres précédens. Ainsi il dit seulement ici, *Jussim pars acie ante ejus instructa sub ipsis stabat.* „ Cependant une partie de l'Armée resta „ rangée en bataille devant les travaux, en présence de l'Ennemi. „ Il auroit été difficile de déterminer la position de César sur ce peu de mots *acie ante ejus instructa*, si l'Auteur n'en eût pas donné l'explication au Ch. LVIII, où il dit, *Cesar item producit copias, celeriterque illis instructis ante jussu militum que erant in campo, constitit.* „ C. fit produire ses „ Troupes & les rangea promptement en bataille, devant ses retranchemens, qui étoient „ dans la plaine. „ C'est à cette occasion que Hirtius donne la disposition, que j'ai indiquée, à l'exception de quelques changemens que César fit pour garantir sa gauche, qui avoit perdu son appui comme je viens de le dire.

IL est singulier que Scipion, qui avoit marqué tant d'envie d'en venir aux mains, y renonçât si aisément, & qu'il trouvât tout à coup l'Ennemi invincible dans son poste. On en pourroit inférer, qu'il avoit prévu la disette des vivres, à laquelle l'Ennemi fut bientôt réduit, & que regardant comme chimérique le projet du siège qu'il avoit formé, il ne jugea pas à propos, pour l'empêcher, de courir le risque d'une bataille, d'autant plus que la nouvelle position de César fit perdre l'avantage de le tourner par ses Numides, & qu'ainsi la partie devenoit trop égale.

IL y eut cependant à tout moment de petits combats assez vifs, & des escarmouches entre les Troupes légères des deux côtés, mais sans conséquence, par l'attention qu'on eut, de part & d'autre, de ne pas s'engager trop avant. Il arriva pourtant une affaire plus sérieuse, qui mérite d'être rapportée. Les deux Armées avoient coutume de quitter la plaine vers le soir, & presque en même tems. César usa, dans sa retraite, de toutes les précautions requises en pareils cas. Son Infanterie defiloit la première, & comme c'étoit en plaine, toujours de façon qu'elle pouvoit aisément se remettre en bataille. La Cavalerie la suivoit & fermoit la marche. Les Généraux des Armées combinées observèrent le même ordre. Comme il leur parut un soir que la Cavalerie des Ennemis s'étoit trop éloignée de l'Infanterie, ils résolurent d'en profiter; & pour cet effet, ils donnèrent le signal, à toute leur Cavalerie, de tourner bride & d'aller attaquer l'arrière-garde. Juba, Scipion, & Labienus, se chargèrent de l'exécution. Leur attaque brusque & imprévue produisit d'abord son effet. Les Escadrons de César furent sur le champ renversés, & se sauvèrent en désordre vers le gros de l'Armée. C'étoit le moment où ces Généraux auroient dû se contenter, & arrêter la fougue de leurs gens: Mais, soit qu'ils n'en fussent plus les maîtres, ou qu'ils s'aveuglassent eux mêmes, ils persistèrent à pousser leurs avantages, tandis que toute l'Infanterie Légionnaire, en s'avancant en bon ordre, les arrêta tout court, & donna, à la Cavalerie, le tems de se reconnoître. On vit alors ces

Tome II.

Hh

Esca-

Escadrons, qui avoient pris la fuite avec tant de précipitation, se rallier promptement & retourner vigoureusement à la charge. Le succès n'en pouvoit être que très desavantageux aux Ennemis, que l'impétuosité de l'attaque, & l'ardeur de la poursuite, avoient mis plus ou moins en desordre. Ils furent repoussés, & à leur tour si vivement poursuivis, que si la nuit, & la poussière, n'eussent favorisé leur fuite, la défaite en auroit été totale; & peu s'en fallut que Juba & Labienus ne tombassent entre les mains des Cavaliers de César.

On voit que les projets les mieux concertés des Généraux des Armées combinées ont presque tous échoué par la fougue & le peu de discipline, qui régnoit dans la Cavalerie Numide. Les grands succès qu'elle a eus, contre les Armées Romaines, n'étoient dus qu'à l'imprudence & à la témérité des Généraux qui les commandoient; mais ici la sage circonspection de César réduit à rien tous les avantages qui avoient rendu autrefois ces Hulsards si redoutables. Cependant cette dernière disgrâce servit beaucoup à affermir Scipion dans sa résolution de trainer plutôt la guerre en longueur, que de mettre les affaires au hazard, surtout après que le nouveau renfort, que reçut l'Ennemi environ ce tems là, lui eut fait perdre beaucoup de sa supériorité.

Ch. 53.

Ce furent deux Légions, la neuvième & la dixième, qui aborderent, à la fin, au Port de Ruspina. Elles avoient été déjà tout près du Port, lorsque, prenant la Flotte de César, qui rasait les Côtes entre Leptis & Thapsus, pour celle des Ennemis, elles regagnèrent de nouveau la Mer, où ayant été plusieurs jours à la merci des flots, la faim & la soif les avoient réduites aux dernières extrémités. César avoit toujours chéri & distingué la dixième Légion, qui étoit un excellent Corps, tout composé de vieux soldats déterminés, & qui, dans toutes ses guerres, lui avoit rendu de grands services. Mais depuis la dernière sédition, où elle avoit eu le plus de part, elle avoit encouru son indignation, & quelques Auteurs disent même que ce fut contre ses intentions qu'elle vint en Afrique. César fut donc bien aisé que l'occasion se présentât pour casser ignominieusement

ment un des Tribuns de cette Légion, qui, contre ses ordres, avoit rempli un Vaisseau entier de ses Domestiques & de ses Equipages, avec un autre Tribun & trois Centurions, qu'il connoît soit pour les principaux Auteurs de la révolte. L'exemple en est remarquable, de même que l'arrêt qu'il prononça de sa Tribune contre ces Officiers, en présence de tous les Tribuns & Centurions de l'Armée (n).

CÉSAR devint ainsi de jour en jour plus formidable. Il attendoit encore deux Légions, qui devoient arriver incessamment de la Sicile. Sa grosse Infanterie s'étoit accrue, par ce dernier renfort, à dix Légions, & ne différoit ainsi que d'une Légion de celle de Scipion, qui en avoit onze. Ce Général ne conservoit la supériorité que par le prodigieux nombre de Troupes légères, dont il paroît pourtant, par toutes les circonstances, qu'il ne fit pas l'usage qu'il en auroit pu faire. César eut encore la satisfaction d'apprendre, que les intrigues, menagées dans la Getulie, avoient eu tout le succès désiré, & qu'actuellement Juba détachoit six Cohortes de ses Troupes, pour prévenir les
sui-

(n) César parla en ces termes : „ Je souhaiterois que ceux dont l'insolence & le caractère liciteux, m'ont donné, par le passé, des sujets de plainte, eussent été capables de se corriger, & de profiter de ma douceur, de ma patience & de ma modération. „ Mais, puis qu'ils ne savent point se prescrire de bornes à eux mêmes, je veux en faire un exemple selon les loix de la Guerre, afin que les autres apprennent à tenir une meilleure conduite. Caius Avienus, vous avez, en Sicile, soulevé, contre la République, les soldats du Peuple Romain; vous avez exercé des rapines & des pillages, dans les Villes Municipales; &, jamais, ni la République, ni votre Général, n'ont tiré de vous aucun bon service: En dernier lieu, vous avez embarqué, sur les Vaisseaux, vos Esclaves & vos Equipages au lieu de soldats; de façon que, par votre faute, la République manque de soldats, qui lui seroient utiles & même nécessaires. Pour toutes ces raisons je vous casse ignominieusement, & vous ordonne de sortir aujourd'hui de l'Afrique. A. Fonteius, je vous casse pareillement, parceque dans la charge de Tribun des soldats, vous vous êtes comporté en Officier séditieux, & en mauvais Citoyen. T. Sallenus, M. Tiro, C. Cluvinas, vous êtes parvenus au grade de Centurion par mes bienfaits, & non par votre mérite; & depuis que vous êtes revêtus de cet emploi, vous n'avez montré ni bravoure dans la Guerre, ni bonne conduite dans la Paix. Au lieu de vous étudier à agir selon les règles de la modestie & d'une sagesse retenue, vous ne vous êtes appliqués qu'à émeuter les soldats contre votre Général. C'est pourquoi je vous juge indignes d'être Centurions dans mon Armée; je vous casse, & vous ordonne de sortir au plutôt de l'Afrique”.

suites d'une révolte, qui s'étoit manifestée dans cette partie de ses Etats.

*F. le Plan.
Tab. V.*

Ch. 56.

Cependant les deux Lignes, que César faisoit tirer du côté d'Uzita, s'exécutoient avec toute la diligence dont le soldat Romain étoit susceptible. Dès qu'on les eut approchées à la portée des traits, qui est environ la distance de quatre cens pas Géométriques; il les joignit, en travers, par une autre Ligne parallèle à la face de la Ville. En même tems il tira, de son grand Camp sur les hauteurs, cinq Légions, qu'il fit camper dans l'intervalle de ces deux retranchemens, & l'on comença ensuite les travaux du Siége. Il n'est pas douteux, s'il eut achevé son plan, qu'il n'eut conduit une Terrasse semblable à celle de Bourges, depuis le front de son nouveau Camp jusques sous les murs de la Place. Il avoit déjà changé les retranchemens de cette face en Terrasse de siége, &c, si l'on fait attention à ce que l'Auteur dit, que lorsqu'il joignit les deux branches, la Ligne, qui faisoit front à la Ville, étoit hors de la portée des traits, &c, ensuite, que les Machines de toute espèce, dont il l'avoit garnie, en incommodoient extrêmement les défenseurs des murs; il faut bien que la Terrasse eut déjà fait quelque bout de chemin vers la Place (o).

Comme, dans les Guerres Civiles, il n'y a jamais qu'un petit nombre de Grands, qui soient attachés, par principe, à l'un ou à l'autre parti, & que le reste ne consulte que ses intérêts, ou se laisse aveuglement entraîner par ceux qui ont droit de leur commander, un Chef de parti, qui peut donner des récompenses réelles & présentes, gagne beaucoup en procurant, à ceux du parti

(o) En réfléchissant que César employa la plus grande partie de son Armée pour protéger tous ces travaux, on croiroit qu'il a dû laisser à découvert tout le terrain à sa droite, & surtout ses retranchemens sur les Montagnes jusqu'au bord de la Mer. Mais, les Romains, en sortant hors de leur Camp, ne le dégarnirent pas entièrement, & César, n'ayant rien à craindre pour les quartiers qu'il couvroit, étoit le maître de jeter toutes les Troupes, destinées à la garde du Camp, dans l'autre partie de ses retranchemens. D'ailleurs comme tous les mouvemens de l'Ennemi, pour l'attaquer de ce côté, auroient dû se faire dans la plaine, & ainsi à sa vue, il se conserva toujours les moyens & le tems d'y détacher autant de Troupes qu'il falloit, en se réglant sur le nombre & la force des Corps que l'Ennemi y auroit employés.

parti contraire, l'occasion & la sûreté de choisir. César envisagea cet avantage, en s'approchant si près de la Ville, & l'événement répondit à ses espérances. Un grand nombre de partisans & de soldats de Scipion passèrent de son côté; & l'on vit un soir arriver au Camp, un Corps entier de Getuliens, au nombre de mille, dont la plupart étoient des gens de condition, qui servoient dans les Gardes du Roi, & qui, par reconnaissance pour les bienfaits de Marius, choisirent le parti de son parent. Ces fréquentes désertions déterminèrent les Chefs du parti contraire d'empêcher & de défendre absolument les entrevues entre les parens & les vieilles connoissances des deux Armées, auxquelles le voisinage de César donnoit occasion, (p) & de remplacer ceux de la Garnison, qui étoient suspects, par d'autres, dont on connoissoit l'attachement & la fidélité à l'épreuve.

Cependant Scipion profita de la nouvelle distraction de César, pour se fortifier du côté où il le craignoit le plus. Dans ce dessein il employa une partie de ses soldats à faire des retranchemens, & à élever des ouvrages dans tous les postes tenables sur les montagnes, depuis celui qui étoit le plus proche des quartiers de César jusqu'à son Camp, & prévint ainsi qu'il ne s'étendit plus loin de ce côté.

CETTE occupation ne l'empêcha pas de ranger chaque jour ses Troupes en bataille, & de s'approcher de plus près de la Ville, pour la rassurer par sa présence. Mais comme il avoit des

Ch. 56. & 57.

Ch. 56.
*Scipio interim
munitiones
contra facere
& ne juxta
Cesarem exclu-
deretur ad
properandum.*

(p) Voici des traits de l'ascendant que Juba sût prendre sur les Généraux du parti Republicain. L'Historien les rapporte en ces termes: „ Comme Scipion & les siens étoient sur-
„ pris des fréquentes désertions, ils aperçurent Marcus Aquinius qui s'entretenoit avec
„ Saturnus; de sorte que Scipion lui envoya dire, qu'il n'avoit que faire de parler aux Enne-
„ mis: Mais Aquinius ayant répondu, qu'il se mêloit de ses affaires, Juba lui envoya faire
„ défense tout haut, par un de ses gardes, de parler, ce qui se fit aussitôt. Chose étrange!
„ qu'un Citoyen Romain, déjà monté aux dignités, n'étant ni banni de son pays, ni dé-
„ pouillé de ses biens, aimât mieux obéir à un Roi barbare qu'à Scipion, & souffrir ce
„ mépris, plutôt que de retourner en sa patrie après la ruine de son parti. Mais cet affront
„ s'adressoit moins à Aquinius, qui étoit un nouveau Sénateur, qu'à Scipion, qui comman-
„ doit toute l'Armée, & qui étoit illustre par sa Naissance & par sa Dignité. On dit même
„ qu'après la venue du Roi, il quitta sa Coste d'Armes de pourpre, pour en prendre une
„ blanche, à cause que Juba ne trouva pas bon qu'il en eût une comme la sienne. ”

Ch. 57. De
la traduction
de Mr. d'A-
blancourt.

des vivres & de l'eau en abondance, dont il étoit probable que l'Ennemi manqueroit à la fin, & qu'il regardoit comme chimérique l'objet des travaux de César, il résolut de ne pas engager une bataille, sans avoir pour lui tous les avantages, & surtout le choix du terrain. Ainsi les deux Généraux passèrent plusieurs jours à s'observer; l'un cherchoit à attirer son adversaire dans la plaine & à le faire passer la Ville; l'autre ne vouloit pas quitter son poste, qui lui assuroit si bien ses flancs. César, s'étant vu, à la fin, obligé de s'avancer, pour couvrir le front de ses travaux, & de renoncer à l'avantage d'appuyer sa gauche aux hauteurs, où étoient ses postes, ce ne fut qu'alors que Scipion conçut le dessein de s'en approcher de plus près pour examiner sa contenance, & voir si cette circonstance ne lui feroit point naître l'occasion de le combattre avec avantage.

Tib. V. Ch.
52 & 60.

LES Connoisseurs trouveront l'ordre de Bataille des deux Armées, dans cette occasion, très remarquable. On doit se rappeler que la Ville d'Uzita étoit située près d'un marais, ou plutôt d'un terrain creux & enfoncé, qui, continuant jusqu'à la Vallée, formoit ensuite, au travers de la plaine, un Ravin, dont le bord, du côté de la Place, étoit escarpé, mais de peu de profondeur. Ce fut au bord de ce Ravin, que Scipion s'avança, avec toute son Armée, & se rangea en bataille, environ à trois cens pas de celle de César, qui étoit vis-à-vis. Sa gauche touchoit la Ville, & sa droite s'étendoit vers les hauteurs. Il mit, contre sa coutume, toute son Infanterie Légionnaire sur une seule Ligne pleine. (1.) Elle montoit, avec celle de Juba, à environ neuf Légions, supposé qu'il en eut laissé une pour garder le Camp. Il tâcha ainsi de se conserver la supériorité du front sur celui de César, &, en l'occupant par tout, de faciliter l'effet de ses autres Armes. Il forma, d'une partie de son Infanterie Numide, une seconde Ligne, de la même étendue que la première, (2.) mais de très peu de hauteur (3). De cette manière elle étoit par tout à portée de se con-

(1) Le texte porte, *Posita autem Numidas in subsidiana acie ita extenuavit, & in longitu-*

conder l'action des Légionnaires, à quoi on l'avoit dressée. Peut-être qu'il l'y mit dans le même esprit que les Grecs ont placé leurs armés à la légère derrière la Phalange, pour lancer des traits par dessus les têtes des Légionnaires. Il plaça, à chaque Aile, à côté de ses Légions, trente Eléphants, avec de grands intervalles entr'eux, & derrière étoient de gros Pelotons de l'Infanterie légère. (3.) Il étendit ainsi considérablement son front, & se mit à même de profiter de l'effet de ces animaux, sans encourir les dangers, auxquels on s'exposoit en les faisant dévancer la Ligne, suivant l'ancienne routine. Il jeta toute sa nombreuse Cavalerie à brides, avec plusieurs Escadrons de sa Cavalerie légère, à l'Aile droite, (4.) & n'en mit point à l'Aile gauche, parce qu'elle y étoit appuyée à la Ville, comme la droite de César l'étoit à ses Retranchemens. Cette Cavalerie s'étendoit bien près des hauteurs, & devoit déborder de beaucoup celle de l'Ennemi. A mille pas, derrière sa droite, au pied des montagns, il plaça, comme en réserve, tout le reste de sa Cavalerie Numide, avec un nombreux Corps d'Infanterie légère, (5.) & il leur ordonna de ne pas bouger de place, jusqu'à ce que toute la Ligne feroit engagée, mais alors de se porter brusquement en avant, & passant par l'espace qu'il laissa, à dessein, entre l'extrémité de l'Aile droite & les Montagnes, de se jeter sur les derrières des Romains. Outre les avantages d'une attaque si vive & si imprévue, il envisagea, en éloignant ainsi cette Cavalerie du front de sa Ligne, le moyen de prévenir ses algarades, capables de gêner tout son plan.

ON

gitudinem direxit, ut prout simplex esse actus modis ab Legionariis militibus videretur, in cornibus autem duplex esse existimabatur. L'Historien dit ici que la Ligne des Numides étoit de si peu de hauteur, que les soldats de César ne s'appercevoient pas de loin qu'il y en eût une seconde, si ce n'est aux Ailes. Comme cette Ligne débordoit des deux côtés la première, & se continuoît derrière les intervalles des Eléphants, on devoit mieux la remarquer aux Ailes qu'au Corps de Bataille. Les soldats Romains raisoïnoient à leur manière des dispositions de l'Ennemi: de même, lorsque leurs Généraux mettoient en pratique quelque nouvelle manœuvre ou invention, ils étoient les premiers à en trouver la dénomination. Les Historiens, & même César, se plaissent quelquefois à rapporter ces préjugés du soldat, & le jargon des Camps.

ON voit que le grand but de Scipion étoit de déborder l'Ennemi, à l'Aile où il étoit à découvert, pour profiter de l'avantage qui l'avoit engagé à s'approcher de lui. Il y jetta sa Cavalerie, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus fort dans l'Armée. Le succès de cette Cavalerie, contre celle de César, qui lui étoit bien inférieure en nombre, devoit être décisif. Scipion regarda encore, comme une ressource infaillible, l'attaque de sa Cavalerie légère, mieux dirigée que de coutume, dans la persuasion qu'en mettant, par sa disposition, toutes ces autres armes à la fois en oeuvre, il feroit une si grande distraction aux forces de son Ennemi, qu'il ne pourroit pas se garantir contre l'impétuosité de ces Numides, qui surviendroient dans l'action.

DÈS que le progrès des travaux eut mis César dans la nécessité de s'avancer dans la plaine, au point de perdre, sur sa gauche, la protection des hauteurs, il ne douta plus que Scipion ne vint à lui, soit par crainte pour la place, soit dans le dessein de profiter du changement de sa position. Sur ces considérations, il changea son Ordre de bataille, & tâcha de remédier, par de bonnes dispositions, au défaut du nombre & du terrain.

L'ARMÉE de César consistoit en dix Légions, dont l'une étoit restée au Camp, & environ trois mille hommes de Cavalerie. Le nombre des Troupes légères n'est pas fixé par l'Historien (*). Les Légions, du tems de César, étoient ordinairement rangées en trois Lignes, dont la première avoit cinq Cohortes, la seconde trois, & la troisième deux, en sorte que les huit Légions, qu'il rangea ici, sur un front contigu, avoient quarante Cohortes

(*) L'Historien ne fait pas ici le dénombrement de la Cavalerie ni des Troupes légères. Mais César ayant embarqué deux mille Cavaliers à Lilybée, & reçu encore un renfort de neuf cens, on a cru pouvoir déterminer le nombre de la Cavalerie à trois mille chevaux, d'autant plus qu'il a peut-être tiré parti de ces mille Getuliens, qui étoient depuis peu desertés. Quant aux Troupes légères, on sait qu'il y avoit mille Archers & Frondeurs du dernier transport; mais on ignore le nombre qu'il avoit d'abord embarqué en Sicile. Il faut pourtant remarquer, que l'Historien, de même que César dans ses Commentaires, distingue souvent les Archers & les Frondeurs, de *leves armaturæ*, ou de l'Infanterie légère, qui, dans la nouvelle Légion, remplaçoit les Vélites.

tes dans la première Ligne, vingt quatre dans la seconde, & seize dans la troisième. César prit ici toutes les vingt quatre Cohortes de la seconde Ligne, auxquelles il joignit encore quelques unes de nouvelle levée, & les mit sur le front, en les allignant à la droite, parcequ'étant protégé de ce côté, par ses retranchemens, il craignoit moins (6). Il fortifia d'autant plus sa gauche, en y transportant les seize Cohortes de sa troisième Ligne, rangées de manière qu'elles formoient de nouveau trois Lignes (7), dont la première, de six Cohortes, étoit sur le même front que la grande Ligne, & les deux autres, chacune de cinq Cohortes, à une bonne distance l'une derrière l'autre (8). C'étoient proprement ces deux Corps de reserve qu'il destinoit à garantir les derrières contre les at-

(8) On a regardé comme une énigme le passage de Hirtius, où il expose ces dispositions de César, quoiqu'il soit un des plus propres à donner une idée de l'Ordonnance de la Légion. L'obscurité ne lui est venue que par la méprise des Copistes. Elle est bien palpable. *Habuit in sinistro cornu, dit-il, legionem IX, l'III, in dextro cornu XXX, XXIX.* On trouve ensuite, dans les Editions sans interruption, le nombre de quatre autres, auxquelles on rapporte les mots suivans *in media acie*. Mais il est très sûr que l'Historien poursuivait de la même manière qu'il avoit commencé, *in media acie XIII, XII, XXIX, XXI, & qu'alors il finit la période.* Il en donne ensuite l'arrangement, en disant; *In media autem acie ipsum dextrum cornu.* La répétition immédiate des deux fois *in media acie*, en avoit imposé à ces Copistes, qui d'ailleurs n'entendoient rien de tout ceci. Tout est à présent d'une grande clarté. „ Les Cohortes, dit-il, qui formoient autrefois l'Aile droite „ sont maintenant comprises dans les Corps de Bataille, & pour les remplacer, il s'est servi de „ la plus grande partie des Cohortes de la seconde Ligne“. Comme les Ailes étoient ordinairement formées de la moitié des Cohortes, & le Corps de Bataille de l'autre moitié; on voit la raison, pourquoi la seconde Ligne, de vingt quatre Cohortes, étoit trop grande pour former l'Aile droite, d'autant plus qu'il y plaça encore quelques Cohortes de nouvelle levée. Voici les mots Latins: *In media autem acie ipsum dextrum cornu: secundam aciem ferè in earum legionum parte cohortium collocaverat.* Il dit ensuite qu'il transporta de même, la troisième Ligne à l'Aile gauche, mais avec cette différence, que comme la troisième Ligne étoit moins forte que la seconde, & qu'il y forma deux Corps de reserve, il joignit encore, à cette Aile, une de ces deux Légions, qui au commencement avoit formé la gauche, & usque ad aciem suam mediam legionem perrexerat, c'est à dire, ad aciem illius cornu sinistri, ce qui a précédé. Voici les mots latins de l'Historien: *Tertiam autem aciem in sinistrum suum cornu collocaverat, & usque ad aciem suam mediam legionem perrexerat, & ita collocaverat, ut sinistrum suum cornu triplex esset.* Cet exposé de Hirtius confirme le détail que Velleus donne de l'arrangement des Cohortes dans les Légions & l'on pourroit, moyennant ces subsidies, déterminer, à une centaine d'hommes près, tout l'ordre de bataille de ce jour. Mais des discussions trop minutieuses ne peuvent qu'ennuoyer.

Liv. II.
Ch. 15.

attaques des Numides. Car voyant l'impossibilité d'égaliser le front de ses Ennemis (1), il s'attendit à être tourné, & ne pensa qu'à en prévenir les suites. Il laissa quelque espace entre les retranchemens & ses Cohortes (8.), vis-à-vis les Eléphants de Scipion, où il rangea de bons Corps de son Infanterie légère, de celle qui étoit dressée exprès à manœuvrer avec ces animaux. Il en plaça de même à sa gauche pour s'y opposer de ce côté (9). Il délivra ainsi ses Légions de l'embarras & du danger que ces bêtes auroient pu leur causer. Il mit toute sa Cavalerie à l'Aile gauche (10.) pour l'opposer à celle de l'Ennemi, & plaça de gros pelotons de ses Archers, avec d'autres gens de trait, derrière les intervalles des Escadrons.

Ch. 60.
Sinistrum
autem cornu
equitatus do-
stitum multitu-
dine multo re-
sistere sa-
borabat; eo
denique sumum
omnem equi-
tatum conu-
lerat: Cui
quod et parum
confidebat,
praesidio his
equitibus le-
gionem quin-
tam prae-
misit.

CÉSAR vit bien que, malgré toute la valeur de ses Cohortes, le sort de la journée dépendroit de la résistance de la Cavalerie, dont l'infériorité étoit trop marquée pour s'en promettre du succès. Pour y suppléer, & pour la mettre en état de soutenir l'effort de l'Ennemi, il eût recours à sa bonne Infanterie, dont il prit une Légion entière, qu'il plaça devant cette Cavalerie. L'Historien n'a pas marqué quel en a été l'arrangement. Mais quelque poste qu'on lui assigne, si ce Corps de cinq mille Fantassins n'eut formé, au devant de toute la Ligne, qu'un Quarré isolé, il auroit été embarrassé en présence de l'Ennemi dans tous ces mouvemens, & incapable de donner partout de la protection à la Cavalerie, d'autant plus que les *Pilum* des Romains n'étoient pas, à beaucoup près, de la portée de nos bales de fusil. Il n'est donc pas douteux qu'il n'ait formé, de cette Légion, quatre ou cinq Corps, & qu'il ne les ait postés de distance en distance devant sa Cavalerie (11.); par où cette

(1) Quant à l'Infanterie Légionnaire, César auroit pu en former le même front que l'Ennemi. Mais l'inégalité vint du nombre des Troupes légères, de la Cavalerie, & des Eléphants. On a vu, par le dénombrement des forces du Parti Républicain, qu'il y avoit douze Légions sous les Enseignes Romaines, & quatre de Juba. De ces seize Légions, il n'y en avoit plus qu'onze au Camp; le reste étoit occupé contre Sittius, ou en garnison à Utique, Albrunetum, Thapsus & ailleurs. Les six Cohortes détachées nouvellement en Bétique, les fréquentes désertions, & la Légion qui gardoit le Camp, réduisoient donc cette grande Infanterie à neuf Légions, autant que César en rangeoit en Bataille.

cette Infanterie se trouvoit en état de tenir en respect la nombreuse Cavalerie de l'Ennemi, & de rendre inutiles ses efforts. La Légion avoit tant d'ascendant sur la Cavalerie de toute espèce, que jamais celle-ci n'osoit l'aborder de front; & celle de Scipion auroit eu bien de la peine & beaucoup à risquer, d'écarter ces Corps, ou de les laisser en arrière. Cette disposition revient encore mieux aux idées du Maréchal de Puysegur, que celle de la Bataille de Pharsale, où Frontin détermine, par une Ligne oblique, l'ordonnance de ces six Cohortes que César y plaça derrière ses Escadrons, dans le même esprit qu'ici. Mais comme l'Historien dit expressément qu'il les mit, en cette occasion, en avant, il ne paroît pas qu'on puisse leur supposer d'autre arrangement, que celui que je leur attribue.

LORSQUE tout fut en sa place, César donna le signal aux soldats, de se préparer au Combat : il fit encore à cheval le tour de la Ligne, & ayant harangué ses Troupes en peu de mots pour les encourager, il attendit l'Ennemi de pied ferme. Mais Scipion, toujours indécis, toujours craintif, ne fit pas le moindre mouvement pour passer le Ravin; il paroît qu'il demeura interdit à la vue de cette Infanterie, transportée devant la Cavalerie, qui marquoit, par sa contenance, être bien résolu de s'acquiescer de son devoir. Elle lui fit perdre toute envie d'attaquer avec sa Cavalerie, quelque nombreuse qu'elle fut, le petit nombre des Escadrons de César. Il avoit été témoin, à Pharsale, de la défaite de six mille Cavaliers, par mille de l'Ennemi, à l'aide de ces Cohortes qu'il voyoit ici.

CÉSAR avoit encore de plus fortes raisons de ne pas s'avancer pour engager le Combat. Le passage du Ravin auroit toujours plus ou moins embarrassé le choc des Légionnaires; d'ailleurs il avoit à craindre, pour sa droite, toutes les pierres & les traits qu'on auroit lancés du haut des Murs, &, au moindre succès, une nombreuse Garnison prête à lui tomber en flanc & à dos.

LES deux Armées restèrent donc ainsi en présence, sans fai-

re aucun mouvement, depuis le grand matin jusqu'au soir, lorsque les Cavaliers Numides, que cette inaction ennuyoit, se rapprochèrent le long du pied des montagnes jusques sous le poste que les Romains avoient retranché au delà de la vallée, pour chercher quelque occupation. La même envie prit à quelques Escadrons de l'Aile gauche de César, avec une partie des armés à la légère. Ainsi, sans attendre les ordres, & sans voir la sottise qu'ils faisoient, ils franchirent le Ravin & se mirent à charger ces Numides. César, attentif aux suites d'une pareille imprudence, n'avoit ni la volonté ni le pouvoir de secourir & de soutenir ses gens, qui, abandonnés ainsi à leur sort, furent d'abord accablés par le grand nombre, maltraités & forcés de prendre la fuite avec quelque perte. La disgrâce fut surtout pour les gens à pied, qui les avoient accompagnés, & dont plusieurs demeurèrent sur la place.

APRÈS ce petit avantage, dont Scipion parut content, on commença à se retirer de part & d'autre; & cette journée, qu'on croyoit devoir décider du sort de l'Afrique, & peut-être de l'Empire Romain, finit ainsi par une Escarmouche, où il n'y eût pas cent hommes tués & blessés. L'historien remarque, qu'il n'y avoit point d'exemple, que deux Armées fussent restées en bataille un jour entier, à trois cens pas l'une de l'autre, sans en venir aux mains.

LE lendemain les deux Généraux reprirent leurs travaux, l'un pour mettre ses postes en sûreté, & l'autre pour s'approcher d'une Place, qu'il vouloit prendre à la barbe de l'Ennemi.

TANDIS qu'on se disputoit ainsi le terrain, dans la plaine de Ruspina, la Guerre se faisoit sur Mer avec autant de vivacité que la saison trop avancée, & peu favorable aux grandes entreprises, pouvoit le permettre. C'étoit précisément dans l'intervalle du 11 Novembre, ou le coucher de *Vergilies*, au 10 de Mars; tems pendant lequel les Anciens disoient que les Mers étoient fermées.

Ch. 61.

UN jour que César étoit occupé à faire la visite des travaux, on vint lui porter la nouvelle, qu'une Flotte ennemie, de cinquante



quante cinq Bâtimens, commandée par Varus, étoit entrée dans la rade de Leptis; qu'elle y avoit brûlé plusieurs de ses Vaisseaux, & pris deux Galères à cinq rangs de rames, par la négligence des Marins, qui étoient allés à la Ville y prendre du repos & des vivres. L'affaire étoit de grande conséquence. César attendoit tous les jours, de la Sicile, l'arrivée de deux Légions, & de grands transports de vivres. Il avoit détaché Aquila, avec une assez forte Escadre, pour se poster tout près d'Adrumetum; une autre Escadre, aux ordres de Cispus, se tenoit près de Thapsus, pour mettre ses Convois en sûreté contre les Ennemis, qui, de ces deux Ports, investissoient la Mer. Le coup de Varus supposoit la défaite d'Aquila, que le premier devoit avoir passé, en venant d'Adrumetum, pour avoir pu se montrer devant la rade de Leptis. Tous ces objets se présentèrent si vivement à l'esprit de César, qu'il partit comme un éclair & vint à Leptis, à deux lieues du Camp. Il s'y éclaircit bientôt de toutes les circonstances. C'étoit la Flotte d'Utique, avec laquelle Varus s'étoit rendu à Adrumetum, sur la nouvelle du transport des deux Légions. Aquila, en conséquence de ses ordres, avoit tâché de gagner le poste qui lui étoit assigné près d'Adrumetum; mais une tempête l'ayant absolument empêché de doubler le Cap, il s'étoit mis à couvert, avec une partie de ses Vaisseaux, derrière un abri commode, à l'Ouest du Cap, pendant que le reste de sa Flotte avoit cherché le Port de Leptis; Varus étant parti la nuit d'Adrumetum, faisant route du Cap droit vers Leptis, avoit passé Aquila sans en être aperçu; & l'on craignit qu'à son retour il ne le cherchât avec toute sa Flotte pour le combattre. Sur ces avis, César s'embarqua, sur le champ, à bord d'un Brigantin, & se fit suivre de tout ce qu'il y avoit de Vaisseaux dans le Port. A force de rames & de voiles, il vint à la vue de l'Ennemi, précisément lorsqu'il seroit déjà Aquila, que l'attaque d'une Flotte, si supérieure, avoit étourdi. L'Ennemi, à l'aspect des Vaisseaux de César, lâcha d'abord prise, & fit voile vers Adrumetum; mais César l'attei-

gnit à quatre mille pas de-là; il reprit un de ses Vaisseaux à cinq rangs, & se rendit maître d'un Trirème de l'Ennemi; mais Varius doubla le Cap, avec les autres Vaisseaux, & se retira dans le Port d'Adrumetum. César ne pouvant pas, avec le même vent, ranger ce Cap, fut obligé de passer la nuit à l'ancre au dehors à l'Est du Promontoire (v). Ce ne fut que le jour suivant, qu'il se présenta dans le Ballin d'Adrumetum, où il brula tous les Bâtimens qui étoient hors du Port, & après y avoir bravé l'Ennemi, il revint le lendemain de son départ au Camp.

La conduite de César, dans cette rencontre, est admirable & digne des plus grands éloges. Il avoit besoin de toute son activité pour se tirer d'embarras; Le moindre délai étoit funeste; & il y auroit eû trop de risque de confier, à un autre, la conduite d'une affaire si délicate, ou il falloit, avec la même promptitude, commander & se faire obéir. Par un seul coup de vigueur il dégagca Aquila, dont la défaite auroit été bientôt suivie de beaucoup d'autres échecs de cette nature, il sauva peut-être ses deux Légions, & se procura, autant qu'il étoit possible, la sûreté de ses Convois.

Ce dernier objet étoit des plus importants pour César, parceque toutes ses opérations de Terre avoient du rapport au succès de ses Convois par Mer. Il avoit trouvé encore une autre ressource dans la bonne volonté des Habitans & des Négocians de Rufina & de Leptis, qui lui faisoient, de tems en tems,

(v) Toutes ces circonstances conviennent à tous égards à la situation de Lempta, & de Hercla d'aujourd'hui, ou l'ancien Adrumetum. On reconnoît encore ce Promontoire & au Sud-Ouest du Cap, le Port, & les ruines du *Cotben*, où César ne pût pas entrer. Comme il venoit de Lempta, il est probable que ce ne fut qu'un vent de Sud, ou d'Ouë, qui le jeta si loin au Nord; & il est certain qu'un vent d'Est, s'il eut continué, l'auroit aisément fait entrer dans le Port, & même dans le *Cotben*, où la situation de ce Port & du Promontoire. On en peut tirer une preuve que Hمامet ne sauroit être Adrumetum, parceque cette Ville étant à peu près dans la même direction que Lempta & Hercla, le même vent, qui conduisit César au Promontoire, sur lequel cette Ville est bâtie, lui auroit aussi servi à doubler le Cap.

Voyez les Voyages de Mr. Shaw, Tome I. p. 337.

tems, de fortes remises en grains: Mais le long séjour de l'Armée les épuisa à la fin: & le Pays détruit, ou obsédé, par les Numides, ne lui fournit rien.

L'ÉVÉNEMENT justifia pour lors les espérances & les mesures de Scipion. Les tempêtes devenant fréquentes en Mer, les Convois arrivoient très irrégulièrement, ou étoient interceptés par l'Ennemi. Ainsi César se vit arrêté dans tous ses beaux projets, & surpris par la disette des vivres.

IL fit bien tout ce qui étoit humainement possible pour suppléer, par d'autres moyens, au retardement de ses transports. Il détacha un gros Corps de Cavalerie au fourrage, dans les environs de Leptis, ou il eut bien le bonheur de surprendre un Corps de Numides, dont il faisa & tua une centaine; mais le grand objet, que César se proposoit dans cette course, ne répondit nullement à ses espérances.

Cap. 61.

LA fortune fit pourtant encore quelque chose pour lui. On lui donna avis, que la coutume des habitans du plat-pays, en Afrique, avoit été de tout tems, d'ensouir, dans des souterrains, aux champs & aux environs des Villages, une grande quantité de bled, pour le garantir, en tems de guerre, contre les ravages des Ennemis. César, plus exactement informé du fait, résolut de rechercher ces bleds cachés. Pour cet effet il fit partir secrètement, pendant la nuit, deux Légions, avec quelque Cavalerie, qui, ayant passé les hauteurs, tirèrent vers l'intérieur du Pays, & se mirent à fouiller la terre environ à dix miles du Camp. Leur peine ne fut pas inutile: Elles revinrent, à l'Armée, avec beaucoup de bled, qu'elles avoient deterré.

Cap. 65.
& 66.

L'ENNEMI, qui en fut informé, lui coupa d'abord cette nouvelle ressource. La nuit suivante, Labienus, à la tête de deux Légions, d'un bon Corps de Cavalerie, & d'un grand nombre de Troupes légères, marcha, par le même chemin qu'avoient tenu les Légions de César le jour précédent, vers le Pays où elles avoient fait leur capture. Il s'arrêta, après une marche de sept miles, & ayant trouvé un endroit assez propre & à l'écart, il y fortifia un petit Camp; à quelque distance de-là il posta sa

Cava.

Cavalerie derrière un rideau, formé par les montagnes, & plus en avant, vers le Camp, il remplit un Vallon & d'autres Gorges d'un grand nombre d'Infanterie Numide, la plupart à côté du grand passage. Par cette disposition, faite suivant toutes les règles de la Guerre, il couvrit très bien le Pays derrière lui, & tendit en même tems une dangereuse Embuscade à son Ennemi, persuadé qu'il ne manqueroit pas de revenir pour continuer ses recherches, qui lui avoient si bien réussi.

MAIS Labienus étoit malheureux dans toutes ses entreprises contre César. En effet, l'Ennemi fut d'abord instruit de ses démarches & de tout le détail de l'Embuscade. Un piège découvert ne peut tourner qu'au préjudice de celui qui l'a tendu. Ayant tardé exprès quelques jours à venir, pour mieux tromper la vigilance des Numides, César marcha, avec trois de ses Légions d'élite & quelque Cavalerie, jusqu'à l'endroit où il faisoit qu'étoit l'Embuscade. Il lui fut alors facile de tourner & d'accabler ces gens, qui, se voyant trahis, fortirent tous à la fois de leurs embûches pour se sauver vers le gros de l'Armée. Les Cavaliers en massacrèrent plus de cinq cens, & poursuivirent le reste jusqu'au Detachement de Cavalerie que Labienus avoit placé pour les soutenir; mais n'étant pas en état de résister au choc de ce nouveau Corps, ils prirent la fuite, à leur tour, & se sauvèrent vers les Légions, dont la vue fit reculer à l'instant les Ennemis. César n'osa pourtant pas s'avancer, ni faire quelque tentative sur le petit Camp de Labienus; Il se contenta de ses avantages, & rejoignit son Armée.

Cap. 67.

QUELQUE heureux que fut César à faire échouer les projets de ses ruses Ennemis, il n'avançoit pas pour cela ses affaires. La subsistance de l'Armée devint à la fin si difficile, qu'elle le réduisoit à la nécessité de décamper, ou d'attaquer l'Ennemi dans ses avantages. Ce dernier parti étoit celui d'un Général, qui ne voit point d'autre moyen de pourvoir aux besoins de ses Troupes. Mais César pouvoit encore espérer, qu'en se repliant vers le Pays, au Sud de la Province, du côté de Thapsus, il trouveroit la Campagne moins ravagée, & beaucoup de bled dans

dans les Villes, qu'il faisoit bien disposées en sa faveur. Sur ces considérations il choisit de décamper, & de se charger de la honte d'avoir fait & abandonné des projets qui ne pouvoient être justifiés que par le succès, plutôt que de risquer le fruit de ses victoires, dans une Bataille où l'Ennemi auroit eû sur lui tous les avantages.



CHAPITRE XII.

CE fut un des premiers jours de Décembre que les Trou- Ch. 67.
pes eurent ordre de se tenir prêtes à marcher, le lendemain, à trois heures du matin, les nuits étant alors fort longues. Toute l'Armée ne forma qu'une Colonne; après avoir descendu les hauteurs, à l'endroit où elle les avoit montées, elle passa Ruspina & continua ensuite sa marche, par Leptis, vers le Sud de la Province, dans le chemin entre le rivage de la Mer & cette chaîne de montagnes, dont on a parlé. Tous les bagages de l'Armée marchèrent par sa gauche, parce que César étoit sûr que l'Ennemi ne le suivroit que par les montagnes qu'il laissoit à sa droite, soit pour gagner le pas sur lui, soit pour couvrir l'intérieur du Pays.

CÉSAR laissa de fortes Garnisons à Ruspina, qui couvrit sa retraite, de même qu'à Leptis & à Achilla, qu'il mit dans un excellent état de défense; &, pour la sûreté de ses deux Ports & de toute la Navigation, il renforça la Flotte d'Aquila, au Nord, du côté d'Adrumetum, & celle de Cispus, au Sud de la Côte, près de Thapsus. Il n'osa pas encore s'éloigner de la Mer & de ses Vaisseaux, qui, malgré les dangers du trajet, ne cessent pas de sortir de la Sicile & de la Sardaigne, chargés de vivres & de provisions, dont le peu qu'il en arriva à bon port, contribua à la subsistance de l'Armée. C'est pourquoi il s'avança de manière qu'il conservoit toujours la communication avec

Tome II.

K k

ces

ces trois Villes. Elles lui assurèrent ses derrières, & une partie du Pays entre la Mer & les Montagnes. César passa donc Leptis, & parvint, encore le même jour, à trois mille pas de là, devant une Ville, nommée *Agar*, qui s'appelle aujourd'hui *Boobadjar*, & dont les ruines existent encore. Cette Ville est située dans une plaine, bornée par la même chaîne de montagnes, qui s'éloignent ici de la Mer plus qu'aux autres endroits. César y fut reçu à bras ouverts. De tout tems suspecte au parti Républicain, Agar avoit déjà essuyé divers assauts de la part des Getuliens, qui vouloient s'en emparer de force. Comme il trouva la situation bonne, vu qu'elle lui ouvroit beaucoup de Pays pour ses fourages, & qu'il ne s'éloignoit pas de Leptis, il résolut d'y rester, & d'y asseoir son Camp.

SCIPION ne fut averti du décampement de l'Ennemi que par l'incendie des matieres combustibles, qui étoient dans ses Lignes, & de tous les Ouvrages qu'on avoit faits pour le siège. Il est probable que César y fit mettre le feu, dans l'espérance que la flamme & la fumée formeroient des obstacles à l'Ennemi pour s'éclaircir sur sa route, & le rendroient plus indécis sur le chemin qu'il devoit prendre pour le suivre.

CEPENDANT Scipion, qui n'ignoroit pas les raisons de ce départ précipité, pensa moins à harceler César par ses Numides, qu'aux moyens de lui enlever le fruit de sa retraite, en le côtoyant de façon, que, dans la nécessité de se maintenir près de la Mer, il n'eût pas la liberté de s'étendre dans le Pays pour en tirer ses subsistances. Pour cet effet il tourna, avec l'Armée, les hauteurs qui environnoient la plaine, & la conduisit ensuite par celles, au pied desquelles César avoit pris son chemin. Il s'avança jusqu'à ce que ses Partis lui donnerent avis, que l'Ennemi s'étoit campé dans les environs d'Agar. Alors il descendit des hauteurs & gagna le Pays, qui étoit précisément de l'autre côté des montagnes, qui bornoient les champs d'Agar. Il partagea son Armée en trois Camps, dont le sien étoit à six mille pas d'Agar, & les autres deux à une petite distance du sien. Il occupa encore tous les postes des environs, par ses Numides, se flattant, qu'à

la faveur de sa position, il observeroit toujours l'Ennemi de près, & lui fermeroit entièrement l'entrée du Pays.

Dès que César eut pris poste à Agar, il alla, avec une grande partie de son Armée, fourager en sec dans tous les Villages & Hameaux des environs qu'il pût atteindre. Il en revint chargé d'huile, de vin, de figues & d'orge, dont il se servit pour rafraîchir ses Troupes, qui avoient déjà beaucoup souffert. Mais comme il n'y trouvoit que très peu de froment, & que les secours, qu'il attendoit de quelques Villes, ne furent pas si prompts que le besoin l'exigeoit, il ressentit bientôt le même inconvenient qui l'avoit forcé de quitter la plaine de Ruspina.

RIEN ne prouve mieux l'extrémité où César se vit réduit, que l'étrange résolution qu'il prit pour s'en tirer. A dix mille pas, derrière le Camp des Ennemis, étoit la Ville de *Zeta*, qui, selon la description de l'Historien, est le Village de *Menzil* d'aujourd'hui, où Scipion travailloit à établir un grand Magasin. Deux Légions y étoient detachées de l'Armée pour amasser tout le bled & tous les vivres des environs. Dès que César en eut avis, il forma le projet de s'emparer de la Ville & des Magazins; sans égard au danger de passer à travers les Ennemis, ni aux difficultés de la retraite. Il pensa d'abord à assurer son Camp, & à le mettre en état de soutenir les efforts de l'Ennemi, au cas qu'il tentât de profiter de son absence. Dans cette vue il le transporta de la plaine sur les hauteurs, & suppléa ainsi à sa foiblesse par l'assiette des Lieux. Il partit, à quatre heures du matin, avec ses meilleures Légions, & presque toute sa Cavalerie, & ayant fait un petit détour, il parvint à laisser le Camp de Scipion derrière lui; après quoi il tira tout droit vers *Zeta*, dont il s'empara sans résistance, ainsi que de toutes les provisions qu'on y avoit amassées; les Troupes de Scipion s'étant repandues dans les environs pour fourager.

IL est étonnant que César osât même laisser une Garnison dans la Place, avec laquelle, après sa retraite, toute la communication fut coupée. Mais, connoissant le peu d'adresse de ses Ennemis, dans l'attaque des Places, & comptant d'ailleurs leur

donner bientôt d'autres occupations, il espéra de se conserver cette Ville, qui, dans le cours de la guerre, pouvoit lui être de grande utilité.

Le terrain autour de la Place offre une Campagne ouverte, jusqu'aux environs du Camp qu'occupoit Scipion, où le terrain devient raboteux & entrecoupé de collines & d'autres inégalités (a). Cette situation formoit alors autant d'obstacles au retour de l'Armée, qu'elle lui avoit donné de facilité pour venir.

Dès que César se vit maître de la Ville, il se flatta de surprendre, avec le même bonheur, les deux Légions, qui étoient dispersées dans la Campagne. Mais ses espérances s'évanouirent bientôt, lorsqu'on lui eut donné avis, que presque toute l'Armée de l'Ennemi étoit en pleine marche pour secourir ces deux Légions. Il connut alors le péril dans toute son étendue. Loin de s'avancer, il retourna sur ses pas, & se hâta de quitter la plaine, pour éviter la rencontre de l'Ennemi.

On remarquera encore, en cette occasion, le caractère du Général Republicain, qui, dans les circonstances, qui exigent de la présence d'esprit & de la promptitude dans l'exécution, se trouble & pèche toujours par trop de précipitation dans le choix des mesures. On voit, par le récit de l'Historien, qu'il étoit facile de couper entièrement la retraite à l'Ennemi, d'autant plus qu'on fut instruit assez à tems de l'Expédition de César. Mais après que Scipion en eut été informé, il ne pensa plus qu'à dégager ses deux Légions, &, sans autre réflexion, il marcha à leur secours, avec l'élite de ses forces, laissant à Labienus, qui commandoit toutes les Troupes légères, le soin d'intercepter César, au cas qu'il se dérobat à sa rencontre, & de faire au reste comme il l'entendoit le mieux.

CÉSAR réussit par sa diligence à traverser la plaine, sans accident, en laissant Scipion derrière lui : Il ne balançâ pas d'enfiler, avec ses Troupes, le grand passage qui menoit, entre des Collines, droit au Camp de Scipion. Il arriva alors ce qu'il

(a) Voyez les Voyages d'Afrique de Mr. Shaw. pag. 265.

qu'il avoit prévu; c'est qu'aussitôt qu'il eût passé, avec toutes ses Troupes, dans ce chemin, il se vit assailli, en tête, sur ses flancs & en queue, par un prodigieux nombre d'Infanterie & de Cavalerie des Numides, qui sortoient de tous côtés de leurs embuscades. La Cavalerie de César, étant inférieure en nombre & en agilité à celle de l'Ennemi, il ne la lui opposa, qu'afin de gagner le tems nécessaire pour mettre en sûreté les munitions, qu'on avoit enlevées à Zeta, & de faire en attendant ses dispositions avec l'Infanterie (b). Elle chargea avec son succès ordinaire, & ayant monté même les hauteurs, elle chassa les Numides par tout où elle put parvenir. En peu de tems on ne vit plus d'Ennemis, ni dans le chemin, ni sur les cô-teaux. Mais à peine l'Armée se fut-elle remise en marche, que les mêmes Hussards se présentèrent de nouveau sur les hauteurs voisines, &, attaquant toujours avec la même vivacité, obligèrent César de s'arrêter à tout moment, & de fatiguer extrêmement ses soldats.

LABIENUS forma le projet de l'empêcher absolument de gagner le même jour son Camp; & ce n'étoit pas sans apparence de réus-si-te, puisque César avoit encore à faire un grand bout de chemin lorsque l'obscurité le surprit. Il ne lui étoit pourtant guères possible de passer la nuit dans ces endroits, & d'y alfoir le Camp, sans s'exposer au danger de s'attirer toutes les forces de Scipion sur les bras, & de manquer d'eau pour hommes & chevaux, qui souffroient déjà beaucoup de la soif. Dans cette extrémité, il fit passer toute sa Cavalerie à la tête de la Colonne, & suivit avec l'Infanterie formée en un grand quarré long: De cette manière, la Cavalerie réunie écarta aisément tout ce qui se pré-senta de front, & leva au moins la difficulté de passer outre. César s'avança ainsi, avec une peine infinie, & arriva, à son Camp,

(b) Il y a dans le Latin, *Sarcinas legionarios in acervum jubet comportari*. Ce qu'on a interprété, il commande aux soldats de porter leurs bagages en un endroit. Comme César s'en retourna le même jour au Camp, le soldat ne fut pas chargé de beaucoup de bagage. L'Auteur parle des provisions que l'on avoit chargées à Zeta, & des voitures qui les por-toient. Et dans ce sens on trouve souvent, dans César, le mot *sarcina exercitus*.

Camp, à sept heures du soir, harassé des fatigues de la marche, & souffrant de la soif à n'en pouvoir plus (c).

CÉSAR avoit remarqué, que dans cette difficile retraite, ses Cohortes avoient été souvent embarrassées dans leurs manœuvres, & que la Cavalerie n'avoit pas fait tout ce qu'il en devoit attendre. Loin de s'en prendre à la valeur de ses Troupes, il en trouva la raison dans un défaut d'exercice: Et, comme ce grand homme agissoit toujours par principes, il tâcha d'y remédier sur le champ, en montrant lui même, à ses soldats, malgré toutes ses occupations, de nouvelles attitudes, & un nouveau maniment du Pilum, pour en faire usage contre les Numides, dont la manière de combattre étoit différente de celle des Gaulois & des autres Ennemis, qu'ils avoient en tête (d). Cette attention étoit essentielle pour César, qui n'ignoroit pas que

(c) La Relation de cette Expédition n'est sûrement pas de la main de Hirtius: Elle porte tous les caractères d'avoir été supposée ou altérée. Ce qu'il y a de vrai, c'est que César s'est emparé de Zeta par un coup hardi, & qu'il a beaucoup souffert dans sa retraite. Celui qui a revu l'Ouvrage en a changé le récit de toutes ces répétitions sur la vitesse & l'attaque des Numides, & de ces circonstances, qui ne peuvent pas être d'un homme de guerre. On y lit entr'autres choses, que trois ou quatre Légionnaires avoient souvent fait sair plus de deux mille Numides. On n'y voit pas le nombre de Troupes que César avoit employées à cette Expédition, & l'on croiroit presque qu'il parle de toute l'Armée, comme Mr. d'Abiancourt l'a aussi traduit. Mais qui pourroit digérer, qu'une Armée de cinquante mille hommes eut fait une marche de dix lieues, en treize heures de tems, pendant qu'elle prit une Ville, donna la chasse à deux Légions, & fut arrêtée dans sa retraite par de continuelles attaques, de façon, que souvent elle n'avançoit pas quatre cens pas dans une heure? Les Troupes de César auroient passé & reposé à la vue du Camp de Scipion, sans que ce dernier eut fait aucun mouvement pour leur disputer le passage, par un Pays de pelles, tel que l'Auteur le représente. Le récit que j'ai donné est fondé sur une partie du Texte, où l'Auteur dit, que, lorsque César alloit surprendre les deux Légions, il apprit que l'Armée de Scipion venoit à leur secours *animaverit copias hostium suis Legionibus accurrere suspectis*. Cette circonstance aide à débrouiller le vrai de cette action, que les embellissemens de Julius Celsus ont rendu méconnoissable. On n'y reconnoît que conséquemment la disposition de César pour garantir ses flancs, & enfin, on est surpris que dans cette difficile journée, où l'on marchoit sous une grêle continuelle de traits & de flèches, il n'y eût, que des hommes épuisés, & pas un seul de tué.

(d) L'Auteur ajoute que, „César avoit fait venir experts des Eléphants de l'Italie, pour accoutumer les soldats à leur vue, & connoître leur force & courage, avec l'endroit „qu'ils ont de faible ou decouvert dans le Combat. Il falloit même battre eorum aux la „Cavalerie avec des dards émoussés, afin d'accoutumer les chevaux à supporter leurs cris, „leur odeur & leur présence”.

que la bravoure du soldat dépend souvent de la confiance qu'il a dans ses armes & dans l'adresse de s'en servir.

OBLIGÉ de livrer journellement des combats pour la subsistance de l'Armée, il eût assez d'occasions de mettre en pratique les Leçons qu'il donnoit aux soldats. Il alloit fourager ordinairement avec de grands Corps, & en présence de l'Ennemi, quoique le succès ne répondit pas toujours aux dangers & aux fatigues de ses Troupes.

DANS ces circonstances, il souhaita d'en venir aux mains avec l'Ennemi. Son Armée étant accrue à douze Légions, il n'avoit plus les mêmes raisons qu'auparavant d'éviter une action générale. Il sortit donc un jour avec toute son Armée, & après s'être approché fort près du Camp de Scipion, il se mit en ordre de Bataille. Mais ce dernier ne bougea pas. Les conseils de Caton avoient fait impression sur lui. Ce sage Romain lui écrivoit journellement d'Utique, que pour réussir dans la guerre avec César, il falloit éviter soigneusement de lui livrer bataille, mais lui ôter la subsistance, & se servir du grand nombre des Troupes légères pour le harasser & le contraindre dans ses mouvemens. Ce plan étoit bon & praticable.

LE lendemain les habitans d'une Ville nommée *Vacca*, tout près de Zeta, envoyèrent des Députés au Camp de César, & demandèrent Garnison. L'inaction de Scipion, & le succès de l'entreprise sur Zeta, les avoient enhardis à cette démarche. César se promettoit de grands avantages de l'acquisition de cette Place; tant pour la liberté de ses fourages, que pour le secours mutuel que les Places se prêteroiient, & il faisoit déjà ses dispositions pour y faire passer des Troupes, lorsqu'on reçut la fâcheuse nouvelle que Juba, ayant eu vent de ce qui se tramoit à *Vacca*, avoit surpris & rasé la Ville, après en avoir massacré tous les habitans. César sauva ainsi ses Cohortes, que Juba, en retardant l'exécution, auroit peut-être pris comme d'un coup de filet.

AYANT présenté Bataille deux jours de suite, sans que Scipion s'ébranlât, César approfondit aisément ses vues. Il étoit impra-

Ch. 74.

impraticable de le forcer dans son Camp, que l'assiette des lieux, & la bonté des ouvrages rendoient inaccessible ; &, le défaut d'eau douce, dans ces environs, empêchoit absolument l'exécution des Lignes & d'autres travaux. César, intéressé à tirer l'Ennemi de son poste, changea alors son plan. A cinq lieues de son Camp, & à six de celui de l'Ennemi, étoit la Ville & le Port de Thapsus, ou, le *Demass* d'aujourd'hui, dont Scipion avoit fait une Place-d'armes, dans la partie du Sud de Bifacium. Il y avoit une forte Garnison, commandée par *Vergilius*, &, dans le Port, un grand nombre de Vaisseaux, que la Flotte de César, qui avoit son poste à la rade, entre Leptis & cette Ville, tenoit en échec.

L'IMPORTANCE de cette Place fit espérer à ce grand homme qu'en l'assiégeant, il détermineroit Scipion à changer de position & à venir à son secours. Le projet étoit bon, mais de difficile exécution. La Ville de Thapsus étoit environnée de plusieurs autres, dont les principales se nommoient *Sarsura* & *Tbisdra*, toutes pourvues de fortes Garnisons & de provisions en abondance. De sorte qu'on ne pouvoit former le Siège de Thapsus qu'en se fourrant entre ces Places, & en les laissant en arrière avec une infinité de dangers pour les convois & les fourages. Supposé même que César eut trouvé des expédiens à ce mal, gêné comme il étoit dans ses opérations, par la disette des vivres, il ne pouvoit pas s'amuser longtems en un seul endroit, sans courir à tout moment le risque de se trouver dans la nécessité de lever le Siège. Rien n'étoit en état de le tirer de ces embarras, que la prise de l'une ou de l'autre de ces Villes voisines de Thapsus, qui lui auroit ouvert ses Magazins, & en même tems le Pays pour fourager : Mais, pour y réussir, il falloit de l'activité & du bonheur.

Ce fut sur la Ville de *Sarsura* qu'il tourna ses vûes. Elle étoit bâtie à l'extrémité occidentale de cette chaîne de montagnes, dont on a souvent parlé, à quatre lieues de Thapsus, & environ à trois lieues sur sa gauche, & dans le même éloignement du Camp de Scipion. Le projet de César étant de prendre cette
Ville

Ville d'assaut, il lui importoit beaucoup de ne pas se laisser prévenir par l'Ennemi : & , pour cet effet , il se mit en marche , avant le jour , avec la plus grande partie de son Armée , & s'avança en diligence , laissant les montagnes à sa droite. Des que Scipion en fut averti , il pénétra son dessein , & pour le faire échouer il le suivit , avec l'élite de ses Légions , de l'autre côté des montagnes. Il fonda ses espérances de lui gagner le pas , sur les ordres donnés à Labienus de se jeter , avec toutes ses Troupes légères , sur sa route , & il s'en promit au moins l'effet ordinaire , qui étoit d'arrêter l'Ennemi & de l'obliger à faire de tems en tems halte pour s'en débarrasser. Mais les précautions de César , qui savoit tout ce que Scipion pouvoit faire , rendirent ces efforts inutiles.

IL avoit choisi , dans chaque Légion , trois cens hommes des plus ingambes , & les ayant débarrassés de tous les bagages , il les plaça à l'arrière-garde , avec ses meilleurs Escadrons & toutes ses Troupes légères. Il permit encore , à un grand nombre de Vivandiers & de Merciers , de suivre l'Armée , avec leurs Voitures , pour donner de la distraction aux Hussards de Labienus. Le succès répondit parfaitement bien à ces dispositions. Les Numides se ruèrent d'abord sur les Voitures & s'y amusèrent quelque-tems , mais dès qu'ils fondirent à leur coutume sur les Légions , ils furent si mal traités & si vivement poursuivis par ces légionnaires détachés , & par la Cavalerie , que Labienus n'osa plus depuis s'en approcher de près , & se contenta de suivre sur les hauteurs , & de loin , la marche des Romains.

PENDANT tout le tems de cette escarmouche , César s'avança à grand pas , & réussit de cette manière à conserver les devants sur l'Ennemi. Dès qu'il fut à portée de la Ville , il fit monter ses Troupes à l'assaut. Mais on regrette ici que l'Historien n'ait pas rapporté les particularités de cette difficile opération : Il s'est contenté de dire simplement , qu'on prit la Ville d'emblée , à la vue de l'Ennemi , que le Gouverneur de la Place y fut tué , & qu'on y trouva une grande quantité de vivres & de provisions ,

Tome II.

L I

que

que César fit distribuer à ses Troupes. Cette action se passa le 17 Decembre.

Aussitôt que Scipion eut vu l'impossibilité de devancer l'Ennemi, il s'arrêta, de crainte de se voir engagé, malgré lui, à une action; & se posta alors sur les hauteurs, dans le dessein de se régler sur les mouvemens de l'Ennemi.

Ch. 76.

CÉSAR voulut profiter de cet éloignement de Scipion, pour s'emparer de la même manière de Thidra, autre Ville voisine de Sarsura, mais plus considérable. Il y trouva le même Confidius, qui l'avoit laissé si heureusement échapper à Adrumetum; mais cet homme se surpassa cette fois, & le trompa dans ses espérances. Des que la guerre se fut portée au Sud de la Province, il se mit en garnison à Thidra, avec quelques Cohortes, entre lesquelles étoit celle des Gladiateurs, qu'il entretenoit à ses fraix. César trouva, à son arrivée, le lendemain de la prise de Sarsura, tout en si bon état de défense, qu'il fut d'abord rebuté de tenter l'aventure. Quelque envie qu'il eut de former le Siège de cette Place, il n'osa point encore s'éloigner de ses Vaisseaux, & du peu de ressources pour sa subsistance, qu'il trouvoit dans son ancien Camp d'Agar. Il se retira donc, & campa ce jour là près d'un ruisseau, à quatre mille pas de Thidra. Le lendemain, après avoir laissé une bonne Garnison à Sarsura, il s'en retourna dans son Camp; ce que fit aussi Scipion de son côté.

Ch. 77.

CÉSAR avoit bien échoué devant Thidra, mais sa bonne fortune le dédommagea d'un autre côté, par la conquête d'une Ville considérable nommée *Tabena*, au Sud de Thapsus. Les habitans, après avoir massacré la Garnison, que le Roi Julia y avoit mise, se livrèrent à César, en promettant de lui donner toutes sortes de secours, pourvu qu'il se chargeât de leur défense. Il détacha sur le champ une Cohorte, commandée par un de ses Tribuns, nommé *Crispus*, avec un Corps d'Archers, & plusieurs Machines.

Ce bonheur fut suivi d'un autre, qui étoit l'arrivée d'un grand transport de vivres, & de tous les soldats, que les malades,

ladies, ou d'autres raisons, avoient d'abord empêché de s'embarquer, au nombre de quatre mille, dont il y avoit quatre cens Cavaliers & mille Archers.

Ces deux événemens mirent enfin César en état d'entreprendre le siège de Thapsus, qu'il regardoit comme l'unique moyen d'attirer Scipion hors de son poste.

AVANT de décamper d'Agar, César tenta encore d'engager l'Ennemi à un Combat. Son Armée étant alors dans un état excellent, il se persuada de pouvoir le combattre, & il étoit d'autant plus intéressé à en chercher l'occasion, que les difficultés, qu'il avoit déjà eues, pour la subsistance, lui firent prévoir celles qu'il pouvoit avoir dans la suite, surtout si Scipion réussissoit dans son plan de traîner la Guerre en longueur.

CÉSAR s'avança donc, le lendemain de l'arrivée du transport, Ch. 71. avec toute son Armée, vers une campagne ouverte, & propre à servir de champ de bataille, à quatre lieues de son Camp, & environ à trois de celui de l'Ennemi. Il y rangea ses Troupes & fit toutes les dispositions pour une Bataille.

CEPENDANT Scipion étoit ferme dans sa résolution. Il sortit bien aussi, avec son Armée, mais pas plus loin qu'à mille pas, & se posta si avantageusement, que César, l'ayant fait reconnoître, perdit toute envie de l'y aller chercher. Sa gauche étoit masquée par une Ville, nommée *Tegés*, dans laquelle Scipion avoit jetté beaucoup d'Infanterie. En dehors il posta quelque Cavalerie, qui s'étant partagée en deux Corps, s'appuyoit aux deux extrémités de la Ville, & étoit soutenuë de toute la Cavalerie de l'Aile gauche, & de cette manière Scipion se menagea tous les avantages, au cas que l'Ennemi osât l'y attaquer.

Dès que César s'aperçut que Scipion n'avoit nullement le dessein de se hasarder en avant, il s'approcha lui même à une petite distance de la Ville, & y voyant les deux postes de Cavalerie, il espéra d'engager le combat, en les faisant charger par quelques uns de ses Escadrons, auxquels il joignit de l'Infanterie légère. On se battit d'abord avec un succès égal, jusqu'à ce que

Pacidius, qui commandoit la gauche de l'Ennemi, fit avancer, des deux extrémités de son Aile, d'autres Escadrons, qui faisoient mine de vouloir prendre les Romains en flanc. César avoit placé, en cette occasion, les Corps de trois cens hommes choisis de chaque Légion, avec la Cavalerie, aux Ailes, & voyant que l'Ennemi se renforçoit, il en détacha quelques uns pour soutenir les siens. Pacidius ayant fait la même chose de son côté, & envoyé beaucoup d'Infanterie & de Cavalerie légère, le combat devint sérieux, les Troupes de César, accablées par le nombre, commençoient déjà à plier, lorsqu'il s'avança avec presque toute la Cavalerie de sa droite.

Ce devoit être, pour Scipion, un signal de faire, de son côté, quelques mouvemens pour rassurer les combattans; mais il resta inébranlable dans son Plan; il souffrit même que les Ennemis donnassent la chasse à ses Cavaliers, qui en furent fort maltraités. Il se contenta de recueillir ce qui s'étoit écarté de sa grosse Cavalerie, & laissa à César le choix de se retirer après cet avantage, ou d'aller l'attaquer dans son Poste. Mais César, que ses succès n'aveugloient pas, redouta la contenance & la bonne position de Scipion, & ramena l'Armée dans son Camp.

Après cette inutile tentative, César fit ses dispositions pour le Siège de Thapsus. L'Armée se mit en marche à trois heures du matin, &, laissant les montagnes à sa droite, elle arriva de bonne heure devant la Ville. Elle est située sur une langue de terre basse, à cinq lieus au Sud-Est d'Agar, & avoit eu un excellent Port, dont on voit encore les ruines. A quatre mils à l'Ouest de la Place, est un grand Lac d'eau salée, qui s'étendoit jusqu'à quinze cens pas de la Mer. On reconnoit encore, dans les environs de Demas, ce même Lac, que l'Historien décrit, excepté que sa distance de la Mer est aujourd'hui bien du double.

CÉSAR occupa d'abord tous les postes aux environs, & tira des Lignes, qui, environnant la Ville, formoient un demi cercle, dont les deux extrémités aboutissoient à la Mer. Il s'empara de même de ce passage entre le Lac & la Mer, en le fermant par de bons retranchemens, pour la sûreté desquels il bâtit encore

Shaw, Tom. I.
Fig. 214.

Ch. 83.

encore un Fort, qu'il fit garder par un bon Corps de Troupes.

LORSQU'ON eut, au Camp de Scipion, des nouvelles de la marche & de l'entreprise de César, on fut quelque tems à délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre dans ces circonstances. Il eut été honteux de ne pas tenter le secours d'une Ville aussi puissante que Thapsus, dont les habitans avoient été, de tout tems, les plus zélés partisans du Parti Républicain: on ne doutoit pas que la perte de cette Ville n'entraînât celle de toutes les autres de Bizacium, & que, de cette manière, César ne se rendit maître de la Province & de toutes ses ressources pour continuer la guerre.

SUR ces considérations, on résolut de s'approcher de plus près de lui. L'Armée marcha par les hauteurs, que les Ennemis avoient à dos, & s'arrêta à huit mille pas de la Ville. Là Scipion partagea son Armée en deux Camps, dont l'un fut occupé par les Troupes de Juba, & l'autre par les Romains, assis d'ailleurs à une petite distance l'un de l'autre, & fortifiés par de bons retranchemens. Quelque bonne que fut cette nouvelle position pour couvrir l'intérieur du Pays, elle n'étoit d'aucune utilité pour le dessein de sauver la Ville. Car l'Ennemi tira de Leptis & de sa Flotte, une partie de ses subsistances, avec tout ce qu'il avoit besoin pour le Siège, & comptoit, pour l'avenir, sur la prompte réduction de la Place.

LES Généraux du Parti Républicain formèrent alors un autre Plan, qui auroit beaucoup déconcerté celui de César, si l'on eut été en état de le mettre en exécution. Selon ce Plan on se proposoit, de se camper tout près du bord de la Mer, au dessus de ce Lac d'eau salée, dont on a parlé. On espéra, dans ce poste, non seulement de devenir maître du passage entre ce Lac & la Mer, & de se mettre par là à portée de faire entrer des secours dans la Ville, mais encore de couper à l'Ennemi toute communication par terre avec Leptis & Rufpina; & pour ne pas perdre de vue l'autre objet, qui étoit, de lui ôter tous les moyens de tirer sa subsistance de l'intérieur du Pays, on garda le Camp de Juba, qui étoit assis sur une hauteur, pour servir de retraite

à la nombreuse Cavalerie légère, destinée à battre continuellement la Campagne. On se flatta de réduire ensuite l'Ennemi à la nécessité d'attaquer & de forcer les retranchemens, où les Anciens se croyoient hors de danger.

SCIPION se mit donc en marche, pendant la nuit, pour encaher l'objet à l'Ennemi, tout rempli de confiance sur la bonté de ses mesures. Mais en arrivant à l'entrée du passage entre la Mer & le Lac, où il comptoit de faire passer du monde au secours de la Place, il fut bien surpris d'y voir le fort de César & ses retranchemens, qui lui barroient absolument toute voye de tenter quelque chose de ce côté. Dès ce moment la tête lui tourna, & on le vit courir insensément à sa perte. En effet, au lieu de retourner, ou de profiter du tems, pour choisir & fortifier un autre poste, il agit d'abord, comme si, après ce coup manqué, il n'avoit plus rien à espérer, que le sort d'une Bataille. Il rangea ses Troupes en Bataille, & passa tout le jour à attendre l'Ennemi.

ON reconnoit ici l'esprit de César. Lui, qui trois jours auparavant, avoit fait tous les efforts imaginables pour engager l'Ennemi à une action générale, resta actuellement tranquille dans son Camp, occupé à perfectionner ses Lignes. Apparemment qu'il étoit sûr de la réussite du Siège, & qu'il se promettoit, après la prise de la Ville, une victoire plus aisée & moins sanglante que celle qu'il remporta le jour suivant. A l'approche de la nuit, Scipion se retira un peu en arrière, & après avoir donné quelque repos à ses Troupes, il traça un Camp à environ onze cens pas du rivage. Ce fut à la pointe du jour qu'on commença à travailler aux Lignes.

CÉSAR vit alors d'un coup d'œil le danger de laisser l'Ennemi s'établir de ce côté, & le moment favorable de l'attaquer, ou plutôt de le surprendre au milieu de son travail. Il ordonna d'abord à une partie de ses Vaisseaux, qu'il fit monter par quelques Troupes, de tourner le nouveau Camp de l'Ennemi, avec ordre de s'approcher de la terre aussi près qu'il étoit possible, & au signal donné, de faire la descente, en poussant de
grands

grands cris, afin de lui causer de l'inquiétude par derrière, & de partager son attention.

EN même tems il marcha à grand pas avec l'Armée, dont il ne laissa que deux Légions pour garder les travaux, vers l'endroit où Scipion fortifioit son Camp, qui étoit à quatre milles de ses Lignes.

SUR les nouvelles de la marche de César, Scipion marqua d'abord beaucoup de sang froid; il sentit qu'il étoit également dangereux de se retirer en présence de l'Ennemi, & de se défendre derrière les Lignes, qui n'étoient qu'ébauchées, & en plusieurs endroits pas même commencées. Il rangea donc ses Légions, à quelque distance devant les retranchemens, & en forma trois Lignes, dont la dernière continuoit le travail jusqu'à ce que l'Ennemi étoit à portée de charger. Il plaça ses Eléphans à la droite & à la gauche de l'Infanterie, & derrière eux, de gros Pelotons de Troupes légères. A sa gauche, où il s'appuyoit à la Mer, il se contenta de mettre seulement quelques Escadrons des Numides, mais il jeta tout le reste de sa Cavalerie, entre-mêlée avec l'Infanterie légère, à son Aile droite, qui débordoit de beaucoup le flanc droit du Camp.

CÉSAR mit de même ses Légions sur trois Lignes, & plaça, contre les Eléphans, de grands Corps de Frondeurs & d'Archers: sa Cavalerie fut aussi entre-mêlée de Troupes légères, & afin qu'elle pût tenir tête à celle de l'Ennemi, fort supérieure en nombre, il la soutint, comme à Pharsale, d'une autre Ligne formée par cinq Cohortes, & placée un peu en arrière.

PENDANT que César étoit encore occupé à ranger ses Troupes, & à encourager les soldats, une funeste inquiétude s'empara du Général Ennemi, qui crut voir de grands défauts dans son ordre de bataille. Il fut assez imprudent que de vouloir y remédier dans ce moment critique, où le soldat observoit attentivement les démarches de son Ennemi. Il ordonna donc, aux différens Corps de la seconde & de la troisième Ligne, d'entrer dans les Lignes, apparemmant pour couvrir la retraite, en cas de

de malheur ; il les remplaça par d'autres qui en sortirent. Ce mouvement de Troupes fit un mauvais effet sur les soldats, qui, voyant l'incertitude de leur Général, commencèrent à s'effrayer ; ceux qui passoient derrière les Lignes se hâtèrent de les gagner, dans l'espérance de se dérober du combat ; & les autres, qui en sortoient, communiquèrent à tous leur consternation.

On s'en aperçut bientôt, dans l'Armée de César, à qui ses principaux Officiers firent de fortes instances de profiter de ce moment favorable, pour donner le signal de la charge. Mais, soit qu'il n'eût pas encore achevé ses dispositions, soit qu'il voulut augmenter le feu de ses Troupes, en y résistant, il balança de s'y prêter ; jusqu'à ce qu'enfin, à la droite, les soldats, se laissant emporter par l'ardeur du combat, forcèrent un Trompette à sonner la charge. En vain leurs Officiers tâchèrent de les arrêter ; ils coururent alors à l'Ennemi, & bientôt toute la Ligne s'ébranla. César, contraint de céder au torrent, donna à la fin le signal, & pour mot la *Felicité*.

CEPENDANT comme les Légions de Scipion étoient composées de très braves soldats, ceux de César, malgré toute leur impétuosité, trouvèrent une résistance des plus vigoureuses. La Victoire ne commença que par le succès des Troupes légères & surtout des Frondeurs, dont les pierres, lancées par la fronde, firent un effet terrible sur les Eléphants de la gauche de Scipion. Ils s'effrayèrent au point de reculer, & de se jeter de rage sur leurs propres gens. Bientôt ils franchirent les portes du Camp, qui n'étoient encore qu'à demi formées. L'épouvante se communiqua aux Cavaliers Numides de cette Aile gauche ; ils prirent de même la fuite, & entraînèrent le reste de cette Aile, qui n'étoit plus en état de tenir tête à la Cavalerie Ennemie. Alors les cinq Cohortes, que César avoit placées, pour y soutenir la Cavalerie, ne trouvèrent point d'obstacle à se jeter sur le flanc du Camp, qu'elles forcèrent après quelque résistance, pendant que la Cavalerie de Scipion de la droite, & à la fin toute l'Infanterie Légionnaire, fut obligée de plier. Celle-ci se retira d'abord par les portes & les intervalles de la Ligne,

Ligne, & y fut favorisée par les Troupes, dont Scipion avoit garni le peu de retranchemens qui avoit étoit fait, de sorte que, dans ce combat, la perte de l'Infanterie Légionnaire ne fut pas considérable; mais elle devint décisive par l'incroyable lâcheté des Généraux de Scipion, du Roi Juba, de Labienus, Petreius, Afranius & d'autres. La haine personnelle, que ces hommes portoient à César, leur fit regarder, comme le plus grand malheur, de tomber vifs entre ses mains, & c'est pourquoi, dès que la déroute commença, ils tâchèrent tous de mettre en sûreté leurs personnes, en se sauvant de différentes manières, par Terre & par Mer. Mais, comme si le Ciel eut voulu vanger cet indigne abandon de leurs soldats, leur fuite fut accompagnée de tant d'obstacles, qu'ils y périrent tous.

PENDANT l'action, la Garnison de Thapsus fit des tentatives pour sortir; mais la vigilance des gardes du Camp en prévint l'effet. Dès que César vit les Ennemis hors d'état de lui disputer la victoire, il détacha une partie de son Armée vers le Camp de Juba, pour s'en emparer, avant qu'il put servir de point de ralliement aux fuyards. Ce fut dans l'autre Camp, que Scipion avoit occupé la veille, ou ses infortunés Légionnaires cherchèrent un asyle; y étant arrivés en assez grand nombre, & avec la résolution de s'y défendre, ils cherchèrent un Chef pour les commander; comme ils n'en aperçurent aucun, ces malheureux soldats espéroient que la fuite les auroit rassemblés dans le Camp de Juba. Mais s'étant mis en chemin pour les y joindre, la nouvelle que César s'en étoit emparé, les tira bientôt de leur erreur. Ils se sauvèrent alors sur une montagne voisine, où, à l'approche de l'Ennemi, qui étoit à leurs trouilles, ils mirent bas les armes, & demandèrent la vie.

ON vit alors un affreux exemple de la cruauté des Romains. Malgré les ordres de César, & malgré même les prières, dit l'Auteur, ses soldats, acharnés au carnage, se jetterent sur cette malheureuse Troupe, qui s'étoit désarmée volontairement, & en fit un si terrible massacre, qu'il n'y en eut presque pas un seul qui s'échapat. Plusieurs des illustres Romains, touchés de ce specta-

cle, ofèrent s'opposer à la fureur du soldat ; mais ils ne le firent qu'avec le plus éminent danger de leur vie, & il y en eut même un qui périt, & un autre, blessé au bras, ne se sauva qu'en se réfugiant auprès de César. Telle fut la fin de la Bataille de Thapsus, par laquelle César termina cette difficile guerre plutôt qu'il n'avoit espéré. On regrette que le récit, qu'on en trouve dans l'ancien Historien, ne soit pas fait avec toute l'exactitude requise. Il s'amuse à conter de petits faits de peu de conséquence, tandis qu'il néglige de marquer les circonstances les plus essentielles pour nous faire connoître cette memorable Bataille. Quoique la narration, qu'en font Appien & Plutarque, ne soit pas mieux détaillée, on est assez porté à ajouter soi à une circonstance, que ce dernier raconte, & que l'Historien a bien pu supprimer comme humiliante pour son Héros, dont ~~il est~~ souvent admirateur trop passionné : c'est qu'après avoir fait toutes les dispositions pour la Bataille, & au moment qu'on vouloit la donner, César fut surpris d'un accès d'Epilepsie, mal auquel il étoit sujet, & que s'étant fait porter dans une tour voisine, ses Généraux avoient conduit l'action pendant son absence. Ce fait est d'autant plus vraisemblable, que l'on ne sauroit concilier, avec l'autorité que César faisoit prendre sur ses Troupes, cette attaque prématurée de la droite, & le massacre d'un si grand nombre de concitoyens, avec tous les desordres qui suivirent la victoire.

APRÈS la Bataille, César reconduisit l'Armée dans son Camp de Thapsus ; il espéra de déterminer Virgilius à se rendre, en rangeant, devant la Ville, tons les Eléphans qu'il avoit pris, & en étalant ainsi ses Trophées & les marques de sa victoire ; mais comme ce Gouverneur fit semblant de ne pas s'en laisser ébranler, César, qui ne dut pas donner, à l'Ennemi, le tems de se recueillir, ne laissa que trois Légions sous les ordres du Proconsul Rebulus, pour achever le siège, de même que deux autres, pour celui de Thifdra, que Domitius dut commander. Il se mit lui même à la tête du reste de l'Armée, & marcha droit vers Utique, que Caton gardoit avec une forte Garnison.

La reddition de cette Ville, la mort de Caton, & celle de Juba, font

sont des événemens connus & rapportés par plusieurs Ecrivains. César acheva en peu de tems les restes de cette Guerre: le Gouverneur de Thapsus, de même que ceux de Thifdra, d'Adrumetum & des autres Villes, se rendirent tous au Vainqueur.

APRÈS avoir réglé les affaires de l'Afrique, & réduit le Royaume de Juba en Province Romaine, César partit d'Utique, le 10 du Mois de Mars, n'ayant pas employé cinq mois & demi, à terminer une Guerre si importante & si difficile.

F I N.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK, à la Haye.

P. DE HONDT *fait graver actuellement, & publiera incessamment.*

Le Plan de la Bataille de *Roibach*, du 5 Nov. 1757.

Celui du Siège & des Attaques de *Schweidnitz*.

La Bataille de *Lowositz*.

..... *Reichenberg*.

..... *Prague*.

..... *Chotzemitz*.

..... *Jägerndorff*.

..... *Hastenbeck*.

Le Blocus de l'Armée Saxonne à *Pirna*.

..... de *Prague*.

Le Combat Naval devant *Minorque*.

Un Nouveau Plan de *Dresde*, avec les Anciennes & les Nouvelles Fortifications.

Le Plan d'*Erfurt* & de ses deux Citadelles, nommées le *St. Petersberg*, & le *Cyriacusberg*.

Toutes ces Pièces sont très proprement gravées par le célèbre vander Schley, d'après des Dessins aussi exacts que fidèles.







